

L'INVASION DE LA MER

LE PHARE DU BOUT DU MONDE

37307. — PARIS, IMPRIMERIE GAUTHIER-VILLARS,
55, quai des Grands-Augustins.

JULES VERNE

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

Illustrations de L. BENETT

L'Invasion de la Mer



DOUZE GRANDES PLANCHES EN CHROMOTYPOGRAPHIE



Illustrations de GEORGE ROUX

Le Phare du Bout du Monde



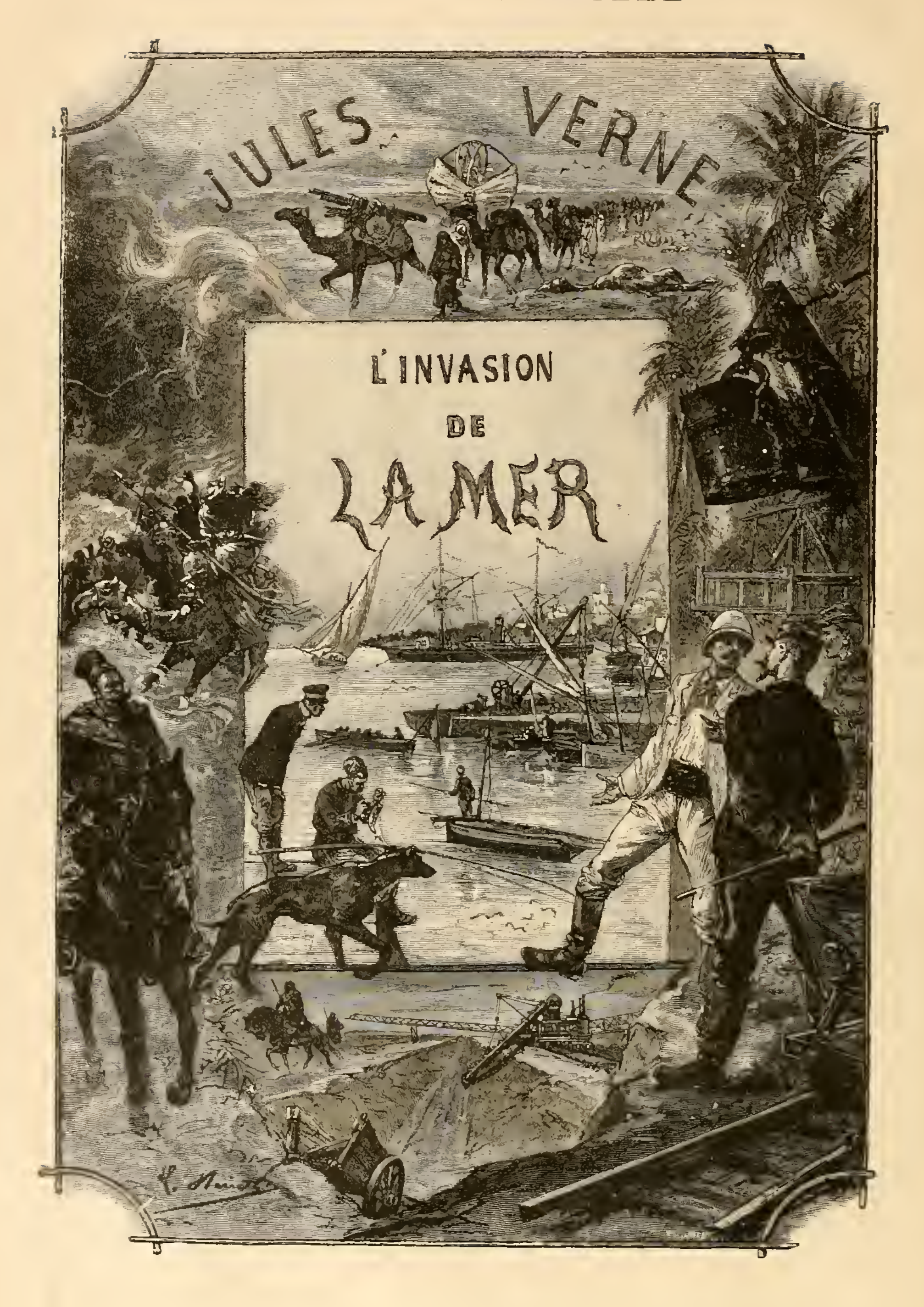
18, RUE JACOB, PARIS (VIe)

L'INVASION DE LA MER

LE PHARE DU BOUT DU MONDE

L'INVASION DE LA MER

COLLECTION HETZEL



LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

JULES VERNE

L'Invasion de la Mer





ILLUSTRATIONS

DE

L. BENETT

ET NOMBREUSES PHOTOGRAPHIES



COLLECTION HETZEL

18, RUE JACOB, PARIS, VIe

35834. — PARIS, IMPRIMERIE GAUTHIER-VILLARS,
55, quai des Grands-Augustins.

L'INVASION DE LA MER



I

L'OASIS DE GABÈS.

« Que sais-tu?..

— Je sais ce que j'ai entendu dans le port...

— On parlait du navire qui vient chercher... qui emmènera Hadjar?..

— Oui... à Tunis, où il sera jugé...

— Et condamné?..

— Condamné.

— Allah ne le permettra pas, Sohar!.. Non! il ne le permettra pas!..

— Silence... » dit vivement Sohar, en prêtant l'oreille comme s'il percevait un bruit de pas sur le sable.

Sans se relever, il rampa vers l'entrée du marabout abandonné où se tenait cette conversation. Le jour durait encore, mais le soleil ne tarderait pas à disparaître derrière les dunes qui bordent de ce côté le littoral de la Petite-Syrte. Au début de mars, les crépuscules ne sont pas longs sur le trente-quatrième degré de l'hémisphère septentrional. L'astre radieux ne s'y rapproche pas de l'horizon par une descente oblique : il semble qu'il tombe suivant la verticale comme un corps soumis aux lois de la pesanteur.

Sohar s'arrêta, puis fit quelques pas au delà du seuil calciné par l'ardeur des rayons solaires. Son regard parcourut en un instant la plaine environnante.

Vers le nord, les cimes verdoyantes d'une oasis, qui s'arrondissait à la distance d'un kilomètre et demi. Au sud, l'aire interminable des grèves jaunâtres frangées d'écume au ressac de la marée montante. A l'ouest, un amoncellement de dunes se profilant sur le ciel. A l'est, un large espace de cette mer qui forme le golfe de Gabès et baigne le littoral tunisien en s'infléchissant vers les parages de la Tripolitaine.

La légère brise de l'ouest qui avait rafraîchi l'atmosphère pendant cette journée était tombée avec le soir. Aucun bruit ne vint à l'oreille de Sohar. Il avait cru entendre marcher aux environs de ce cube de vieille maçonnerie blanche, abrité d'un antique palmier, et il reconnut son erreur. Personne, ni du côté des dunes ni

du côté de la grève. Il fit le tour du petit monument. Personne et aucunes traces de pas sur le sable, si ce n'est celles que sa mère et lui avaient laissées devant l'entrée du marabout.

A peine s'était-il écoulé une minute depuis la sortie de Sohar, lorsque Djemma parut sur le seuil, inquiète de ne pas voir revenir son fils. Celui-ci, qui tournait alors l'angle du marabout, la rassura d'un geste.

Djemma était une Africaine de race touareg ayant dépassé sa soixantième année, grande, forte, la taille droite, l'attitude énergique. De ses yeux bleus, comme ceux des femmes de même origine, s'échappait un regard dont l'ardeur égalait la fierté. Blanche de peau, elle apparaissait jaune sous la teinture d'ocre qui recouvrait son front et ses joues. Elle était vêtue d'étoffe sombre, un ample haïk de cette laine si abondamment fournie par les troupeaux des Hammâma qui vivent aux alentours des sebkha ou chotts de la basse Tunisie. Un large capuchon recouvrait sa tête, dont l'épaisse chevelure commençait seulement à blanchir.

Djemma resta immobile à cette place jusqu'au moment où son fils vint la rejoindre. Il n'avait rien aperçu de suspect aux environs et le silence n'était troublé que par ce chant plaintif du bou-habibi, le moineau du Djerid, dont plusieurs couples voletaient du côté des dunes.

Djemma et Sohar rentrèrent dans le marabout pour attendre que la nuit leur permît de gagner Gabès sans éveiller l'attention.

L'entretien se continua en ces termes :

« Le navire a quitté la Goulette?..

— Oui, ma mère, et, ce matin, il avait doublé le cap Bon... C'est le croiseur *Chanzy*...

— Il arrivera cette nuit?..

— Cette nuit... à moins qu'il ne relâche à Sfax... Mais il est plus probable qu'il viendra mouiller devant Gabès, où ton fils, mon frère, lui sera livré...

— Hadjar!.. Hadjar!.. » murmura la vieille mère.

Et, toute frémissante alors de colère et de douleur :

« Mon fils... mon fils! s'écria-t-elle, ces Roumis le tueront, et je ne le verrai plus... et il ne sera plus là pour entraîner les Touareg à la guerre sainte!.. Non... non! Allah ne le permettra pas. »

Puis, comme si cette crise eût épuisé ses forces, Djemma tomba agenouillée dans l'angle de l'étroite salle et demeura silencieuse.

Sohar était revenu se poster sur le seuil, accoudé au montant de la porte, aussi immobile que s'il eût été de pierre, comme une de ces statues qui ornent parfois l'entrée des marabouts. Aucun bruit inquiétant ne le tira de son immobilité. L'ombre des dunes s'allongeait peu à peu vers l'est, à mesure que le soleil s'abaissait sur l'horizon opposé. A l'orient de la Petite-Syrte se levaient les premières constellations. La mince tranche du disque lunaire, au début de son premier quartier, venait de glisser derrière les extrêmes brumes du couchant. Une nuit tranquille se préparait, obscure aussi, car un rideau de légères vapeurs allait en cacher les étoiles.

Un peu après sept heures, Sohar retourna près de sa mère et lui dit :

« Il est temps...

— Oui, répondit Djemma, et il est temps que Hadjar soit arraché des mains de ces Roumis... Il faut qu'il soit hors de la prison de Gabès avant le lever du soleil... Demain, il serait trop tard...

— Tout est prêt, mère, affirma Sohar... Nos compagnons nous attendent... Ceux de Gabès ont préparé l'évasion... Ceux du Djerid serviront d'escorte à Hadjar, et le jour n'aura pas reparu qu'ils seront loin dans le désert...

— Et moi avec eux, déclara Djemma, car je n'abandonnerai pas mon fils...

— Et moi avec vous, ajouta Sohar. Je n'abandonnerai ni mon frère ni ma mère! »



DJEMMA RESTA IMMOBILE A CETTE PLACE. (Page 3.)

Djemma l'attira près d'elle, le pressa dans ses bras. Puis, rajustant le capuchon de son haïk, elle franchit le seuil.

Sohar la précédait de quelques pas, alors que tous deux se dirigeaient vers Gabès. Au lieu de suivre la lisière du littoral, le long du relais d'herbes marines laissées par la dernière marée sur la grève, ils suivaient la base des dunes, espérant être moins aperçus pendant ce trajet d'un kilomètre et demi. Là où était l'oasis, la masse des arbres, presque confondue dans l'ombre croissante, ne se présentait plus que confusément au regard. Aucune lumière ne brillait à travers l'obscurité. Dans ces maisons arabes, dépourvues de fenêtres, le jour ne se prend que sur les cours intérieures, et, lorsque la nuit est venue, aucune clarté ne s'échappe au dehors.

Cependant, un point lumineux ne tarda pas à apparaître au-dessus des contours vaguement entrevus de la ville. Le rayon, assez intense d'ailleurs, devait jaillir de la partie haute de Gabès, peut-être du minaret d'une mosquée, peut-être du château qui la dominait.

Sohar ne s'y trompa pas, et, montrant du doigt cette lueur :

« Le bordj... dit-il.

— Et c'est là, Sohar ?..

— Là... qu'ils l'ont enfermé, ma mère ! »

La vieille femme s'était arrêtée. Il semblait que cette lumière eût établi une sorte de communication entre son fils et elle. Assurément, si ce n'était pas du cachot où il devait être emprisonné que partait cette lumière, c'était du moins du fort où Hadjar avait été conduit. Depuis que le redoutable chef était tombé entre les mains des soldats français, Djemma n'avait plus revu son fils, et elle ne le reverrait jamais, à moins que, cette nuit même, il n'échappât par la fuite au sort que lui réservait la justice militaire. Elle restait donc comme immobilisée à cette place, et il fallut que Sohar lui répétât par deux fois :

« Venez, ma mère, venez ! »

Le cheminement continua au pied des dunes qui s'arrondissaient en gagnant l'oasis de Gabès, l'ensemble de bourgades, de maisons, le plus considérable qui occupe la rive continentale de la Petite-Syrte. Sohar se dirigeait vers le groupe que les soldats appellent Coquinville. C'est une agglomération de huttes de bois où réside toute une population de mercantis, ce qui lui a valu ce



L'OUED GABÈS (Photographie du lieutenant Rebut).

nom assez justifié. La bourgade est située près de l'entrée de l'oued, ruisseau qui serpente capricieusement à travers l'oasis sous l'ombrage des palmiers. Là, s'élève le bordj, ou Fort-Neuf, d'où Hadjar ne sortirait que pour être transféré à la prison de Tunis.

C'était de ce bordj que ses compagnons, toutes précautions prises, tous préparatifs faits en vue d'une évasion, espéraient l'enlever cette nuit même. Réunis dans une des huttes de Coquinville, ils y attendaient Djemma et son fils. Mais une extrême

prudence s'imposait, et mieux valait ne point être rencontré aux approches de la bourgade.

Et, d'ailleurs, avec quelle inquiétude leurs regards se portaient du côté de la mer ! Ce qu'ils craignaient, c'était l'arrivée, ce soir même, du croiseur, et le transfèrement du prisonnier à bord de ce navire, avant que l'évasion eût pu s'accomplir. Ils cherchaient à voir si quelque feu blanc apparaissait dans le golfe de la Petite-Syrte, à entendre les hennissements de vapeur, les gémissements stridents de sirène qui signalent un bâtiment venant au mouillage. Non, seuls les fanaux des bateaux de pêche se reflétaient dans les eaux tunisiennes, et aucun sifflement ne déchirait l'air.

Il n'était pas huit heures, lorsque Djemma et son fils atteignirent la rive de l'oued. Encore dix minutes et ils seraient au rendez-vous.

A l'instant où tous les deux allaient s'engager sur la rive droite, un homme, tapi derrière les cactus de la berge, se dressa à demi et prononça ce nom :

« Sohar ?..

— C'est toi, Ahmet ?..

— Oui... et ta mère ?..

— Elle me suit.

— Et nous te suivons, dit Djemma.

— Quelles nouvelles ?.. demanda Sohar.

— Aucune... répondit Ahmet.

— Nos compagnons sont là ?..

— Ils vous attendent.

— Personne n'a eu l'éveil au bordj ?..

— Personne.

— Hadjar est prêt ?..

— Oui.

— Et comment l'a-t-on vu ?..

— Par Harrig, mis en liberté ce matin, et qui se trouve maintenant avec les compagnons...

— Allons », dit la vieille femme.

Et tous trois remontèrent la rive de l'oued.

La direction qu'ils suivaient alors ne leur permettait plus d'apercevoir la sombre masse du bordj à travers les épaisses frondaisons. Ce n'est vraiment qu'une vaste palmeraie, cette oasis de Gabès.

Ahmet ne pouvait s'égarer et marchait d'un pas sûr. Il y aurait tout d'abord lieu de traverser Djara qui occupe les deux rives de l'oued. C'est dans ce bourg, autrefois fortifié, qui fut successivement carthaginois, romain, byzantin, arabe, que se tient le principal marché de Gabès. A cette heure, la population ne serait pas rentrée, et peut-être Djemma, son fils auraient-ils quelque peine à passer sans éveiller l'attention. Il est vrai, les rues des oasis tunisiennes n'étaient pas encore éclairées à l'électricité ni même au gaz, et, sauf à la hauteur de quelques cafés, elles seraient plongées dans une obscurité profonde.

Cependant, très prudent, très circonspect, Ahmet ne cessait de dire à Sohar qu'on ne saurait prendre trop de précautions. Il n'était pas impossible que la mère du prisonnier fût connue à Gabès, où sa présence aurait pu provoquer un redoublement de vigilance autour du fort. L'évasion ne présentait déjà que trop de difficultés, bien qu'elle eût été préparée de longue main, et il importait que les gardiens ne fussent point mis en éveil. Aussi Ahmet choisissait-il de préférence les chemins qui conduisaient aux environs du bordj.

Du reste, la partie centrale de l'oasis, pendant cette soirée, ne laissait pas d'être assez animée. C'était un dimanche qui allait finir. Ce dernier jour de la semaine est généralement fêté dans toutes les villes qui possèdent garnison et surtout garnison française, en Afrique comme en Europe. Les soldats obtiennent des permissions, ils s'attablent dans les cafés, ils ne rentrent que tard à la caserne. Les indigènes s'associent à cette animation, principalement dans le quartier des mercantis très mêlés





Cliché Soler (Tunis).

GABÈS. — QUARTIER EUROPÉEN. — QUARTIER INDIGÈNE.

d'Italiens et de Juifs. Le tumulte se prolonge jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Il se pouvait — cela vient d'être dit — que Djemma ne fût pas inconnue des autorités de Gabès. En effet, depuis la capture de son fils, elle s'était plus d'une fois risquée autour du bordj. Risque, assurément, et pour sa liberté et peut-être même pour sa vie. On n'ignorait pas l'influence qu'elle avait eue sur Hadjar, cette influence de la mère, si puissante chez la race touareg. Ne la savait-on pas capable, après l'avoir poussé à la révolte, de provoquer une nouvelle rébellion, soit pour délivrer le prisonnier, soit pour le venger, si le conseil de guerre l'envoyait à la mort?.. Oui! on devait le craindre, toutes les tribus se dresseraient à sa voix et la suivraient sur le chemin de la guerre sainte. En vain des recherches avaient-elles été entreprises pour s'emparer de sa personne. En vain les expéditions s'étaient-elles multipliées à travers ce pays des sebkha et des chotts. Protégée par le dévouement public, Djemma avait échappé jusqu'ici à toutes les tentatives faites pour capturer la mère après le fils!..

Et, pourtant, voici qu'elle était venue au milieu de cette oasis, où tant de dangers la menaçaient. Elle avait voulu se joindre à ses compagnons que l'œuvre de l'évasion réunissait alors à Gabès. Si Hadjar arrivait à déjouer la surveillance de ses gardiens, s'il pouvait franchir les murs du bordj, sa mère reprendrait avec lui la route du marâbout, et, à un kilomètre de là, au plus épais d'un bois de palmiers, le fugitif trouverait les chevaux préparés pour sa fuite. Ce serait la liberté reconquise, et, qui sait, quelque nouvelle tentative de soulèvement contre la domination française.

Le cheminement s'était poursuivi dans ces conditions. Au milieu des groupes de Français et d'Arabes qui se rencontraient parfois, nul n'avait pu deviner la mère de Hadjar sous le haïk qui la recouvrait. Du reste, Ahmet s'ingéniait à les avertir, et tous

trois se blottissaient en quelque coin obscur, derrière une hutte isolée, sous le couvert des arbres et ils reprenaient leur marche, après que les passants s'étaient éloignés.

Enfin, ils n'étaient plus qu'à trois ou quatre pas du lieu de rendez-vous, lorsqu'un Targui, qui semblait guetter leur passage, se précipita devant eux.

La rue ou plutôt le chemin qui obliquait vers le bordj était désert en ce moment, et, en le suivant pendant quelques minutes, il suffirait de remonter une étroite ruelle latérale pour gagner le gourbi où se rendaient Djemma et ses compagnons.

L'homme avait été droit à Ahmet ; puis, joignant le geste à la parole, il l'avait arrêté en disant :

« Ne va pas plus loin...

— Qu'y a-t-il, Horeb ?.. demanda Ahmet qui venait de reconnaître un des Touareg de sa tribu.

— Nos compagnons ne sont plus au gourbi. »

La vieille mère avait suspendu sa marche et, interrogeant Horeb d'une voix à la fois pleine d'inquiétude et de colère :

« Est-ce que ces chiens de Roumis ont l'éveil ?.. demanda-t-elle.

— Non... Djemma, répondit Horeb, et les gardiens du bordj n'ont aucun soupçon...

— Alors pourquoi nos compagnons ne sont-ils plus au gourbi ?.. reprit Djemma.

— Parce que des soldats en permission sont venus y demander à boire, et nous n'avons pas voulu rester avec eux... Il y avait là le sous-officier de spahis Nicol, qui vous connait, Djemma...

— Oui, murmura celle-ci... Il m'a vue là-bas... dans le douar... lorsque mon fils est tombé entre les mains de son capitaine... Ah ! ce capitaine, si jamais !.. »

Et ce fut comme un rugissement de fauve qui s'échappa de la poitrine de cette femme, la mère du prisonnier Hadjar !

« Où rejoindre nos compagnons ?.. demanda Ahmet.

— Venez », répondit Horeb.

Et, prenant la tête, il se glissa à travers une petite palmeraie en direction du fort.

Ce bois, désert à cette heure, ne s'animait que les jours où se tenait le grand marché de Gabès. Il y avait donc probabilité qu'on ne rencontrerait plus personne aux approches du bordj, dans lequel il serait d'ailleurs impossible de pénétrer. De ce que la garnison jouissait des permissions de ce dimanche, il n'aurait pas fallu conclure que le poste de service eût été abandonné.

Est-ce qu'une surveillance plus sévère ne s'imposait pas tant que le rebelle Hadjar serait prisonnier dans le fort, tant qu'il n'aurait pas été transféré à bord du croiseur pour être livré à la justice militaire ?..

La petite troupe marchait donc sous le couvert des arbres et atteignit la lisière de la palmeraie.

En cet endroit s'aggloméraient une vingtaine de huttes, et quelques lumières filtraient à travers leurs étroites ouvertures. Il n'y avait plus qu'une portée de fusil à franchir pour atteindre le lieu du rendez-vous.

Mais à peine Horeb s'était-il engagé dans une tortueuse ruelle qu'un bruit de pas et de voix le contraignit de s'arrêter. Une douzaine de soldats, des spahis, venaient de leur côté, chantant et criant, sous l'influence de libations peut-être un peu trop prolongées dans les cabarets du voisinage.

Ahmet trouva prudent d'éviter leur rencontre et, pour leur livrer passage, se rejeta avec Djemma, Sohar et Horeb au fond d'un obscur enfoncement non loin de l'école franco-arabe.

Là se creusait un puits dont l'orifice était surmonté d'une armature de bois qui supportait le treuil auquel s'enroulait la chaîne des seaux.

En un instant, tous se furent réfugiés derrière ce puits dont la margelle assez haute les cacherait entièrement.

Le groupe s'avançait, et voici qu'il s'arrêta, et l'un de ces soldats de s'écrier :

« Nom d'un diable! qu'il fait soif!..

— Eh bien, bois!.. Voici un puits, lui répondit le maréchal des logis-chef Nicol.

— Quoi! de l'eau... marchef?.. se récria le brigadier Pistache.

— Invoque Mahomet, peut-être changera-t-il cette eau en vin...

— Ah! si j'en étais sûr!..

— Tu te ferais mahométan?..

— Non, marchef, non... et d'ailleurs, puisque Allah défend le vin à ses fidèles, jamais il ne consentirait à faire ce miracle-là pour des mécréants...

— Bien raisonné, Pistache, déclara le sous-officier, qui ajouta : En route pour le poste! »

Mais, au moment où ses soldats allaient le suivre, il les arrêta. Deux hommes remontaient la rue, et le sous-officier reconnut en eux un capitaine et un lieutenant de son régiment.

« Halte!.. commanda-t-il à ses hommes qui portèrent la main à leur chéchia.

« Eh! fit le capitaine, c'est ce brave Nicol!..

— Le capitaine Hardigan?.. répondit le marchef, d'un ton qui dénotait une certaine surprise.

— Moi-même!..

— Et nous arrivons à l'instant de Tunis, ajouta le lieutenant Villette.

— En attendant de repartir pour une expédition dont tu seras, Nicol...

— A vos ordres, mon capitaine, répondit le sous-officier, et prêt à vous suivre partout où vous irez...

— Entendu... entendu!.. dit le capitaine Hardigan. Et ton vieux frère, comment se porte-t-il?..

— Parfaitement... sur ses quatre jambes que j'ai soin de ne point laisser se rouiller...

— Bien, Nicol!.. Et aussi Coupe-à-cœur?.. Toujours l'ami du vieux frère?..

— Toujours, mon capitaine, et je ne m'étonnerais point qu'ils fussent jumeaux.

— Ce serait drôle... un chien et un cheval!.. riposta en riant l'officier... Sois tranquille, Nicol, nous ne les séparerons pas, quand on partira!..

— Pour sûr, ils en mourraient, mon capitaine. »

A ce moment, une détonation retentit du côté de la mer.

« Qu'est-ce, cela?.. demanda le lieutenant Villette.

— Probablement le coup de canon du croiseur qui mouille dans le golfe...

— Et qui vient chercher ce coquin de Hadjar... ajouta le sous-officier. Une fameuse capture que vous avez faite là, mon capitaine...

— Tu peux dire que nous avons faite ensemble, reprit le capitaine Hardigan.

— Oui... et aussi le vieux frère... et aussi Coupe-à-cœur », déclara le marchef.

Puis les deux officiers reprirent leur route en remontant vers le bordj, tandis que le marchef Nicol et ses hommes redescendaient vers les bas quartiers de Gabès.

II

HADJAR.

Les Touareg, de race berbère, habitaient l'Ixham, pays compris entre le Touat, cette vaste oasis saharienne située à cinq cents kilomètres au sud-est du Maroc, Tombouctou au midi, le Niger à l'ouest et le Fezzan à l'est. Mais, à l'époque où se passe cette histoire, ils avaient dû se déplacer vers les régions plus orientales du Sahara. Au commencement du xxe siècle, leurs nombreuses tribus, les unes presque sédentaires, les autres absolument nomades, se rencontraient alors au milieu de ces plaines, plates et sablonneuses, désignées par le nom d'« outtà » en langue arabe, au Soudan et jusque dans les contrées où le désert algérien confine au désert tunisien.

Or, depuis un certain nombre d'années, après l'abandon des travaux de la mer intérieure dans ce pays de l'Arad, qui s'étend à l'ouest de Gabès, et dont le capitaine Roudaire avait étudié la création, le résident général et le bey de Tunis avaient amené des Touareg à venir se cantonner dans les oasis autour des chotts. On avait conçu l'espoir que, grâce à leurs qualités guerrières, ils deviendraient peut-être comme les gendarmes du désert. Vain espoir, les Imohagh avaient continué à mériter leur sobriquet injurieux de « Touareg », c'est-à-dire « brigands de nuit », sous lequel ils avaient été craints et redoutés dans tout le Soudan, et, au surplus, si la création de la mer Saharienne venait à être reprise, il n'était pas douteux qu'ils ne se missent à la tête des tribus absolument hostiles à l'inondation des chotts.

D'ailleurs, si, ouvertement du moins, le Targui (singulier

de Touareg) faisait le métier de conducteur pour les caravanes, et même de protecteur, pillard par instinct, pirate par nature, sa réputation était trop fâcheusement établie pour ne pas inspirer toute défiance. Est-ce que, voilà bien des années déjà, le major Paing, alors qu'il parcourait ces dangereuses contrées du pays noir, ne risqua pas d'être massacré dans une attaque de ces redoutables indigènes ? En 1881, pendant cette expédition partie de Ouargla sous les ordres du commandant Flatters, ce courageux officier et ses compagnons ne périrent-ils pas à Bir-el-Gharama ? Les autorités militaires de l'Algérie et de la Tunisie devaient se tenir constamment sur la défensive et refouler sans relâche ces tribus qui formaient une population assez nombreuse.

Parmi les tribus touareg, celle des Ahaggar passait justement pour être l'une des plus guerrières. On en retrouvait les principaux chefs dans tous les soulèvements partiels qui rendent si difficile le maintien de l'influence française sur ces longues limites du désert. Le gouverneur de l'Algérie et le résident général de la Tunisie, toujours sur le qui-vive, avaient plus particulièrement à observer la région des chotts ou sebkha. Aussi comprendra-t-on l'importance d'un projet dont l'exécution touchait à son terme, l'invasion de la mer intérieure, qui fait l'objet de ce récit. Ce projet devait nuire singulièrement aux tribus touareg, les priver d'une grande partie de leurs bénéfices en réduisant le trajet des caravanes, et surtout rendre plus rares, en permettant de les réprimer plus facilement, ces agressions qui ajoutaient encore tant de noms à la nécrologie africaine.

C'est à cette tribu des Ahaggar qu'appartenait précisément la famille des Hadjar. Elle comptait parmi les plus influentes. Entreprenant, hardi, impitoyable, le fils de Djemma, avait toujours été signalé comme l'un des plus redoutables chefs de ces bandes dans toute la partie qui s'étend au sud des monts Aurès. Pendant ces dernières années, maintes attaques, soit contre des caravanes, soit contre des détachements isolés, furent conduites



GAFSA. — 1° LA KASBAH. — 2° LES TERMIL. (Photographies du Dr Tersen.) (Page 23.)

par lui, et son renom grandit au milieu des tribus qui refluaient peu à peu vers l'est du Sahara, mot qui s'applique à l'immense

plaine sans végétation de cette portion du continent africain. La rapidité de ses mouvements était déconcertante, et, bien que les autorités eussent donné mission aux chefs militaires de s'emparer à tout prix de sa personne, il avait toujours su dépister les expéditions lancées à sa poursuite. Alors qu'on le signalait aux approches d'une oasis, il apparaissait soudain dans le voisinage d'une autre. A la tête d'une bande de Touareg non moins farouches que leur chef, il battait tout le pays compris entre les chotts algériens et le golfe de la Petite-Syrte. Les kafila n'osaient plus s'engager à travers le désert ou du moins ne s'y risquaient que sous la protection d'une escorte nombreuse. Aussi le trafic si important qui s'effectuait jusque sur les marchés de la Tripolitaine souffrait-il beaucoup de cet état de choses.

Et, cependant, les postes militaires ne manquaient point, ni à Nefta, ni à Gafsa, ni à Tozeur, qui est le chef-lieu politique de cette région. Mais les expéditions organisées contre Hadjar et sa bande n'avaient jamais réussi, et l'aventureux guerrier était parvenu à leur échapper jusqu'au jour — quelques semaines avant — où il tomba entre les mains d'un détachement français.

Cette partie de l'Afrique septentrionale avait été le théâtre d'une de ces catastrophes qui ne sont malheureusement pas rares sur le continent noir. On sait avec quelle passion, quel dévouement, quelle intrépidité les explorateurs, depuis tant d'années, les successeurs des Burton, des Speke, des Livingstone, des Stanley, se sont lancés à travers ce vaste champ de découvertes. On les compterait par centaines, et combien s'ajouteront encore à cette liste jusqu'au jour, très éloigné sans doute, où cette troisième partie de l'Ancien Monde aura livré ses derniers secrets ! Mais aussi combien de ces expéditions pleines de périls se sont terminées en désastres !

Le plus récent concernait celle d'un courageux Belge, qui s'était aventuré au milieu des régions les moins fréquentées et les moins connues du Touat.

Après avoir organisé une caravane à Constantine, Carl Steinx quitta cette ville en se dirigeant vers le sud. Caravane peu nombreuse, en vérité, un personnel d'une dizaine d'hommes en tout, des Arabes recrutés dans la région. Chevaux et méharis leur servaient de montures et aussi de bêtes de trait pour les deux chariots qui composaient le matériel de l'expédition.

En premier lieu, Carl Steinx avait gagné Ouargla par Biskra, Tougourt, Negoussia, où il lui fut facile de se ravitailler. En ces villes résidaient d'ailleurs des autorités françaises qui s'empressèrent de venir en aide à cet explorateur.

A Ouargla, il se trouvait pour ainsi dire au cœur du Sahara, sur cette latitude du trente-deuxième parallèle.

Jusqu'alors l'expédition n'avait pas été très éprouvée : des fatigues, et de sérieuses, oui, mais de sérieux dangers, non. Il est vrai, l'influence française se faisait sentir en ces contrées déjà lointaines. Les Touareg, ouvertement du moins, s'y montraient soumis, et les caravanes pouvaient, sans trop de risques, se prêter à tous les besoins du commerce intérieur.

Pendant son séjour à Ouargla, Carl Steinx eut à modifier la composition de son personnel. Quelques-uns des Arabes qui l'accompagnaient se refusèrent à continuer le voyage au delà. Il fallut régler leur compte, et cela ne se fit pas sans difficultés, réclamations insolentes, mauvaises chicanes. Mieux valait se débarrasser de ces gens-là qui montraient une évidente mauvaise volonté et qu'il eût été dangereux de conserver dans l'escorte.

D'autre part, le voyageur n'aurait pu se remettre en route sans avoir remplacé les manquants, et, dans ces conditions, on le conçoit, il n'avait pas le choix. Il crut cependant s'être tiré d'embarras en acceptant les services de plusieurs Touareg, qui s'offrirent, moyennant fortes rémunérations, et s'engagèrent à le suivre jusqu'au terme de son expédition soit à la côte occidentale, soit à la côte orientale du continent africain.

Comment, tout en gardant certaines défiances contre les gens

de race touareg, Carl Steinx se fût-il douté qu'il introduisait des traîtres dans sa caravane, que celle-ci était guettée depuis son départ de Biskra par la bande de Hadjar, que ce redoutable chef n'attendait que l'occasion de l'attaquer ?.. Et, maintenant, ses partisans mêlés au personnel, acceptés précisément comme guides à travers ces régions inconnues, allaient pouvoir entraîner l'explorateur là où l'attendait Hadjar...



GAFSA. — (Photographie du Dr Tersen.) (Page 23.)

C'est ce qui arriva. En quittant Ouargla, la caravane descendit vers le sud, franchit la ligne du Tropique, atteignit le pays des Ahaggar d'où, en obliquant au sud-est, elle comptait se diriger vers le lac Tchad. Mais, à dater du quinzième jour après son départ, on n'eut plus aucune nouvelle ni de Carl Steinx ni de ses compagnons. Que s'était-il passé ?.. La kafila avait-elle pu gagner la région du Tchad, et suivait-elle les routes du retour par l'est ou par l'ouest ?..

Or, l'expédition de Carl Steinx avait excité le plus vif intérêt

parmi les nombreuses Sociétés de Géographie qui s'occupaient plus spécialement des voyages à l'intérieur de l'Afrique. Jusqu'à Ouargla, elles avaient été tenues au courant de l'itinéraire. Pendant une centaine de kilomètres au delà, plusieurs nouvelles parvinrent encore, apportées par les nomades du désert et transmises aux autorités françaises. On pensait donc que, dans



GAFSA. — VUE GÉNÉRALE. (Photographie de M. Brichard.) (Page 23.)

quelques semaines, l'arrivée de Carl Steinx aux environs du lac Tchad se serait effectuée dans des circonstances favorables.

Or, non seulement des semaines, mais des mois s'écoulèrent, et aucune information relative à l'audacieux explorateur belge ne put être recueillie. Des émissaires furent envoyés jusque dans l'extrême sud. Les postes français prêtèrent la main aux recherches qui s'étendirent au delà même en diverses directions. Ces tentatives ne donnèrent aucun résultat, et il y eut lieu de craindre que la caravane n'eût péri tout entière, soit dans une attaque des nomades du Touat, soit par la fatigue ou la maladie, au milieu des immenses solitudes sahariennes.

Le monde des géographes ne savait donc que supposer, et commençait à perdre l'espoir, non seulement de revoir Carl Steinx, mais aussi de recueillir quelque bruit le concernant, lorsque, trois mois plus tard, l'arrivée d'un Arabe à Ouargla vint éclaircir le mystère qui entourait cette malheureuse expédition.

Cet Arabe, qui appartenait précisément au personnel de la caravane, avait pu s'échapper. On sut par lui que les Touareg entrés au service de l'explorateur l'avaient trahi. Carl Steinx, égaré par eux, s'était vu attaquer par une bande de Touareg, qui opérait sous la conduite de ce chef de tribus, Hadjar, déjà célèbre par ces agressions dont plusieurs kafila avaient été victimes. Carl Steinx s'était courageusement défendu avec les fidèles de son escorte. Pendant quarante-huit heures, retranché dans une kouba abandonnée, il avait pu tenir tête aux assaillants. Mais l'infériorité numérique de sa petite troupe ne lui permit pas de résister davantage, et il tomba entre les mains des Touareg, qui le massacrèrent avec ses compagnons.

On comprend quelle émotion provoqua cette nouvelle. Il n'y eut qu'un cri : venger la mort du hardi explorateur, et la venger sur cet impitoyable chef touareg, dont le nom fut voué à l'exécration publique. Et, d'ailleurs, combien d'autres attentats contre les caravanes lui étaient attribués non sans raison ! Aussi les autorités françaises décidèrent-elles d'organiser une expédition pour s'emparer de sa personne, le châtier de tant de crimes, anéantir en même temps la funeste influence qu'il exerçait sur les tribus. On ne l'ignorait pas, ces tribus gagnaient peu à peu vers l'est du continent africain ; leur habitat tendait à s'établir dans les régions méridionales de la Tunisie et de la Tripolitaine. Le considérable commerce qui se faisait à travers ces contrées risquerait d'être troublé, détruit même, si l'on ne réduisait pas les Touareg à un état absolu de soumission. Une expédition fut donc ordonnée et le gouverneur général de l'Algérie comme le résident général en Tunisie donnèrent des ordres pour qu'elle reçût appui dans les

villes du pays des chotts et des sebkha où s'étaient établis des postes militaires. Ce fut un escadron de spahis, commandé par le capitaine Hardigan, que le Ministre de la Guerre désigna pour cette difficile campagne dont on attendait de si importants résultats.

Un détachement d'une soixantaine d'hommes fut amené au port de Sfax par le *Chanzy*. Quelques jours après le débarquement, avec ses vivres, ses tentes à dos de chameaux, sous la conduite de guides arabes, il quitta le littoral et prit la direction de l'ouest. Il devait trouver à se ravitailler dans les villes et bourgades de l'intérieur, Tozeur, Gafsa et autres, et les oasis ne manquent point dans la région du Djerid.

Le capitaine avait sous ses ordres un capitaine en second, deux lieutenants et plusieurs sous-officiers, parmi lesquels le maréchal des logis-chef Nicol.

Or, dès l'instant que le marchef faisait partie de l'expédition, c'est que son vieux frère Va-d'l'avant et le fidèle Coupe-à-cœur en étaient aussi.

L'expédition, réglant ses étapes avec une régularité qui devait assurer la réussite du voyage, traversa tout le Sahel tunisien. Après avoir dépassé Dar el Mehalla et El Quittar, elle vint prendre quarante-huit heures de repos à Gafsa, en pleine région de l'Henmara.

Gafsa est bâtie dans le coude principal que forme l'oued Bayœh. Cette ville en occupe une terrasse encadrée de collines auxquelles succède un formidable étage de montagnes à quelques kilomètres de là. Entre les diverses cités de la Tunisie méridionale, elle possède le plus grand nombre d'habitants, groupés dans une agglomération de maisons et de cabanes. La Kasbah qui la domine, et où veillaient autrefois des soldats tunisiens, est présentement confiée à la garde de soldats français et indigènes. Gafsa se vante aussi d'être un centre lettré et diverses écoles y fonctionnent au profit des langues arabe et française. En même temps, l'industrie y est fort prospère, tissage des

étoffes, fabrication des haïks de soie, couvertures et burnous dont la laine est fournie par les nombreux moutons des Hammâmma. On y voit encore les Termil, bassins construits à l'époque romaine, et des sources thermales dont la température va de vingt-neuf à trente-deux degrés centigrades.

Dans cette ville, le capitaine Hardigan obtint des nouvelles plus précises concernant Hadjar : la bande de Touareg avait été signalée aux environs de Ferkane, à cent trente kilomètres dans l'ouest de Gafsa. La distance à parcourir était grande, mais des spahis ne comptent avec la fatigue pas plus qu'avec le danger.

Et, lorsque le détachement apprit ce que ses chefs attendaient de son énergie et de son endurance, il ne demanda qu'à se mettre en route. « D'ailleurs, ainsi que le déclara le marchef Nicol, j'ai consulté le vieux frère qui est prêt à doubler les étapes s'il le faut !.. et Coupe-à-cœur, qui ne demande qu'à prendre les devants ! »

Le capitaine, bien réapprovisionné, partit avec ses hommes. Il fallut d'abord, au sud-ouest de la ville, traverser une forêt qui ne compte pas moins de cent mille palmiers et qui en abrite une seconde uniquement composée d'arbres fruitiers.

Une seule bourgade importante se rencontrait sur ce parcours entre Gafsa et la frontière algério-tunisienne. C'est Chebika où furent confirmées les informations relatives à la présence du chef touareg. Il opérait alors au très grand dommage des caravanes qui fréquentaient ces extrêmes régions de la province de Constantine, et son dossier, si chargé déjà, s'accroissait sans cesse de nouveaux attentats contre les propriétés et les personnes.

A quelques étapes de là, lorsque le commandant eut franchi la frontière, il fit extrême diligence pour atteindre la bourgade de Négrine, sur les rives de l'oued Sokhna.

La veille de son arrivée, les Touareg avaient été signalés à quelques kilomètres plus à l'ouest, précisément entre Négrine et Ferkane, sur les bords de l'oued Djerich qui coule vers les grands chotts de cette contrée.



L'UN DES LIEUTENANTS SE PRÉCIPITA SUR LUI. (Page 28.)

D'après les renseignements, Hadjar, que sa mère accompagnait, devait avoir une centaine d'hommes, mais, bien que le capitaine Hardigan en eût près de moitié moins, ni ses spahis, ni lui, n'hésiteraient à l'attaquer. La proportion d'un contre deux n'est pas pour effrayer des troupes d'Afrique, et elles se sont souvent battues dans des conditions inférieures.

Ce fut bien ce qui arriva en cette occasion, lorsque le détachement eut atteint les environs de Ferkane. Hadjar avait été prévenu et, sans doute, il ne se souciait pas d'affronter la lutte. N'était-il pas préférable de laisser l'escadron s'engager plus avant dans ce pays difficile des grands chotts, de le harceler par d'incessantes agressions, de faire appel aux Touareg nomades qui parcourent ces régions et qui ne refuseraient point de rejoindre Hadjar, si connu de toutes les tribus touareg? D'autre part, du moment qu'il était tombé sur ses traces, le capitaine Hardigan ne les abandonnerait pas et poursuivrait aussi loin qu'il le faudrait.

En conséquence, Hadjar avait résolu de se dérober et, s'il parvenait à couper la retraite de l'escadron, après avoir recruté de nouveaux partisans, il parviendrait sans doute à anéantir la petite troupe envoyée contre lui. Et ce serait une nouvelle et plus déplorable catastrophe ajoutée à celle de Carl Steinx.

Cependant, le plan de Hadjar fut déjoué, alors que la bande cherchait à remonter le cours de l'oued Sokhna, afin de gagner dans le nord la base du Djebel Cherchar. Un peloton, conduit par le maréchal des logis-chef Nicol, auquel Coupe-à-cœur avait donné l'éveil, se mit en travers de la route. La lutte s'engagea et le reste du détachement ne tarda pas à y prendre part. Coups de carabines et coups de fusils éclatèrent, auxquels se mêlèrent les détonations des revolvers. Il y eut des morts du côté des Touareg et des blessés du côté des spahis. Une moitié des Touareg, forçant l'obstacle, parvint à fuir, mais leur chef n'était pas avec eux.

En effet, à l'instant où Hadjar tentait de rejoindre ses compagnons de toute la vitesse de son cheval, le capitaine Hardigan

s'était lancé sur lui de toute la vitesse du sien. En vain Hadjar essaya-t-il de le désarçonner d'un coup de pistolet, la balle ne l'avait point atteint. Mais, sa monture ayant fait un violent écart, Hadjar vida les étriers et tomba. Avant qu'il eût eu le temps de se relever, l'un des lieutenants se précipita sur lui, et, d'autres cavaliers accourant, il fut maintenu en dépit des terribles efforts qu'il fit pour se dégager.

C'est à ce moment que Djemma, qui s'était jetée en avant, fût arrivée jusqu'à son fils, si elle n'avait été retenue par le maréchal des logis-chef Nicol. Il est vrai, une demi-douzaine de Touareg purent la lui arracher et c'est en vain que le brave chien assaillit ceux qui entraînaient la vieille Targui au plus vite.

« Je tenais la louve! s'écria le marchef, et la louve m'a filé entre les mains!.. Ici, Coupe-à-cœur, ici, répéta-t-il en rappelant l'animal. En tout cas, le louveteau est de bonne prise. »

Hadjar était pris et bien pris, et, si les Touareg ne parvenaient pas à le délivrer avant son arrivée à Gabès, le Djerid serait enfin purgé de l'un de ses plus redoutables malfaiteurs.

La bande l'eût tenté sans aucun doute et Djemma n'aurait pas laissé son fils au pouvoir des Français, si le détachement ne se fût renforcé des soldats réquisitionnés dans les postes militaires de Tozeur et de Gafsa.

L'expédition avait alors rallié le littoral, et le prisonnier était enfermé dans le bordj de Gabès en attendant son transport à Tunis, où il serait déféré à la justice militaire.

Tels sont les événements qui s'étaient passés avant le début de cette histoire. Le capitaine Hardigan, après un court voyage à Tunis, venait de rentrer à Gabès ainsi qu'on l'a vu, et le soir même où le *Chanzy* mouillait dans le golfe de la Petite-Syrte.

III

L'ÉVASION.

Après le départ des deux officiers, du maréchal des logis-chef et des spahis, Horeb se glissa le long de la margelle du puits, et vint en observer les approches.

Lorsque le bruit des pas se fut éteint, en haut comme en bas du sentier, le Targui fit signe à ses compagnons de le suivre.

Djemma, son fils et Ahmet le rejoignirent aussitôt en remontant une sinueuse ruelle, bordée de vieilles masures inhabitées, qui obliquait vers le bordj.

De ce côté, l'oasis était déserte et rien ne s'y répercutait du tumulte des quartiers plus populeux. Il faisait nuit noire sous l'épais dôme des nuages immobilisés en cette calme atmosphère. C'est à peine si les derniers souffles du large apportaient le murmure du ressac sur les plages du littoral.

Un quart d'heure suffit à Horeb pour gagner le nouveau lieu de rendez-vous, la salle basse d'une sorte de café ou de cabaret tenu par un mercanti levantin. Ce mercanti était dans l'affaire et on pouvait compter sur sa fidélité, assurée par le paiement d'une forte somme, qui serait doublée après la réussite. Son intervention avait été utile en cette occurrence.

Parmi les Touareg réunis en ce cabaret, se trouvait Harrig. C'était un des plus fidèles et des plus audacieux partisans de Hadjar. Quelques jours avant, à propos d'une rixe dans les rues de Gabès, il s'était fait arrêter et enfermer à la prison du bordj. Pendant les heures passées dans la cour commune, il ne lui fut

pas difficile d'entrer en communication avec son chef. Quoi de plus naturel que deux hommes de même race fussent attirés l'un vers l'autre? On ignorait que ce Harrig appartînt à la bande de Hadjar. Il avait pu s'échapper, lors de la lutte, et accompagner Djemma dans sa fuite. Puis, revenu à Gabès, conformément au plan convenu avec Sohar et Ahmet, il mit à profit son incarcération pour combiner l'évasion de Hadjar.

Toutefois, il importait qu'il fût libéré avant l'arrivée du croiseur qui devait emmener le chef touareg, et voici que ce navire, signalé à son passage au cap Bon, allait mouiller dans le golfe de Gabès. Donc nécessité que Harrig pût quitter le bordj à temps pour se concerter avec ses compagnons. Il fallait que l'évasion s'accomplît cette nuit, ou, le jour venu, il serait trop tard. Au lever du soleil, Hadjar aurait été transporté à bord du *Chanzy*, et il ne serait plus possible de l'arracher à l'autorité militaire.

C'est dans ces conditions que le mercanti intervint : il connaissait le gardien chef de la prison du bordj. A la suite de la rixe, la peine légère prononcée contre Harrig était achevée depuis la veille, mais Harrig, si impatiemment attendu, n'avait pas été mis en liberté. Avait-il donc encouru une aggravation pour un manquement quelconque au règlement de la prison, ce n'était guère supposable, il fallait savoir à quoi s'en tenir et surtout obtenir que les portes du bordj se fussent ouvertes devant Harrig avant la nuit.

Le mercanti résolut donc de se rendre près du gardien, lequel, pendant ses heures de loisir, venait volontiers s'attabler à son café. Il se mit en route dès le soir et prit le chemin du fort.

Cette démarche près du gardien ne fut pas nécessaire, démarche qui, plus tard, l'évasion accomplie, aurait pu sembler suspecte. Comme le mercanti approchait de la poterne, un homme le croisa sur le chemin.

C'était Harrig qui reconnut le Levantin. Tous deux, seuls alors sur le sentier qui descend du bordj, ils n'avaient à craindre

ni d'être vus, ni d'être entendus, ni même d'être épiés ou suivis. Harrig n'était point un prisonnier qui se sauve, mais un prisonnier auquel, sa peine finie, on a rendu la clef des champs.

« Hadjar?.. demanda le mercanti tout d'abord.

— Il est prévenu, répondit Harrig.

— Pour cette nuit?..

— Pour cette nuit. Et Sohar... et Ahmet, et Horeb?..

— Ils ne tarderont pas à te rejoindre. »

Dix minutes plus tard, Harrig se rencontrait avec ses compagnons dans la salle basse du café, et, par surcroît de précaution, l'un d'eux se tint au dehors pour surveiller la route.

Ce fut une heure après seulement que la vieille Targui et son fils, conduits par Horeb, entrèrent dans le café, où Harrig les mit au courant de la situation.

Pendant les quelques jours de son incarcération, Harrig avait donc communiqué avec Hadjar. Cela ne pouvait sembler suspect que deux Touareg, enfermés dans la même prison, se fussent mis en rapport l'un avec l'autre. D'ailleurs, le chef touareg devait être prochainement emmené à Tunis, tandis que Harrig serait bientôt relâché.

La première question qui fut posée à ce dernier, lorsque Djemma et ses compagnons arrivèrent chez le mercanti, ce fut Sohar qui la formula en ces termes :

« Et mon frère?..

— Et mon fils?.. ajouta la vieille femme.

— Hadjar est averti, répondit Harrig. Au moment où je sortais du bordj, nous avons entendu le coup de canon du *Chanzy*... Hadjar sait qu'il y sera embarqué demain matin, et, cette nuit même, il tentera de s'enfuir...

— S'il tardait de douze heures, dit Ahmet, il ne serait plus temps...

— Et s'il n'y réussissait pas? murmura Djemma, d'une voix sourde.

— Il réussira, n'hésita point à déclarer Harrig, avec notre aide...

— Et comment?.. » demanda Sohar.

Voici les explications qui furent alors données par Harrig.

La cellule dans laquelle Hadjar passait les nuits occupait un angle du fort, dans la partie de la courtine qui s'élevait du côté de la mer, et dont les eaux du golfe baignaient la base. A cette cellule attenait une étroite cour dont l'accès demeurait libre pour le prisonnier, entre de hautes murailles qui n'auraient pu être franchies.

Dans un coin de cette cour s'ouvrait un passage, sorte d'égout qui aboutissait à l'extérieur de la courtine. Une grille métallique fermait cet égout qui débouchait à une dizaine de pieds au-dessus du niveau de la mer.

Or, Hadjar avait constaté que la grille était en mauvais état et que la rouille rongeait ses barres oxydées par l'air salin. Il ne serait pas difficile de la desceller pendant la nuit qui venait, et de ramper jusqu'à l'orifice extérieur.

Il est vrai, comment s'effectuerait alors l'évasion de Hadjar? En se jetant à la mer lui serait-il possible de gagner la grève la plus proche, après avoir contourné l'angle du bastion?.. Était-il d'âge et de force à se risquer au milieu des courants du golfe qui portaient au large?..

Le chef touareg n'avait pas encore quarante ans. C'était un homme de haute taille, la peau blanche, bronzée par le soleil de feu des zones africaines, maigre, fort, rompu à tous les exercices corporels, destiné à rester longtemps valide, étant donnée la sobriété qui distingue les indigènes de sa race, auxquels grains, figues, dattes, laitages assurent certes une nourriture qui les fait robustes et endurants.

Ce n'était pas sans raison que Hadjar avait acquis une réelle influence sur ces Touareg nomades du Touat et du Sahara, rejetés maintenant vers les chotts de la basse Tunisie. Son au-

dace égalait son intelligence. Ces qualités, il les tenait de sa mère comme tous ces Touareg qui suivent le sang maternel. Parmi eux, en effet, la femme est l'égale de l'homme, si même



Cliché Soler (Tunis).

HABITATIONS ARABES A GABÈS.

elle ne l'emporte. C'est à ce point qu'un fils de père esclave et de femme noble est noble d'origine, et le contraire n'existe pas. Toute l'énergie de Djemma se retrouvait en ses fils, toujours restés près d'elle depuis vingt années de veuvage. Sous son

influence, Hadjar avait acquis les qualités d'un apôtre, dont il avait la belle figure à barbe noire, les yeux ardents, l'attitude résolue. Aussi, à sa voix, les tribus l'auraient-elles suivi à travers les immensités du Djerid s'il eût voulu les entrainer contre les étrangers et les pousser à la guerre sainte.

C'était donc un homme dans toute la vigueur de l'âge, mais il n'aurait pu mener à bien sa tentative d'évasion s'il n'eût été aidé du dehors. En effet, il ne suffisait pas d'arriver à l'orifice de l'égout après en avoir forcé la grille. Hadjar connaissait le golfe; il savait qu'il s'y forme des courants de grande violence, bien que les marées y soient faibles, ainsi qu'il en est dans tout le bassin de la Méditerranée; il n'ignorait pas qu'aucun nageur ne peut leur résister, et qu'il serait emporté au large sans avoir pu prendre pied sur une des grèves en amont ou en aval du fort.

Donc, il fallait qu'il trouvât une embarcation à l'extrémité de ce passage dans l'angle de la courtine et du bastion.

Tels furent les renseignements que donna Harrig à ses compagnons.

Lorsqu'il eut achevé, le mercanti se contenta de dire :

« J'ai là-bas un canot à votre disposition...

— Et tu me conduiras?.. demanda Sohar.

— Quand le moment sera venu...

— Tu auras rempli tes conditions... nous remplirons les nôtres, ajouta Harrig, et nous doublerons la somme qu'on t'a promise, si nous réussissons...

— Vous réussirez », affirma le mercanti, qui, en sa qualité de Levantin, ne voyait dans tout cela qu'une affaire dont il espérait retirer de gros bénéfices.

Sohar s'était relevé et dit :

« A quelle heure Hadjar nous attend-il?

— Entre onze heures et minuit, répondit Harrig.

— Le canot sera là bien avant, répliqua Sohar, et, mon frère

embarqué, nous le conduirons au marabout, où les chevaux sont prêts...

— Et en cet endroit, observa le mercanti, vous ne risquerez point d'être vus, vous accosterez la grève qui sera déserte jusqu'au matin...

— Mais le canot?.. fit observer Horeb.

— Il suffira de le tirer sur le sable où je le retrouverai », répondit le mercanti.

Il ne restait plus qu'une question à résoudre.

« Qui de nous ira prendre Hadjar?.. demanda Ahmet.

— Moi, répondit Sohar.

— Et je t'accompagnerai, dit la vieille Targui.

— Non, ma mère, non, déclara Sohar. Il suffit que nous soyons deux pour conduire le bateau au bordj... En cas de rencontre, votre personne pourrait paraître suspecte... C'est au marabout qu'il faut aller... Horeb et Ahmet s'y rendront avec vous... C'est Harrig et moi, avec le canot, qui ramènerons mon frère... »

Sohar avait raison, Djemma le comprit et dit seulement :

« Quand nous séparons-nous?..

— A l'instant, répondit Sohar. Dans une demi-heure vous serez au marabout... Avant une demi-heure, nous serons au pied du fort avec le canot, dans l'angle du bastion où il ne risque pas d'être aperçu... Et, si mon frère ne paraissait pas à l'heure convenue... j'essaierais... oui! j'essaierais de pénétrer jusqu'à lui...

— Oui, mon fils, oui!.. car, s'il n'a pas fui cette nuit, nous ne le reverrons jamais... jamais! »

Le moment était venu. Horeb et Ahmet prirent les devants, en descendant l'étroite route qui se dirige vers le marché. Djemma les suivait, se dissimulant dans l'ombre lorsque quelque groupe les croisait. Le hasard aurait pu les mettre en présence du maréchal des logis-chef Nicol et il ne fallait pas qu'elle fût reconnue de lui.

Au delà des limites de l'oasis il n'y aurait plus de danger et, à

suivre la base des dunes, on ne rencontrerait âme qui vive jusqu'au marabout.

Un peu après, Sohar et Harrig sortirent du cabaret. Ils savaient en quel endroit se trouvait le canot du mercanti et ils préféraient que celui-ci ne les accompagnât point : il aurait pu être aperçu de quelque passant attardé.

Il était environ neuf heures. Sohar et son compagnon remontèrent vers le fort, dont ils longèrent l'enceinte dans la partie orientée vers le sud.

A l'intérieur comme à l'extérieur, le bordj paraissait tranquille et tout tumulte se fût fait entendre au milieu de cette atmosphère si calme que ne traversait pas le moindre souffle, si obscure aussi, car d'épais nuages immobiles et lourds couvraient le ciel d'un horizon à l'autre.

Ce fut seulement à leur arrivée sur la grève que Sohar et Harrig retrouvèrent quelque animation. Des pêcheurs passaient, les uns revenant avec le produit de leur pêche, les autres rejoignant leurs embarcations pour gagner le milieu du golfe. Çà et là des feux piquaient l'ombre et se croisaient en tous sens. A un demi-kilomètre la présence du croiseur *Chanzy* s'indiquait par ses puissants fanaux qui traçaient des traînées lumineuses à la surface de la mer.

Les deux Touareg prirent soin d'éviter les pêcheurs et se dirigèrent vers un môle en construction à l'extrémité du port.

Au pied du môle était amarrée l'embarcation du mercanti. Ainsi qu'il avait été convenu, Harrig, une heure avant, s'était bien assuré qu'elle se trouvait à cette place. Deux avirons s'allongeaient sous les bancs, et il n'y avait plus qu'à embarquer.

Au moment où Harrig allait retirer le grappin, Sohar lui saisit le bras. Deux hommes de la douane en surveillance sur cette partie de la grève s'avançaient de ce côté. Peut-être connaissaient-ils le propriétaire du canot et se fussent-ils étonnés à voir Sohar et son compagnon en prendre possession. Mieux va-

lait ne point éveiller de soupçons et laisser à cette tentative tout le mystère possible. Ces douaniers auraient sans doute demandé à Sohar ce qu'ils voulaient faire d'une embarcation qui ne leur appartenait pas, et, sans attirail de pêche, les deux Touareg n'auraient pu se donner pour des pêcheurs.

Ils remontèrent donc la grève et se blottirent au pied du môle sans avoir été aperçus.

Ils n'y restèrent pas moins d'une grande demi-heure et l'on se figure ce que devait être leur impatience en voyant les préposés s'attarder en cet endroit. Est-ce qu'ils y seraient de faction jusqu'au matin ?.. Non, et ils s'éloignèrent enfin.

Alors Sohar s'avança sur le sable et, dès que les douaniers se furent perdus au milieu de l'obscurité, il appela son compagnon qui vint le rejoindre.

Le canot fut halé jusqu'à la grève. Harrig s'y embarqua; puis Sohar, déposant le grappin à l'avant, embarqua à son tour.

Aussitôt les deux avirons furent ajustés dans les tolets et, manœuvrés doucement, entraînèrent le canot qui doubla le musoir du môle et longea la base de la courtine baignée par les eaux du golfe.

En un quart d'heure, Harrig et Sohar tournaient l'angle du bastion et s'arrêtaient sous l'orifice de l'égout par lequel Hadjar allait tenter de s'enfuir...

Le chef touareg était seul alors dans la cellule où il devait passer cette dernière nuit. Une heure avant, le gardien l'avait quitté en fermant à gros verrous la porte de cette petite cour sur laquelle s'ouvrait ladite cellule. Hadjar attendait le moment d'agir avec cette extraordinaire patience de l'Arabe si fataliste, et d'ailleurs si maitre de lui-même en toutes circonstances. Il avait entendu le coup de canon tiré par le *Chanzy;* il n'ignorait point l'arrivée du croiseur; il savait qu'il y serait embarqué le lendemain et ne reverrait jamais ces régions des sebkha et des chotts, ce pays du Djerid ! Mais, à sa résignation toute musulmane se joignait

l'espérance de réussir dans sa tentative. Qu'il parvînt à s'échapper en traversant cet étroit passage, il en était assuré ; mais ses compagnons auraient-ils pu se procurer une embarcation et seraient-ils là, au pied de la muraille?..

Une heure s'écoula. De temps en temps, Hadjar sortait de la cellule, se plaçait à l'entrée de l'égout et prêtait l'oreille. Le bruit d'un canot frôlant la courtine fût distinctement parvenu jusqu'à lui. Mais il n'entendait rien et reprenait sa place où il gardait une immobilité absolue.

Parfois aussi il venait écouter près de la porte de la petite cour, épiant le pas d'un gardien, craignant qu'on ne voulût procéder à son embarquement dès la nuit même ; le silence le plus complet régnait dans l'enceinte du bordj, et, seul, le pas d'une sentinelle placée sur la plate-forme du bastion l'interrompait par instants.

Cependant minuit approchait, et il était convenu avec Harrig qu'une demi-heure avant, Hadjar aurait gagné l'extrémité du passage après en avoir dégagé la grille. Si, à ce moment, l'embarcation se trouvait là, il y embarquerait aussitôt. Si elle n'était pas arrivée, il attendrait jusqu'aux premières lueurs de l'aube, et, qui sait ? ne tenterait-il pas alors de s'enfuir à la nage, au risque d'être entraîné par les courants à travers le golfe de la Petite-Syrte ? Ce serait la dernière, la seule chance qu'il aurait d'échapper à une condamnation capitale.

Hadjar sortit donc s'assurer que personne ne se dirigeait vers la cour, rajusta ses vêtements de manière à les serrer autour de son corps et se glissa dans le passage.

Ce boyau mesurait environ une trentaine de pieds en longueur, et sa largeur était tout juste pour qu'un homme de taille moyenne pût s'y introduire. Hadjar dut en frôler les parois contre lesquelles se déchirèrent quelques plis de son haïk ; mais, en rampant, et au prix de multiples efforts, il atteignit la grille.

Cette grille, on le sait, était en fort mauvais état. Les barreaux

ne tenaient pas dans la pierre qui s'effritait sous la main. Il suffit de cinq ou six secousses pour la dégager, et puis, lorsque Hadjar l'eut retournée contre la paroi, le passage fut libre.

Le chef touareg n'avait qu'à ramper pendant deux mètres pour atteindre l'orifice extérieur, et ce fut là le plus pénible, car le boyau se rétrécissait jusqu'à son extrémité. Hadjar y parvint cependant et, là, n'eut pas même besoin d'attendre.

Presque aussitôt, ces mots étaient parvenus à son oreille :

« Nous sommes là, Hadjar... »

Hadjar fit un dernier effort et la partie antérieure de son corps sortit de l'orifice à la hauteur de dix pieds au-dessus des eaux.

Harrig et Sohar se dressèrent vers lui, et, au moment où ils allaient le tirer, un bruit de pas se fit entendre. Ils purent croire que ce bruit venait de la petite cour, qu'un gardien était envoyé près du prisonnier, qu'on voulait procéder à son départ immédiat... Le prisonnier disparu, l'éveil serait donné dans le bordj...

Heureusement, il n'en était rien. La sentinelle, en se promenant près du parapet du donjon, avait fait ce bruit. Peut-être son attention avait-elle été éveillée à l'approche du canot. Mais, de la place que le factionnaire occupait, il ne pouvait l'apercevoir, et, d'ailleurs, cette petite embarcation n'eût pas été visible au milieu de l'obscurité.

Toutefois, il fut nécessaire d'agir avec prudence. Après quelques instants, Sohar et Harrig saisirent Hadjar par les épaules, le dégagèrent peu à peu, et il prit enfin place près d'eux.

D'un coup vigoureux, le canot fut repoussé au large. Il était préférable de ne longer ni les murs du bordj ni la grève ; mieu valait remonter le golfe jusqu'à la hauteur du marabout. Il y eut lieu d'éviter, d'ailleurs, plusieurs barques qui sortaient du port ou y rentraient, car cette nuit calme favorisait les pêcheurs. En passant par le travers du *Chanzy*, Hadjar se redressa, et, les bras croisés, lança un long regard de haine... Puis, sans pro-



Il fut nécessaire d'agir avec prudence. (Page 39.)

noncer une parole, il se rassit à l'arrière de l'embarcation.

Une demi-heure après, le débarquement s'effectuait sur le sable ; puis, le canot tiré à sec, le chef touareg et ses deux compagnons se dirigeaient vers le marabout, qu'ils atteignirent sans avoir fait aucune mauvaise rencontre.

Djemma s'était avancée vers son fils, qu'elle pressa dans ses bras, et ne dit que ce mot : « Viens ! »



« Va! » dit Djemma. (Page 42.)

Puis, tournant l'angle du marabout, elle rejoignit Ahmet et Horeb.

Trois chevaux attendaient, prêts à s'élancer sous l'éperon de leurs cavaliers.

Hadjar se mit en selle ; Harrig et Horeb le firent après lui.

« Viens », avait dit Djemma en revoyant son fils, et, cette fois encore, elle ne prononça qu'un seul mot :

« Va », dit-elle, en tendant la main vers les sombres régions du Djerid.

Un moment après, Hadjar, Horeb et Harrig avaient disparu au milieu de l'obscurité.

Jusqu'au matin, la vieille Targui demeura avec Sohar dans le marabout. Elle avait voulu qu'Ahmet retournât à Gabès. L'évasion de son fils était-elle connue ?.. La nouvelle se répandait-elle dans l'oasis ?.. Les autorités avaient-elles envoyé des détachements à la poursuite du fugitif?.. En quelle direction à travers le Djerid irait-on le chercher ?.. Enfin allait-on recommencer contre le chef touareg et ses partisans la campagne qui avait déjà été entreprise, et avait amené sa capture ?..

Voilà ce que Djemma tenait tant à savoir avant de reprendre la route vers le pays des chotts. Mais Ahmet ne put rien apprendre, tandis qu'il rôdait aux approches de Gabès. Il s'avança même jusqu'en vue du bordj ; il repassa par la maison du mercanti, lequel sut alors que la tentative avait réussi et que, libre enfin, Hadjar courait à travers les solitudes du désert.

D'ailleurs, le mercanti n'avait pas encore entendu dire que cette nouvelle de l'évasion eût été ébruitée, et, assurément, il devait être un des premiers à l'apprendre.

Cependant, les premières lueurs de l'aube ne tarderaient pas à éclaicir l'horizon à l'est du golfe. Ahmet ne voulut pas s'attarder plus longtemps. Il importait que la vieille femme eût quitté le marabout avant le jour, car elle était connue et, à défaut de son fils, elle aurait été de bonne prise.

Ahmet la rejoignit donc lorsque l'obscurité était profonde encore et, guidée par lui, elle reprit le chemin des dunes.

Le lendemain, un des canots du croiseur se rendit au port pour effectuer le transport du prisonnier à bord.

Lorsque le gardien eut ouvert la porte de la cellule occupée par Hadjar, il ne put que signaler la disparition du chef touareg. Dans quelles conditions l'évasion s'était-elle produite, cela ne

fut que trop facile à constater, après une recherche à travers cet égout dont la grille était démontée. Hadjar avait-il donc tenté de s'échapper à la nage et, dans ce cas, n'était-il pas probable qu'il eût été entraîné au large par les courants du golfe?.. Ou bien, une embarcation, amenée par des complices, l'avait-elle transporté sur quelque point du littoral?..

Cela ne put être établi.

C'est en vain, d'ailleurs, que des recherches furent faites aux environs de l'oasis. Aucune trace du fugitif ne put être relevée. Ni les plaines du Djerid, ni les eaux de la Petite-Syrte ne le rendirent vivant ou mort.

IV

LA MER SAHARIENNE.

Après avoir adressé ses sincères compliments à l'assistance qui avait répondu à son appel, après avoir remercié les officiers, les fonctionnaires français et tunisiens qui, avec les notables de Gabès, honoraient l'assemblée de leur présence, M. de Schaller parla comme il suit :

« Il faut en convenir, Messieurs, grâce aux progrès de la science, toute confusion entre l'histoire et la légende tend à devenir de plus en plus impossible. L'une finit par faire justice de l'autre. Celle-ci appartient aux poètes, celle-là appartient aux savants et chacun d'eux possède une clientèle spéciale. Tout en reconnaissant les mérites de la légende, aujourd'hui je suis obligé de la reléguer dans le domaine de l'imagination et d'en revenir aux réalités prouvées par les observations scientifiques. »

La nouvelle salle du Casino de Gabès eût difficilement réuni un public mieux disposé à suivre le conférencier dans ses démonstrations intéressantes. L'auditoire était acquis d'avance au projet dont il allait l'entretenir. Aussi ses paroles furent-elles, dès le début, accueillies par un murmure flatteur. Seuls quelques-uns des indigènes, mêlés à ce public, semblaient garder une réserve prudente. C'est que, en effet, le projet dont M. de Schaller se préparait à faire l'historique n'était point vu d'un bon œil depuis un demi-siècle par les tribus sédentaires ou nomades du Djerid.

« Nous le reconnaîtrons volontiers, reprit M. de Schaller, les anciens étaient gens d'imagination et les historiens ont habilement servi leurs goûts en faisant histoire ce qui n'était que traditions. Ils s'inspiraient dans ces récits d'un souffle purement mythologique.

» N'oubliez pas, Messieurs, ce que racontent Hérodote, Pomponius Mélas et Ptolémée. Le premier, dans son *Histoire des Peuples,* ne parle-t-il pas d'un pays qui s'étend jusqu'au fleuve Triton, lequel se jette dans la baie de ce nom ?.. Ne raconte-t-il pas, comme un épisode du voyage des Argonautes, que le navire de Jason, poussé par la tempête sur les côtes lybiennes, fut rejeté à l'ouest jusqu'à cette baie du Triton, dont on n'apercevait pas la limite occidentale ?.. Il faudrait donc conclure de ce récit que ladite baie communiquait alors avec la mer. C'est, d'ailleurs, ce que rapporte Scylax dans son *Périple de la Méditerranée*, relativement à ce lac considérable dont les côtes étaient habitées par différents peuples de la Lybie et qui devait occuper l'emplacement actuel des sebkha et des chotts, mais ne se raccordait plus avec la Petite-Syrte que par un étroit canal.

» Après Hérodote, c'est Pomponius Mélas, qui, presque au début de l'ère chrétienne, note encore l'existence de ce grand lac Triton, nommé aussi lac Pallas, dont la communication avec la Petite-Syrte, qui est le golfe de Gabès moderne, a disparu par suite de l'abaissement des eaux dû à leur évaporation.

» Enfin, d'après Ptolémée, le niveau continuant à se déprimer, les eaux se seraient définitivement fixées dans quatre dépressions, lacs Triton et Pallas, lacs de Lybie et des Tortues, qui sont les chotts algériens Melrir et Rharsa, les chotts tunisiens Djerid et Fedjedj, ces derniers souvent réunis sous le nom de sebkha Faraoun.

» Messieurs, il y a à prendre et à laisser, surtout à laisser, dans ces légendes de l'antiquité qui n'ont rien à voir avec la précision et la science contemporaines. Non, le vaisseau de Jason

n'a pas été rejeté à travers cette mer intérieure qui n'a jamais communiqué avec la Petite-Syrte, et il n'aurait pu franchir le seuil du littoral qu'à la condition d'être muni des puissantes ailes d'Icare, l'aventureux fils de Dédale! Les observations faites dès la fin du XIXe siècle démontrent péremptoirement qu'une mer saharienne couvrant toute la région des sebkha et des chotts n'a jamais pu exister, puisque sur certains points l'altitude d'une partie de ces dépressions dépasse parfois de quinze à vingt mètres le niveau du golfe de Gabès, principalement pour celles qui sont le plus rapprochées de la côte, et jamais cette mer, au moins pendant les temps historiques, n'aurait eu l'étendue de cent lieues que lui attribuaient des esprits par trop imaginatifs.

» Toutefois, Messieurs, en la réduisant aux dimensions que permet la nature de ces terrains des chotts et des sebkha, il n'était pas impossible de réaliser ce projet d'une mer saharienne qui serait alimentée par les eaux du golfe de Gabès.

» Aussi, tel est le projet que formèrent quelques savants audacieux mais pratiques, dont, après maintes péripéties, l'exécution n'a pu être menée à bonne fin, et c'est son historique que je désire rappeler à vos souvenirs, ainsi que les tentatives vaines et les cruels déboires qui ont duré tant d'années. »

Un mouvement approbatif se fit entendre dans l'auditoire, et, comme le conférencier indiquait de la main une carte à grands points suspendue au mur au-dessus de l'estrade, tous les regards se portèrent de ce côté.

Cette carte comprenait la partie de la Tunisie et de l'Algérie méridionale, traversée par le trente-quatrième parallèle, et qui s'étend depuis le troisième degré de longitude est jusqu'au huitième. Là se dessinaient les grandes dépressions au sud-est de Biskra. C'était d'abord l'ensemble des chotts algériens, d'un niveau inférieur à celui des eaux méditerranéennes, compris sous les dénominations de Melrir, de Grand chott, de chott Asloudje et autres jusqu'à la frontière de la Tunisie. Depuis l'extrémité

du chott Melrir, était indiqué le canal qui les raccordait avec la Petite-Syrte.

Au nord, se développaient les plaines parcourues par différentes tribus; au sud, l'immense région des dunes. A leur position exacte figuraient les principales villes et bourgades de la contrée : Gabès, sur le bord de son golfe, La Hammâ, au sud, Limagnes, Softim, Bou-Abdallah et Bechia, sur cette langue de terre qui se prolonge entre le Fedjedj et le Djerid; Seddada, Kri, Tozeur, Nefta, dans l'entre-deux du Djerid et du Rharsa; Chebika au nord et Bir Klebia à l'ouest de ce dernier; enfin Zeribet-Aïn Naga, Tahir Rassou, Mraïer, Fagoussa, voisines du chemin de fer transsaharien projeté à l'ouest des chotts algériens.

L'auditoire pouvait donc embrasser sur la carte l'ensemble de ces dépressions, parmi lesquelles le Rharsa et le Melrir, presque entièrement inondables, devaient former la nouvelle mer africaine.

« Mais, reprit M. de Schaller, que la nature eût heureusement disposé les dépressions pour recevoir les eaux de la Petite-Syrte, cela ne pouvait être établi qu'après un travail sérieux de nivellement. Or, dès 1872, pendant une expédition à travers le désert saharien, M. le sénateur d'Oran, Pomel, et l'ingénieur des mines Rocard prétendirent que ce travail ne pourrait être exécuté, étant donnée la constitution des chotts. L'étude fut alors reprise dans des conditions plus sûres, en 1874, par le capitaine d'état-major Roudaire, auquel revient la première idée de cette extraordinaire création. »

Les applaudissements éclatèrent de toutes parts au nom de l'officier français, qui fut acclamé comme il l'avait été maintes fois déjà et comme il devra toujours l'être. A ce nom, d'ailleurs, il convenait d'associer les noms de M. de Freycinet, Président du Conseil des ministres à cette époque, et de M. Ferdinand de Lesseps, qui, plus tard, avaient préconisé cette gigantesque entreprise.

« Messieurs, reprit le conférencier, c'est à cette date éloignée

qu'il faut porter la première reconnaissance scientifique de cette région, que bornent au nord les montagnes d'Aurès, à trente kilomètres dans le sud de Biskra. Ce fut, en effet, en 1874 que l'audacieux officier étudia ce projet de mer intérieure, auquel il devait consacrer tant d'efforts. Mais pouvait-il prévoir que nombre d'obstacles surgiraient, dont son énergie ne parviendrait peut-être pas à triompher? Quoi qu'il en soit, notre devoir est de rendre à cet homme de courage et de science l'hommage qui lui est dû. »

Après les premières études faites par le promoteur de cette entreprise, le ministre de l'Instruction publique chargea officiellement le capitaine Roudaire de diverses missions scientifiques qui se rapportaient à la reconnaissance de la région. De très exactes observations géodésiques furent effectuées, qui eurent pour résultat de fixer le relief de cette partie du Djerid.

C'est alors que la légende dut s'effacer devant la réalité : cette région, que l'on disait avoir été une mer autrefois en communication avec la Petite-Syrte, ne s'était jamais trouvée dans ces conditions. En outre, cette dépression du sol, que l'on disait entièrement inondable depuis le seuil de Gabès jusqu'aux extrêmes chotts algériens, ne l'était que dans une portion relativement restreinte. Mais, de ce que la mer saharienne n'aurait pas les dimensions que la croyance populaire lui avait attribuées tout d'abord, il ne ressortait pas que le projet dût être abandonné.

« Dans le principe, Messieurs, dit M. de Schaller, on avait paru croire que cette mer nouvelle pourrait s'étendre sur quinze mille kilomètres carrés. Or, de ce chiffre il a fallu en retrancher cinq mille pour les sebkha tunisiennes, dont le niveau est supérieur à celui de la Méditerranée. En réalité, d'après les évaluations du capitaine Roudaire, c'est à huit mille kilomètres carrés que doit être réduite cette superficie inondable des chotts Rharsa et Melrir, dont l'altitude négative sera à vingt-sept mètres plus bas que la surface du golfe de Gabès. »



M. DE SCHALLER.

Et alors, en promenant sur la carte une baguette qu'il tenait à la main, en détaillant la vue panoramique qui l'accompagnait, M. de Schaller put entraîner son auditoire à travers cette portion de l'ancienne Lybie.

Tout d'abord, dans la région des sebkha, à partir du littoral, les cotes supérieures au niveau de la mer, la plus basse étant de 15 m. 52, la plus haute de 31 m. 45, l'altitude maximum se

trouve près du seuil de Gabès. En se dirigeant vers l'ouest, on ne rencontre les premières grandes dépressions que dans la cuvette du chott Rharsa, à deux cent vingt-sept kilomètres de la mer, et sur une longueur de quarante kilomètres. Puis, le sol se relève pendant trente kilomètres, jusqu'au seuil d'Asloudje, pour redescendre ensuite pendant cinquante kilomètres jusqu'au chott Melrir, en grande partie inondable sur une étendue de cinquante-cinq kilomètres. A ce point se croise le degré de longitude 3, 40 avec le parallèle, et c'est par quatre cent-deux kilomètres qu'il faut chiffrer la distance entre ce point et le golfe de Gabès.

« Tel fut, Messieurs, reprit M. de Schaller, le travail géodésique accompli dans ces régions. Mais si huit mille kilomètres carrés, par suite de leur cote négative, étaient assurément dans les conditions pour recevoir les eaux du golfe, le percement d'un canal de deux cent vingt-sept kilomètres, étant donnée la nature du sol, ne dépasserait-il pas les forces humaines ?.. » Après nombre de sondages, le capitaine Roudaire ne le pensa pas. Il ne s'agissait pas, ainsi qu'il a été dit à cette époque dans un remarquable article de M. Maxime Hélène, de creuser un canal à travers un désert sableux comme à Suez, ou dans des montagnes calcaires comme à Panama et à Corinthe. Ici le terrain est loin d'avoir cette solidité. Ce serait dans une croûte salifère que s'effectuerait le déblaiement, et, grâce à un drainage, le sol serait suffisamment asséché pour les besoins de ce travail. Et, même sur le seuil qui sépare Gabès de la première sebkha, soit une étendue de vingt kilomètres, le pic ne devait rencontrer qu'un banc calcaire profond de trente mètres. Tout le reste du percement se ferait en terrain tendre.

Le conférencier résuma et rappela alors avec une grande précision les avantages qui, d'après Roudaire et ses continuateurs, devaient résulter de cette œuvre gigantesque. En premier lieu, le climat de l'Algérie et de la Tunisie serait amélioré d'une façon notable. Sous l'action des vents du sud, les nuages

formés par les vapeurs de la nouvelle mer se résoudraient en pluies bienfaisantes sur toute la région au profit de son rendement agricole. De plus, ces dépressions des sebkha tunisiennes de Djerid et de Fedjedj, des chotts algériens de Rharsa et de Melrir, actuellement marécageuses, s'assainiraient sous la profonde couche des eaux permanentes. Après ces améliorations physiques, quels gains commerciaux ne recueillerait pas cette région transformée par la main de l'homme?.. Enfin M. Roudaire faisait à bon droit valoir ces dernières raisons : c'est que la région au sud de l'Aurès et de l'Atlas serait pourvue de voies nouvelles, où la sécurité des caravanes trouverait des conditions plus sérieuses, c'est que le commerce, grâce à une flottille marchande, se développerait dans toute cette contrée dont les dépressions interdisaient jusqu'ici l'accès, c'est que les troupes, mises à même de débarquer au sud de Biskra, assureraient la tranquillité en accroissant l'influence française en cette partie de l'Afrique.

« Et pourtant, reprit le conférencier, bien que ce projet d'une mer intérieure ait été étudié avec un soin scrupuleux, bien que la plus rigoureuse attention eût présidé aux opérations géodésiques, de nombreux contradicteurs voulurent nier les avantages que la région tirerait de ce grand travail. »

Et M. de Schaller reprit un à un les arguments reproduits dans les articles de différents journaux à l'époque où avait commencé une guerre sans merci à l'œuvre du capitaine Roudaire.

Et d'abord, disait-on, telle était la longueur du canal qui conduirait les eaux du golfe de Gabès au chott Rharsa, puis au chott Melrir, telle serait la contenance de la nouvelle mer, soit vingt-huit milliards de mètres cubes, que les dépressions ne pourraient être jamais remplies.

Puis, on a prétendu que, peu à peu, l'eau salée de la mer Saharienne s'infiltrerait à travers le sol des oasis voisines, et, remontant à la surface par un effet naturel de capillarité, détruirait les

vastes plantations de dattiers qui sont la richesse du pays.

Puis, des critiques, sérieux cependant, ont assuré que les eaux de la mer n'arriveraient jamais aux dépressions, et qu'elles s'évaporeraient quotidiennement à travers le canal. Or, en Égypte, sous les rayons ardents d'un soleil qui vaut bien celui du Sahara, le lac Menzaleth, que l'on disait devoir être irremplissable, s'est pourtant rempli, bien que la section du canal ne fût alors que de cent mètres.

Puis, l'on a argué de l'impossibilité, ou tout au moins des difficultés coûteuses qu'éprouverait le percement du canal. Mais, vérification faite, il s'est trouvé que le sol, depuis le seuil de Gabès jusqu'aux premières dépressions, était de nature si tendre que la sonde parfois s'y enfonçait toute seule par son propre poids.

Puis, les pronostics les plus fâcheux d'être mis en avant par les détracteurs de l'œuvre :

Les bords des chotts étant très plats, ils ne tarderaient pas à se transformer en marécages, autant de foyers pestilentiels, qui infecteraient encore la région. Les vents dominants, au lieu de souffler du sud ainsi que le prétendaient les auteurs du projet, souffleraient plutôt du nord. Les pluies fournies par l'évaporation de la nouvelle mer, au lieu de retomber sur les campagnes de l'Algérie et de la Tunisie, iraient inutilement se perdre sur les immenses plaines sablonneuses du grand désert.

Ces critiques furent comme le point de départ d'une période néfaste, où se produisirent des événements bien faits pour évoquer l'idée de fatalité, dans ces contrées où le fatalisme règne en maitre, — événements qui sont restés gravés dans la mémoire de tous ceux qui ont alors vécu en Tunisie.

Les projets du commandant Roudaire avaient séduit l'imagination des uns et sollicité la passion spéculatrice des autres. M. de Lesseps, un des premiers, avait pris l'affaire à cœur jusqu'au moment où il en fut détourné par le percement de l'isthme de Panama.

Tout cela, si peu que ce fût relativement, ne s'était pas passé sans agir sur les imaginations des indigènes de ces contrées, nomades ou sédentaires, qui voyaient tout le Sud-Algérien au pouvoir des Roumis, et la fin de leur sécurité, de leur fortune hasardeuse et de leur indépendance. L'invasion de la mer dans leurs solitudes, c'en était fait d'une domination archiséculaire. Aussi une agitation sourde se manifestait-elle, parmi les tribus, sous l'empire de l'appréhension d'une atteinte à leurs privilèges, du moins à ceux qu'elles s'octroyaient.

Sur ces entrefaites, le capitaine Roudaire, affaibli, succombait à la déception plutôt qu'à la maladie. Et l'œuvre rêvée par lui dormit longtemps, lorsque, quelques années après le rachat de Panama par les Américains, en 1904, des ingénieurs et des capitalistes étrangers reprirent ses projets et fondèrent une société qui, sous le nom de Compagnie Franco-étrangère, s'organisa pour commencer les travaux et les mener rapidement à bonne fin, pour le bien de la Tunisie et, par contre-coup, de la prospérité algérienne.

D'autant plus que l'idée de pénétration vers le Sahara s'étant imposée à nombre d'esprits, le mouvement dans ce sens, qui se produisait à l'Ouest-Algérien, dans l'Oranie, s'était accentué au fur et à mesure de l'oubli où tombait le projet délaissé de Roudaire. Déjà, le chemin de fer de l'État dépassait Beni-Ounif, dans l'oasis de Figuig, et se transformait en tête du Transsaharien.

« Je n'ai pas à entrer, ici, continua M. de Schaller, dans des considérations rétrospectives sur les opérations de cette Compagnie, sur l'énergie qu'elle déploya, et sur les travaux considérables qu'elle entreprit, avec plus de hardiesse que de réflexion. Elle opérait, comme vous le savez, sur un territoire très vaste et le succès ne faisant pas, pour elle, l'ombre d'un doute, la Compagnie se préoccupa de tout, entre autres choses du service forestier auquel elle avait donné pour mission de fixer les dunes, au nord des chotts, en exécutant par des moyens iden-

tiques à ceux qui, en France, dans les Landes, avaient été employés pour protéger les côtes, contre le double envahissement de la mer et des sables. C'est-à-dire qu'avant la réalisation de ses projets il lui semblait nécessaire, indispensable même, de mettre les villes existantes ou à fonder, ainsi que les oasis, à l'abri des surprises d'une mer future qui ne serait certainement pas un lac tranquille, et dont il était prudent de se défier d'avance.

» En même temps, tout un système de travaux hydrauliques s'imposait pour l'aménagement des eaux potables des oued et des rhiss. Ne fallait-il pas éviter de blesser les indigènes et dans leurs habitudes et dans leurs intérêts? Le succès était à ce prix. Ne fallait-il pas aussi, non pas creuser, mais installer des ports dont le cabotage, vite organisé, tirerait immédiatement profit?

» Pour ces opérations entamées de tous côtés à la fois, des agglomérations de travailleurs, des villes provisoires s'étaient subitement élevées là où régnait, la veille pour ainsi dire, la solitude à peu près complète. Les nomades, quoique révoltés moralement, étaient contenus par le nombre même des ouvriers. Les ingénieurs se prodiguaient sans réserve et leur science infatigable imposait à cette masse d'hommes qui étaient sous leurs ordres, et qui avaient en eux une confiance illimitée. A ce moment-là le Sud-Tunisien commençait à devenir une véritable ruche humaine, insouciante de l'avenir, et où les spéculateurs de toutes sortes, mercantis, trafiquants, etc., se mettaient en peine d'exploiter les premiers pionniers qui, ne pouvant vivre du pays, étaient obligés de s'en remettre, du soin de leur subsistance, à des fournisseurs venus on ne sait d'où, mais qui se rencontrent toujours partout où se produit cette affluence.

» Et, planant au-dessus de tout cela, de ces nécessités matérielles irréfragables, l'idée d'un danger ambiant, mais invisible; le sentiment d'une menace indéfinie, quelque chose de comparable à la vague angoisse qui précède tous les cataclysmes atmosphériques, et qui troublait une grande foule, entourée en

somme par la vaste solitude; une solitude où se devinait quelque chose, on ne savait pas quoi, mais, à coup sûr, quelque chose de mystérieux, dans ces alentours pour ainsi dire sans limites, où ne se voyait pas un être vivant, homme ou bête, et où tout semblait se dérober aux regards aussi bien qu'à l'ouïe des travailleurs.

» Messieurs, l'échec arriva, par suite d'imprévoyance et de faux calculs, et la Compagnie Franco-étrangère fut obligée de déposer son bilan. Depuis lors, les choses sont restées en l'état, et c'est de la reprise possible de cette œuvre interrompue que je me suis proposé de vous entretenir. La Compagnie avait voulu tout mener de front, travaux d'ordres les plus divers, spéculations de tous genres, et beaucoup d'entre vous se souviennent encore du triste jour où elle fut obligée de suspendre ses payements sans avoir pu achever son trop vaste programme. Les cartes que je vous indiquais tout à l'heure vous montrent les travaux amorcés par la Compagnie Franco-étrangère.

» Mais ces travaux inachevés existent; le climat africain, essentiellement conservateur, ne les a certainement pas entamés, ou plutôt gravement avariés, et rien de plus légitime, pour une société nouvelle, notre Société de la Mer saharienne, que de les utiliser pour le bien et le succès de notre entreprise, suivant une indemnité à débattre, d'après l'état dans lequel nous les aurons trouvés. Seulement il est indispensable de les connaître *de visu*, de savoir le parti qu'on en pourra tirer. Aussi, c'est pour cela que je me propose de les inspecter sérieusement, d'abord seul, puis, plus tard, en compagnie de savants ingénieurs, et toujours sous la protection d'une escorte suffisante pour assurer la sécurité des postes et chantiers établis récemment ou à établir, comme la nôtre pendant la durée d'un trajet que, soyez-en sûrs, nous abrégerons autant que possible.

» Ce n'est pas que mes appréhensions soient graves, du côté des indigènes, malgré la complication due au cantonnement de quelques partis de Touareg sur les territoires du sud, événe-

ment qui aura peut-être son bon côté. — Les Bédouins du désert n'ont-ils pas été de bons collaborateurs lors du percement de l'isthme de Suez? — Pour le moment ils semblent donc tranquilles, mais gardent l'œil ouvert, et il ne faudrait pas trop se fier à leur apparente inertie. Avec un soldat brave et expérimenté comme le capitaine Hardigan, sûr des hommes qu'il commande, et très au courant des mœurs et coutumes des bizarres habitants de ces contrées, croyez-moi, nous n'aurons rien à craindre. Au retour nous vous communiquerons des observations absolument précises, et nous établirons, avec une stricte exactitude, le devis de l'achèvement de l'entreprise. De la sorte vous pourrez vous associer à la gloire et, j'ose le dire, au bénéfice d'une entreprise grandiose, aussi heureuse que patriotique, condamnée dans ses débuts, mais que, grâce à vous, nous réaliserons, pour l'honneur et la prospérité de la patrie qui nous aidera et qui, comme déjà dans le Sud-Oranais, saura faire, des tribus encore hostiles, les gardiens les plus fidèles et les plus sûrs de notre incomparable conquête sur la nature.

» Messieurs, vous savez qui je suis, et vous savez aussi quelles forces j'apporte à cette grande œuvre, forces financières et forces intellectuelles dont l'union étroite a raison de tous les obstacles. Nous réussirons, groupés autour de la Société nouvelle, je vous le garantis, là où ont échoué nos devanciers, moins bien armés que nous, et c'est ce que j'ai tenu à vous dire avant mon départ pour le sud. Avec une entière confiance dans le succès et une constante énergie, dont vous ne doutez pas, le reste ira de soi et c'est ainsi que, cent ans après que le drapeau français fut planté sur la kasbah d'Alger, nous verrons notre flottille française évoluer sur la mer Saharienne et ravitailler nos postes du désert. »

V

LA CARAVANE.

Après le retour de l'expédition projetée, ainsi que l'avait annoncé M. de Schaller à la réunion du casino, les travaux seraient repris avec ordre et énergie et les eaux du golfe seraient enfin introduites à travers le nouveau canal par le percement du seuil de Gabès. Mais, auparavant, il était indispensable de vérifier sur place tout ce qui restait des anciens travaux et, pour cela, il avait paru bon de parcourir toute cette partie du Djerid, de suivre le tracé du premier canal jusqu'à son débouché dans le chott Rharsa, le tracé du second jusqu'à son débouché du chott Rharsa dans le chott Melrir à travers les chotts de moindre importance qui les séparent, puis de faire le tour de ce dernier après jonction avec une colonne de travailleurs embauchés à Biskra, et de fixer l'emplacement des divers ports de la mer Saharienne.

Pour la mise en valeur des deux millions cinq cent mille hectares de terres concédés par l'État à la Compagnie Franco-étrangère et pour le rachat éventuel des travaux effectués par cette Compagnie, ainsi que de ce qui restait à pied d'œuvre du matériel important, une puissante société s'était créée sous la direction d'un Conseil d'administration dont le siège était à Paris. Le public semblait faire bon accueil aux actions et obligations émises par la nouvelle société. La Bourse les tenait à un cours élevé que justifiaient les succès financiers obtenus dans de

grandes affaires et dans des travaux publics des plus utiles par ceux qui étaient à sa tête.

L'avenir de cette œuvre, l'une des plus considérables du milieu du vingtième siècle, paraissait donc être assuré sous tous les rapports.

L'ingénieur en chef de la nouvelle société était précisément ce conférencier qui venait de faire l'historique des premiers travaux exécutés avant lui. L'expédition, projetée pour une reconnaissance de l'état actuel de ces travaux, devait être conduite par lui.

M. de Schaller, âgé de quarante ans, était un homme de moyenne taille, tête forte ou plutôt tête carrée pour employer l'expression vulgaire, les cheveux coupés en brosse, les moustaches jaune roux, la bouche pincée à lèvres minces, les yeux vifs, le regard d'une extrême fixité. Ses épaules larges, ses membres robustes, sa poitrine arrondie où les poumons fonctionnaient à l'aise comme une machine à haute pression dans une vaste salle bien aérée, indiquaient une constitution des plus solides. Au moral, cet ingénieur n'était pas moins bien « établi » qu'au physique. Sorti en bon rang de Centrale, ses premiers travaux avaient appelé l'attention sur lui, et ce fut d'un pas rapide qu'il suivit le chemin de la fortune. Jamais, d'ailleurs, mentalité ne fut plus positive que la sienne. Esprit réfléchi, méthodique, mathématique, si l'on veut bien admettre cette épithète, il ne se laissait prendre à aucune illusion ; bonnes chances et mauvaises chances d'une situation ou d'une affaire, il calculait tout avec une précision « poussée jusqu'à la dixième décimale », disait-on de lui. Il chiffrait tout, il enfermait tout dans des équations, et si jamais le sens imaginatif fut refusé à un être humain, c'est bien à l'homme-chiffre, à l'homme-algèbre qui était chargé de mener à bon terme les si importants travaux de la mer Saharienne.

Au surplus, du moment que M. de Schaller, après avoir froidement et minutieusement étudié le projet du capitaine Roudaire,

l'avait déclaré exécutable, c'est qu'il l'était, et il n'était pas douteux que, sous sa direction, il n'y aurait aucun mécompte soit dans sa partie matérielle, soit dans sa partie financière. « Puisque Schaller en est, répétaient volontiers ceux qui connaissaient l'ingénieur, l'affaire ne peut qu'être bonne ! » et tout permettait d'assurer qu'ils ne se trompaient pas.

M. de Schaller avait voulu suivre le périmètre de la future mer, constater que rien n'arrêterait le passage des eaux à travers le premier canal jusqu'au Rharsa, et le second jusqu'au Melrir, vérifier l'état des berges et des rivages qui contiendraient cette masse liquide de vingt-huit milliards de tonnes.

Comme le cadre de ses futurs collaborateurs devait comprendre aussi bien des éléments provenant de l'ancienne Compagnie que des ingénieurs ou entrepreneurs nouveaux dont plusieurs et des plus importants ne pouvaient se trouver dès cette époque à Gabès, l'ingénieur en chef, pour éviter tout conflit ultérieur d'attributions, avait pris le parti de n'emmener avec lui aucun membre du personnel encore incomplet de la Société.

Mais un domestique, un valet de chambre, ou plutôt un « brosseur », car il eût justifié cette qualification, s'il n'avait été civil, ou mieux encore celle d' « ordonnance », l'accompagnait. Ponctuel, méthodique, pour ainsi dire « militarisé », quoiqu'il n'eût jamais servi, M. François était bien l'homme qui convenait à son maitre. Doué d'une bonne santé, il supportait sans se plaindre les plus grandes fatigues et elles ne lui avaient pas été épargnées depuis dix ans qu'il servait l'ingénieur. Il parlait peu, mais, s'il économisait les paroles, c'était au profit des pensées. Un homme réfléchi s'il en fut et que M. de Schaller estimait, comme un parfait instrument de précision. Il était sobre, il était discret, il était propre, il n'aurait pas laissé passer vingt-quatre heures sans s'être rasé, ne portant ni favoris, ni moustaches, et jamais, même dans les circonstances les plus difficiles, il n'avait négligé cette opération quotidienne.

Il va de soi que l'expédition, organisée par l'ingénieur en chef de la Société française de la mer Saharienne, ne s'accomplirait pas sans que des précautions eussent été prises. A s'aventurer seuls, son domestique et lui, à travers le Djerid, M. de Schaller eût montré une réelle imprudence. On le sait, les communications n'étaient plus très sûres, même pour les caravanes, dans cette contrée que parcouraient incessamment les nomades, et cela malgré les anciens établissements de la Compagnie mal ou point gardés, en somme très disséminés, et les quelques postes de sûreté qui avaient été établis autrefois ayant été retirés depuis de longues années. Comment eût-on oublié les agressions de Hadjar et de sa bande, et, précisément, ce redoutable chef, après avoir été capturé et incarcéré, venait de s'enfuir avant que la juste condamnation qui l'attendait en eût débarrassé le pays. Qu'il voulût reprendre le cours de ses brigandages, cela n'était que trop à prévoir.

D'ailleurs, les circonstances devaient le favoriser actuellement. Il s'en fallait de beaucoup que les Arabes du sud de l'Algérie et de la Tunisie et encore plus les sédentaires ou les nomades du Djerid eussent accepté sans protestation la mise à exécution du projet du capitaine Roudaire. Elle entrainait l'anéantissement de plusieurs oasis du Rharsa et du Melrir. Que les propriétaires eussent été indemnisés, soit, mais, en somme, d'une manière peu avantageuse à leur gré. Assurément, certains intérêts avaient été lésés, et ces propriétaires ressentaient une haine profonde à la pensée que leurs fertiles touals allaient bientôt disparaître sous les eaux venues de la Petite-Syrte. Et, maintenant, parmi les peuplades que ce nouvel état de choses devait gêner dans leurs habitudes, il fallait compter de plus les Touareg toujours disposés à reprendre leur vie d'aventures, de détrousseurs de caravanes; que deviendraient-ils, lorsque les routes manqueraient entre les sebkha et les chotts, alors que le commerce ne s'effectuerait plus par ces kafila qui depuis un temps

immémorial parcouraient le désert vers Biskra, Touggourt ou Gabès? Ce serait une flottille de goëlettes, de chébels, de tartanes, de bricks et de trois-mâts, voiliers et vapeurs, et aussi toute une baharia ou marine indigène, qui transporterait les marchandises dans le sud des montagnes de l'Aurès. Et comment les Touareg songeraient-ils à les attaquer? Ce serait la ruine à bref délai des tribus vivant de pirateries et de pillages.

On comprendra donc qu'une sourde fermentation régnât parmi cette population spéciale... Ses imans l'excitaient à la révolte. Plusieurs fois, les ouvriers arabes employés au percement du canal furent assaillis par des bandes surexcitées, et il fallut les protéger en appelant les troupes algériennes.

« De quel droit, prêchaient les marabouts, ces étrangers veulent-ils changer en mer nos oasis et nos plaines?.. Ce que la nature a fait, pourquoi prétendent-ils le défaire?.. La Méditerranée n'est-elle pas assez vaste, pour qu'ils tentent d'y ajouter l'étendue de nos chotts!.. Que les Roumi y naviguent tant qu'ils voudront, si tel est leur bon plaisir, nous, nous sommes des gens de terre et le Djerid est destiné au parcours des kafila et non des navires!.. Il faut avoir anéanti ces étrangers avant qu'ils aient noyé le pays qui nous appartient, le pays de nos ancêtres, par l'invasion de la mer!.. »

Cette agitation toujours croissante avait eu sa part dans la ruine de la Compagnie Franco-étrangère; puis, avec le temps, elle avait semblé s'apaiser à la suite de l'abandon des travaux; mais l'invasion du désert par la mer était restée comme une hantise dans l'esprit des populations du Djerid. Soigneusement entretenue par les Touareg depuis leur cantonnement au sud de l'Arad, comme par les Hadjis ou pèlerins revenus de La Mecque et qui attribuaient volontiers au percement du canal de Suez la perte de l'indépendance de leurs coreligionnaires d'Égypte, elle continuait à être pour tous une préoccupation qui ne s'accordait guère avec le fatalisme musulman. Ces installations abandonnées

avec leur matériel fantastique d'énormes dragues aux leviers extraordinaires ayant l'apparence de bras monstrueux, d'excavateurs que l'on a, à juste raison, comparés à de gigantesques pieuvres terrestres, jouaient un rôle fabuleux dans les récits des improvisateurs du pays, dont la race a toujours été si friande depuis les contes des *Mille et une Nuits*, et les autres productions des innombrables conteurs arabes, persans ou turcs.

Ces récits maintenaient dans l'esprit des indigènes l'obsession de l'invasion de la mer en ravivant les souvenirs des anciens.

Or, on ne s'étonnera pas que plus d'une fois, avant son arrestation, Hadjar se fût mêlé avec ses partisans à diverses agressions à l'époque où nous sommes parvenus.

Cette expédition de l'ingénieur allait donc s'effectuer sous la protection d'une escorte de spahis. Elle serait sous les ordres du capitaine Hardigan et du lieutenant Villette, et il eût été difficile de faire un meilleur choix que celui de ces deux officiers, qui, connaissant le Sud et ayant mené à bonne fin la dure campagne contre Hadjar et sa bande, devaient étudier les mesures de sécurité à prendre pour l'avenir.

Le capitaine Hardigan était dans toute la force de l'âge — trente-deux ans à peine —, intelligent, audacieux, mais d'une audace qui n'excluait point la prudence, très accoutumé aux rigueurs de ce climat africain, et d'une endurance dont il avait donné d'incontestables preuves pendant ses diverses campagnes. C'était l'officier dans la plus complète acception du terme, militaire d'âme, ne voyant d'autre métier en ce monde que celui de soldat. D'ailleurs, célibataire, et même sans proches parents, il n'avait que son régiment pour famille, ses camarades pour frères. On faisait plus que l'estimer au régiment, on l'aimait, et quant à ses hommes, autant par affection que par reconnaissance, ils se fussent dévoués pour lui jusqu'au sacrifice. Il pouvait tout attendre d'eux, car il pouvait tout leur demander.

En ce qui concerne le lieutenant Villette, il suffira de dire que,

brave comme son capitaine, énergique et résolu comme lui, et comme lui infatigable et excellent cavalier, il avait déjà fait ses preuves en de précédentes expéditions. C'était un officier très sûr, appartenant à une riche famille d'industriels, et devant qui s'ouvrait un bel avenir. Sorti de l'École de Saumur dans les premiers, il ne tarderait pas à obtenir le grade supérieur.

Le lieutenant Villette devait même être rappelé en France, quand cette expédition à travers le Djerid fut décidée. Lorsqu'il apprit qu'elle se ferait sous les ordres de Hardigan, il vint trouver cet officier, et lui dit :

« Mon capitaine, cela m'irait joliment d'être des vôtres...

— Et cela m'irait joliment que vous en fussiez, lui répondit le capitaine sur le même ton, celui de la bonne et franche camaraderie.

— Mon retour en France pourra tout aussi bien s'effectuer dans deux mois...

— Tout aussi bien, mon cher Villette, et même mieux, puisque vous rapporterez là-bas les plus frais renseignements sur la mer Saharienne!

— En effet, mon capitaine, et nous aurons vu pour la dernière fois ces chotts algériens avant qu'ils ne disparaissent sous les eaux...

— Disparition qui, vraisemblablement, durera autant que durera la vieille Afrique, répondit Hardigan, c'est-à-dire autant que notre monde sublunaire.

— Il y a lieu de le croire, mon capitaine! Eh bien, c'est convenu... et j'aurai le plaisir de faire avec vous cette petite campagne... une simple promenade, sans doute...

— Une simple promenade, comme vous dites, mon cher Villette, surtout depuis que nous avons pu débarrasser le pays de cet enragé Hadjar...

— C'est une capture qui vous a fait honneur, mon capitaine.

— Et à vous également, Villette! »

Il va de soi que les propos entre le capitaine Hardigan et le lieutenant Villette s'étaient échangés avant que le chef touareg fût parvenu à s'échapper du bordj de Gabès. Mais, depuis sa fuite, il y aurait lieu de craindre de nouvelles agressions, et, même, rien ne lui serait plus facile que de provoquer un soulèvement de celles de ces tribus dont cette mer intérieure devait modifier les conditions d'existence.

L'expédition aurait donc à surveiller son cheminement à travers le Djerid, et le capitaine Hardigan y donnerait tous ses soins.

Que le maréchal des logis-chef Nicol ne dût pas faire partie de l'escorte, c'est ce qui eût paru surprenant. Où allait le capitaine Hardigan, allait de toute nécessité le marchef. Il avait été de l'affaire qui avait amené la capture de Hadjar, il serait de l'expédition qui mettrait peut-être encore son capitaine aux prises avec les bandes touareg.

Le sous-officier, à l'âge de trente-cinq ans, avait déjà fait plusieurs congés, et toujours au même régiment de spahis. Les doubles galons de maréchal des logis-chef avaient contenté son ambition. Il ne prétendait rien au delà que de vivre de sa retraite bien gagnée par de bons services, mais le plus tard possible : soldat d'une extraordinaire endurance, débrouillard s'il en fut, Nicol ne connaissait que la discipline. C'était pour lui la grande loi de l'existence, et il eût voulu qu'elle s'appliquât au civil comme au militaire. Toutefois, s'il admettait que l'homme fût uniquement créé pour servir sous les drapeaux, il lui semblait aussi qu'il aurait été incomplet, s'il n'eût trouvé son complément naturel dans le cheval.

Il avait coutume de dire :

« Va-d'l'avant et moi, nous ne faisons qu'un... Je suis sa tête et il est mes jambes... et, vous l'avouerez, des jambes de cheval, c'est autrement taillé pour la marche que des jambes d'homme !.. Et, encore, si nous en avions quatre, mais nous n'en avons que deux, alors qu'il nous en faudrait une demi-douzaine !.. »



LE CAPITAINE HARDIGAN.

On le voit, le marchef en était à envier les myriapodes. Mais enfin, tels quels, son cheval et lui étaient bien faits l'un pour l'autre.

Nicol, avec une taille au-dessus de la moyenne, les épaules larges, la poitrine bien effacée, avait su rester maigre, et, plutôt que d'engraisser, eût consenti à tous les sacrifices. Il se fût considéré comme la plus malheureuse des créatures s'il eût prévu le plus

léger symptôme d'embonpoint. D'ailleurs, à serrer la boucle de son flottard bleu et à forcer les boutons de son dolman dans les boutonnières, il saurait bien contenir tout envahissement d'obésité, s'il se produisait jamais dans une aussi sèche complexion. C'était un roux, ce Nicol, un roux ardent, les cheveux taillés en brosse, la barbiche drue, la moustache épaisse, les yeux gris roulant sans cesse sous leur orbite, le regard d'une étonnante portée, à distinguer comme l'hirondelle une mouche à cinquante pas, ce qui provoquait la profonde admiration du brigadier Pistache.

Un type gai, celui-là, toujours content et qui le serait à soixante ans comme il l'était à vingt-cinq, ne se plaignant jamais d'avoir faim, même quand l'ordinaire tardait de quelques heures, ni d'avoir soif, même quand les sources se faisaient rares à travers ces interminables plaines brûlées du soleil saharien. C'était un de ces bons méridionaux de la Provence, qui n'engendrait point la mélancolie, et pour lequel le marchef Nicol « avait un faible ». Aussi les voyait-on ensemble le plus souvent, et l'un emboîterait le pas à l'autre pendant tout le cours de l'expédition.

Quand il aura été dit que le détachement comprenait un certain nombre de spahis, que deux chariots traînés par des mules transportaient les objets de campement et les vivres de la petite troupe, on connaîtra l'escorte de l'ingénieur de Schaller.

Mais, s'il n'y a point à parler d'une façon particulière des chevaux que montaient les officiers et leurs hommes, il doit être fait mention spéciale de celui du marchef Nicol, et aussi du chien qui ne le quittait pas plus que son ombre.

Que le cheval ait reçu de son maître le nom significatif de Va-d'l'avant, cela s'explique de soi-même. Et, cette qualification, l'animal la justifiait, toujours sur le point de s'emballer, cherchant sans cesse à devancer les autres, et il fallait être aussi bon cavalier que Nicol pour le maintenir dans le rang. Du reste, on le sait, l'homme et la bête s'entendaient admirablement.

Mais s'il est admissible qu'un cheval s'appelle Va-d'l'avant, comment un chien a-t-il jamais pu s'appeler Coupe-à-cœur?.. Est-ce que ce chien avait les talents d'un Munito ou autres célébrités de la race canine?.. Est-ce qu'il paraissait dans les cirques forains?.. Est-ce qu'il jouait aux cartes en public?..

Non, le compagnon de Nicol et de Va-d'l'avant ne possédait aucun de ces talents de société. Ce n'était qu'un brave et fidèle animal, qui faisait honneur au régiment, également aimé, choyé, caressé des chefs et des soldats. Mais son véritable maître c'était le marchef, comme son plus intime ami, c'était Va-d'l'avant.

Or, Nicol avait une extraordinaire passion pour le jeu de rams, c'était à vrai dire sa seule et unique passion, sa seule pendant les loisirs de garnison; il lui semblait difficile qu'il existât quelque chose de plus attrayant à l'usage des simples mortels; il y était d'ailleurs d'une belle force, et ses nombreuses victoires lui avaient valu le surnom de « Maréchal Rams », surnom dont il était plutôt fier.

Eh bien, deux ans avant, Nicol avait fait un coup heureux entre tous, un coup de la dernière heure, dont il aimait à se souvenir. Attablé dans un café de Tunis, avec deux de ses camarades, devant le tapis sur lequel s'étalait le jeu de trente-deux cartes, après une assez longue séance, à la grande satisfaction de ses amis, sa chance et sa maëstria habituelles avaient complètement tourné. Chacun des trois adversaires avait gagné trois parties, il était grand temps de rentrer au quartier, et une dernière partie devait décider de la victoire finale. Le maréchal Rams sentait qu'elle allait lui échapper : il était dans un jour de déveine. Chacun des joueurs n'avait plus qu'une carte en main : ses deux adversaires abattirent, l'un la dame de cœur, l'autre le roi de cœur, leur suprême espoir. Ils pouvaient supposer que l'as de cœur ou le dernier atout étaient demeurés parmi les onze cartes du talon.

« Coupe à cœur ! » s'écria Nicol d'une voix retentissante, et en frappant la table d'un tel coup de poing que sa carte d'atout vola jusqu'au milieu de la salle.

Qui alla la ramasser délicatement, qui la rapporta entre ses dents, ce fut le chien, lequel, jusqu'à ce jour mémorable, s'était appelé Misto.

« Merci, merci, mon camarade, s'écria le marchef, aussi fier de sa double victoire que s'il avait enlevé deux drapeaux à l'ennemi. Coupe-à-cœur, entends-tu ? J'ai coupé à cœur !.. »

Le chien laissa échapper un long aboiement de satisfaction.

« Oui... Coupe-à-cœur, répétait Nicol, et ce n'est plus Misto, que tu t'appelleras maintenant... ce sera Coupe-à-cœur !.. Ça te va-t-il ?.. »

Sans doute ce nouveau nom lui allait, à ce digne animal, car, après force gambades, il sauta sur les genoux de son maître, qui faillit être renversé du coup.

Et Misto eut vite oublié son ancien nom pour ce nouveau nom de Coupe-à-cœur, si honorablement connu depuis lors au régiment.

On ne mettra pas en doute que ce projet d'une nouvelle expédition n'eût été accueilli avec une extrême satisfaction par le maréchal des logis-chef Nicol et par le brigadier Pistache. Mais, à les en croire, il ne causerait pas une joie moindre à Va-d'l'avant et à Coupe-à-cœur.

La veille du départ, le marchef, en présence du brigadier, eut, avec les deux inséparables, une conversation qui ne devait laisser aucune hésitation à cet égard.

« Eh bien, mon vieux Va-d'l'avant, dit Nicol en tapotant de la main le cou du cheval, nous allons donc nous remettre en campagne ?.. »

Il est probable que Va-d'l'avant comprit ce que lui disait son maître, car il poussa un joyeux hennissement.



« Oui, le bon chien, oui... tu en seras aussi ! » (Page 69.)

A ce hennissement, Coupe-à-cœur répondit par une série de petits aboiements de plaisir auxquels il n'eût pas été permis de se méprendre !

« Oui, le bon chien, oui... tu en seras aussi ! ajouta le marchef tandis que Coupe-à-cœur gambadait comme s'il eût voulu sauter sur le dos de Va-d'l'avant. Et, de fait, cela lui arrivait bien quelquefois de se mettre en selle et il semblait bien que le cheval

ne fût pas moins content de porter le chien que le chien d'être porté par lui !

« C'est demain que nous quitterons Gabès, continua le maréchal des logis-chef, demain que nous prendrons la route des chotts !.. j'espère que vous serez prêts tous les deux et que vous ne resterez pas en arrière des autres !.. »

Nouveaux hennissements et nouveaux aboiements pour répondre à la recommandation.

« A propos, reprit Nicol, vous savez que ce grand diable de Hadjar a décampé sans tambour ni trompette... ce satané Targui que nous avions pris ensemble !.. »

Si Va-d'l'avant et Coupe-à-cœur ne le savaient pas, ils l'apprirent alors !.. Ah ! ce gueux de Targui s'était sauvé !..

« Eh bien, mes camarades, déclara le marchef, il est bien possible que nous le rencontrions là-bas, ce Hadjar, et il faudra le repincer au demi-cercle. »

Coupe-à-cœur était prêt à s'élancer au dehors et Va-d'l'avant n'attendait que d'être enfourché par son maître pour le suivre.

« A demain... à demain !.. » répéta le maréchal des logis-chef en se retirant.

Et assurément, au temps où les bêtes parlaient et disaient sans doute moins de bêtises que les hommes, Va-d'l'avant et Coupe-à-cœur auraient répondu :

« A demain... marchef... à demain ! »

VI

DE GABÈS A TOZEUR.

Le 17 mars, dès cinq heures du matin, l'expédition quittait Gabès, alors que le soleil, se levant sur l'horizon de la Petite-Syrte, faisait étinceler les longues plaines sablonneuses de la région des chotts.

Le temps était beau, une légère brise du nord traversait l'espace en chassant quelques nuages qui se dissipaient avant d'atteindre l'horizon opposé.

Du reste, la période hivernale prenait déjà fin. C'est avec une remarquable régularité que les saisons se succèdent sous le climat de l'Afrique orientale. La période des pluies, l' « ech-chta », n'occupe guère que les mois de janvier et de février. L'été, avec ses températures excessives, va de mai à octobre sous la prédominance des vents qui varient du nord-est au nord-ouest. M. de Schaller et ses compagnons partaient donc à une époque favorable. La campagne de reconnaissance serait assurément terminée avant les terribles chaleurs qui rendent si pénible le cheminement à travers les outtâ sahariennes.

Il a été dit que Gabès ne possédait pas de port. L'ancienne crique de Tnoupe, presque ensablée, n'était abordable qu'aux navires d'un faible tirant d'eau. C'est le golfe, formant demi-cercle entre le groupe des Kerkenath et les îles des Lotophages, qui a reçu l'appellation de Petite-Syrte, et cette Petite-Syrte est aussi justement redoutée des navigateurs que la Grande, si féconde en sinistres maritimes.

C'est à l'embouchure de l'Oued-Melah, où se préparaient les aménagements pour le nouveau port, que le canal devait prendre naissance. Du seuil de Gabès, large de vingt kilomètres et dont vingt-deux millions de mètres cubes de matières, terre et sable, avaient été enlevés, il ne restait plus qu'un fort bourrelet qui retenait les eaux du golfe. Ce bourrelet, quelques jours pouvaient suffire à le dégager, mais, il va de soi, cette opération ne s'accomplirait qu'au dernier moment et lorsque tous les travaux de défense, de percement et d'approfondissement dans les chotts seraient entièrement terminés. De plus, il y avait à prévoir l'établissement d'un pont pour le passage vers cet endroit du prolongement sur Gabès et la frontière tripolitaine de la ligne du chemin de fer de Kairouan à Feriana et Gafsa.

Le seuil de Gabès, première et plus courte section du premier canal, avait occasionné une grosse fatigue et une forte dépense, car, en de certains endroits, ce seuil présentait une tumescence de cent mètres, sauf deux brèches hautes de cinquante à soixante, et les sables s'y mélangeaient de masses rocheuses d'une extraction difficile.

A partir de l'embouchure de l'Oued-Melah, le canal se dirigeait vers les plaines du Djerid, et c'est en suivant tantôt la berge du Nord, tantôt la berge du Sud, que le détachement commença ses premières étapes. Du kilomètre 20 partait la deuxième section qui suivait autant que possible la berge septentrionale pour diminuer les difficultés et les dangers inhérents à la nature même du terrain des chotts.

L'ingénieur de Schaller et le capitaine Hardigan marchaient en tête, quelques spahis les escortaient. Après eux venait, sous les ordres du maréchal des logis-chef Nicol, le convoi qui transportait les vivres et le matériel de campement. Puis un peloton, que commandait le lieutenant Villette, formait l'arrière-garde.

Cette expédition, n'ayant pour objet que de reconnaître le



L'INGÉNIEUR ET LE CAPITAINE MARCHAIENT EN TÊTE. (Page 72.)

(Page 72.)

tracé du canal sur tout son parcours, de vérifier où en étaient les choses jusqu'au chott Rharsa, d'abord, puis jusqu'au chott Melrir, ne devait cheminer qu'à petites journées. S'il est vrai que les caravanes, allant d'oasis en oasis, contournant au sud les montagnes et les plateaux de l'Algérie et de la Tunisie, enlèvent jusqu'à quatre cents kilomètres en dix ou douze jours, l'ingénieur entendait bien ne point en faire plus d'une douzaine par vingt-quatre heures, car il avait à tenir compte du mauvais état dans lequel se trouvaient les pistes et les anciennes routes le long des travaux.

« Nous n'allons pas faire des découvertes, disait M. de Schaller, mais plus exactement nous rendre compte de l'état présent des travaux que nous ont laissés nos devanciers...

— C'est parfaitement entendu, mon cher ami, lui répondit le capitaine Hardigan, et, d'ailleurs, depuis longtemps il n'y a plus rien à découvrir dans cette partie du Djerid. Mais, en ce qui me concerne, je ne suis pas fâché de la visiter une dernière fois avant qu'elle ne se soit transformée ! Gagnera-t-elle au change ?..

— Assurément, capitaine, et s'il vous plait d'y revenir...

— Dans une quinzaine d'années...

— Non, je suis convaincu que bientôt vous retrouverez l'animation de la vie commerciale là où ne se rencontrent encore que les solitudes du désert...

— Ce qui avait son charme, mon cher compagnon...

— Oui... si toutefois l'abandon et le vide peuvent charmer...

— Un esprit comme le vôtre, non sans doute, répondit le capitaine Hardigan, mais qui sait si les vieux et fidèles admirateurs de la nature n'auront pas lieu de regretter ces transformations que le genre humain lui impose !..

— Eh bien, mon cher Hardigan, ne vous plaignez pas trop, car si tout le Sahara eût été encore d'un niveau inférieur à celui de la Méditerranée, soyez sûr que nous l'aurions transformé en Océan

depuis le golfe de Gabès jusqu'au littoral de l'Atlantique ! comme cela a dû exister en certaines périodes géologiques.

— Décidément, déclara en souriant l'officier, les ingénieurs modernes ne respectent plus rien ! Si on les laissait faire, ils combleraient les mers avec les montagnes et notre globe ne serait qu'une boule lisse et polie comme un œuf d'autruche, convenablement disposée pour l'établissement de chemins de fer ! »

Et l'on peut tenir pour certain que, pendant les quelques semaines de leur voyage à travers le Djerid, l'ingénieur et l'officier ne verraient point les choses sous le même angle ; mais ils n'en seraient pas moins bons amis.

La traversée de l'oasis de Gabès se fit au milieu d'un pays charmant. C'est là que se rencontrent les spécimens des diverses flores africaines entre les sables maritimes et les dunes du désert. Les botanistes y ont recueilli cinq cent soixante-trois espèces de plantes. Ils n'ont pas à se plaindre, les habitants de cette oasis fortunée, et la nature ne leur a point épargné ses faveurs. Si les bananiers, les mûriers, la canne à sucre sont rares, du moins trouve-t-on en abondance figuiers, amandiers, orangers qui se multiplient sous les hauts éventails d'innombrables dattiers, sans parler des coteaux riches en vignobles, et des champs d'orge qui se développent à perte de vue. D'ailleurs, le Djerid, le pays des dattes, compte plus d'un million de ces arbres, dont il existe cent cinquante variétés, et leur fruit, entre autres la « datte-lumière », à chair transparente, est de qualité supérieure.

Au delà des extrêmes limites de cette oasis, en remontant le cours de l'Oued-Melah, la caravane s'engagea dans l'aride partie du seuil à travers laquelle s'allongeait le nouveau canal. C'est là que les travaux avaient exigé le concours de milliers de bras. Mais, malgré bien des complications, les travailleurs, en fin de compte, n'avaient point manqué, et, à un prix peu élevé, la Compagnie Franco-étrangère avait pu embaucher des Arabes

autant qu'il avait été nécessaire. Seules, les tribus Touareg et quelques autres nomades qui fréquentaient les abords des sebkha, avaient refusé de prendre part au percement du canal.

Tout en cheminant, M. de Schaller prenait des notes. Il resterait quelques rectifications à faire aux talus des berges et au lit même du canal pour retrouver la pente calculée de manière à obtenir un débit suffisant, « tant, ainsi que l'avait établi M. Roudaire, pour remplir les bassins, que pour les maintenir à un niveau constant, en restituant l'eau qui s'évaporerait chaque jour ».

« Mais, dans le principe, demanda le capitaine Hardigan, quelle devait être la largeur du canal ?..

— Seulement de vingt-cinq à trente mètres en moyenne, répondit M. de Schaller, et il devait être établi de manière que l'élargissement pût se faire de lui-même par le courant des eaux. Cependant, bien que ce fût un plus grand travail, et, par suite, une dépense plus considérable, on avait cru nécessaire de porter la largeur à quatre-vingts mètres, telle que vous la voyez aujourd'hui.

— Cela, sans doute, mon cher ami, en vue d'abréger le temps que les chotts Rharsa et Melrir mettront à s'inonder...

— Assurément, et, je vous le répète, nous comptons sur la rapidité du courant pour rejeter les sables latéralement, ce qui laissera passer une plus grande quantité des eaux du golfe.

— Mais enfin, au début, reprit le capitaine Hardigan, on ne parlait pas moins de dix années pour donner à la mer Saharienne son niveau normal ?..

— Je le sais... je le sais... répliqua M. de Schaller, et l'on prétendait même que l'eau s'évaporerait pendant son passage à travers le canal, et qu'il n'en arriverait pas une goutte au chott Rharsa! Aussi, à mon avis, eût-il beaucoup mieux valu s'en tenir à la largeur primitivement fixée et donner plus de tirant d'eau au canal, du moins en sa première partie. C'eût été infini-

ment plus pratique et moins dispendieux; mais vous savez que ce n'est pas la seule erreur de calcul de nos devanciers. D'ailleurs, des études faites sur des bases plus précises ont permis



Cliché Soler (Tunis).

LE MENZEL A GABÈS.

de réfuter ces assertions, et ce n'est certainement pas dix ans que nécessitera le remplissage des dépressions algériennes. Avant cinq ans, les navires de commerce parcourront la nouvelle mer depuis le golfe de Gabès jusqu'au port le plus éloigné du Melrir. »

Les deux étapes de cette première journée se firent dans de bonnes conditions; la caravane s'était arrêtée toutes les fois que l'ingénieur avait eu à examiner l'état de la tranchée du canal. Ce



Cliché Soler (Tunis).

UN COIN DE L'OASIS, GABÈS.

fut à environ quinze kilomètres de Gabès que, vers cinq heures du soir, le capitaine Hardigan donna le signal de halte pour la nuit.

Le campement fut aussitôt organisé sur la rive nord du canal à l'ombre d'un petit bois de dattiers. Les cavaliers mirent pied à

terre et conduisirent les chevaux dans une prairie qui leur fournirait de l'herbe en abondance. Un ruisseau serpentait à travers le bois, et l'on s'assura que son eau était fraîche et limpide.

Les tentes, qui ne seraient d'ailleurs occupées que pendant les heures de sommeil, furent rapidement dressées. Quant au repas, on le prit sous le couvert des arbres. L'ingénieur, les deux officiers, servis par François, firent honneur aux provisions apportées de Gabès. Rien qu'en viandes et légumes conservés, la nourriture de la caravane était garantie pour plusieurs semaines, et dans les bourgades, les villages de la basse Tunisie et de la basse Algérie, au voisinage des chotts, il serait toujours facile de se ravitailler.

Inutile de dire que le maréchal des logis-chef et ses hommes, débrouillards comme ils l'étaient, avaient établi en un clin d'œil leurs tentes, après avoir remisé à l'entrée du bois les deux chariots qui complétaient le convoi. D'ailleurs, avant de penser à lui-même, Nicol — plaisanterie qu'il aimait à faire et dont Pistache riait invariablement — avait voulu « panser » Va-d'l'avant. Le digne cheval paraissait satisfait de cette première journée à travers le Djerid, et il répondit à son maître par de longs hennissements auxquels se mêlèrent les jappements de Coupe-à-cœur.

Il va sans dire que le capitaine Hardigan avait pris toutes les mesures pour la surveillance du campement. Du reste, le silence de la nuit ne fut troublé que par certains hurlements bien connus des nomades de la région. Mais les fauves se tinrent à distance, et la caravane ne reçut aucune fâcheuse visite jusqu'au lever du soleil.

Dès cinq heures, tout le monde fut sur pied, et, à cinq heures dix, M. François s'était déjà rasé de frais devant un morceau de glace pendu au piquet de la tente. Les chevaux furent rassemblés, les chariots chargés, et la petite troupe se remit en marche dans le même ordre que la veille.

On suivait les berges du canal, tantôt l'une, tantôt l'autre, déjà moins élevées que dans la partie du seuil de Gabès plus rapprochée du golfe. Uniquement formées de terre très meuble ou de sable peu consistant, nul doute qu'elles ne résisteraient pas à la poussée des eaux si le courant acquérait de la force. Ainsi que cela avait pu être prévu par les ingénieurs et redouté par les indigènes, le canal s'élargirait de lui-même, ce qui abrégerait le temps nécessaire à la complète inondation des deux chotts. Mais, en somme, le lit du canal paraissait solide, ce que put constater M. de Schaller. C'était plutôt dans la traversée de la grande sebkha tunisienne que les couches molles avaient rendu le creusement plus rapide que dans les terrains riverains de la Petite-Syrte.

Le pays présentait toujours le même caractère de solitude et de stérilité qu'au sortir de l'oasis de Gabès. Parfois quelques forêts de dattiers, et des plaines hérissées de ces touffes d'alfas qui sont la véritable richesse du pays.

Depuis le départ, l'expédition s'était dirigée vers l'ouest pour atteindre, en longeant le canal, la dépression désignée sous le nom de Fedjedj, de manière à gagner la bourgade La Hammâ. Cette bourgade, il ne faut pas la confondre avec une autre du même nom située à l'extrémité orientale du Rharsa, et que l'expédition visiterait après la complète traversée du Fedjedj et du Djerid.

C'est au sud du canal, à La Hammâ, que le capitaine Hardigan vint prendre ses logements pour la nuit, après les deux étapes régulières de la journée du 18 mars.

Les diverses bourgades de cette région occupent toutes des positions identiques au milieu de petites oasis. De même que les villages, elles sont entourées de murs de terre, qui leur permettraient de résister aux agressions des nomades et même à l'attaque des grands fauves africains.

Il n'y avait là que quelques centaines d'habitants indigènes,

auxquels étaient parfois mêlés plusieurs colons français. Un petit parti de soldats indigènes occupait le bordj, simple maisonnette qui dominait le milieu de la bourgade. Les spahis, auxquels cette population fit bon accueil, se répartirent dans les maisons arabes, tandis que l'ingénieur et les officiers recevaient l'hospitalité chez un compatriote.

Lorsque le capitaine Hardigan s'enquit de ce qu'il pouvait savoir du chef targui évadé de la prison de Gabès, le colon répondit qu'il n'en avait point entendu parler. Nulle part, aux environs de La Hammâ, ne fut signalée la présence de Hadjar. Tout portait à croire, d'ailleurs, que le fugitif avait regagné la contrée des chotts algériens en contournant le Fedjedj et trouvé refuge parmi les tribus touareg du Sud. Toutefois, un habitant de La Hammâ, qui revenait de Tozeur, avait entendu dire que Djemma s'était montrée dans les environs, mais quelle direction elle avait prise ensuite, on l'ignorait. Du reste, il convient de le rappeler, après l'évasion de Hadjar, après son débarquement sur le rivage de la Petite-Syrte, dès qu'il eut revu un instant sa mère, près du marabout, où l'attendaient des chevaux tout prêts, ses compagnons et lui s'étaient enfuis par une route que Djemma n'avait pas suivie après eux.

Le 19, au matin, sous un ciel un peu couvert qui promettait une journée moins chaude, le capitaine Hardigan donna le signal du départ. Une trentaine de kilomètres avaient été franchis entre Gabès et La Hammâ ; il n'en restait que la moitié jusqu'au Fedjedj. Ce serait l'affaire d'une journée de marche, et, le soir, la petite troupe camperait sur un point rapproché du chott.

Pour la dernière étape qui l'avait conduit à La Hammâ, l'ingénieur avait dû s'éloigner quelque peu du canal, et, pendant la première partie de cette journée, il le rejoignit à son entrée dans le chott. C'était donc sur un parcours de cent quatre-vingt-cinq kilomètres à travers cette longue dépression du Fedjedj, cotée entre quinze et vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer,



LES SPAHIS SE RÉPARTIRENT DANS LES MAISONS ARABES. (Page 80.)

que le creusement s'était effectué sans offrir de difficultés trop grandes.

Pendant les journées qui suivirent, le détachement put longer les berges du canal sur un sol qui ne présentait pas toute la fermeté désirable.

C'est au milieu de ces dépressions que les sondes s'engloutissent parfois d'elles-mêmes jusqu'à disparaître, et ce qui arrivait à un outil pouvait arriver à un homme. Cette sebkha tunisienne est la plus étendue de toutes. Au delà de la pointe de Bou-Abdallah, le Fedjedj et le Djerid — qu'il ne faut pas confondre avec la partie du désert désignée sous ce nom — ne forment qu'une seule dépression jusqu'à leur extrémité occidentale. C'est, d'ailleurs, à travers le Fedjedj, à partir du village de Mtocia, au-dessus de La Hammâ, que le canal avait été établi, et qu'il y eut lieu d'en suivre le tracé, dirigé presque en ligne droite jusqu'au kilomètre 153 à partir duquel il s'infléchissait vers le Sud, parallèlement à la côte, entre Tozeur et Nefta.

Rien de curieux à observer comme ces bassins lacustres, connus sous le nom de sebkha et de chotts. Et, à propos de ceux géographiquement dénommés Djerid et Fedjedj, qui n'ont point conservé d'eau, même en leur partie centrale, voici ce que M. de Schaller, tout en chevauchant, dit au capitaine Hardigan et au lieutenant Villette, qui les avait rejoints comme cela lui arrivait souvent.

« Nous ne voyons rien de la nappe liquide, par cette raison qu'une croûte saline la recouvre. Mais elle n'est séparée de la surface que par cette croûte, véritable curiosité géologique et vous remarquerez que le pas de nos chevaux résonne comme s'ils marchaient sur le dos d'une voûte...

— En effet, répondit le lieutenant, et c'est à se demander si le sol ne va pas leur manquer tout à coup...

— Il y a des précautions à prendre, ajouta le capitaine Hardigan, et je ne cesse de le répéter à nos hommes... N'a-t-on pas vu

quelquefois, dans les parties les plus basses de ces dépressions, l'eau monter soudain jusqu'au poitrail des chevaux ?..

— Cela est arrivé déjà, précisément pendant la reconnaissance de cette sebkha par le capitaine Roudaire, et ne cite-t-on pas des exemples de caravanes subitement enlizées, alors qu'elles se rendaient aux diverses bourgades de cette contrée ?..

— Une contrée qui, si elle n'est ni mer ni lac, n'est pourtant pas terre dans le vrai sens de ce mot !.. observa le lieutenant Villette.

— Ce qui n'existe pas dans ce Djerid se rencontre dans le Rharsa et dans le Melrir, reprit M. de Schaller ; outre les eaux cachées, ces chotts contiennent des eaux superficielles dans les bassins à une cote inférieure au niveau de la mer...

— Eh bien, mon cher monsieur, dit le capitaine Hardigan, il est vraiment fâcheux que ce chott ne soit pas dans ces conditions !.. Il aurait suffi d'un canal d'une trentaine de kilomètres pour y déverser les eaux du golfe de Gabès, et, depuis quelques années déjà, on naviguerait sur la mer Saharienne !

— C'est très regrettable, en effet, affirma M. de Schaller, et non seulement parce que la durée et l'importance des travaux eussent été diminuées dans une proportion considérable, mais peut-être aussi parce que l'étendue de la nouvelle mer se fût pour ainsi dire doublée. Au lieu de sept mille deux cents kilomètres carrés, soit sept cent vingt mille hectares, elle en eût recouvert environ un million cinq cents mille ! En examinant la carte de cette contrée, on voit que le Fedjedj et le Djerid ont une surface supérieure à celle du Rharsa et du Melrir, et ce dernier surtout ne sera pas entièrement inondé.

— Après tout, dit le lieutenant Villette, puisque nous ne foulons du pied qu'un terrain instable, ne pourra-t-il arriver que, dans un avenir plus ou moins éloigné, le sol ne se déprime encore, surtout lorsqu'il aura été plus longtemps pénétré par les eaux du canal ?.. Qui sait si toute la partie méridionale de l'Algérie et

de la Tunisie, par suite d'une modification lente ou brusque du sol, ne deviendra pas le bassin d'un océan... si la Méditerranée ne l'envahira pas de l'est à l'ouest ?..

— Voilà bien notre ami Villette qui s'emballe, répliqua le capitaine Hardigan, et qui se laisse impressionner par tous les fantômes qui hantent l'imagination des Arabes dans leurs récits. Il veut rivaliser de vitesse avec le brave Va-d'l'avant, de notre non moins brave Nicol !..

— Ma foi, mon capitaine, répliqua le jeune officier en riant, je pense que tout peut arriver...

— Et quelle est là-dessus votre opinion, mon cher de Schaller ?..

— Je n'aime à m'appuyer que sur des faits bien établis, sur des observations précises, conclut l'ingénieur. Mais, en vérité, plus j'ai étudié le sol de cette région, plus je le trouve dans des conditions anormales, et il y a à se demander quels changements pourront se produire avec le temps et grâce à des éventualités qu'on ne saurait prévoir ! Mais, en attendant, contentons-nous, tout en réservant l'avenir, de pouvoir réaliser ce magnifique projet de la mer Saharienne. »

Après nombre d'étapes à Limagnes, à Seftimi, à Bou-Abdallah, bourgades situées sur la langue de terre qui se prolonge entre le Fedjedj et le Djerid, l'expédition acheva l'exploration du premier canal jusqu'à Tozeur, où elle s'arrêta dans la soirée du 30 mars.

VII

TOZEUR ET NEFTA.

« Ici, disait ce soir-là le marchef Nicol au brigadier Pistache et à M. François, nous sommes dans le pays des dattes par excellence, en véritable « Datterie », comme l'appelle mon capitaine, et comme le nommeraient mes camarades Va-d'l'avant et Coupe-à-cœur, s'ils avaient reçu le don de la parole...

— Bon, répondit Pistache, les dattes sont partout les dattes, et qu'on les cueille à Gabès ou à Tozeur, pourvu qu'elles proviennent d'un dattier... N'est-il pas vrai, monsieur François?.. »

On disait toujours « monsieur François » quand on s'adressait à ce personnage. Son maître lui-même ne s'exprimait pas autrement, et M. François y tenait dans sa dignité naturelle.

« Je ne saurais me prononcer, répondit-il d'une voix grave, en passant la main sur son menton qu'il raserait le lendemain dès la première heure. J'avoue ne point avoir un goût prononcé pour ce fruit, bon pour des Arabes et non pour les Normands dont je suis...

— Eh bien, vrai, vous êtes difficile, monsieur François, s'écria le marchef, bon pour des Arabes! Vous voulez dire trop bon pour eux, car ils sont incapables de l'apprécier comme il le mérite!.. Des dattes! mais poires, pommes, raisins, oranges, je donnerais pour elles tous les fruits de France!..

— Eh! ils ne sont pourtant point à dédaigner... déclara Pistache, en glissant sa langue entre ses lèvres.

— Pour parler ainsi, reprit Nicol, il faut n'avoir jamais goûté

aux dattes du Djerid. Tenez, je vous ferai manger demain une « deglat-en-nour », cueillie à même l'arbre, ferme et transparente, et qui, en vieillissant, forme une délicieuse pâte sucrée... Vous m'en direz des nouvelles! C'est tout simplement un fruit de Paradis... et c'est probablement non avec une pomme, mais avec une datte, que fut tenté notre gourmand de premier père.

— Ce serait bien possible! ajouta le brigadier qui s'inclinait volontiers devant l'autorité du marchef.

— Et ne croyez pas, monsieur François, reprit celui-ci, que je sois le seul à avoir cette opinion sur les dattes du Djerid, et plus particulièrement sur celles de l'oasis de Tozeur!.. Demandez au capitaine Hardigan, au lieutenant Villette, qui s'y connaissent!.. Interrogez même Va-d'l'avant et Coupe-à-cœur...

— Comment, dit M. François, dont le visage s'imprégnait de surprise, comment votre chien et votre cheval?..

— Ils en raffolent, monsieur François, et, trois kilomètres avant d'arriver, les naseaux de l'un et le nez de l'autre humaient déjà la senteur des dattiers. Oui, dès demain, il se régaleront de compagnie...

— Bon, monsieur le marchef, répondit M. François, et, si vous le voulez bien, le brigadier et moi nous serons enchantés de faire honneur à quelques douzaines de ces estimables produits du Djerid! »

Certainement le maréchal des logis-chef n'exagérait pas. Dans tout ce pays, et particulièrement aux environs de Tozeur, les dattes sont de qualité supérieure, et, dans l'oasis, on compte plus de deux cent mille palmiers, produisant plus de huit millions de kilos de dattes. C'est la grande richesse de la région; c'est ce qui attire de nombreuses caravanes, lesquelles, après avoir apporté des laines, de la gomme, de l'orge et du blé, remportent des milliers de sacs du précieux fruit.

On comprendra, dès lors, que les populations de ces oasis aient éprouvé de réelles craintes à propos de cette création d'une

mer intérieure. En effet, à les en croire, par suite de l'humidité que provoquerait l'inondation des chotts, les dattes perdraient leurs excellentes qualités. C'est grâce à la sécheresse de l'air du Djerid qu'elles occupent le premier rang parmi ces fruits, dont les tribus font leur principale nourriture, et qui peuvent se conserver indéfiniment pour ainsi dire. Le climat changé, elles ne seraient pas plus estimées que celles qui se recueillent dans le voisinage du golfe de Gabès ou de la Méditerranée.

Ces appréhensions étaient-elles justifiées ? Les avis, on le sait, se partageaient à cet égard. Mais, le certain, c'est que les indigènes de la basse Algérie et de la basse Tunisie protestaient et s'indignaient contre l'exécution de la mer Saharienne, à la pensée des irréparables dommages que devait causer le projet Roudaire.

Aussi, dès cette époque et pour protéger la région contre l'envahissement progressif des sables, on avait organisé un embryon de service forestier qui s'était assez bien développé par la suite, comme le prouvaient des plantations multipliées de sapins et d'eucalyptus et des opérations de clayonnage, analogues à celles du département des Landes. Mais, si les moyens de s'opposer aux progrès de l'envahissement sont connus et mis en pratique, il est nécessaire que la lutte laborieuse soit ininterrompue, sans quoi les sables ne sont pas longs à franchir les obstacles et à reprendre leur œuvre de destruction et d'engloutissement.

Les voyageurs se trouvaient alors au cœur même du Djerid tunisien, dont les principales villes et bourgades sont Gafsa, Tameghza, Mèdas, Chebika, Nefzaoua et Tozeur, — à laquelle il faut rattacher les grandes oasis de Nefta, d'Oudiane et de La Hammâ, et qui constituait comme un centre où l'expédition pouvait se rendre compte de l'état des travaux de la Compagnie Franco-étrangère, si brusquement interrompus par des difficultés financières bientôt infranchissables.

Tozeur compte environ dix mille habitants. Près de mille hectares de terre y sont mis en culture. L'industrie s'y borne à la



(Cliché Soler, à Tunis)

TOZEUR. — LE BARRAGE

fabrication des burnous, des couvertures et des tapis. Mais, ainsi qu'il a été indiqué, les caravanes y affluent et les fruits du palmier-dattier en sont exportés par millions de kilogrammes. Peut-être s'étonnera-t-on que l'instruction soit relativement très en honneur dans cette lointaine bourgade du Djerid. Il n'en est pas moins vrai que les enfants, au nombre de près de six cents, fréquentent dix-huit écoles et onze zaouias. Quant aux ordres religieux, ils sont nombreux dans l'oasis.

Mais si Tozeur n'était pas faite pour exciter la curiosité de M. de Schaller, au point de vue purement forestier et à celui de ses belles oasis, celle-ci était bien plus vivement sollicitée par le canal dont le chenal passait à quelques kilomètres en se dirigeant vers Nefta. En revanche, c'était la première fois que le capitaine Hardigan et le lieutenant Villette visitaient cette ville. La journée qu'ils y passèrent eût satisfait les plus curieux touristes. Rien de charmant comme certaines places, certaines rues bordées de maisons où les briques de couleurs se disposent en dessins d'une originalité surprenante. C'est là ce qui doit attirer le regard des artistes, plutôt que les vestiges de l'occupation romaine qui sont peu importants à Tozeur.

Dès le lendemain, à la première heure, sous-officiers et soldats avaient permission du capitaine Hardigan de vaquer à leur fantaisie à travers l'oasis, pourvu que tout le monde fût présent aux deux appels de midi et du soir. On ne devait pas plus d'ailleurs s'aventurer au dehors que ne le faisait le poste militaire établi dans la bourgade sous les ordres d'un officier supérieur commandant la place. Plus que jamais il y avait à tenir compte de cette surexcitation que la reprise des travaux et la prochaine inondation des chotts provoqueraient parmi les tribus sédentaires ou nomades du Djerid.

Il va de soi que le maréchal des logis-chef Nicol et le brigadier Pistache se promenaient ensemble dès l'aube. Si Va-d'l'avant n'avait pas quitté l'écurie où le fourrage lui montait jusqu'à mi-

jambes, du moins Coupe-à-cœur gambadait-il à leur côté, et, assurément, ses impressions de chien, curieux et fureteur, il les rapporterait à son grand ami Va-d'l'avant.



Cliché Soler (Tunis).

MAISON ARABE, TOZEUR.

C'est précisément sur le marché de Tozeur que l'ingénieur, les officiers, les soldats, eurent l'occasion de se rencontrer le plus souvent pendant cette journée. Là afflue, principalement, la population devant le Dar-el-Bey. Ce souk prend l'aspect d'un campement, lorsque sont dressées les tentes sous lesquelles

Cliché Soler, Tunis

LE MARCHÉ A TOZEUR.

s'abritent les vendeurs, tendues soit d'une natte, soit d'une légère étoffe que supportent des branches de palmier. Au-devant s'étalent les marchandises, qui ont été apportées à dos de chameaux, d'oasis en oasis.

Le marchef et le brigadier eurent là une occasion, qui se présentait fréquemment, pour tout dire, d'absorber quelques verres de vin de palmier, cette boisson indigène connue sous le nom de « lagmi ». Elle provient du palmier : ou l'on coupe la tête de l'arbre pour l'obtenir, décapitation dont il meurt inévitablement, ou l'on se contente de pratiquer des incisions qui ne laissent pas s'échapper la sève en telle quantité que la mort s'ensuive.

« Pistache, recommanda le marchef à son subordonné, tu sais qu'il ne faut pas abuser des bonnes choses !.. et ce lagmi est traître en diable...

— Oh, marchef, moins que le vin de dattes ! répondit le brigadier, qui possédait, à ce sujet, des notions très exactes.

— Moins, sans doute, j'en conviens, reprit Nicol, mais il faut s'en défier, car il s'attaque aux jambes aussi bien qu'à la tête !

— Soyez tranquille, marchef, et, tenez, voici des Arabes qui donneraient un bien mauvais exemple à nos hommes ! »

En effet, deux ou trois indigènes, pris de boisson, titubant de droite et de gauche, passaient sur le souk, dans un état d'ébriété peu convenable, surtout pour des Arabes, ce qui provoqua cette juste réflexion du brigadier :

« Je croyais que leur Mahomet avait interdit à tous ses fidèles de s'enivrer...

— Oui, Pistache, répondit le marchef, avec tous les vins quels qu'ils soient, sauf ce lagmi !.. Il paraît que le Coran fait une exception pour ce produit du Djerid...

— Et je vois que les Arabes en profitent !.. » répliqua le brigadier.

Il paraît que le lagmi ne figure pas sur la liste des boissons fermentées défendues aux fils du Prophète.

Si le palmier est, par excellence, l'arbre de la région, le sol de l'oasis est d'une fertilité merveilleuse, et les jardins s'embellissent ou s'enrichissent des produits végétaux les plus variés. L'oued Berkouk promène ses eaux vivifiantes à travers la campagne environnante, soit par son lit principal, soit par les multiples petits courants qui en dérivent. Et n'y a-t-il pas de quoi provoquer l'admiration, à voir un haut palmier abriter un olivier de taille moyenne, qui abrite un figuier, qui abrite un grenadier, sous lequel serpente la vigne, dont les sarments se glissent entre les rangs de blé, de légumes et de plantes potagères?..

Pendant la soirée que M. de Schaller, le capitaine Hardigan et le lieutenant Villette passèrent dans la grande salle de la kasbah, après l'invitation du commandant de la place, la conversation roula tout naturellement sur l'état actuel des travaux, sur la prochaine inauguration du canal, sur les avantages qui résulteraient pour la région de cette inondation des deux chotts tunisiens. Et, à ce propos, le commandant de dire :

« Il n'est que trop vrai, les indigènes se refusent à reconnaître que le Djerid doive bénéficier dans une mesure considérable de la mer Saharienne. J'ai eu occasion de causer avec des chefs arabes. Eh bien, à peu d'exceptions, ils se montrent hostiles au projet, et je n'ai pu leur faire entendre raison ! Ce qu'ils craignent, c'est un changement de climat, dont les produits des oasis et principalement les palmeraies, auraient à souffrir. Cependant, tout démontre le contraire... les savants les plus autorisés n'ont aucun doute à cet égard; ce sera la richesse que le canal apportera à cette contrée avec les eaux de la mer. Mais ces indigènes s'entêtent et ne veulent point se rendre ! »

Le capitaine Hardigan demanda alors :

« Est-ce que cette opposition ne vient pas plutôt des nomades que des sédentaires?..

— Assurément, répondit le commandant, car la vie de ces nomades ne pourra plus être ce qu'elle a été jusqu'ici... Entre

tous, les Touareg se distinguent par leur violence, et cela se conçoit. Le nombre et l'importance des caravanes vont diminuer... Plus de kafila à conduire sur les routes du Djerid, ou à piller ainsi que cela se fait encore ! Tout le commerce s'effectuera par les bâtiments de la mer nouvelle, et, à moins que les Touareg ne changent leur métier de voleurs contre celui de pirates !.. Mais, dans ces conditions, on les aurait vite réduits à l'impuissance. Il n'est donc pas étonnant qu'à toute occasion ils s'efforcent d'endoctriner les tribus sédentaires, en leur faisant envisager un avenir de ruine par l'abandon du genre de vie de leurs ancêtres. On ne se heurte pas seulement alors à l'hostilité, mais à une sorte de fanatisme irraisonné. Tout cela, à l'état presque latent encore, grâce au fatalisme musulman, peut, dans un temps indéterminé, au premier jour, éclater sous forme d'une violente effervescence. Évidemment, ces gens-là ne saisissent pas plus les conséquences d'une mer saharienne qu'ils n'en comprennent les moyens d'adduction. Ils n'y voient qu'une œuvre de sorciers pouvant amener un épouvantable cataclysme. »

Le commandant n'apprenait là rien de nouveau à ses invités. Le capitaine Hardigan n'ignorait pas que l'expédition rencontrerait mauvais accueil parmi les tribus du Djerid. Mais la question était de savoir si la surexcitation des esprits était telle que l'on dût redouter quelque prochain soulèvement parmi les habitants de la région du Rharsa et du Melrir.

« Tout ce que je puis répondre à ce sujet, déclara le commandant, c'est que les Touareg et autres nomades, à part quelques agressions isolées, n'ont pas jusqu'ici sérieusement menacé le canal. D'après ce que nous pouvons savoir, beaucoup d'entre eux attribuaient ces travaux à l'inspiration de Cheytân, le diable musulman, et se disaient qu'une puissance supérieure à la sienne viendrait y mettre bon ordre. Et puis, comment connaître les idées précises de ces gens si dissimulés? Peut-être attendent-ils pour tenter des pillages plus fructueux ou quelque coup de force

que les travaux soient repris et que les ouvriers embauchés par la Société nouvelle soient revenus!..

— Et quel coup de force?.. demanda M. de Schaller.

— Ne pourraient-ils donc, monsieur l'Ingénieur, se réunir à plusieurs milliers et essayer d'obstruer le canal sur une partie de son parcours, de rejeter dans son lit le sable des berges, d'empêcher sur un seul point, à force de bras, le passage des eaux du golfe?.. »

Et M. de Schaller de répondre :

« Ils auraient plus de peine à le combler que nos prédécesseurs n'en ont eu à le creuser, et, en fin de compte, ils n'y réussiraient pas sur une bien grande largeur...

— Ce n'est pas toujours le temps qui leur manquerait! fit observer le commandant. Ne dit-on pas qu'une dizaine d'années seront nécessaires pour le remplissage des chotts?..

— Non, commandant, non, affirma l'ingénieur. J'ai déjà exprimé mon opinion à cet égard, et elle ne repose pas sur des données fausses, mais sur des calculs exacts. Avec l'aide d'un grand travail de main d'homme, et surtout le concours de puissantes machines, comme celles que nous possédons aujourd'hui, ce n'est pas dix ans, ce n'est même pas cinq ans qu'exigera l'inondation du Rharsa et du Melrir... Les eaux sauront à la fois élargir et approfondir le lit qui leur fut ouvert. Qui sait même si Tozeur, bien que distant du chott de quelques kilomètres, ne sera pas port de mer un jour et relié avec La Hammâ sur le Rharsa? Et c'est ce qui explique même la nécessité de certains travaux de défense auxquels j'ai dû songer, comme aux avant-projets de ports, au nord comme au sud, qui sont un des buts importants de ce voyage. »

Étant donné l'esprit méthodique et sérieux de M. de Schaller, il y avait lieu de croire qu'il ne s'abandonnait pas à de chimériques espérances.

Le capitaine Hardigan posa alors quelques questions relatives

au chef touareg qui s'était évadé du bordj de Gabès. Sa présence avait-elle été signalée aux environs de l'oasis?.. Avait-on des nouvelles de la tribu à laquelle il appartenait?.. Les indigènes du Djerid savaient-ils actuellement que Hadjar eût recouvré sa liberté?.. N'y avait-il pas lieu de se demander s'il ne chercherait pas à soulever des Arabes contre le projet de la mer Saharienne?..

« Sur ces questions, répondit l'officier qui commandait la place, je ne puis vous renseigner avec quelque certitude; que la nouvelle de l'évasion de Hadjar ait été connue dans l'oasis, nul doute, et elle y a fait autant de bruit que sa capture, à laquelle vous avez pris part, capitaine. Mais si l'on ne m'a pas rapporté que ce chef ait été vu aux environs de Tozeur, du moins ai-je appris que toute une bande de Touareg se dirigeait vers la partie du canal qui réunit le chott Rharsa au chott Melrir.

— Vous avez des raisons de croire à l'exactitude de cette nouvelle? demanda le capitaine Hardigan.

— Oui, capitaine, parce que je la tiens d'un de ces individus qui sont restés dans le pays où ils avaient travaillé et qui se disent ou se croient des surveillants ou des gardes des travaux, et espèrent ainsi, sans doute, se créer quelques titres à la bienveillance de l'administration.

— Travaux en somme achevés, ajouta M. de Schaller, mais dont la surveillance devrait être très active. Si les Touareg tentent quelque agression contre le canal, c'est sur ce point plus particulièrement qu'ils porteront leurs efforts.

— Et pourquoi?.. interrogea le commandant.

— Parce que l'inondation du Rharsa les surexcite moins que l'inondation du Melrir. Ce premier chott ne renferme aucune oasis de quelque valeur, tandis qu'il n'en est pas ainsi du second, où des oasis très importantes doivent disparaître sous les eaux de la nouvelle mer. Il faut donc s'attendre à des attaques, précisément contre le second canal, qui met en communication les



(D'après cliché Soler, à Tunis)

AUX APPROCHES DE L'OASIS LE PAYS SE TRANSFORMAIT. (Page 98.)

deux chotts. Aussi est-il nécessaire de prendre des mesures militaires en prévision d'agressions possibles.

— Quoi qu'il en soit, fit alors le lieutenant Villette, notre petite troupe aura à se tenir sur le qui-vive, après avoir parcouru le Rharsa...

— Et elle n'y manquera pas, déclara le capitaine Hardigan. Nous avons une première fois pris ce Hadjar, nous saurons bien le capturer une seconde, et le mieux garder qu'on ne l'a fait à Gabès, en attendant qu'un Conseil de Guerre en ait à tout jamais débarrassé le pays.

— C'est à souhaiter, et le plus tôt possible, ajouta le commandant, car ce Hadjar a une grande influence sur les tribus nomades et il pourrait soulever tout le Djerid. En tout cas, un des avantages de la mer nouvelle sera de faire disparaître du Melrir quelques-uns de ces repaires de malfaiteurs !.. »

Mais non tous, car, dans ce vaste chott, d'après les nivellements du capitaine Roudaire, se rencontraient diverses zones, telles l'Hinguiz et sa principale bourgade de Zenfig, que les eaux ne devaient pas recouvrir.

La distance qui sépare Tozeur de Nefta est de vingt-cinq kilomètres environ et l'ingénieur comptait employer deux journées à la franchir, en campant la nuit prochaine sur une des rives du canal. Dans cette section, dont le tracé n'était pas conforme à celui de Roudaire, et amenait la transformation de la région de Tozeur et de Nefta, à la grande satisfaction de leurs habitants, en une sorte de presqu'île entre le Djerid et le Rharsa, le travail était entièrement terminé et, là encore, tout était en bon état.

La petite troupe quitta Tozeur dès le matin du 1er avril par un temps incertain qui, sous des latitudes moins élevées, eût provoqué d'abondantes averses. Mais, en cette portion de la Tunisie, de telles pluies n'étaient point à craindre, et les nuages, très élevés, tempéreraient certainement l'ardeur du soleil.

On suivit d'abord les berges de l'oued Berkouk, en traversant

plusieurs bras sur des ponts dont les débris de monuments antiques avaient fourni les matériaux.

D'interminables plaines, d'un jaune grisâtre, s'étendaient vers l'ouest, où l'on eût vainement cherché abri contre les rayons solaires heureusement très adoucis. Pendant les deux étapes de cette première journée, on ne rencontra, au milieu de ce terrain sablonneux, que cette maigre graminée à longues feuilles nommée « driss » par les indigènes, et dont les chameaux se montrent très friands, ce qui est de grande ressource pour les kafila du Djerid.

Aucun incident n'interrompit la marche entre le lever et le coucher du soleil, et la tranquillité du campement ne fut point troublée jusqu'au jour. Quelques bandes d'Arabes se montrèrent à grande distance de la rive nord du canal, remontant vers les montagnes de l'Aurès. Mais elles n'inquiétèrent pas le capitaine Hardigan, qui ne chercha pas à se mettre en communication avec elles.

Le lendemain, 2 avril, la marche sur Nefta fut reprise dans les mêmes conditions que la veille, temps couvert, chaleur supportable. Toutefois, aux approches de l'oasis, le pays se transformait peu à peu, et le sol devenait moins stérile. La plaine verdoyait avec les nombreuses tiges d'alfa, entre lesquelles sinuaient de petits oueds. Les armoises réapparaissaient aussi, et des haies de nopals se dessinaient sur les plateaux, où certaines nappes de fleurs bleu pâle, statices et liserons, charmaient le regard. Puis les bouquets d'arbres se succédèrent sur le bord des cours d'eau, oliviers et figuiers, et enfin des forêts d'acacias à gomme se massèrent à l'horizon.

La faune de cette contrée ne comptait guère que des antilopes qui s'enfuyaient par bandes avec une telle vitesse, qu'elles disparaissaient en quelques instants. Va-d'l'avant lui-même, quoi qu'en pensât son maître, n'aurait pu les forcer à la course. Quant à Coupe-à-cœur, il se contentait d'aboyer rageusement lorsque

quelques singes-magots, assez nombreux dans la région des chotts, gambadaient entre les arbres. On apercevait aussi des buffles et des mouflons à manchettes qu'il eût été inutile de poursuivre, puisque le ravitaillement devait se faire à Nefta.

Les fauves les plus communs en cette partie du Djerid sont les lions, dont les attaques sont très à redouter. Mais, depuis les travaux du canal, ils avaient été peu à peu refoulés vers la frontière algérienne, et aussi dans les régions voisines du Melrir.

Toutefois, si une attaque de fauves n'était pas à craindre, ce ne fut pas sans peine qu'hommes et bêtes eurent à se préserver contre les scorpions et les serpents à sifflet — najas des naturalistes, — qui pullulaient aux approches du Rharsa. Du reste, l'abondance des reptiles est telle que certaines régions ne sont point habitables, et, entre autres, le Djerid Teldja, qui a dû être abandonné des Arabes. Au campement du soir, près d'un bois de tamarins, M. de Schaller et ses compagnons ne purent reposer sans avoir pris les plus minutieuses précautions. Et l'on admettra que le maréchal des logis-chef Nicol ne dormit que d'un œil, tandis que Va-d'l'avant dormait des deux yeux. Il est vrai, Coupe-à-cœur veillait, lui, et eût signalé tout rampement suspect, qui eût menacé le cheval ou son maître.

Bref, il ne se produisit aucun accident pendant cette nuit, et les tentes furent levées dès l'aube. La direction, suivie par le capitaine Hardigan, était toujours celle du sud-ouest, dont le canal ne s'écartait pas depuis Tozeur. Au kilomètre 207, il remontait vers le nord, et, à partir de ce coude, ce serait sur le méridien que cheminerait la petite troupe, en quittant Nefta, où elle arriva ce jour même dans l'après-midi.

Peut-être la longueur du canal eût-elle été réduite d'une quinzaine de kilomètres, s'il eût été possible de rejoindre le Rharsa sur un point de sa limite orientale dans la direction de Tozeur. Mais les difficultés d'exécution eussent été grandes. Avant d'atteindre le chott de ce côté, il aurait fallu creuser un sol excessi-

vement dur où la roche dominait. C'eût été pour le moins plus long et plus coûteux qu'en certaines parties du seuil de Gabès, et une cote de trente à trente-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer aurait imposé un travail considérable. C'est pour cette raison qu'après une étude approfondie de cette région les ingénieurs de la Compagnie franco-orientale avaient renoncé au premier tracé pour en adopter un nouveau partant du kilomètre 207 à l'ouest de Nefta. De ce point il prenait la direction du nord. Cette troisième et dernière section du premier canal avait été menée à bonne fin sur une très grande largeur, en profitant de nombreuses dépressions et atteignait le Rharsa au fond d'une sorte de crique qui se trouvait à une des cotes les plus basses de ce chott, presque au milieu de sa bordure méridionale.

L'intention de M. de Schaller, d'accord avec le capitaine Hardigan, n'était point de s'arrêter à Nefta jusqu'au surlendemain. Il leur suffirait d'y avoir passé les dernières heures de l'après-midi et la nuit prochaine pour reposer et ravitailler le détachement. D'ailleurs, hommes et chevaux n'avaient pu être fatigués pendant ce parcours de cent quatre-vingt-dix kilomètres à vol d'oiseau, effectué depuis le départ de Gabès, entre le 17 mars et le 3 avril. Il leur serait même facile d'enlever dans la journée du lendemain la distance qui les séparait encore du chott Rharsa où l'ingénieur tenait à arriver à la date précise qu'il avait fixée.

L'oasis de Nefta, au point de vue du pays, de la nature du sol, des productions végétales, ne diffère pas sensiblement de l'oasis de Tozeur. Même amoncellement d'habitations au milieu des arbres, même disposition de la kasbah, même occupation militaire. Mais l'oasis est moins peuplée, et ne comptait pas alors plus de huit mille habitants.

Français et indigènes firent très bon accueil à la petite troupe du capitaine Hardigan et s'empressèrent de la loger du mieux possible. A cela il y avait quelques raisons d'intérêt personnel,

et on ne saurait s'en étonner grâce au nouveau tracé. Le commerce de Nefta allait largement bénéficier de ce passage du canal à proximité de l'oasis. Tout le trafic qu'elle aurait perdu,



Cliché Soler (Tunis).

PONT SUR L'OUED A NEFTA.

si, au delà de Tozeur, il se fût dirigé vers le chott, lui reviendrait. C'était presque comme si Nefta était à la veille de devenir ville riveraine de la nouvelle mer. Aussi les félicitations des habitants ne furent-elles pas épargnées à l'ingénieur de la Société française de la mer Saharienne.

Cependant, malgré les instances faites dans le but de retenir l'expédition, ne fût-ce que vingt-quatre heures, le départ fut maintenu pour le lendemain au lever du soleil. Le capitaine Hardigan était toujours inquiet, par suite des nouvelles qu'il recueillait de la surexcitation des indigènes aux environs du Melrir, auquel aboutissait le second canal, et il lui tardait d'avoir achevé cette partie de son voyage d'exploration.

Le soleil n'avait pas encore paru au-dessus de l'horizon, lorsque, les hommes rassemblés, les chevaux et les chariots prêts, le signal du départ fut donné. La douzaine de kilomètres que mesure le canal depuis Nefta jusqu'au coude était franchie dans la première étape, et la distance du coude au Rharsa dans la seconde.

Aucun incident pendant la route, et il était environ six heures du soir lorsque le capitaine Hardigan fit halte au fond de la crique où le canal complètement achevé débouchait sur le chott.

VIII

LE CHOTT RHARSA.

Le campement, cette nuit du 4 au 5 avril, fut établi au pied des dunes, d'un relief assez accusé, qui encadraient le fond de la crique. L'endroit ne présentait aucun abri. Les derniers arbres de cette région désolée avaient été dépassés par la petite troupe à trois ou quatre kilomètres de là, entre Nefta et le chott. C'était le désert sablonneux où s'ébauchaient à peine quelques traces de végétation, le Sahara dans toute son aridité.

Les tentes avaient été dressées. Les chariots, ravitaillés à Nefta, assuraient pour plusieurs jours la nourriture des hommes et des chevaux. D'ailleurs, en contournant le Rharsa, l'ingénieur s'arrêterait dans les oasis, assez nombreuses sur ses bords, où le fourrage frais se rencontrerait en abondance, et qu'on eût vainement cherchées à l'intérieur du chott.

C'est ce que M. de Schaller expliquait au capitaine Hardigan et au lieutenant Villette, alors réunis sous la même tente, avant de prendre leur part du repas que se préparait à servir M. François. Un plan du Rharsa, déposé sur la table, permettait d'en reconnaitre la configuration. Ce chott, dont la limite méridionale s'écarte peu du trente-quatrième parallèle, s'arrondit vers le nord à travers la région que bordent les montagnes d'Aurès, aux approches de la bourgade de Chebika. Sa plus grande longueur, mesurée précisément sur ce trente-quatrième degré de latitude, se chiffre par soixante kilomètres, mais sa superficie submersible ne couvre que treize cents kilomètres carrés, soit, comme le dit

l'ingénieur, de trois à quatre mille fois l'étendue du Champ de Mars à Paris.

« Eh, fit observer le lieutenant Villette, ce qui est énorme pour un Champ de Mars, paraît bien médiocre pour une mer...

— Sans doute, lieutenant, répondit M. de Schaller, mais, si vous y ajoutez la superficie du Melrir, soit six mille kilomètres carrés, cela donne sept cent vingt mille hectares à la mer Saharienne. Et, d'ailleurs, il est très possible, avec le temps, et sous l'action d'un travail neptunien, qu'elle finisse par embrasser les sebkha Djerid et Fedjedj...

— Je vois, mon cher ami, reprit le capitaine Hardigan, que vous comptez toujours sur cette éventualité... L'avenir la réserve t-elle ?..

— Qui peut lire dans l'avenir? répondit M. de Schaller. Notre planète, ce n'est pas douteux, a vu des choses plus extraordinaires, et je ne vous cache pas que cette idée, sans m'obséder, m'absorbe quelquefois. Vous avez sûrement entendu parler d'un continent disparu qui s'appelle *Atlantide,* eh bien! ce n'est pas une mer saharienne qui passe aujourd'hui dessus, c'est l'Océan Atlantique lui-même, et sous des latitudes parfaitement déterminées; et les exemples de ces sortes de cataclysmes ne manquent pas, dans des proportions moindres, il est vrai; voyez ce qui s'est passé dans l'Insulinde au XIXe siècle, lors de la terrible éruption du Krakatoa; aussi, pourquoi ce qui s'est produit hier ne saurait-il se reproduire demain?

— L'avenir, c'est la grande boite à surprises de l'humanité, répondit en riant le lieutenant Villette.

— Juste, mon cher lieutenant, affirma l'ingénieur, et quand elle sera vide...

— Eh bien, le monde finira », conclut le capitaine Hardigan.

Puis, posant son doigt sur le plan, là où aboutissait le premier canal, long de deux cent vingt-sept kilomètres :

« Est-ce qu'un port ne doit pas être créé à cet endroit ?.. demanda-t-il.

— Là même, sur les bords de cette crique, répondit M. de Schaller, et tout indique qu'il deviendra l'un des plus fréquentés de la mer Saharienne. Des plans sont étudiés, et, assurément, maisons et magasins, entrepôts et bordj seront construits pour l'époque où le Rharsa sera devenu navigable. Au surplus, à l'extrémité orientale du chott, la bourgade La Hammâ se transformait déjà en prévision de l'importance maritime et commerciale qu'elle comptait prendre lors du premier tracé et que lui assurera probablement, malgré le changement, sa position de port avancé de Gafsa. »

Devenir un port marchand au cœur même du Djerid, cette bourgade dont l'ingénieur montrait l'emplacement sur la carte à l'extrémité du Rharsa, c'était un rêve qui jadis eût paru irréalisable. Et, cependant, le génie de l'homme allait en faire une réalité. Elle n'aurait à regretter qu'une chose, c'était que le premier canal n'eût pu déboucher à sa porte. Mais on connait les raisons pour lesquelles les ingénieurs avaient dû rejoindre le chott au fond de cette crique, qui portait actuellement le nom de crique Roudaire, en attendant que ce fût celui d'un nouveau port, sans doute le plus considérable de la mer Saharienne.

Le capitaine Hardigan demanda alors à M. de Schaller si son intention était de conduire l'expédition à travers le Rharsa sur toute sa longueur.

« Non, répondit l'ingénieur, ce sont les bords du chott que je dois visiter; j'espère retrouver peut-être là un matériel précieux et qui pourra nous être utile, soit ici, soit ailleurs, puisqu'il est à pied d'œuvre, bien qu'il soit certainement inférieur au matériel actuel, mais, celui-ci, il faudra le faire venir.

— Est-ce que les caravanes ne traversaient pas le chott de préférence ? interrogea le lieutenant Villette.

— Et le traversent encore, mon cher lieutenant, bien que ce soit

une route assez dangereuse sur un sol peu ferme; mais elle est plus courte et même moins difficile qu'un cheminement le long des rives encombrées de dunes. C'est pourtant celui que nous effectuerons dans la direction de l'ouest jusqu'au point où commence le second canal; puis, au retour, après avoir relevé les limites du Melrir, nous pourrons côtoyer la limite septentrionale du Rharsa et regagnerons Gabès plus rapidement que nous n'en sommes venus. »

Tel était le plan adopté, et, après la reconnaissance des deux canaux, l'ingénieur aurait contourné tout le périmètre de la nouvelle mer.

Le lendemain, M. de Schaller et les deux officiers prirent la tête du détachement. Coupe-à-cœur gambadait en avant, faisant lever des bandes d'étourneaux qui s'enfuyaient avec un morne froufrou d'ailes. On suivait la base intérieure des hautes dunes qui formaient le cadre du chott. Ce n'était pas de ce côté que, d'après certaines appréhensions, la nappe liquide aurait pu s'étendre en dépassant les bords de la dépression. Ses rives élevées, à peu près semblables au bourrelet du seuil de Gabès, étaient de nature à ne point céder à la pression des eaux, et il y avait toute sécurité pour cette partie méridionale du Djerid.

Le campement avait été levé dès les premières heures du jour. La marche se reconstitua dans l'ordre habituel. Le parcours quotidien ne devait point être modifié et garderait sa moyenne de douze à quinze kilomètres en deux étapes.

Ce que M. de Schaller voulait surtout vérifier, c'était le littoral qui allait encaisser les eaux de la nouvelle mer, et s'il n'était pas à craindre que, franchissant son cadre, celle-ci n'envahît les régions voisines. Aussi la petite troupe suivait-elle la base des dunes sablonneuses qui se succédaient le long du chott, en direction de l'ouest. Il semblait bien, d'ailleurs, que l'homme n'avait pas eu à modifier l'œuvre de la nature à ce point de vue. Que le Rharsa autrefois eût été lac ou non, il était disposé pour l'être,

et les eaux du golfe de Gabès, que lui amènerait le premier canal, seraient strictement contenues dans les limites prévues.

Cependant, tout en faisant route, il était possible d'observer la dépression sur une vaste étendue. La surface de cette aride cuvette du Rharsa, sous les rayons du soleil, miroitait comme si elle eût été doublée d'une feuille d'argent, de cristal ou de camphre. Les yeux ne pouvaient en soutenir l'éclat et il fallait les préserver au moyen de verres fumés pour éviter les ophtalmies si fréquentes sous l'ardeur de la lumière saharienne. Les officiers et leurs hommes s'en étaient munis à cette intention. Le marchef Nicol avait même fait acquisition de fortes besicles pour son cheval. Mais il ne paraissait pas que cela eût convenu à Va-d'l'avant de porter lunettes. C'était quelque peu ridicule, et Coupe-à-cœur, derrière cet appareil optique, ne reconnaissait plus la figure de son camarade. Aussi Va-d'l'avant ni aucun des chevaux n'étaient-ils pourvus de ces préservatifs, indispensables à leurs maitres.

Du reste, le chott présentait bien l'aspect de ces lacs salins, qui se dessèchent l'été sous l'action des chaleurs tropicales. Mais une partie de la couche liquide, entrainée sous les sables, rejette les gaz qui la chargent, et le sol se hérisse de boursouflures qui le font ressembler à un champ semé de taupinières; quant au fond de ce chott, l'ingénieur fit remarquer aux deux officiers qu'il se composait de sable rouge quartzeux mélangé de sulfate et de carbonate de chaux. Cette couche se recouvrait d'efflorescences formées de sulfate de soude et de chlorure de sodium, véritable croûte de sel. D'ailleurs, le terrain pliocène où se rencontrent les chotts et les sebkha fournit par lui-même le gypse et le sel en abondance.

Il est bon de noter qu'à cette époque de l'année le Rharsa ne s'était pas vidé de toutes les eaux que les oueds y amènent l'hiver. En s'éloignant parfois des ghourd, c'est-à-dire des dunes

encaissantes, les chevaux s'arrêtaient sur le bord de bas-fonds emplis d'un liquide stagnant.

De loin le capitaine Hardigan aurait pu croire qu'un détachement de cavaliers arabes allait et venait encore à travers ces désertes bassures du chott; mais à l'approche de ses hommes toute la troupe s'enfuyait, non point au grand galop, mais à tire-d'aile.

Il n'y avait là qu'une bande de flamants bleus et roses, dont le plumage rappelait les couleurs d'un uniforme, et, si rapidement que Coupe-à-cœur se mît à leur poursuite, il ne parvenait pas à rejoindre ces magnifiques représentants de la famille des échassiers.

En même temps, quelles myriades d'oiseaux il faisait lever de toutes parts, et quels cris traversaient l'espace à l'envolement des boa-habibis, ces assourdissants moineaux du Djerid !

Cependant, à suivre les contours du Rharsa, le détachement trouverait sans peine des lieux de campement qu'il n'eût pas rencontrés au centre de la dépression. C'est pour cette raison que ce chott était presque entièrement inondable, tandis que certaines parties du Melrir, ayant une cote positive, émergeraient encore après l'introduction des eaux méditerranéennes. On allait donc d'oasis en oasis plus ou moins habitées, destinées à devenir des « marsâ, » c'est-à-dire ports ou calangues de la nouvelle mer. On les désigne sous le nom de « toua » en langue berbère, et en ces oasis le sol reprend toute sa fertilité, les arbres, palmiers et autres reparaissent en grand nombre, les pâturages n'y manquent point, de telle sorte que Va-d'l'avant et ses camarades n'avaient point à se plaindre de la rareté des fourrages. Mais, ces oasis aussitôt dépassées, brusquement le sol reprenait son aridité naturelle. Aux « mourdj » herbeux succédait soudain le « reg » qui est un sol plat composé de gravier et de sable.

Toutefois, il y a lieu de l'observer, la reconnaissance de cette limite méridionale du Rharsa s'effectuait sans grandes fatigues.

Il est vrai, lorsque aucun nuage ne tempérait les ardeurs du soleil, la chaleur éprouvait fortement les hommes et les chevaux, au pied de ces dunes. Mais, enfin, des officiers algériens, des spahis ont déjà l'accoutumance de ces brûlants climats, et, en ce qui concerne M. de Schaller, c'était aussi un Africain bronzé par le soleil et les explorations, et c'est précisément ce qui l'avait désigné pour prendre la direction des travaux définitifs de la mer Saharienne.

Quant aux dangers, ils n'auraient pu provenir que d'un cheminement à travers les « hofra » du chott, qui sont les dépressions les plus accusées où le sol est mouvant et n'offre aucun appui solide; mais, sur le parcours que suivait l'expédition, ces enlizements étaient peu à craindre.

« C'est qu'ils sont très sérieux ces dangers, répétait l'ingénieur, et, pendant le creusement du canal à travers les sebkha tunisiennes, on a eu maintes occasions de le constater.

— En effet, ajouta le capitaine Hardigan, c'est une des difficultés que prévoyait déjà M. Roudaire, pour le nivellement du Rharsa et du Melrir... Ne raconte-t-il pas qu'il enfonçait parfois jusqu'au genou dans le sable salé?..

— Et il n'a dit que la vérité, affirma M. de Schaller. Ces basfonds sont parsemés de trous auxquels les Arabes donnent le nom d' « œils de mer », et dont les sondes ne peuvent atteindre le fond. Aussi des accidents sont-ils toujours à redouter. Lors d'une reconnaissance de M. Roudaire, un des cavaliers et son cheval s'engloutirent dans une de ces crevasses, et, même en ajustant vingt baguettes de leurs fusils les unes aux autres, ses camarades ne parvinrent pas à l'en retirer...

— Donc, prenons nos précautions, recommanda le capitaine Hardigan, on ne saurait être trop prudent. Mes hommes ont défense de s'écarter des dunes, à moins que nous n'ayons bien constaté l'état du sol... Et même j'ai toujours la crainte que ce diable de Coupe-à-cœur, qui court à tort, c'est le cas de le dire,

et à travers la sebkha, ne vienne à disparaître subitement. Nicol ne parvient pas à le retenir...

— Si pareil malheur arrivait à son chien, déclara le lieutenant Villette, quel chagrin il en éprouverait !..

— Et Va-d'l'avant, ajouta le capitaine, je suis sûr qu'il en mourrait de douleur !

— C'est du reste une bien singulière amitié qui existe entre ces deux braves animaux, observa l'ingénieur.

— Très singulière, dit le lieutenant Villette. Au moins, Oreste et Pylade, Nisus et Euryale, Damon et Pithias, Achille et Patrocle, Alexandre et Ephestion, Hercule et Pirithoüs étaient-ils de même race, tandis qu'un cheval et un chien...

— Et un homme, pouvez-vous ajouter, lieutenant, conclut le capitaine Hardigan, car Nicol, Va-d'l'avant et Coupe-à-cœur forment un groupe d'amis inséparables, dans lequel l'homme entre pour un tiers et les bêtes pour deux ! »

Ce qu'avait dit l'ingénieur relativement aux dangers du sol mouvant des chotts n'était point exagéré. Et cependant les caravanes passaient de préférence par la contrée du Melrir, du Rharsa et du Fedjedj. Cette route abrégeait leur parcours, et les voyageurs y trouvaient un chemin plus facile en terrain plat. Mais elles ne le faisaient pas sans l'assistance de guides qui connaissaient parfaitement ces parties lacustres du Djerid et savaient éviter les dangereuses fondrières.

Depuis son départ de Gabès, le détachement n'avait pas encore rencontré une de ces kafila qui transportent les marchandises, les produits du sol, ou produits manufacturés depuis Biskra jusqu'au littoral de la Petite-Syrte, et dont le passage est toujours impatiemment attendu à Nefta, à Gafsa, à Tozeur, à La Hammâ, dans toutes ces villes et bourgades de la basse Tunisie. Mais, pendant la journée du 9 avril, l'après-midi, il prit contact avec une caravane, voici en quelles circonstances.

Il était environ trois heures. Après sa première étape de la

journée, le capitaine Hardigan et ses hommes s'étaient remis en marche sous un soleil brûlant. Ils se dirigeaient vers l'extrême courbure que dessine le Rharsa, quelques kilomètres plus loin, à son extrémité occidentale. Le sol remontait sensiblement alors; le relief des dunes s'accusait plus fortement et ce n'est pas de ce côté que le cadre du chott pourrait jamais être forcé par les nouvelles eaux.

En s'élevant, on parcourait du regard un plus large secteur dans le sens du nord et de l'ouest. La dépression étincelait sous les rayons solaires. Chaque gravier de ce sol salin devenait un point lumineux. Sur la gauche, prenait naissance le second canal qui mettait en communication le Rharsa et le Melrir.

L'ingénieur, les deux officiers avaient mis pied à terre. L'escorte les suivait en tirant les chevaux par le bridon.

A un instant où tous s'étaient arrêtés sur un plateau de la dune, voici que le lieutenant Villette dit, en tendant la main :

« Il me semble bien apercevoir une troupe en mouvement dans le fond du chott...

— Une troupe... ou un troupeau, répondit le capitaine Hardigan.

— Il est difficile de se prononcer, étant donnée la distance », ajouta M. de Schaller.

Le certain, c'est que de ce côté, à trois ou quatre kilomètres environ, un épais nuage de poussière se déroulait à la surface du Rharsa. Peut-être n'était-ce là qu'une bande de ruminants en marche vers le nord du Djerid.

Au surplus, le chien donnait des signes non équivoques, sinon d'inquiétude, du moins d'attention, et le marchef de lui crier :

« Allons, Coupe-à-cœur, du nez et des oreilles... Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?.. »

L'animal aboya violemment, les pattes raidies, la queue battante, et fut sur le point de s'élancer à travers le chott.

« Tout beau... tout beau ! » fit Nicol en le retenant près de lui.

Le mouvement qui se produisait au milieu de ce tourbillon devenait plus fort à mesure que les volutes de poussière se rapprochaient. Mais il était difficile d'en déterminer la cause. Quelque vif que fût leur regard, ni M. de Schaller, ni les officiers, ni personne du détachement n'aurait pu affirmer si cette agitation provenait d'une caravane en marche ou d'un troupeau fuyant quelque danger à travers cette partie du chott.

Deux ou trois minutes plus tard, il n'existait aucune incertitude sur ce point. Des éclairs jaillissaient du nuage et des détonations éclataient, dont les fumées se mêlaient au tourbillon de poussière.

En même temps, Coupe-à-cœur, que son maître ne put arrêter, lui échappa, aboyant avec fureur.

« Des coups de feu ! s'écria le lieutenant Villette.

— Sans doute, quelque caravane qui se défend contre une attaque de fauves..., dit l'ingénieur.

— Ou plutôt contre des pillards, reprit le lieutenant, car les détonations semblent se répondre...

— En selle ! » commanda le capitaine Hardigan.

Un instant après les spahis, contournant le bord du Rharsa, se dirigeaient vers le théâtre de la lutte.

Peut-être y avait-il imprudence, ou tout au moins témérité, à engager les quelques hommes de l'escorte dans cette affaire dont on ne connaissait pas la cause. Probablement une bande de ces pillards du Djerid, qui pouvait être nombreuse. Mais le capitaine Hardigan et son détachement n'en étaient pas à regarder au danger. Si, comme il y avait lieu de le supposer, des Touareg ou autres nomades de la région attaquaient une kafila, il était de l'honneur d'un soldat de courir à son secours. Aussi, tous, enlevant leurs chevaux, précédés du chien que Nicol ne cherchait plus à rappeler, abandonnant la lisière des dunes, s'élancèrent-ils à travers le chott.

La distance, on l'a dit, ne paraissait pas mesurer plus de trois kilomètres, et les deux tiers furent franchis en dix minutes. Les



LES GENS DE LA CARAVANE TENTÈRENT UNE RÉSISTANCE... (Page 115.)

coups de feu continuaient à partir de droite et de gauche au milieu de volutes de fumée et de poussière. Toutefois, le tourbillon commençait à se dissiper, sous le souffle d'une brise du sud-est, qui se levait.

Le capitaine Hardigan put se rendre compte alors de la nature de cette lutte si violemment engagée.

C'était bien, comme on n'allait pas tarder à l'apprendre, une caravane dont le cheminement venait d'être interrompu en cette partie du chott. Cinq jours avant, elle quittait l'oasis de Zeribet, au nord du Melrir, se dirigeant vers Tozeur, d'où elle gagnerait Gabès. Une vingtaine d'Arabes en formaient le personnel conduisant une centaine de chameaux de toute taille.

Ils allaient ainsi, pressant les étapes, les bêtes devant avec leurs charges de dattes, en sacs... Eux, les chameliers, marchaient derrière, répétant le cri que l'un d'eux poussait d'une voix rauque pour exciter les animaux.

La caravane, dont le voyage s'était jusqu'alors effectué dans de bonnes conditions, venait d'atteindre l'extrémité ouest du Rharsa, qu'elle s'apprêtait à traverser dans toute sa longueur sous la conduite d'un guide très expérimenté. Par malheur, dès qu'elle se fut engagée sur les premières pentes du « reg », une soixantaine de cavaliers surgirent soudain de derrière les dunes.

C'était une bande de pillards qui devait avoir facilement raison du personnel de la kafila. Ils mettraient les chameliers en fuite, ils les massacreraient au besoin, ils s'empareraient des bêtes et de leur charge, ils les pousseraient vers quelque lointaine oasis du Djerid, et sans doute cette agression demeurerait impunie, comme tant d'autres, vu l'impossibilité d'en découvrir les auteurs.

Les gens de la caravane tentèrent une résistance qui ne pouvait réussir. Armés de fusils et de pistolets, ils firent usage de leurs armes. Les assaillants, plus nombreux, tirèrent alors, et la kafila, après dix minutes de lutte, finit par se disperser, les animaux, pris de peur, s'enfuyant en toutes directions.

C'était un peu avant que les détonations avaient été entendues du capitaine Hardigan. Mais sa petite troupe fut aperçue, et les pillards, voyant ces cavaliers venir au secours de la kafila, s'arrêtèrent.

A ce moment, d'une voix forte, le capitaine Hardigan avait crié :



UNE KAFILA DANS LE DJERID. — (Photographie de M. Brichard.)

« En avant !.. »

Les carabines étaient en état. Du dos des spahis elles passèrent à leur main et à leur épaule, et tous fondirent comme une trombe sur les bandits.

Quant au convoi, il avait été laissé en arrière sous la garde des conducteurs, et on le rejoindrait après avoir dégagé la caravane.

Les pillards n'attendirent pas le choc. Ne se sentirent-ils pas la force ou plutôt le courage de tenir tête à ce peloton d'uniforme connu, qui s'avançait si audacieusement à leur rencontre?

Obéirent-ils à une autre impulsion que celle de la peur? Toujours est-il qu'avant que le capitaine Hardigan et ses hommes fussent à portée, ils s'étaient enfuis dans la direction du nord-ouest.

Cependant l'ordre de faire feu fut donné, et quelques vingtaines de coups éclatèrent, qui atteignirent plusieurs des fugitifs, mais non assez grièvement pour les arrêter.



TOUAREG. — (Photographie du lieutenant Rouss.)

Toutefois, le marchef tint à constater avec fierté que Coupe-à-cœur avait reçu le baptême du feu, car il l'avait vu secouer la tête de droite et de gauche, et conclut qu'une balle lui avait sifflé aux oreilles.

Le capitaine Hardigan ne jugea pas opportun de poursuivre les assaillants, emportés de toute la vitesse de leurs chevaux. D'ailleurs, ils n'avaient pas tardé à disparaître derrière le rideau d'un « tell », colline boisée qui se dressait à l'horizon. En ce pays qu'ils connaissaient bien, ils auraient aisément regagné quelque retraite, où il eût été difficile de les rejoindre. Ils ne revien-

draient pas, sans doute, et la caravane n'avait plus à craindre de les retrouver en se dirigeant vers l'est du Rharsa.

Mais le secours était arrivé à temps et, quelques minutes plus tard, les chameaux fussent tombés entre les mains de ces pirates du désert.

L'ingénieur, interrogeant alors le chef de la kafila, apprit comment les choses s'étaient passées, et dans quelles conditions ses chameliers et lui avaient été attaqués.

« Et, demanda le capitaine Hardigan, savez-vous à quelle tribu appartient cette bande ?..

— Notre guide assure que ce sont des Touareg, répondit le chef.

— On prétendait, reprit l'ingénieur, que les Touareg avaient abandonné peu à peu les oasis de l'ouest pour gagner l'est du Djerid...

— Oh ! tant qu'il y aura des caravanes qui le traverseront, il ne manquera pas de pillards pour les attaquer... observa le lieutenant Villette.

— Éventualité qui ne sera plus à craindre après l'inondation des chotts », déclara M. de Schaller.

Et alors le capitaine Hardigan de demander au chef si l'on avait entendu parler dans le pays de l'évasion de Hadjar :

« Oui, capitaine, et voilà déjà quelques jours que ce bruit s'est répandu...

— On ne dit pas s'il a été signalé aux environs du Rharsa ou du Melrir ?..

— Non, capitaine.

— Et ce n'était pas lui qui commandait cette bande ?..

— Je puis l'affirmer, répliqua le guide, car je le connais, et je l'aurais reconnu... Que ces pillards soient de ceux qu'il commandait autrefois, c'est bien possible, et, sans votre arrivée, capitaine, nous étions volés, massacrés jusqu'au dernier peut-être !..

— Mais, reprit l'ingénieur, vous allez pouvoir sans danger continuer votre route ?..

— Je le pense, répondit le chef. Ces coquins auront regagné quelque bourgade de l'ouest, et dans trois ou quatre jours nous serons à Tozeur. »

Le chef rassembla alors tout son monde. Les chameaux qui s'étaient dispersés revenaient déjà à leur rang ; la caravane se reconstitua, n'ayant pas perdu un seul homme, avec quelques blessés et encore peu grièvement, qui pouvaient continuer la route. Puis, après avoir une dernière fois remercié le capitaine Hardigan et ses compagnons, le chef donna le signal du départ. Toute la kafila se remit en marche.

En quelques minutes, hommes et bêtes eurent disparu au tournant d'un « tarf », pointe sablonneuse qui s'allongeait sur le chott, et les cris du chef de la kafila, pressant les chameliers, se perdaient, peu à peu, dans l'éloignement.

Lorsque l'ingénieur et les deux officiers se trouvèrent réunis, après cette algarade qui pouvait être grosse de conséquences, ils se communiquèrent leurs impressions, sinon leurs soucis qu'un incident venait de faire naitre, et ce fut M. de Schaller qui prit le premier la parole :

« Voici donc que Hadjar a reparu dans le pays !.. dit l'ingénieur.

— On devait s'y attendre, répondit le capitaine, et il est à désirer qu'on ait achevé d'inonder les chotts le plus tôt possible ! C'est le seul moyen d'en finir avec ces malfaiteurs du Djerid !..

— Par malheur, fit observer le lieutenant Villette, quelques années se passeront avant que les eaux du golfe aient rempli le Rharsa et le Melrir...

— Qui sait ?.. » prononça M. de Schaller.

Pendant la nuit suivante, le campement ne fut point troublé par les Touareg qui ne reparurent pas aux environs.

Dans l'après-midi du lendemain, 10 avril, le détachement fit halte à l'endroit où commençait le second canal qui réunissait les deux chotts

---

IX

LE SECOND CANAL.

Le second canal, reliant le Rharsa et le Melrir au chott Djerid, avait une longueur environ trois fois moindre que celle du premier. D'autre part, tandis que le relief du sol entre Gabès et le Rharsa présentait des cotes depuis quarante-six jusqu'à quinze mètres, il ne dépassait pas dix mètres entre les deux derniers chotts, au seuil d'Asloudje.

Il importe de noter aussi que, outre le Rharsa et le Melrir, il existait des dépressions longues de quelques kilomètres, dont la principale était le chott d'El Asloudje, et qui avaient été utilisées pour la percée du canal.

Le creusement du second canal avait donc demandé moins de temps que celui du premier, et présenté moins de difficultés également. Aussi ne fut-il entrepris que plus tard. Les travaux définitifs pouvant être repris, avec la province de Constantine comme base d'opération et de ravitaillement, il avait été convenu, avant le départ de Gabès, que M. de Schaller trouverait sur le Melrir, à la fin du deuxième canal, sous la conduite d'un agent très compétent des Ponts et Chaussées, un chantier occupé par des hommes qui, après le trajet en chemin de fer jusqu'à Biskra et en caravane le long de la Farfaria, se mettraient en communication avec lui sitôt installés en cet endroit.

Les travaux une fois reconnus, M. de Schaller n'aurait plus qu'à suivre les contours du chott pour revenir à son point de départ, et son inspection serait terminée.



Deux hommes blottis derrière d'épaisses touffes de driss... (Page 123.)

Lorsque le détachement atteignit la fin du Rharsa, l'ingénieur fut très surpris de ne trouver en cet endroit aucun des ouvriers, arabes ou autres, envoyés de Biskra par la Société.

Qu'avait-il pu se passer? Cela ne laissait pas d'être un peu inquiétant, surtout à la suite de l'attaque de la caravane et de la réapparition de Hadjar.

Y avait-il eu changement de programme, sans que l'ingénieur

pût être prévenu à temps, ou changement de direction décidé à la dernière heure?

M. de Schaller demeurait songeur, lorsque le capitaine Hardigan l'interrogea :

« Est-ce que les travaux de cette section n'étaient point achevés?

— Mais si, répondit M. de Schaller, et, d'après les rapports connus, le creusement des seuils entre les parties inondables a dû être poussé, avec la pente nécessaire, jusqu'au Melrir dont l'ensemble est au-dessous du niveau de la mer...

— Pourquoi vous étonner que des ouvriers ne soient pas là?..

— Parce que le conducteur des travaux devait avoir envoyé, depuis quelques jours déjà, plusieurs de ses hommes au-devant de moi, et que, en réfléchissant, je ne vois aucune raison pour qu'ils aient été retardés à Biskra ou au Melrir.

— Alors, comment expliquez-vous cette absence?..

— Je ne me l'explique pas, avoua l'ingénieur, à moins que quelque incident ne les ait maintenus au chantier principal qui se trouve à l'autre extrémité du canal...

— Eh bien, nous serons fixés bientôt, fit le capitaine Hardigan.

— N'importe, vous me voyez ennuyé et, en même temps, très préoccupé de ne point rencontrer ici les gens dont j'avais besoin et dont l'absence contrarie mes projets.

— Tandis qu'on prépare le campement, proposa le capitaine Hardigan, voulez-vous aller un peu plus loin?..

— Volontiers », répondit M. de Schaller.

Le maréchal des logis-chef fut appelé. Il reçut ordre d'organiser la halte pour la nuit près d'un massif de palmiers à l'orée du canal. L'herbe verdissait à l'abri des arbres. Un petit ruisseau courait à leur pied. Ni l'eau, ni le pâturage ne manquaient, et, quant aux provisions fraîches, elles seraient aisément renouvelées à une oasis des bords de l'Asloudje.

Nicol exécuta immédiatement les ordres de son capitaine, et

les spahis prirent les mesures habituelles aux campements organisés dans ces conditions.

M. de Schaller et les deux officiers, profitant de la dernière heure du jour, suivirent la berge du nord, qu'ils comptaient longer pendant un kilomètre.

Cette excursion permit à l'ingénieur de reconnaitre que la tranchée était entièrement terminée sur ce point et l'ensemble des travaux en aussi bon état qu'il s'y attendait. Le fond des tranchées entre les chotts offrait un passage facile aux eaux qu'y déverserait le Rharsa, lorsqu'il aurait reçu celles du golfe, et la pente était conforme aux plans des ingénieurs.

M. de Schaller et ses compagnons ne prolongèrent pas leur promenade au delà d'un kilomètre. D'ailleurs, aussi loin que put porter le regard en direction d'El Asloudje, cette portion du canal était déserte. C'est pourquoi, voulant être rentrés avant la nuit, l'ingénieur, le capitaine Hardigan et le lieutenant Villette reprirent le chemin du campement.

Là, une tente était montée. M. François les y servit avec sa correction habituelle. On prit les précautions pour la garde de nuit, et il n'y avait plus qu'à chercher dans un bon sommeil des forces pour les étapes du lendemain.

Cependant, si, au cours de leur excursion, M. de Schaller et les deux officiers n'avaient aperçu personne, si cette partie du second canal leur avait paru déserte, elle ne l'était pas. Que l'équipe ne fût plus là, à ce sujet aucun doute, et l'ingénieur n'y avait point relevé trace d'une main-d'œuvre récente.

Or, les officiers et lui avaient été vus par deux hommes blottis derrière d'épaisses touffes de driss dans une brèche des dunes.

Assurément, si Coupe-à-cœur eût été là, il eût dépisté ces deux hommes. Ceux-ci avaient eu grand soin de ne point se montrer. Ils observèrent à moins de cinquante pas le passage de ces trois étrangers qui longeaient la berge. Ils les revirent

alors qu'ils revenaient sur leurs pas. Ce fut seulement dès les premières ombres du crépuscule qu'ils se hasardèrent à se rapprocher du campement.

Sans doute, à leur approche, Coupe-à-cœur donna bien quelques signes d'éveil et grogna sourdement. Mais le maréchal des logis-chef le calma, après avoir jeté un coup d'œil au dehors, et le chien vint se recoucher près de son maître.

Tout d'abord, ces indigènes s'étaient arrêtés sur la lisière du petit bois. A huit heures, il faisait déjà sombre, car le crépuscule est de courte durée sous cette latitude. Nul doute qu'ils n'eussent tous deux l'intention d'observer de plus près ce détachement en halte à l'entrée du second canal. Qu'était-il venu faire, et qui le commandait?..

Que ces cavaliers appartinssent à un régiment de spahis, ils le savaient, ayant aperçu les deux officiers pendant leur excursion en compagnie de l'ingénieur. Mais combien d'hommes comptait ce détachement, quel matériel escortait-il vers le Melrir? c'était là précisément ce qu'ils voulaient reconnaître.

Les deux indigènes franchirent donc la lisière, rampèrent entre les herbes, gagnèrent d'un arbre à l'autre. Au milieu de l'obscurité, ils purent apercevoir les tentes dressées à l'entrée du bois et les chevaux couchés sur le pâturage.

C'est à ce moment que les grognements du chien les mirent en éveil, et ils retournèrent vers les dunes, sans que leur présence eût été soupçonnée au campement.

Alors, n'ayant plus la crainte d'être entendus, ils échangèrent ces demandes et ces réponses :

« Ainsi... c'est bien lui... ce capitaine Hardigan?..

— Oui!.. celui-là même qui avait fait prisonnier Hadjar...

— Et aussi l'officier qui était sous ses ordres?..

— Son lieutenant... Je les ai reconnus...

— Comme ils t'auraient reconnu, sans doute...

— Mais toi... ils ne t'ont jamais rencontré?..

— Jamais.

— Bien !.. peut-être... sera-t-il possible... Il se présente là une occasion... dont il faut profiter... qui ne se retrouverait pas...

— Et si ce capitaine et ce lieutenant tombent entre les mains de Hadjar...

— Ils ne s'échapperont pas, eux... comme Hadjar s'est échappé du bordj...

— Ils étaient trois seulement quand nous les avons aperçus, reprit l'un des indigènes...

— Oui... mais ceux qui sont campés là-bas... ne sont pas bien nombreux, répondit l'autre.

— Quel était ce troisième?.. Ce n'est pas un officier.

— Non... quelque ingénieur de leur compagnie maudite !.. Il sera venu là avec son escorte pour visiter encore les travaux du canal... avant qu'il ne soit rempli par les eaux... Ils se dirigent vers le Melrir... et lorsqu'ils seront arrivés au chott... lorsqu'ils verront...

— Qu'ils ne peuvent plus l'inonder, s'écria le plus violent de ces deux hommes, et qu'elle ne se fera pas, leur mer Saharienne, ils s'arrêteront... ils n'iront pas plus loin... et alors quelque centaine des fidèles Touareg...

— Mais comment... les prévenir... pour qu'ils viennent à temps ?

— L'oasis de Zentig n'est qu'à une vingtaine de lieues... et si le détachement s'arrête au Melrir... et si l'on peut l'y retenir quelques jours...

— Ce n'est pas impossible... surtout maintenant qu'ils n'auront pas de raison d'aller plus loin...

— Et s'ils attendent là que les eaux du golfe se répandent à travers le chott, ils pourront creuser leur tombe en cet endroit, car ils seront tous morts avant qu'elles n'y arrivent !.. Viens, Harrig... viens !

— Oui... je te suis, Sohar ! »

Ces hommes étaient les deux Touareg qui avaient pris part à l'évasion de Hadjar : Harrig, qui avait combiné l'affaire avec le mercanti de Gabès; Sohar, le propre frère du chef touareg. Ils quittèrent alors la place et disparurent rapidement dans la direction du Melrir.

Le lendemain, une heure après le lever du soleil, le capitaine Hardigan donna le signal du départ. Les chevaux harnachés, les hommes se mirent en selle, et la petite troupe suivit dans l'ordre accoutumé la berge nord du canal.

M. François, rasé de frais et de près, occupait sa place habituelle à l'avant du convoi, et, comme le brigadier Pistache, à cheval, se tenait près de lui, tous deux causaient volontiers de choses et autres.

« Eh bien, cela va-t-il, monsieur François? demandait Pistache de ce ton de bonne humeur qui lui était habituel.

— A merveille, répondit le digne domestique de M. de Schaller...

— Cette excursion ne vous cause pas trop d'ennuis ni de fatigues ?..

— Non, brigadier... ce n'est qu'une promenade à travers un pays curieux...

— Ce chott sera bien changé, après l'inondation...

— Bien changé, en effet », répondit M. François d'une voix mesurée et doctorale.

Car ce n'était pas cet homme minutieux et méthodique qui eût mangé ses mots.

Il les goûtait et les suçait au contraire comme fait un gourmet d'une fine pastille.

« Et quand je pense, reprit Pistache, que là où nos chevaux marchent, nageront des poissons, navigueront des bateaux...

— Oui... brigadier, des poissons de toutes sortes, et des marsouins, et des dauphins, et des requins...

— Et des baleines... ajouta Pistache.

— Non... je ne le crois pas, brigadier ; sans doute, il n'y aurait pas assez d'eau pour elles...

— Oh ! monsieur François, d'après ce que nous disait notre marchef, vingt mètres de profondeur au Rharsa et vingt-cinq au Melrir !..

— Pas partout, brigadier, et il faut de l'eau à ces géants du monde sous-marin pour qu'ils puissent prendre leurs ébats et souffler à leur aise !..

— Ça souffle fort, monsieur François ?..

— A remplir les siffleries d'un haut fourneau ou les orgues de toutes les cathédrales de France ! »

Et si monsieur François fut satisfait de sa réponse si péremptoire, qui ne laissa pas d'étonner un peu ce brave Pistache, on l'admettra sans peine.

Puis il reprit, décrivant avec la main... le périmètre de la nouvelle mer :

« Et je vois déjà cette mer intérieure sillonnée de steamers ou de voiliers se livrant au grand et au petit cabotage, allant de port en port, et savez-vous quel serait mon plus vif désir, brigadier ?..

— Exprimez-le, monsieur François...

— Ce serait d'être à bord du premier bâtiment qui cinglera à travers les eaux nouvelles de ces anciens chotts algériens !.. Et je compte un peu que M. l'ingénieur aura pris passage sur ce navire, et que je ferai avec lui le tour de cette mer, créée de nos propres mains. »

En vérité, le digne M. François n'était pas éloigné de croire qu'il était quelque peu le collaborateur de son maitre, dans cette création future de la mer Saharienne.

En somme — et c'est sur ce vœu que le brigadier Pistache acheva cette intéressante conversation, — puisque l'expédition avait si bien commencé, il était permis d'espérer qu'elle finirait de même.

En se maintenant à l'allure habituelle, — deux étapes par jour, chacune de sept à huit kilomètres, — M. de Schaller comptait atteindre sous peu l'extrémité du second canal. Dès que le détachement serait arrivé au bord du Melrir, la décision serait prise de le contourner soit par la rive du nord, soit par la rive du sud. Peu importait, au surplus, puisque le projet de l'ingénieur comprenait une reconnaissance de tout son périmètre.

La première partie du canal put être franchie dans cette étape. La section partait du Rharsa pour aboutir à la petite dépression connue sous le nom d'El Asloudje entre des dunes hautes de sept à dix mètres.

Mais, avant d'atteindre le Melrir, il y avait à traverser ou à longer une certaine quantité de petits chotts qui s'échelonnaient en tous sens et fournissaient une ligne presque continue de dépressions moins profondes, entre des berges peu élevées, et que l'arrivée des eaux de la Méditerranée devait nécessairement submerger. De là, d'une tranchée à une autre, la nécessité d'un balisage, propre à indiquer leur route dans ces chotts aux bateaux de toutes sortes qui ne tarderaient pas à se montrer sur cette mer nouvelle créée par la science et la volonté des hommes. N'en avait-on pas fait autant, lors du percement du canal de Suez, dans la traversée des lacs amers, où la direction des navires ne serait pas possible sans ces indications précises?

Là encore, tout était bien avancé, l'action de puissantes machines avait creusé des tranchées profondes, jusqu'au Melrir. Que ne pourrait-on tenter demain, si la nécessité s'en faisait sentir, avec les machines actuelles, dragues gigantesques, perforateurs auxquels rien ne peut résister, transporteurs à déblais roulant sur des voies ferrées improvisées, enfin tout ce matériel formidable dont ne pouvaient se douter le commandant Roudaire et ses successeurs, et que les inventeurs et constructeurs avaient imaginés et construits, au cours des années qui s'étaient écoulées entre le commencement d'exécution du projet Roudaire,



LA RÉGION ÉTAIT DÉSERTE. (Page 132.)

celui plus avancé de la Compagnie Franco-étrangère, abandonné par celle-ci, comme on sait, et la reprise de l'affaire par la Société française de la mer Saharienne, sous la direction de M. de Schaller.

Tout ce qui avait été fait jusqu'alors était demeuré en assez bon état, selon les prévisions de l'ingénieur, qui les avait si éloquemment exposées, dans sa conférence de Gabès, en parlant des qualités essentielles de conservation de ce climat africain qui semble respecter jusqu'aux ruines ensevelies sous les sables, et exhumées il n'y a pas si longtemps. Mais, autour de ces travaux de canalisation presque, sinon tout à fait achevés, la solitude complète! Où régnait naguère le mouvement d'une foule d'ouvriers, rien que le morne silence des espaces dépeuplés, où ne se rencontrait aucun être humain, et où seuls les travaux abandonnés attestaient que l'activité, la persévérance et l'énergie humaines avaient passé par là et donné momentanément à ces régions solitaires une apparence de vie.

C'était donc une inspection dans la solitude que M. de Schaller accomplissait, avant de mener à bonne fin de nouveaux et, il avait tout lieu de le croire, définitifs projets. Cependant cette solitude, à ce moment même, était plus inquiétante, et l'ingénieur éprouvait une véritable déconvenue en ne voyant venir à sa rencontre aucun des hommes de l'équipe de Biskra, ainsi qu'il avait été convenu.

La déception était cruelle; mais, en y réfléchissant, M. de Schaller se disait qu'on ne se rend pas de Biskra au Rharsa comme de Paris à Saint-Cloud et que, dans une route aussi longue, un incident quelconque avait pu se produire, dérangeant les prévisions des calculs et modifiant les horaires. Et encore non, ce n'était pas possible, puisque l'agent lui avait télégraphié à Gabès, de Biskra, que tout s'était bien passé jusqu'à cette dernière ville et conformément aux instructions fournies à Paris même. C'était donc dans le trajet, peut-être dans la région maré-

cageuse souvent inondée et mal connue de la Farfaria, entre Biskra et la région du Melrir où il allait bientôt arriver, que quelque chose d'inattendu avait dû arrêter en route ceux qu'il y croyait trouver. Une fois lancé dans le champ des hypothèses, on n'en sort pas. L'une succède à l'autre avec une continuité obsédante, et elles travaillaient, en ce moment, l'imagination de M. de Schaller, sans lui fournir la moindre explication à peu près plausible ou même vraisemblable. Insensiblement, sa surprise et sa déconvenue se changeaient en réelle inquiétude, et la fin de l'étape arriva sans modifier sa physionomie morose. Aussi le capitaine Hardigan jugea-t-il prudent d'éclairer la route.

Par son ordre, le maréchal des logis-chef dut se porter, avec quelques cavaliers, à un ou deux kilomètres de chaque côté du canal, tandis que le reste du détachement continuait sa marche.

La région était déserte ou, plus exactement, il semblait qu'elle eût été récemment désertée. A la fin de la seconde étape, le détachement fit halte pour la nuit, à l'extrémité du petit chott. L'endroit était absolument dénudé; aucune oasis à proximité. Jusqu'ici, jamais les campements n'avaient été établis dans des conditions aussi insuffisantes. Pas d'arbres, pas de pâturages. Rien que ce reg où le sable se mêle au gravier, sans aucune pointe de verdure à l'affleurement du sol. Mais le convoi portait assez de fourrage pour assurer la nourriture des montures. D'ailleurs, sur les bords du Melrir, la petite troupe, allant d'oasis en oasis, trouverait aisément à se ravitailler.

Heureusement, à défaut d'oueds, plusieurs « ras » ou sources coulaient, auxquelles hommes et bêtes purent se désaltérer; on aurait cru qu'ils allaient les épuiser, tant avait été dévorante la chaleur de cette journée.

La nuit fut tranquille, très claire aussi, une nuit de pleine lune, sous un ciel fourmillant d'étoiles; comme toujours, les approches avaient été surveillées. D'ailleurs, en terrain découvert, ni Sohar, ni Harrig n'auraient pu rôder autour du campement sans être

aperçus. Ils ne s'y fussent point exposés, et il entrait dans leur projet, sans doute, que l'ingénieur, le capitaine Hardigan et ses spahis fussent engagés plus avant dans la partie algérienne des chotts.

Le lendemain, dès la première heure, le campement fut levé. M. de Schaller avait grande hâte d'atteindre l'extrémité du canal. Là était ouverte la tranchée qui amènerait les eaux du golfe de Gabès au chott Melrir.

Mais, toujours pas de trace de l'équipe partie de Biskra, et dont l'absence restait un mystère. Que lui était-il advenu? M. de Schaller se perdait en suppositions. Arrivé au lieu de la rencontre strictement fixé, il n'y trouvait aucun de ceux qu'il attendait, et dont l'absence lui paraissait grosse de menaces.

« Il s'est évidemment passé quelque chose de grave! ne cessait-il de répéter.

— Je le crains, avouait à son tour le capitaine Hardigan. Tâchons d'arriver au Melrir avant la nuit. »

La halte de midi fut courte. On ne détela point les chariots, on ne débrida pas les chevaux, — le temps seulement de prendre quelque nourriture. On aurait tout loisir de se reposer après cette dernière étape.

Bref, le détachement fit telle diligence, sans avoir jamais rencontré personne sur sa route, que, vers quatre heures du soir, apparurent les hauteurs qui encadrent le chott de ce côté. Sur la droite, au kilomètre 347, se trouvait le dernier chantier de la Compagnie à la fin des travaux, puis à partir de ce point il n'y avait plus que la traversée du chott Melrir et de son entrée, le chott Sellem, pour retrouver les cotes élevées.

Ainsi que l'observa le lieutenant Villette, pas une fumée ne s'élevait à l'horizon, et aucun bruit ne se faisait entendre.

Les chevaux furent vigoureusement poussés, et, comme le chien prenait les devants, Nicol ne put empêcher son cheval de se lancer sur les traces de Coupe-à-cœur.

D'ailleurs, tous prirent le galop, et ce fut au milieu d'un nuage de poussière que les spahis firent halte au débouché du canal. Là, pas plus qu'au Rharsa, aucune trace de l'arrivée de l'équipe qui devait venir de Biskra, et quelles furent la surprise, la stupéfaction de l'ingénieur et de ses compagnons, en voyant le chantier bouleversé, la tranchée comblée en partie, tout passage fermé par un barrage de sable, et, par conséquent, l'impossibilité matérielle, pour les eaux, de se déverser dans les profondeurs du Melrir, sans une réorganisation complète des travaux sur ce point!

X

AU KILOMÈTRE 347.

Il avait été question d'appeler Roudaire-Ville le point où aboutissait le second canal sur le Melrir. Puis, comme le canal, en somme, avait pour terminus réel le bord occidental du chott Melrir, on avait pensé à remplacer son nom de ce côté par celui du Président de la Compagnie Franco-étrangère, et à réserver celui de Roudaire pour le port à établir du côté de Mraïer ou de Sétil, en connection avec le Transsaharien ou une ligne ferrée s'y rattachant. Enfin, comme son nom avait été donné à la crique du Rharsa, l'habitude s'était conservée d'appeler ce point le kilomètre 347.

De cette tranchée de la dernière section, il ne restait plus vestige. Les sables y étaient amoncelés dans toute sa largeur et sur une étendue de plus de cent mètres. Que le creusement n'eût pas été entièrement terminé en cet endroit, c'était admissible. Mais, à cette époque, — et M. de Schaller ne l'ignorait point, — c'est tout au plus si un bourrelet de médiocre épaisseur aurait dû barrer l'extrémité du canal, et quelques jours auraient suffi pour l'éventrer. Évidemment des troupes de nomades endoctrinées, fanatisées, avaient passé par là et avaient ravagé et détruit, en une journée peut-être, ce que le temps avait si bien épargné.

Immobile sur un étroit plateau qui dominait le canal à sa jonction avec le chott, muet, les deux officiers près de lui, tandis que le détachement stationnait au pied de la dune, l'ingé-

nieur, ne pouvant en croire ses yeux, contemplait mélancoliquement tout ce désastre.

« Il ne manque pas de nomades dans le pays qui ont pu faire le coup... dit le capitaine Hardigan, que ce soient des tribus soulevées par leurs chefs, des Touareg ou autres venus des oasis du Melrir ! Ces détrousseurs de caravanes, enragés contre la mer Saharienne, se sont certainement portés en masse contre le chantier du kilomètre 347... Il aurait fallu que la contrée fût jour et nuit surveillée par les Maghzen, pour empêcher les agressions des nomades. »

Ces Maghzen, dont parlait le capitaine Hardigan, forment un complément de l'armée régulière d'Afrique. Ce sont des spahis et des zambas chargés de la police intérieure et des répressions sommaires. On les choisit parmi les hommes intelligents et de bonne volonté, qui, pour une raison quelconque, ne tiennent pas à rester dans leur tribu. Le burnous bleu est leur signe distinctif, tandis que les cheiks ont le burnous brun et que le burnous rouge appartient à l'uniforme des spahis et est aussi l'insigne d'investiture des grands chefs. On trouve des escouades de Maghzen dans les bourgades importantes du Djerid. Mais c'est tout un régiment qui aurait dû être organisé pour se transporter d'une section à l'autre pendant la durée des travaux, en prévision d'un soulèvement possible des indigènes, dont on connaissait les sentiments hostiles. Lorsque la nouvelle mer serait en exploitation, lorsque des navires sillonneraient les chotts inondés, ces hostilités seraient moins à craindre. Mais, jusque-là, il importait que le pays fût soumis à une surveillance rigoureuse. Les attaques dont ce terminus du canal venait d'être l'objet pourraient se produire ailleurs, si l'autorité militaire n'y apportait bon ordre.

En ce moment, l'ingénieur et les deux officiers tenaient conseil. Que devaient-ils faire ? En premier lieu, se mettre à la recherche des hommes composant l'équipe venue du Nord. Comment s'y prendre ? De quel côté diriger les recherches ? C'était, cependant,

d'une importance capitale; il fallait, disait M. de Schaller, les retrouver d'abord, si possible, et sans retard, car, dans ces circonstances, leur absence au rendez-vous devenait de plus en plus inquiétante, et après on verrait. En ramenant ces hommes, ouvriers et contre-maîtres, les dégâts seraient réparables en temps opportun, du moins il le croyait.

« A la condition de les protéger, dit le capitaine Hardigan, et ce n'est pas avec mes quelques spahis que je pourrais accomplir cette besogne : veiller sur eux, en admettant qu'on les retrouve, et les préserver contre de grosses bandes de pillards!..

— Aussi, mon capitaine, dit le lieutenant Villette, nous faut-il absolument du renfort, et l'aller quérir au plus près...

— Et le plus près, ce serait Biskra », déclara le capitaine Hardigan.

En effet, cette ville est située dans le nord-ouest du Melrir, à l'entrée du grand désert et de la plaine du Ziban. Elle appartient à la province de Constantine depuis 1845, époque à laquelle les Algériens l'occupèrent. Longtemps le point le plus avancé dans le Sahara que possédât la France, elle comptait quelques milliers d'habitants et un bureau militaire. Sa garnison pourrait donc fournir, provisoirement du moins, un contingent qui, joint aux quelques spahis du capitaine Hardigan, serait à même de protéger efficacement les ouvriers, si l'on parvenait à les ramener au chantier.

Donc, en faisant diligence, quelques jours suffiraient pour gagner Biskra, beaucoup plus rapprochée que Tozeur et à égale distance de Nefta. Mais ces deux localités n'auraient pu fournir les mêmes renforts que Biskra et, d'ailleurs, en prenant ce parti, on avait la chance de rencontrer Pointar.

« Eh, fit observer l'ingénieur, à quoi servirait de défendre les travaux si les bras manquent pour les rétablir?.. Ce qu'il importerait, c'est de savoir dans quelles conditions les ouvriers ont été dispersés et où ils se sont réfugiés en fuyant Goléah...

18

— Sans doute, ajouta le lieutenant Villette, mais ici... personne pour nous renseigner!.. Peut-être, en battant la campagne, retrouverions-nous quelques indigènes qui pourraient, s'ils le voulaient, nous fournir des renseignements...

— En tout cas, reprit le capitaine Hardigan, il ne s'agit plus de continuer la reconnaissance du Melrir, il faut décider si nous irons à Biskra ou si nous retournerons à Gabès. »

M. de Schaller se montrait fort perplexe. Une éventualité se présentait qui n'avait pu être prévue; et, ce qui s'imposait et dans le délai le plus court, c'était la réfection du canal, et les mesures à prendre pour le mettre à l'abri de toute nouvelle attaque. Mais, comment songer à cela, avant de se mettre à la recherche du personnel ouvrier, dont l'absence l'avait si vivement ému dès son arrivée au deuxième canal!

Quant à la raison qui avait poussé les indigènes de cette région à bouleverser les travaux, nul doute que ce ne fût le mécontentement provoqué par la prochaine inondation des chotts algériens. Et qui sait s'il n'en résulterait pas un soulèvement général des tribus du Djerid, et si la sécurité serait jamais assurée sur ce parcours de quatre cents kilomètres entre le fond du Melrir et le seuil de Gabès?..

« Dans tous les cas, dit alors le capitaine Hardigan, et quelque parti que nous prenions, campons en cet endroit, et demain on se remettra en route. »

Il n'y avait rien de mieux à faire. Après une étape assez fatigante sous un ciel de feu, la halte s'imposait jusqu'au matin. Ordre fut donc donné de dresser les tentes, de disposer le convoi, de laisser liberté aux chevaux à travers le pâturage de l'oasis, en se gardant comme d'habitude. Il ne semblait pas, d'ailleurs, que le détachement fût menacé de quelque danger. L'attaque du chantier devait remonter à plusieurs jours. En somme, l'oasis de Goléah et ses environs paraissaient absolument déserts.

Tandis que l'ingénieur et les deux officiers s'entretenaient à ce

sujet, ainsi que cela vient d'être dit, le maréchal des logis-chef et deux spahis s'étaient dirigés vers l'intérieur de l'oasis. Coupe-à-cœur accompagnait son maître. Il allait, furetant du nez sous les herbes, et son attention ne semblait pas éveillée, lorsque, soudain, il s'arrêta, redressa la tête, dans l'attitude d'un chien qui tombe en arrêt.

Était-ce quelque gibier courant à travers le bois et que Coupe-à-cœur avait senti?.. Quelque fauve, lion ou panthère, prêt à bondir?..

Le maréchal des logis-chef ne s'y trompa pas. A la façon d'aboyer de l'intelligent animal, il comprenait ce que celui-ci voulait dire.

« Il y a quelques rôdeurs par là, déclara-t-il, et si l'on pouvait en pincer un!.. »

Coupe-à-cœur allait s'élancer, mais son maître le retint. Si un indigène venait de ce côté, il ne fallait pas le mettre en fuite. Il avait dû, d'ailleurs, entendre les aboiements du chien, et peut-être ne cherchait-il pas à se cacher...

Nicol ne tarda point à être fixé sur ce point. Un homme, un Arabe s'avançait entre les arbres, observant à droite, à gauche, sans s'inquiéter d'être vu ou non. Et, dès qu'il aperçut les trois hommes, il alla vers eux d'un pas tranquille.

C'était un indigène, âgé de trente à trente-cinq ans, vêtu comme ces ouvriers de la basse Algérie, embauchés ici ou là, au hasard des travaux, ou au temps des moissons, et Nicol se dit que de cette rencontre son capitaine pourrait peut-être tirer profit. Il était bien décidé à lui amener cet indigène de gré ou de force, lorsque celui-ci, le devançant, demanda :

« Il y a des Français par ici?..

— Oui... un détachement de spahis, répondit le maréchal des logis-chef.

— Conduisez-moi au commandant! » se contenta de dire l'Arabe.

Nicol, précédé de Coupe-à-cœur, qui poussait quelques sourds grognements, revint donc sur la lisière de l'oasis. Les deux

spahis marchaient derrière. Mais l'indigène ne manifestait aucune intention de s'enfuir.

Dès qu'il eut franchi le dernier rang d'arbres, il fut aperçu du lieutenant Villette, qui s'écria :

« Enfin... quelqu'un !..

— Tiens ! dit le capitaine, ce chanceux de Nicol a fait une bonne rencontre...

— En effet, ajouta M. de Schaller, et peut-être cet homme pourra-t-il nous apprendre ?.. »

Un instant après, l'Arabe était en présence de l'ingénieur, et les spahis se formaient en groupe autour de leurs officiers.

Nicol raconta alors dans quelles conditions il avait trouvé cet homme... L'Arabe errait à travers le bois et, dès qu'il avait aperçu le marchef et ses compagnons, il était venu à eux. Cependant, Nicol crut devoir ajouter que le nouveau venu lui paraissait suspect et qu'il croyait devoir faire part à ses chefs de son impression. Le capitaine procéda immédiatement à l'interrogatoire du survenant volontaire :

« Qui es-tu ?.. » lui demanda-t-il en français.

Et l'indigène de répondre assez correctement dans la même langue :

« Un originaire de Tozeur.

— Tu te nommes ?..

— Mézaki.

— D'où venais-tu ?..

— De là-bas, d'El Zeribet. »

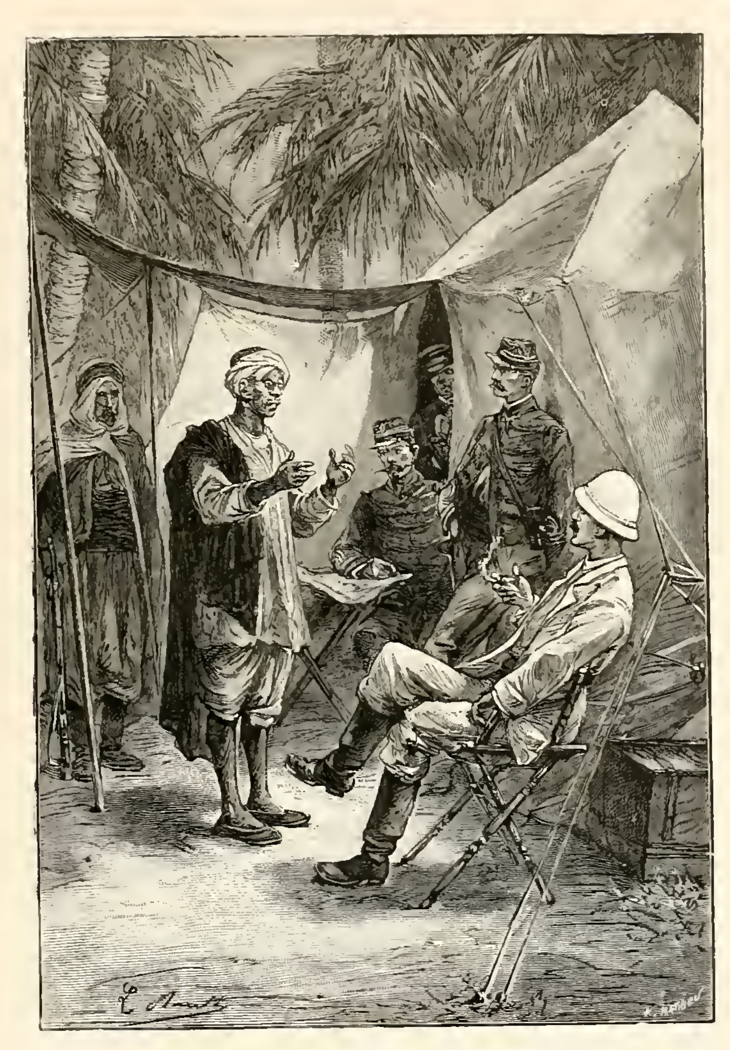
Ce nom était celui d'une oasis algérienne située à quarante-cinq kilomètres du chott, sur un oued du même nom.

« Et que venais-tu faire ?..

— Voir ce qui se passait par ici.

— Pourquoi ? Étais-tu donc un ouvrier de la Société ?.. demanda vivement M. de Schaller.

— Oui, autrefois, et depuis de longues années, je gardais les



« Et Pointar, est-il avec eux?.. » (Page 144.)

travaux par ici. Aussi le chef Pointar m'a-t-il pris avec lui dès son arrivée. »

Ainsi s'appelait, en effet, le conducteur des Ponts et Chaussées attaché à la Société qui avait amené l'équipe attendue de Biskra, et dont l'absence inquiétait si vivement l'ingénieur. Enfin, il allait en avoir des nouvelles !

Puis, cet indigène d'ajouter :

« Et je vous connais bien, monsieur l'Ingénieur, car je vous ai vu plus d'une fois, lorsque vous veniez dans la région. »

Il n'y avait pas à mettre en doute ce que disait Mézaki, il était un de ces nombreux Arabes que la Compagnie avait employés autrefois au creusement du canal entre le Rharsa et le Melrir et que les agents de la nouvelle Société de la mer Saharienne s'efforçaient soigneusement de recruter. C'était un homme vigoureux, ayant cette physionomie calme, qui est propre à tous ceux de sa race; mais un regard vif, un regard de feu sortait de son œil noir.

« Eh bien... où sont tes camarades qui devaient s'installer au chantier?.. demanda M. de Schaller.

— Là-bas... du côté de Zéribet, répondit l'indigène, en tendant son bras vers le nord. Il y en a une centaine à l'oasis de Gizeb...

— Et pourquoi sont-ils partis?.. Est-ce que leur campement a été attaqué?..

— Oui... par une bande de Berbères... »

Ces indigènes, berbères ou d'origine berbère, occupent le pays de l'Icham, région comprise entre le Touat au nord, Tombouctou au sud, le Niger à l'ouest, le Fezzan à l'est. Leurs tribus sont nombreuses, Arzchers, Ahaggars, Mahingas, Thagimas, presque toujours en lutte avec les Arabes, et principalement les Chaambas algériens, leurs plus grands ennemis.

Mézaki raconta alors ce qui s'était passé, au chantier, une huitaine de jours avant.

Plusieurs centaines de nomades, soulevés par leurs chefs, s'étaient jetés sur les travailleurs au moment de leur arrivée au chantier. De leur métier, conducteurs de caravanes, ils ne pourraient plus l'exercer, lorsque la marine marchande ferait tout le trafic intérieur de l'Algérie et de la Tunisie par la mer Saharienne. De là, accord de ces diverses tribus, devant la reprise des travaux, pour détruire le canal qui devait amener les eaux de la Petite-Syrte. L'équipe de Pointar n'était pas en

force pour résister à une attaque inattendue. Presque aussitôt dispersés, les ouvriers ne purent éviter d'être massacrés qu'en gagnant le nord du Djerid. Revenir vers le Rharsa, puis vers les oasis de Nefta ou de Tozeur leur avait paru dangereux, les assaillants pouvant leur en couper la route, et c'était du côté de Zéribet qu'ils avaient cherché refuge. Après leur départ, les pillards et leurs complices avaient détruit le chantier, incendié l'oasis, bouleversé les travaux avec l'aide des nomades, joints à eux pour cette œuvre de destruction. Et, une fois que la tranchée eut été comblée, lorsqu'il ne resta plus rien du talus, lorsque le débouché du canal sur le Melrir eut été entièrement obstrué, les nomades disparurent aussi soudainement qu'ils étaient venus. Assurément, si le second canal, entre le Rharsa et le Melrir n'était pas gardé par des forces suffisantes, il serait exposé à des agressions de ce genre.

« Oui... dit l'ingénieur, lorsque l'Arabe eut achevé son récit, il importe que l'autorité militaire prenne des mesures pour protéger les chantiers à la reprise des travaux... Après, la mer Saharienne saura se défendre toute seule ! »

Le capitaine Hardigan posa alors diverses questions à Mézaki :

« De combien d'hommes était composée cette bande de malandrins ?..

— De quatre à cinq cents environ, répondit l'Arabe.

— Et sait-on de quel côté ils se sont retirés ?

— Vers le sud, affirma Mézaki.

— Et l'on ne dit pas que les Touareg aient pris part à cette affaire ?..

— Non... des Berbères seulement.

— Le chef Hadjar n'a pas reparu dans le pays ?..

— Et comment l'aurait-il pu, répondit Mézaki, puisque voilà trois mois qu'il a été fait prisonnier et qu'il est enfermé dans le bordj de Gabès. »

Ainsi cet indigène ne savait rien de l'évasion de Hadjar, et ce ne

serait pas par lui que l'on pourrait apprendre si le fugitif avait été revu dans la région. Mais ce qu'il devait être en mesure de dire, c'était ce qui concernait les ouvriers de Pointar, et, à la question que l'ingénieur lui posa à ce sujet, Mézaki répondit :

« Je le répète, ils se sont enfuis dans le nord, du côté de Zeribet...

— Et Pointar, est-il avec eux ?.. demanda M. de Schaller.

— Il ne les a point quittés, répondit l'indigène, et les contremaitres y sont aussi.

— Où, en ce moment ?

— A l'oasis de Gizeb...

— Éloignée ?..

— D'une vingtaine de kilomètres du Melrir...

— Et tu pourrais aller les prévenir que nous sommes arrivés au chantier de Goléah avec quelques spahis ?.. demanda le capitaine Hardigan.

— Je le peux, si vous le voulez, répondit Mézaki, mais, si je vais seul, peut-être le chef Pointar hésitera-t-il...

— Nous allons délibérer, » conclut le capitaine, après avoir fait donner quelque nourriture à l'indigène, qui paraissait avoir grand besoin de manger et de se reposer.

L'ingénieur et les deux officiers conférèrent à l'écart.

Il ne leur parut point qu'il y eût à suspecter la véracité de cet Arabe qui connaissait évidemment Pointar et avait aussi reconnu M. de Schaller. Nul doute qu'il ne fût un des ouvriers embauchés sur la section.

Or, dans les circonstances actuelles, ce qu'il y avait de plus urgent, c'était, on l'a dit, de retrouver Pointar et de réunir les deux expéditions. En outre, le commandant militaire de Biskra, prévenu, serait prié d'envoyer du renfort et on pourrait peut-être remettre les équipes au travail.

« Je le répète, disait l'ingénieur, après l'inondation des chotts, il n'y aura plus rien à craindre. Mais, avant tout, il faut rétablir la tran-

chée du canal, et, pour cela, ramener les ouvriers disparus. »

En résumé, voici à quel parti s'arrêtèrent l'ingénieur et le capitaine Hardigan, en tenant compte des circonstances.

Il n'y avait plus rien à craindre de la bande des Berbères, au dire même de Mézaki, laquelle s'était retirée vers le sud-ouest du Melrir. On ne courait donc plus aucun risque au kilomètre 347 et le mieux serait d'y installer un campement en attendant le retour des ouvriers. Le lieutenant Villette, le maréchal des logis-chef Nicol et tous les hommes disponibles accompagneraient Mézaki jusqu'à l'oasis de Gizeb où le chef Pointar et son équipe se trouvaient actuellement, disait-il. En cette partie de la région, traversée par les caravanes, exposée par là même aux agressions des pillards, ce n'était que prudence. En partant le lendemain dès la pointe du jour, le lieutenant comptait atteindre l'oasis dans la matinée et, en repartant dans l'après-midi, regagner avant la nuit le chantier. Probablement Pointar y reviendrait avec l'officier qui mettrait un cheval à sa disposition. Quant aux ouvriers, ils suivraient par étapes et seraient dans quarante-huit heures rassemblés sur la section, s'ils pouvaient partir le lendemain, et le travail reprendrait aussitôt.

Le voyage d'exploration autour du Melrir était donc momentanément suspendu.

Telles furent les dispositions arrêtées d'un commun accord entre l'ingénieur et le capitaine Hardigan. Mézaki n'y fit aucune objection, approuvant fort l'envoi du lieutenant Villette et des cavaliers à l'oasis de Gizeb. Il assurait que les ouvriers n'hésiteraient pas à revenir au chantier dès qu'ils connaîtraient la présence de l'ingénieur et du capitaine. On verrait, d'ailleurs, s'il ne conviendrait pas d'y appeler un fort détachement de Maghzen de Biskra, qui garderait le chantier jusqu'au jour où les premières eaux du golfe de Gabès inonderaient le Melrir.

XI

UNE EXCURSION DE DOUZE HEURES.

A sept heures du matin, le lieutenant Villette et ses hommes quittaient le campement. La journée s'annonçait lourde et chaude, avec menace d'orage, un de ces violents météores qui assaillent souvent les plaines du Djerid. Mais il n'y avait pas de temps à perdre, et M. de Schaller, avec raison, tenait à retrouver Pointar et son personnel.

Il va sans dire que le marchef montait Va-d'l'avant, et que Va-d'l'avant était accompagné de Coupe-à-cœur.

Au départ, les spahis avaient chargé sur leurs chevaux des vivres pour la journée, et, d'ailleurs, sans pousser jusqu'à Zeribet, à l'oasis de Gizeb la nourriture eût été assurée.

En attendant le retour du lieutenant Villette, l'ingénieur et le capitaine Hardigan commenceraient à organiser le campement avec le concours du brigadier Pistache, de M. François, des quatre spahis ne faisant pas partie de l'escorte du lieutenant Villette et des conducteurs de chariots. Les pâturages de l'oasis étaient abondamment pourvus d'herbe et arrosés par un petit oued qui se déversait dans le chott.

L'excursion du lieutenant Villette ne devait durer qu'une douzaine d'heures. En effet, la distance comprise entre le kilomètre 347 et Gizeb ne dépassait pas vingt kilomètres. Sans trop presser les chevaux, cette distance pourrait être franchie dans la matinée. Puis, après une halte de deux heures, l'après-midi suffirait à ramener le détachement avec Pointar, le chef du chantier.

Un cheval avait été donné à Mézaki, et l'on vit qu'il était bon cavalier, comme le sont tous les Arabes. Il trottait en tête, près du lieutenant et du maréchal des logis-chef, en direction du nord-est qu'il prit dès que l'oasis eut été laissée en arrière.

Une longue plaine semée çà et là de maigres bouquets d'arbres, et que sillonnait le ruisseau, s'étendait à perte de vue. C'était bien l'« outtâ » algérienne dans toute son aridité. A peine quelques touffes jaunâtres de drif émergeaient de ce sol surchauffé, où les grains de sable brillaient comme des gemmes sous les rayons du soleil.

Cette portion du Djerid était entièrement déserte. Aucune caravane ne la traversait alors pour gagner quelque importante ville saharienne, Ouargla ou Touggourt sur la limite du désert. Nulle harde de ruminants ne venait se plonger dans les eaux de l'oued. Ce que faisait précisément Coupe-à-cœur, sur lequel Va-d'l'avant jetait des regards d'envie lorsqu'il le voyait bondir tout ruisselant de gouttelettes.

C'était la rive gauche de ce cours d'eau que remontait la petite troupe. Et, à une question posée par l'officier, Mézaki avait répondu :

« Oui... nous suivrons l'oued jusqu'à l'oasis de Gizeb, qu'il traverse dans toute sa longueur...

— Est-ce que cette oasis est habitée ?..

— Non, répondit l'indigène. Aussi, en quittant la bourgade de Zeribet, avons-nous dû emporter des vivres, puisqu'il ne restait plus rien au chantier de Goléah...

— Ainsi, dit le lieutenant Villette, l'intention de Pointar, votre chef, était bien de revenir sur la section au rendez-vous donné par l'ingénieur...

— Sans doute, déclara Mézaki, et j'étais venu m'assurer si les Berbères l'avaient ou non abandonnée...

— Tu es certain, alors, que nous retrouverons l'équipe à Gizeb...

— Oui... là où je l'ai laissée, et où il est convenu que Pointar doit m'attendre... En pressant nos chevaux, nous serons arrivés dans deux heures. »

Hâter la marche n'était guère possible par cette accablante chaleur et le maréchal des logis-chef en fit l'observation. Du reste, même à une allure modérée, l'oasis serait atteinte pour midi, et, après un repos de quelques heures, le lieutenant aurait regagné Goléah avant la nuit.

Il est vrai, à mesure que montait le soleil, à travers les buées chaudes de l'horizon, la chaleur devenait de plus en plus intense et les poumons ne respiraient qu'un air embrasé.

« De par tous les diables, mon lieutenant, répétait le marchef, je ne crois pas avoir jamais eu si chaud depuis que je suis africain!.. C'est du feu qu'on respire et l'eau qu'on avalerait se mettrait à vous bouillir dans l'estomac!.. Et encore, si, comme Coupe-à-cœur, on pouvait se soulager en tirant la langue!.. Le voyez-vous avec sa loque rouge qui lui pend jusqu'au poitrail...

— Faites-en autant, maréchal des logis, répondit en souriant le lieutenant Villette, faites-le, bien que ce ne soit pas d'ordonnance!..

— Ouf!.. je n'en aurais que plus chaud, répliqua Nicol. Mieux vaudrait fermer la bouche et s'interdire de respirer!.. Mais le moyen!..

— Certainement, observa le lieutenant, cette journée ne finira pas sans que l'orage ait éclaté...

— Je le pense », répondit Mézaki, lequel, en qualité d'indigène, souffrait moins de ces températures excessives si fréquentes au désert.

Et il ajouta :

« Peut-être serons-nous auparavant à Gizeb... Là... on trouvera l'abri de l'oasis et nous pourrons laisser passer l'orage...

— C'est à souhaiter, reprit le lieutenant. A peine si les

gros nuages commencent à déborder dans le nord, et jusqu'ici le vent ne se fait point sentir.

— Eh, mon lieutenant, s'écria le maréchal des logis-chef, ces orages d'Afrique, ça n'a guère besoin de vent, et ça marche tout seul comme les paquebots de Marseille à Tunis !.. à croire qu'ils ont une machine dans le ventre ! »

Quelle que fût l'ardeur de la température et quelque fatigue qu'il dût en résulter, le lieutenant Villette pressait la marche. Il avait hâte d'avoir achevé cette étape — une étape de vingt kilomètres, sans arrêt à travers cette plaine sans abri. Il espérait devancer l'orage, qui aurait tout le temps de se déchaîner pendant la halte de Gizeb. Ses spahis s'y reposeraient, ils se referaient avec les provisions emportées dans leur sac-musette. Puis, la grande chaleur méridienne passée, ils se remettraient en route vers quatre heures de l'après-midi, et, avant le crépuscule, ils seraient de retour au campement.

Cependant, les chevaux souffrirent tellement durant cette étape que leurs cavaliers ne purent les maintenir à l'allure du trot. L'air devenait irrespirable sous l'influence de cet orage menaçant. Ces nuages, qui auraient pu voiler le soleil, épais et lourds, ne montaient qu'avec une extrême lenteur, et le lieutenant aurait certainement atteint l'oasis bien avant qu'ils eussent envahi le ciel jusqu'au zénith. Là-bas, derrière l'horizon, ils n'échangeaient pas encore leurs décharges électriques et l'oreille n'entendait point les roulements lointains du tonnerre...

On allait, on allait toujours, et la plaine, brûlée de soleil, restait déserte, comme elle paraissait être sans fin.

« Eh ! l'Arbico, répétait le maréchal des logis-chef, en interpellant le guide, mais on ne l'aperçoit pas ta satanée oasis ?.. Bien sûr, elle est là-haut, au milieu de ces nuages, et nous ne la verrons qu'au moment où ils crèveront sur nous...

— Tu ne t'es pas trompé de direction ?.. demanda le lieutenant Villette à Mézaki.

— Non, répondit l'indigène, et l'on ne peut se tromper, puisqu'il n'y a qu'à remonter l'oued jusqu'à Gizeb...

— Nous devrions maintenant l'avoir en vue, puisque rien ne gêne le regard... observa l'officier.

— Voici », se contenta de répondre Mézaki, en tendant la main vers l'horizon.

En effet, quelques massifs se dessinaient alors à la distance d'une lieue. C'étaient les premiers arbres de l'oasis et en un temps de galop la petite troupe en aurait atteint la lisière. Mais demander aux chevaux ce dernier effort, c'était impossible, et Va-d'l'avant lui-même eût mérité d'être appelé « Va-d'l'arrière », quelle que fût son endurance, tant il se traînait lourdement sur le sol.

Aussi était-il près de onze heures lorsque le lieutenant dépassa la lisière de l'oasis.

Ce qui pouvait paraître assez étonnant, c'est que la petite troupe n'eût pas été aperçue, et de loin, sur cette plaine, par le chef de chantier et ses compagnons, lesquels, au dire de Mézaki, devaient l'attendre à Gizeb. Et, comme le lieutenant en faisait la remarque :

« Est-ce qu'ils ne seraient plus là ? répondit l'Arabe, qui feignit tout au moins la surprise.

— Et pourquoi n'y seraient-ils plus ?.. demanda l'officier.

— C'est ce que je ne m'explique pas, déclara Mézaki. Ils y étaient encore hier... Peut-être, après tout, par crainte de l'orage, auront-ils cherché refuge au milieu de l'oasis !.. Mais je saurai bien les y retrouver...

— En attendant, mon lieutenant, dit le maréchal des logis-chef, je crois qu'il sera bon de laisser souffler nos hommes...

— Halte ! » commanda l'officier.

A cent pas de là s'ouvrait une sorte de clairière entourée de hauts palmiers où les chevaux pourraient se refaire. Il n'y avait point à craindre qu'ils voulussent en sortir et, quant à l'eau, elle

leur serait abondamment fournie par l'oued qui la limitait sur l'un de ses côtés. De là, il se dirigeait vers le nord-est et contournait l'oasis en direction de Zeribet.

Après s'être occupés de leurs montures, les cavaliers s'occupèrent d'eux-mêmes et prirent leur part du seul repas qu'ils dussent faire à Gizeb.

Entre temps, Mézaki, remontant la rive droite de l'oued, s'était éloigné de quelques centaines de pas en compagnie du maréchal des logis-chef, que devançait Coupe-à-cœur. A en croire l'Arabe, l'équipe de Pointar devait s'être établie dans le voisinage, en attendant son retour.

« Et c'est bien ici que tu as quitté tes camarades ?..

— Ici, répondit Mézaki. Nous étions à Gizeb depuis quelques jours et, à moins qu'ils n'aient été forcés de regagner Zeribet ?..

— Mille diables ! déclara Nicol, s'il fallait nous trimbaler jusque-là !..

— Non, je l'espère, répondit Mézaki, et le chef Pointar ne peut être loin...

— En tout cas, dit le marchef, revenons au campement... Le lieutenant serait inquiet si notre absence se prolongeait... et allons manger... Après, on parcourra l'oasis et, si l'équipe y est encore, on saura bien mettre la main dessus... »

Puis, s'adressant à son chien :

« Tu ne sens rien, Coupe-à-cœur ?.. »

L'animal se redressa à la voix de son maître qui répétait :

« Cherche... cherche... »

Le chien se contenta de gambader, et rien n'indiquait qu'il fût tombé sur une piste quelconque. Puis, sa gueule s'ouvrit en un long bâillement sur la signification duquel le marchef ne pouvait se tromper.

« Oui... compris, dit-il, tu meurs de faim, et tu mangerais volontiers un morceau... et moi aussi... J'ai l'estomac dans les talons et je finirais par marcher dessus !.. C'est égal, je m'étonne,

si Pointar et ses hommes ont campé par ici, que Coupe-à-cœur n'en ait pas retrouvé quelque trace ?.. »

L'Arabe et lui, redescendant la berge de l'oued, revinrent sur leurs pas. Lorsque le lieutenant Villette fut mis au courant, il ne parut pas moins surpris que ne l'avait été Nicol.

« Mais enfin, demanda-t-il à Mézaki, tu es sûr de ne point avoir fait erreur ?..

— Non... puisque j'ai suivi, pour venir de ce que vous appelez le kilomètre 347, la même route que j'avais prise pour y aller...

— Et c'est bien ici l'oasis de Gizeb ?..

— Oui... Gizeb, affirma l'Arabe, et, en longeant l'oued qui descend vers le Melrir, je ne pouvais me tromper...

— Alors... où seraient Pointar et son équipe ?..

— Dans une autre partie des bois, car je ne comprendrais pas qu'ils fussent retournés à Zeribet...

— Dans une heure, conclut le lieutenant Villette, nous parcourrons l'oasis... »

Mézaki alla tirer de sa musette les vivres qu'il avait apportés, puis, s'étant assis à l'écart sur le bord de l'oued, il se mit à manger.

Le lieutenant et le maréchal des logis-chef, tous deux accotés au pied d'un dattier, prirent leur repas en commun, tandis que le chien guettait les morceaux que lui jetait son maître.

« C'est pourtant singulier, répétait Nicol, que nous n'ayons encore aperçu personne, ni relevé aucun vestige de campement...

— Et Coupe-à-cœur n'a rien senti ?.. demanda l'officier.

— Rien...

— Dites-moi, Nicol, reprit le lieutenant en regardant du côté de l'Arabe, est-ce qu'il y aurait quelque raison de suspecter ce Mézaki ?..

— Ma foi... mon lieutenant, on ne sait d'où il vient ni qui il est que par lui... Au premier abord, je me suis défié de lui, et je n'ai pas caché ma pensée. Mais... jusqu'ici... je n'ai pas remarqué



L'OFFICIER ET SES HOMMES S'ENGAGÈRENT SOUS LES ARBRES. (Page 154.)

qu'il y eût lieu de se défier... Et, d'ailleurs, quel intérêt aurait-il eu à nous tromper ?.. Et pourquoi nous eût-il amenés à Gizeb... si le chef Pointar et ses hommes n'y ont jamais mis le pied?.. Je sais bien... avec ces diables d'Arbicos... on n'est jamais sûr... Enfin... c'est de lui-même qu'il est venu dès notre arrivée à Goléah. Ce n'est pas douteux qu'il a reconnu l'ingénieur pour l'avoir déjà vu... Tout donne à croire qu'il était un des Arabes embauchés par la Compagnie !.. »

Le lieutenant Villette laissait parler Nicol, dont l'argumentation paraissait plausible en somme... Et cependant, d'avoir trouvé déserte cette oasis de Gizeb, alors que, d'après l'Arabe, de nombreux ouvriers y étaient réunis... cela devait sembler au moins singulier. Si, hier encore, Pointar y était avec une partie de son personnel, en attendant Mézaki, comment n'avait-il pas guetté son retour ?.. Comment n'était-il pas venu au-devant de ce petit groupe de spahis, qu'il aurait dû apercevoir de loin ?.. Et, s'il s'était retiré au plus profond des bois, est-ce donc qu'il y avait été contraint et pour quelle raison ?.. Pouvait-on admettre qu'il eût remonté jusqu'à Zeribet ?.. Et, en ce cas, le lieutenant devrait-il pousser sa reconnaissance jusque-là ?.. Non, assurément, et, l'absence de Pointar et de son équipe constatée, il n'aurait qu'à rejoindre au plus vite l'ingénieur et le capitaine Hardigan. Ainsi, pas d'hésitation; quel que fût le résultat de son expédition à Gizeb, le soir même, il serait de retour au campement...

Il était une heure et demie, lorsque le lieutenant Villette, restauré et reposé, se releva. Après avoir observé l'état du ciel que les nuages envahissaient plus largement, il dit à l'Arabe :

« Je vais visiter l'oasis avant de repartir... tu nous guideras...

— A vos ordres, répondit Mézaki, prêt à se mettre en route.

— Chef, ajouta l'officier, prenez deux de nos hommes et vous nous accompagnerez... Les autres attendront ici... »

« Entendu, mon lieutenant », répliqua Nicol qui fit signe à deux spahis de venir.

En ce qui concerne Coupe-à-cœur, il allait de soi qu'il suivrait son maître, sans qu'il fût nécessaire de lui en donner l'ordre.

Mézaki, qui précédait l'officier et ses compagnons, prit direction vers le nord. C'était s'éloigner de l'oued, mais, en revenant, on en descendrait la rive gauche, de telle sorte que l'oasis aurait été visitée dans toute son étendue. Elle ne couvrait pas d'ailleurs plus de vingt-cinq à trente hectares et, jamais habitée par des indigènes sédentaires, n'était que lieu de halte pour les caravanes, qui se rendaient de Biskra au littoral.

Le lieutenant et son guide marchèrent en cette direction pendant une demi-heure. La ramure des arbres n'était pas tellement épaisse qu'elle empêchât d'apercevoir le ciel où roulaient lourdement de grosses volutes de vapeur qui atteignaient maintenant le zénith. Déjà même, à l'horizon, se propageaient de sourdes rumeurs d'orage, et quelques éclairs sillonnaient les lointaines zones du nord.

Arrivé de ce côté, à l'extrême limite de l'oasis, le lieutenant s'arrêta. Devant lui s'étendait la plaine jaunâtre silencieuse et déserte. Si l'équipe avait quitté Gizeb où, d'après son affirmation, Mézaki l'avait laissée la veille, elle devait être loin déjà, que Pointar eût pris le chemin de Zeribet ou celui de Nefta. Mais il fallait s'assurer qu'elle n'était pas campée en quelque autre partie de l'oasis, ce qui paraissait assez improbable, et les recherches continuèrent en revenant vers l'oued.

Pendant une heure encore, l'officier et ses hommes s'engagèrent entre les arbres, sans rencontrer trace de campement. L'Arabe semblait être très surpris. Et, aux regards interrogateurs qui s'adressaient à lui, il répondait invariablement :

« Ils étaient là... hier encore... le chef et les autres... C'est Pointar qui m'a envoyé à Goléah... Il faut qu'ils soient partis depuis ce matin...

— Pour aller... où?.. à ton idée?.. demanda le lieutenant Villette.

— Peut-être au chantier...

— Mais nous les aurions rencontrés en venant, j'imagine...

— Non... s'ils n'ont pas descendu le long de l'oued...

— Et pourquoi auraient-ils pris un autre chemin que nous?..»

Mézaki ne put répondre.

Il était près de quatre heures lorsque l'officier fut de retour au lieu de halte. Les recherches avaient été infructueuses. Le chien ne s'était lancé sur aucune piste. Il paraissait bien que l'oasis n'eût pas été fréquentée depuis longtemps, pas plus par l'équipe que par le personnel d'une kafila.

Et, alors, le maréchal des logis-chef, ne résistant point à une pensée qui l'obsédait, s'approchant de Mézaki, et le regardant bien en face :

« Eh! l'Arbico... dit-il, est-ce que tu nous aurais mis dedans?..»

Mézaki, sans baisser les yeux devant ceux du marchef, eut un mouvement d'épaules tellement dédaigneux que Nicol l'aurait saisi à la gorge si le lieutenant Villette ne l'avait retenu.

« Silence, Nicol, dit-il. Nous allons retourner à Goléah, et Mézaki nous suivra...

— Entre deux de nos hommes alors...

— Je suis prêt », répondit froidement l'Arabe dont le regard, un instant enflammé par la colère, reprit son calme habituel.

Les chevaux refaits dans le pâturage, abreuvés aux eaux de l'oued, étaient en mesure de franchir la distance qui séparait Gizeb du Melrir. La petite troupe serait certainement de retour avant la nuit.

Sa montre marquait quatre heures quarante lorsque le lieutenant donna le signal du départ. Le marchef se plaça près de lui, et l'Arabe prit rang entre deux spahis qui ne le perdraient pas de vue. Il convient de l'observer, les compagnons de Nicol partageaient maintenant ses soupçons à l'égard de Mézaki, et, si

l'officier n'en voulait rien laisser voir, nul doute qu'il n'éprouvât la même défiance. Aussi avait-il hâte d'avoir rejoint l'ingénieur et le capitaine Hardigan. On déciderait alors ce qu'il conviendrait de faire, puisque l'équipe ne pouvait dès le lendemain être remise au chantier.

Les chevaux allaient rapidement. On les sentait surexcités par l'orage qui ne tarderait pas à se déchaîner. La tension électrique était extrême, et maintenant les nuages s'étendaient d'un horizon à l'autre. Des éclairs les déchiraient, s'entre-croisant à travers l'espace, et la foudre grondait avec ces éclats terribles, particuliers aux plaines du désert, où elle ne trouve aucun écho pour les répercuter. Du reste, pas le plus léger souffle de vent, ni une seule goutte de pluie. On étouffait au milieu de cette atmosphère brûlante, et les poumons ne respiraient qu'un air de feu.

Cependant, le lieutenant Villette et ses compagnons, au prix de grandes fatigues, effectueraient leur retour, sans trop de retard, si l'état atmosphérique n'empirait pas. Ce qu'ils devaient surtout craindre, c'était que l'orage ne tournât à la tempête. Le vent d'abord, la pluie ensuite, pouvaient survenir, et où chercheraient-ils refuge au milieu de cette plaine aride, qui n'offrait pas un arbre?

Il importait donc d'avoir rallié le kilomètre 347 dans le plus bref délai. Mais les chevaux étaient incapables de répondre aux appels de leurs cavaliers. En vain l'essayaient-ils! Par instant, ils s'arrêtaient comme si leurs pieds eussent été entravés, et leurs flancs saignaient sous l'éperon. D'ailleurs, les hommes eux-mêmes ne tardèrent pas à se sentir impuissants, hors d'état de franchir les derniers kilomètres du parcours. Va-d'-l'avant, si vigoureux, cependant, était épuisé, et, à chaque pas, son maître pouvait craindre qu'il ne s'abattît sur lé sable surchauffé du sol!

Toutefois, avec les encouragements, avec les excitations du lieutenant, vers six heures du soir, les trois quarts de la route

avaient été dépassés. Si le soleil, très abaissé sur l'horizon de l'ouest, n'eût pas été voilé d'une épaisse couche de nuages, on eût aperçu à une lieue de là les scintillantes efflorescences du chott Melrir. A sa pointe, s'arrondissaient vaguement les massifs de l'oasis, et, en admettant qu'il fallût encore une heure pour l'atteindre, la nuit ne serait pas complètement close, lorsque la petite troupe en franchirait les premiers arbres.

« Allons, mes amis, courage, répétait l'officier. Un dernier effort! »

Mais, si endurants que fussent ses hommes, il voyait venir le moment où le désordre se mettrait dans sa petite troupe. Déjà, plusieurs cavaliers demeuraient en arrière, et, pour ne point les abandonner, force était de les attendre.

Il était vraiment à souhaiter que l'orage se manifestât autrement que par un échange d'éclairs et de roulements de foudre. Mieux aurait valu que le vent rendît l'air plus respirable et que ces énormes masses de vapeurs se résolussent en pluie! C'était l'air qui manquait, et les poumons ne fonctionnaient plus que très difficilement au milieu de cette asphyxiante atmosphère.

Le vent s'éleva enfin, mais avec toute la violence que devait déterminer l'extrême tension électrique de l'espace. Ces courants d'une extraordinaire intensité furent doubles, et des tourbillons se formèrent à leur point de rencontre. Un bruit assourdissant se joignit aux éclats du tonnerre, des sifflements d'une incroyable acuité. Comme la pluie n'alourdissait pas les poussières du sol, il se forma une immense toupie qui, tournant sur sa pointe avec une invraisemblable vitesse, sous l'influence du fluide électrique, déterminait un appel d'air auquel il serait impossible de résister. On entendait crier les oiseaux entraînés dans ce tourbillon dont les plus puissants ne parvenaient pas à s'arracher.

Les chevaux se trouvaient sur le chemin de cette trombe. Saisis par elle, ils furent séparés les uns des autres, et plusieurs

hommes ne tardèrent pas à être désarçonnés. On ne se voyait plus, on ne s'entendait plus, on ne s'appartenait plus. Le tourbillon enveloppait tout, en se dirigeant vers les plaines méridionales du Djerid.

La route que le lieutenant Villette suivait dans ces conditions, il ne pouvait s'en rendre compte. Que ses hommes et lui eussent été poussés vers le chott, c'était vraisemblable, mais en s'éloignant du campement. Heureusement une pluie torrentielle survint. La trombe, sous les coups des rafales, s'anéantit, au milieu d'une obscurité déjà profonde.

La petite troupe était alors dispersée. Il fallut la rallier non sans peine. D'ailleurs, à la lueur des éclairs, le lieutenant avait reconnu que l'oasis ne se trouvait pas à plus d'un kilomètre un peu dans le sud-est.

Enfin, après des appels réitérés dans les courtes accalmies, hommes et chevaux étaient rassemblés, lorsque soudain le maréchal des logis-chef de s'écrier :

« Où est donc l'Arbico?.. »

Les deux spahis chargés de surveiller Mézaki ne purent répondre. Ce qu'il était devenu, ils ne le savaient, ayant été séparés violemment l'un de l'autre au moment où la trombe les entraînait dans ses tourbillons.

« Le gueux!.. il a filé!.. répétait le maréchal des logis-chef. Il a filé, et son cheval... ou plutôt notre cheval avec lui... Il nous a trompés, l'Arbico, il nous a trompés!.. »

L'officier, réfléchissant, se taisait.

Presque aussitôt éclatèrent des aboiements furieux, et, avant que Nicol songeât à le retenir, le chien s'élançait et disparaissait en bondissant vers le chott.

« Ici... Coupe-à-cœur... ici!.. » criait le marchef, très inquiet.

Mais, soit qu'il ne l'eût pas entendu, soit qu'il n'eût pas voulu l'entendre, le chien disparut au milieu de l'obscurité.

Après tout, peut-être Coupe-à-cœur s'était-il jeté sur les traces

de Mézaki, et cet effort, Nicol n'aurait pu le demander à son cheval, rompu de fatigue comme les autres.

C'est alors que le lieutenant Villette se demanda si un malheur n'était pas arrivé, si, pendant qu'il remontait vers Gizeb, quelque danger ne menaçait pas l'ingénieur, le capitaine Hardigan, et les hommes restés à Goléah. L'inexplicable disparition de l'Arabe rendait plausibles toutes les hypothèses, et le détachement n'avait-il pas eu affaire à un traître, ainsi que le répétait Nicol?..

« Au campement, commanda le lieutenant Villette, et aussi vite que possible! »

En ce moment, l'orage faisait encore rage, bien que le vent fût à peu près calmé, comme on l'a vu plus haut; mais la pluie, de plus en plus violente, creusait de larges et nombreuses fondrières à la surface du sol. Il faisait pour ainsi dire nuit noire, bien que le soleil eût à peine disparu derrière l'horizon. Se diriger vers l'oasis devenait difficile et aucun feu n'indiquait la position du campement.

Et, cependant, c'était là une précaution que l'ingénieur n'eût point négligée pour assurer le retour du lieutenant. Le combustible ne manquait pas... Le bois mort abondait dans l'oasis... Malgré le vent, malgré la pluie, on aurait pu entretenir un foyer dont l'éclat eût été visible à moyenne distance, et la petite troupe ne devait plus être qu'à un demi-kilomètre.

Aussi de quelles craintes était assiégé le lieutenant Villette, craintes que partageait le maréchal des logis-chef et dont il dit un mot à l'officier.

« Marchons, répondit celui-ci, et Dieu veuille que nous n'arrivions pas trop tard!.. »

Or, précisément, la direction suivie n'avait pas été exactement la bonne, et c'est sur la gauche de l'oasis que la petite troupe atteignit le chott. Il fut nécessaire de revenir vers l'est en longeant sa rive septentrionale, et, il n'était pas moins de huit heures et demie, lorsque l'on fit halte à l'extrémité du Melrir.

Personne n'avait encore paru, et, cependant, les spahis venaient de signaler leur retour par des cris répétés.

A quelques minutes de là, le lieutenant atteignit la clairière où devaient se trouver les chariots, se dresser les tentes...

Personne encore, ni M. de Schaller, ni le capitaine, ni le brigadier, ni aucun des hommes laissés avec eux.

On appela, on tira des coups de fusil... Pas une réponse ne se fit entendre. Plusieurs branches résineuses furent allumées et jetèrent leur éclat blafard à travers les massifs...

De tentes, il n'y en avait pas, et, quant aux chariots, il fallut reconnaître qu'ils avaient été pillés et mis hors d'usage. Mules qui les traînaient, chevaux du capitaine Hardigan et de ses compagnons, tout avait disparu.

Ainsi le campement avait été attaqué, et, à n'en pas douter, Mézaki n'était intervenu que pour favoriser cette nouvelle attaque au même endroit, en entraînant le lieutenant Villette et ses spahis dans la direction de Gizeb...

Il va de soi que l'Arabe n'avait pas rejoint. Quant à Coupe-à-cœur, le maréchal des logis-chef l'appela vainement, et toutes les heures de la nuit s'écoulèrent sans qu'il eût reparu au campement de Goléah.

XII

CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ.

Après le départ du lieutenant Villette pour l'oasis de Gizeb, l'ingénieur avait commencé à prendre ses dispositions pour un séjour qui pouvait se prolonger.

En effet, personne n'avait songé à suspecter Mézaki, personne ne doutait que, le soir même, Pointar et lui seraient de retour à la section avec un certain nombre d'ouvriers ramenés par le lieutenant Villette.

On ne l'a point oublié, il ne restait au kilomètre 347, en comptant M. de Schaller et le capitaine Hardigan, que dix hommes, le brigadier Pistache, M. François, quatre spahis et les deux conducteurs de chariots. Tous s'occupèrent aussitôt de préparer un campement à la lisière de l'oasis, dans le voisinage du chantier. Là furent conduits les chariots; puis, le matériel déchargé, on dressa les tentes comme d'habitude. Quant aux chevaux, les conducteurs et les spahis leur choisirent un pâturage, où ils devaient trouver une abondante nourriture. En ce qui concerne le détachement, il avait des vivres pour plusieurs jours encore. D'autre part, il était probable que Pointar, ses contremaîtres et ses ouvriers, ne reviendraient pas sans rapporter tout ce dont ils avaient besoin, et que la bourgade de Zeribet avait pu aisément leur fournir.

D'ailleurs, on comptait bien avoir assistance aux bourgades les plus rapprochées, Nefta, Tozeur, La Hâmma. Plus tard, les

indigènes, on le répète, ne pourraient rien contre cette grande œuvre des continuateurs de Roudaire.

Comme il importait que, dès le premier jour, le ravitaillement du chantier du kilomètre 347 fût assuré, l'ingénieur et le capitaine Hardigan furent d'accord pour envoyer des messagers à Nefta ou Tozeur. Ils firent choix des deux conducteurs de chariots, qui connaissaient parfaitement la route pour l'avoir souvent parcourue avec le personnel des caravanes. C'étaient deux Tunisiens auxquels on pouvait accorder toute confiance. En partant, le lendemain, dès l'aube, ces hommes montant leurs propres bêtes atteindraient assez rapidement la bourgade qui pourrait faire parvenir quelques jours plus tard des vivres au Melrir. Ils seraient porteurs de deux lettres, une de l'ingénieur pour un des employés supérieurs de la Compagnie, une autre du capitaine Hardigan pour le commandant militaire de Tozeur.

Après le repas du matin, pris sous leur tente, à l'abri des premiers arbres de l'oasis, M. de Schaller dit au capitaine :

« Maintenant, mon cher Hardigan, laissons Pistache, M. François et nos hommes procéder aux dernières installations... Je voudrais me rendre un compte plus exact des réparations à faire sur cette dernière section du canal... »

Il la parcourut sur toute son étendue afin d'évaluer la quantité des déblais qui avaient été rejetés à l'intérieur.

Et, à ce propos, il dit à son compagnon :

« Assurément, ces indigènes étaient en grand nombre, et je m'explique que Pointar et son personnel n'aient pu leur résister...

— Mais, cependant, il ne suffit pas que ces Arabes, Touareg ou autres, soient venus en force ; les ouvriers une fois chassés, comment ont-ils pu bouleverser les travaux à ce point, rejeter tant de matériaux dans le lit du canal ?.. Cela a dû exiger un temps assez long, au contraire de ce que nous a affirmé Mézaki.

— Je ne puis l'expliquer que de cette façon, répliqua M. de

Schaller. Il n'y avait pas à creuser, mais à combler et à ébouler les berges dans le lit du canal. Comme il n'y avait là que des sables, avec du matériel que Pointar et ses hommes ont dû abandonner dans leur fuite précipitée, et peut-être aussi avec celui d'autrefois, la besogne a été beaucoup plus simple que je ne l'aurais cru.

— Dans ce cas, expliqua le capitaine Hardigan, quelque quarante-huit heures auront suffi...

— Je le pense, répondit l'ingénieur, et j'estime que les réparations pourraient s'effectuer en quinze jours au plus...

— C'est heureux, observa le capitaine, mais il est une mesure qui s'impose : c'est de protéger le canal jusqu'à la complète inondation des deux chotts, dans cette section du grand chott au Melrir comme dans toutes les autres. Ce qui s'est passé ici pourrait se reproduire ailleurs. Il est certain que les populations du Djerid, et plus particulièrement les nomades, ont la tête montée, que les chefs de tribus les excitent contre cette création d'une mer intérieure, et des agressions de leur part sont toujours à redouter... Aussi, les autorités militaires devront-elles être prévenues. Avec les garnisons de Biskra, de Nefta, de Tozeur, de Gabès, il ne sera pas difficile d'établir une surveillance effective, et de mettre les travaux à l'abri d'un nouveau coup de main. »

C'était, en somme, ce qu'il y avait de plus urgent, et il importait que le Gouverneur général de l'Algérie et le Résident général en Tunisie fussent mis sans retard au courant de la situation. Ils auraient à sauvegarder les divers intérêts engagés dans cette grande affaire.

Il est certain toutefois — ainsi le répéta l'ingénieur — que la mer Saharienne, lorsqu'elle serait en exploitation, se défendrait seule. Mais, ne point oublier qu'au début de l'entreprise on estimait que l'inondation des dépressions Rharsa et Melrir ne demanderait pas moins d'une période de dix années. Puis, après une étude plus approfondie des terrains, cette période fut réduite

de moitié. Toutefois, la surveillance ne serait à maintenir que sur les diverses stations des deux canaux, et non sur la partie inondable des chotts. Il est vrai, les deux cent vingt-sept kilomètres du premier, les quatre-vingts du second, c'était là une longue ligne à garder pendant longtemps.

Et, pour répondre à la remarque que lui fit à ce sujet le capitaine Hardigan, l'ingénieur ne put que lui répéter ce qu'il avait dit déjà relativement à l'inondation des chotts :

« J'ai toujours l'idée que ce sol du Djerid, dans la partie comprise entre le littoral et le Rharsa et le Melrir, nous réserve des surprises. Ce n'est, en réalité, qu'une croûte salifère, et j'ai moi-même constaté qu'elle subissait certaines oscillations d'une amplitude assez considérable... Il est donc admissible que le canal s'élargira et se creusera au passage des eaux, et c'est sur cette éventualité que Roudaire comptait, non sans raison, pour compléter les travaux. La nature collaborerait avec le génie humain que je n'en serais aucunement étonné !.. Quant aux dépressions, ce sont les lits desséchés d'anciens lacs et, soit brusquement, soit graduellement, ils s'approfondiront sous l'action des eaux au delà de la cote actuellement prévue. Ma conviction est donc que l'inondation complète prendra moins de temps qu'on ne le suppose. Je le répète, le Djerid n'est point à l'abri de certaines commotions sismiques et ces mouvements ne peuvent que le modifier dans un sens favorable à notre entreprise !.. Enfin, mon cher capitaine, nous verrons... nous verrons !.. Moi, je ne suis pas de ceux qui se défient de l'avenir, mais de ceux qui comptent sur lui !.. Et que diriez-vous si, avant deux ans, avant un an, toute une flottille marchande sillonnait la surface du Rharsa et du Melrir remplis à pleins bords ?..

— J'accepte vos hypothèses, mon cher ami, répondit le capitaine Hardigan. Mais, que ce soit dans deux ans ou dans un an qu'elles se réalisent, il n'en faudra pas moins protéger par des forces suffisantes les travaux et les travailleurs...



« J'ESTIME QUE LES RÉPARATIONS POURRAIENT S'EFFECTUER EN QUINZE JOURS. »
(Page 163.)

— Entendu, conclut M. de Schaller, et je partage votre avis, Hardigan, il importe que la surveillance du canal, sur toute son étendue, s'établisse sans aucun retard. »

La mesure s'imposait, en effet, et, dès le lendemain, après la rentrée des ouvriers au chantier, le capitaine Hardigan se mettrait en rapport avec le commandant militaire de Biskra, auquel il enverrait un exprès. En attendant, la présence de ses quelques spahis suffirait peut-être à défendre la section, et, dans ces conditions, une nouvelle attaque des indigènes n'était sans doute pas à craindre.

Leur inspection terminée, l'ingénieur et le capitaine revinrent au campement, dont l'organisation se poursuivait, et il n'y avait plus qu'à attendre le lieutenant, qui serait certainement de retour avant le soir.

Une question des plus importantes dans les circonstances où se trouvait actuellement l'expédition était celle du ravitaillement. Jusqu'alors elle avait la nourriture assurée soit par les réserves des deux chariots, soit par les vivres achetés dans les bourgades et villages de cette partie du Djerid. Ne manquaient les approvisionnements ni pour les hommes ni pour les chevaux.

Or, au chantier rétabli du kilomètre 347, il y aurait à se pourvoir d'une façon plus régulière pour un séjour de plusieurs semaines. Aussi, en même temps qu'il aviserait les autorités militaires des garnisons voisines, le capitaine Hardigan demanderait que des vivres lui fussent fournis pendant toute la durée de son séjour à l'oasis.

On s'en souvient, dès le lever du soleil, ce jour-là, 13 avril, de lourdes vapeurs s'entassaient à l'horizon. Tout annonçait que la matinée comme l'après-midi seraient étouffants. Nul doute qu'il ne se préparât dans le nord un orage d'une extrême intensité.

Et, en réponse aux observations que faisait le brigadier Pistache à ce sujet :

« Je ne serais pas surpris, déclara M. François, que cette

journée fût orageuse, et, depuis ce matin, je m'attends à une prochaine lutte des éléments en cette partie du désert.

— Et pourquoi ?.. demanda Pistache.

— Voici, brigadier. Tandis que je me rasais à la première heure, tous mes poils se hérissaient, et devenaient si durs qu'il m'a fallu repasser deux ou trois fois mon rasoir. De chaque pointe, on eût dit qu'il se dégageait une petite étincelle...

— Cela est curieux », répondit le brigadier, sans mettre un instant en doute l'assertion d'un homme tel que Monsieur François.

Que le système pileux de ce digne homme jouît de propriétés électriques, comme la fourrure d'un chat, peut-être n'en était-il rien. Mais Pistache l'admettait volontiers.

« Et alors... ce matin ?.. reprit-il en regardant la figure rasée de près de son compagnon.

— Ce matin, c'était à ne pas le croire !.. Mes joues, mon menton se parsemaient d'aigrettes lumineuses...

— J'aurais voulu voir cela ! » répondit Pistache.

Au surplus, même sans se rapporter aux observations météorologiques de M. François, il était certain qu'un orage montait du nord-est, et l'atmosphère se saturait peu à peu d'électricité.

La chaleur devenait accablante. Aussi, après le repas de midi, l'ingénieur et le capitaine s'accordèrent-ils une sieste prolongée. Bien qu'ils fussent abrités sous leur tente et que cette tente eût été dressée sous les premiers arbres de l'oasis, une chaleur torride y pénétrait, et aucun souffle ne se propageait à travers l'espace.

Cet état de choses ne laissait pas d'inquiéter M. de Schaller et le capitaine. A cette heure, l'orage n'avait pas encore éclaté sur le chott Selem. Mais il n'y avait pas à douter que ses violences ne s'exerçassent alors dans le nord-est et précisément au-dessus de l'oasis de Gizeb. Les éclairs commençaient à sillonner le ciel de ce côté, si les roulements de la foudre ne se faisaient pas



« Cela est curieux », répondit le brigadier. (Page 168.)

encore entendre. En admettant que, pour une raison ou pour une autre, le départ du lieutenant n'eût pu s'effectuer avant l'orage, tout donnait à penser qu'il en attendrait la fin sous l'abri des arbres, dût-il même ne rentrer que le lendemain au campement.

« Et il est probable que nous ne le reverrons pas ce soir, fit observer le capitaine Hardigan. Si Villette fût parti cet après-midi vers deux heures, il serait maintenant en vue de l'oasis...

— Quitte à être retardé d'un jour, répondit M. de Schaller, notre lieutenant aura eu raison de ne point s'aventurer avec un ciel si menaçant ! Ce qu'il y aurait de plus fâcheux, ce serait que ses hommes et lui eussent été surpris sur la plaine, où ils ne trouveraient aucun abri...

— C'est mon avis », conclut le capitaine Hardigan.

L'après-midi s'avançait, et rien n'annonçait l'approche de la petite troupe, pas même les aboiements de Coupe-à-cœur, qui l'aurait précédée. Maintenant, à moins d'une lieue, les éclairs illuminaient l'espace sans discontinuer. La lourde masse des nuages, ayant dépassé le zénith, se rabattait lentement vers le Melrir. Avant une demi-heure, l'orage serait sur le campement, et se dirigerait ensuite vers le chott.

Cependant, l'ingénieur, le capitaine Hardigan, le brigadier et deux des spahis s'étaient portés sur la lisière de l'oasis. Devant leurs yeux s'étendait la vaste plaine dont, çà et là, les efflorescences réverbéraient la lueur des éclairs.

En vain leurs regards interrogeaient l'horizon. Aucun groupe de cavaliers n'apparaissait de ce côté.

« Il est certain, dit le capitaine, que le détachement ne s'est point mis en route, et il ne faut pas l'attendre avant demain...

— Je le pense, mon capitaine, répondit Pistache. Même après l'orage, la nuit venue, au milieu de l'obscurité, se diriger sur Goléah serait bien difficile...

— Villette est un officier expérimenté, et on peut compter sur sa prudence... Retournons au campement, car la pluie ne tardera pas à tomber. »

A peine tous quatre avaient-ils fait une dizaine de pas, que le brigadier s'arrêtait :

« Écoutez, mon capitaine... » dit-il.

Tous s'étaient retournés.

« Il me semble entendre des aboiements... Est-ce que le chien du marchef ?.. »

Ils prêtèrent l'oreille. Non! aucun aboiement pendant les courtes accalmies. Pistache s'était assurément trompé.

Le capitaine Hardigan et ses compagnons reprirent donc le chemin du campement et, après avoir traversé l'oasis dont les arbres se courbaient sous la violence du vent, ils regagnèrent leurs tentes.

Quelques minutes de plus, ils eussent été assaillis par les rafales qui faisaient rage au milieu d'une pluie torrentielle.

Il était six heures alors. Le capitaine prit ses dispositions pour cette nuit qui s'annonçait comme l'une des plus mauvaises depuis que l'expédition avait quitté Gabès.

Sans doute, il y avait lieu de penser que le retard du lieutenant Villette était dû à la survenue de ce formidable orage qui le retiendrait à l'oasis de Gizeb jusqu'au lendemain.

Néanmoins, le capitaine et M. de Schaller ne laissaient pas de ressentir certaines appréhensions. Que Mézaki se fût donné pour un des ouvriers de Pointar, ne l'étant pas, et qu'il eût préparé quelque criminelle machination contre l'expédition envoyée au Melrir, ils ne pouvaient pas même le soupçonner. Mais comment auraient-ils oublié ce qu'était l'état des esprits chez les populations nomades ou sédentaires du Djerid, l'excitation qui régnait parmi les diverses tribus contre cette création de la mer Saharienne?.. Est-ce qu'une attaque récente n'avait pas été dirigée contre le chantier de Goléah, attaque qui se renouvellerait probablement si les travaux de la section étaient repris?.. Sans doute, Mézaki affirmait que les agresseurs, après avoir dispersé les ouvriers, s'étaient retirés vers le sud du chott. Mais d'autres partis couraient peut-être la plaine et, s'ils le rencontraient, le détachement du lieutenant Villette serait écrasé sous le nombre!..

Cependant, à y bien réfléchir, ces craintes devaient être exagérées. Mais l'ingénieur et le capitaine y revenaient sans cesse. Et comment eussent-ils pu prévoir que, si quelque danger menaçait, ce n'était pas le lieutenant Villette et ses hommes sur la

route de Gizeb, mais M. de Schaller et ses compagnons dans l'oasis ?

Vers six heures et demie, l'orage battait son plein. Plusieurs arbres furent frappés de la foudre et il s'en fallut de peu que la tente de l'ingénieur ne fût atteinte par le fluide électrique. La pluie tombait à torrents, et, sous la pénétration des mille rios qui s'écoulaient vers le chott, le sol de l'oasis se changeait en une sorte d'outtâ marécageuse. En même temps, le vent se déchaînait avec une effroyable impétuosité. Les branches se brisaient comme verre et nombre de palmiers, rompus aux racines, s'en allaient en dérive.

Il n'eût plus été possible de mettre le pied dehors. Très heureusement, les chevaux avaient été abrités à temps sous un énorme bouquet d'arbres capables de résister à l'ouragan, et, malgré l'effroi que leur causait l'orage, ils purent être maintenus.

Il n'en fut pas ainsi des mules laissées sur la clairière. Épouvantées par les éclats de la foudre, et malgré les efforts de leurs conducteurs, elles s'échappèrent à travers l'oasis.

Un des spahis vint prévenir le capitaine Hardigan qui s'écria :

« Il faut à tout prix les reprendre...

— Les deux conducteurs se sont mis à leur poursuite, répondit le brigadier.

— Que deux de nos hommes se joignent à eux, ordonna l'officier. Si les mules parviennent à sortir de l'oasis, elles seront perdues... On ne pourra les rattraper en plaine !.. »

Malgré les rafales qui s'abattaient sur le campement, deux des quatre spahis s'élancèrent dans la direction de la clairière, guidés par les cris des conducteurs qui se faisaient parfois entendre.

Du reste, si l'intensité des éclairs et des éclats de la foudre ne diminua pas, il en fut autrement des rafales qui s'apaisèrent soudain, moins de vent et moins de pluie. Mais l'obscurité était



Après avoir rampé .. (Page 174.)

profonde, et l'on ne pouvait se voir qu'à la lueur des fulgurations électriques.

L'ingénieur et le capitaine Hardigan sortirent de la tente, suivis de M. François, du brigadier et des deux spahis restés avec eux au campement.

Il va de soi, étant donnée l'heure avancée déjà, la violence de l'orage qui durerait sans doute une partie de la nuit, qu'il ne fal-

lait aucunement compter sur le retour du lieutenant Villette. Ses hommes et lui ne se remettraient en route que le lendemain, alors que le cheminement à travers le Djerid serait praticable.

Quelles furent donc la surprise et aussi la satisfaction du capitaine et de ses compagnons, lorsqu'ils entendirent des aboiements dans la direction du nord.

Cette fois, pas d'erreur, un chien accourait vers l'oasis, et même s'en rapprochait rapidement.

« Coupe-à-cœur!.. lui!.. s'écria le brigadier. Je reconnais sa voix...

— C'est donc que Villette n'est pas loin! », répondit le capitaine Hardigan.

En effet, si le fidèle animal précédait le détachement, ce ne devait être que de quelques centaines de pas.

A ce moment, sans que rien eût annoncé leur apparition, une trentaine d'indigènes, après avoir rampé le long de la lisière, bondirent sur le campement. Le capitaine, l'ingénieur, le brigadier, M. François, les deux spahis furent entourés avant d'avoir pu se reconnaître, saisis avant d'avoir pu se mettre en défense... Et, d'ailleurs, qu'auraient-ils pu, vu leur petit nombre, contre cette bande qui venait de les surprendre?..

En un instant, tout fut pillé, et les chevaux furent entraînés vers le Melrir.

Les prisonniers, séparés les uns des autres, dans l'impossibilité de communiquer, étaient poussés à la surface du chott, suivis du chien qui s'était lancé sur leurs traces. Et ils étaient déjà loin lorsque le lieutenant Villette arrivait au campement, où il ne trouvait plus trace des hommes qu'il avait quittés le matin, et des chevaux sans doute échappés pendant l'ouragan.

XIII

L'OASIS DE ZENFIG.

Dans son plan géométral, le chott Melrir, en y comprenant au nord les marécages de Farfaria, au sud d'autres dépressions de même nature comme le chott Merouan, affecte assez bien la forme d'un triangle rectangle. Du nord à l'est son hypoténuse dessine une ligne presque droite depuis la direction de Tahir-Nassou jusqu'au point au-dessous du trente-quatrième degré et de l'extrémité du second canal. Son grand côté, accidenté capricieusement, court le long dudit degré et prolongé comme à l'est par des chotts secondaires. A l'ouest, son petit côté monte vers la bourgade de Tahir-Nassou, en suivant à peu près une direction parallèle à la ligne du transsaharien, projeté en prolongement de la ligne Philippeville-Constantine-Batna-Biskra, dont le tracé devait être modifié pour éviter un embranchement la reliant à un port de la mer nouvelle, sur la rive opposée à l'arrivée du deuxième canal.

La largeur de cette grande dépression — moins étendue cependant que la surface du Djerid et du Fedjedj — mesure cinquante-cinq kilomètres entre le point terminus de la dernière section du canal et le port à établir sur la côte occidentale en un point à fixer définitivement entre le Signal de Chegga et l'oued Itel, — le projet d'atteindre Meraïer, située plus au sud, semblant abandonné. Mais elle ne peut être inondée que sur six mille kilomètres carrés, soit six cent mille hectares, le restant de sa superficie ayant une cote supérieure au niveau de la Médi-

terranée. En réalité, la nouvelle mer occuperait huit mille kilomètres carrés dans le cadre des deux chotts, et cinq mille émergeraient après le complet remplissage du Rharsa et du Melrir.

Ces parties non inondées deviendraient donc des îles. Elles formeraient à l'intérieur du Melrir comme une sorte d'archipel comprenant deux grandes îles. La première, nommée l'Hinguiz, figurerait un rectangle coudé au milieu du chott qu'il diviserait en deux parties, l'autre occuperait l'extrême portion comprise entre les deux côtés de l'angle droit près de Strarie. Quant aux ilots, c'est principalement vers le sud-est qu'ils se rangeraient en lignes parallèles. Lorsque les navires se hasarderaient à travers les passes de cet archipel, ils devraient s'en rapporter sévèrement aux levés hydrographiques établis pour diminuer les risques de cette dangereuse navigation.

L'étendue des deux chotts que les eaux allaient recouvrir renfermait quelques oasis avec leurs dattiers et leurs champs. Il va de soi que ces propriétés avaient dû être rachetées à leurs détenteurs. Mais, ainsi que l'avait estimé le capitaine Roudaire, l'indemnité n'avait pas dépassé cinq millions de francs, à la charge de la Compagnie Franco-étrangère qui comptait s'en dédommager sur les deux millions cinq cent mille hectares de terres et de forêts dont le gouvernement lui avait fait cession.

Entre les diverses oasis du Melrir, l'une des plus importantes occupait de trois à quatre kilomètres superficiels au milieu de l'Hinguiz dans sa partie exposée au nord. Ce seraient donc les eaux septentrionales du chott qui en baigneraient la lisière après l'inondation. Cette oasis était riche de ces palmiers dattiers de la meilleure espèce, dont les fruits exportés par les kafila sont recherchés sur les marchés du Djerid. Elle avait nom Zenfig, et ses rapports avec les principales bourgades : La Hammâ, Nefta, Tozeur, Gabès, se réduisaient à la visite de rares caravanes pendant la saison des récoltes.

Sous les grands arbres de Zenfig s'abritait une population de

trois à quatre cents indigènes d'origine touareg, une des tribus les plus inquiétantes du Sahara. Les maisons de la bourgade, au nombre d'une centaine, meublaient toute cette partie de l'oasis qui allait devenir un littoral. Vers le centre et en dehors, latéralement, s'étendaient des champs cultivés, des pâturages qui assuraient l'alimentation de cette tribu et de ses animaux domestiques. Un oued destiné à devenir un bras de la mer nouvelle, accru de petits rios de l'île, suffisait aux besoins de la population.

Il a été dit que l'oasis de Zenfig n'avait que de rares rapports avec les autres oasis de la province de Constantine. Seuls s'y ravitaillaient les Touareg nomades qui couraient le désert. Elle était redoutée et redoutable. Les caravanes évitaient, autant que possible, de passer à proximité. Mais que de fois des bandes, sorties de Zenfig, vinrent les attaquer dans les environs du Melrir!

A noter que les approches de l'oasis étaient des plus difficiles, des plus dangereuses. Le long de l'Hinguiz, le sol du chott ne présentait aucune solidité. Partout des sables mouvants où une kafila se fût enlizée tout entière. A travers ces surfaces constituées par le terrain pliocène, sables imprégnés de gypse et de sel, à peine quelques sentes praticables uniquement connues des habitants, et qu'il fallait suivre pour atteindre l'oasis, sous peine d'être englouti dans les fondrières. Il était évident que l'Hinguiz deviendrait aisément accostable lorsque les eaux recouvriraient cette croûte molle où le pied ne pouvait trouver un sûr appui. Mais c'est bien ce que les Touareg ne voulaient point permettre. Aussi là se trouvait le foyer le plus actif, le plus brûlant de l'opposition. De Zenfig partaient d'incessants appels à cette « guerre sainte » contre les étrangers.

Entre les diverses tribus du Djerid, celle de Zenfig tenait le premier rang, et l'influence qu'elle exerçait sur la confédération ne laissait pas d'être grande. Elle pouvait l'étendre en pleine

sécurité, sans avoir à craindre d'être troublée dans sa retraite presque inaccessible. Mais cette situation prédominante s'évanouirait entièrement le jour où les eaux de la Petite-Syrte, inondant le chott à pleins bords, auraient fait de l'Hinguiz l'île centrale du Melrir.

C'était à l'oasis de Zenfig que la race touareg s'était conservée dans sa pureté originelle. Là, les coutumes, les mœurs n'avaient subi aucune altération. Des hommes d'un beau type, physionomie grave, attitude fière, marche lente, empreinte de dignité; tous portent l'anneau de serpentine verte qui donne à leur bras droit plus de vigueur, à les en croire. De tempérament très brave, ils ne craignent pas la mort. Ils revêtent encore le costume de leurs ancêtres, la gandoura en cotonnade du Soudan, la chemise blanche et bleue, le pantalon serré à la cheville, les sandales de cuir, la chechia fixée sur la tête par un mouchoir roulé en turban auquel se rattache le voile qui descend jusqu'à la bouche et préserve les lèvres de la poussière.

Les femmes, d'un type superbe, yeux bleus, sourcils épais, cils longs, vont la face libre et ne la voilent jamais si ce n'est devant les étrangers, par respect. On ne les rencontre pas à plusieurs au foyer touareg qui, en opposition avec les préceptes du Coran, n'admet pas la polygamie, s'il admet le divorce.

Aussi, dans cette région du Melrir, les Touareg formaient comme une population à part. Elle ne se mêlait point aux autres tribus du Djerid. Si ses chefs entraînaient leurs fidèles au dehors, ce n'était jamais que pour quelque razzia fructueuse, une caravane à piller ou quelque représaille contre une oasis rivale. Et, en réalité, ces Touareg de Zenfig étaient de redoutables pirates dont les agressions s'exerçaient parfois à travers les plaines de la basse Tunisie jusqu'aux approches de Gabès. Les autorités militaires organisaient des expéditions contre ces pillards. Mais ils avaient vite fait de se mettre à l'abri dans ces retraites lointaines du Melrir.

Du reste, si le Targui est plutôt sobre, s'il ne se nourrit ni de poissons ni de gibier, s'il ne consomme que peu de viande, si les dattes, les figues, les baies de la « Salvadora persica », la farine, le laitage, les œufs lui suffisent, il n'en a pas moins des esclaves à son service, des « imrhad », chargés des grosses besognes, car il n'a que dédain pour toute espèce de travail. Quant aux « ifguna », aux marabouts, aux vendeurs d'amulettes, leur influence est très sérieuse sur la race touareg, plus particulièrement en cette région du Melrir. C'étaient ces fanatiques qui prêchaient la révolte contre ce projet d'une mer saharienne. Le Targui est d'ailleurs superstitieux, il croit aux esprits, il redoute les revenants, à ce point qu'il ne pleure pas ses morts par crainte de les ressusciter, et, dans les familles, le nom du défunt s'éteint avec lui.

Telle était, en quelques traits, cette tribu de Zenfig à laquelle appartenait Hadjar. Elle l'avait toujours reconnu pour son chef jusqu'au jour où il tomba entre les mains du capitaine Hardigan.

Là aussi était le berceau de sa famille, toute-puissante sur cette population spéciale de Zenfig, comme aussi sur les autres tribus du Melrir. Nombre d'oasis existaient à la surface du chott, sur divers points de l'Hinguiz et du vaste périmètre de la dépression.

A côté de Hadjar, sa mère Djemma était en grande vénération parmi les tribus touareg. Chez les femmes de Zenfig, ce sentiment allait même jusqu'à l'adoration. Toutes partageaient cette haine que Djemma ressentait pour les étrangers. Elle les fanatisait comme son fils fanatisait les hommes, et l'on n'a pas oublié quelle influence Djemma avait sur Hadjar, — influence que possèdent toutes les femmes touareg. Elles sont, d'ailleurs, plus instruites que leurs maris et leurs frères. Elles savent écrire alors que le Targui sait lire à peine, et, dans les écoles, ce sont elles qui enseignent la langue et la grammaire. En ce qui con-

cernait l'entreprise du capitaine Roudaire, leur opposition n'avait jamais fléchi un seul jour.

Telle était la situation avant l'arrestation du chef touareg. Ces diverses tribus du Melrir, comme celle de Zenfig, allaient être ruinées par l'inondation des chotts. Elles ne pourraient pas continuer leur métier de pirates. Plus de kafila à traverser le Djerid entre Biskra et Gabès. Et, de plus, ne serait-il pas devenu facile de les atteindre jusque dans leurs repaires lorsque les navires pourraient s'en approcher, lorsqu'ils n'auraient plus pour les protéger ce sol mouvant où chevaux et cavaliers risquaient de s'engloutir à chaque pas!

On sait dans quelles conditions Hadjar avait été fait prisonnier, après une rencontre avec les spahis du capitaine Hardigan, comment il fut enfermé dans le fort de Gabès, et comment, avec l'aide de sa mère, de son frère, de quelques-uns de ses fidèles, Ahmet, Harrig, Horeb, il était parvenu à s'enfuir la veille du jour où un aviso allait le transporter à Tunis pour y être jugé par un conseil de guerre. Que l'on sache donc aussi que Hadjar, après son évasion, avait pu heureusement franchir la région des sebkha et des chotts et regagner l'oasis de Zenfig où Djemma n'avait pas tardé à le rejoindre.

Cependant, la nouvelle de l'arrestation de Hadjar, lorsqu'elle fut connue à Zenfig, y provoqua une extraordinaire émotion. Ce chef touareg, pour lequel ses partisans s'étaient dévoués jusqu'à la mort, entre les mains de ses impitoyables ennemis?.. Pouvait-on espérer qu'il leur échapperait?.. N'était-il pas condamné d'avance?..

Aussi avec quel enthousiasme on accueillit son retour! Le fugitif fut porté en triomphe. De tous côtés, de joyeuses détonations éclatèrent; de toutes parts, battirent les « tabel », qui sont les tambours, et résonnèrent les « rebaza », qui sont les violons des orchestres touareg. A la faveur de cet incroyable délire, Hadjar n'aurait eu qu'un signe à faire pour jeter tous ses fidèles sur les bourgardes du Djerid!

Mais Hadjar sut contenir les fougueuses passions de ses Touareg. Devant la menace de la reprise des travaux, ce qui pressait le plus, c'était de garantir la sécurité des oasis de l'angle sud-ouest du chott. Il ne fallait pas permettre aux étrangers de transformer le Melrir en un vaste bassin navigable que les bâtiments parcourraient en tous sens. Donc, tout d'abord, bouleverser les travaux du canal.

Mais, en même temps, Hadjar apprit que l'expédition, sous les ordres du capitaine Hardigan, ferait halte avant quarante-huit heures à l'extrémité du canal, où elle devait en rencontrer une autre venue de la province de Constantine au-devant d'elle.

De là cette attaque que Hadjar, en personne, dirigea contre la dernière section, et qui venait de disperser les premiers ouvriers de la Société. Plusieurs centaines de Touareg s'y étaient occupés. Puis, le canal à demi comblé, ils avaient repris la route de Zenfig.

Et, si Mézaki s'était trouvé là, c'est que son chef l'y avait laissé, et si cet homme avait déclaré que Hadjar n'était pas intervenu dans l'attaque du chantier, c'était pour tromper le capitaine, et, s'il avait affirmé que les ouvriers étaient alors réfugiés à Gizeb, c'était pour qu'une partie du détachement y fût envoyée, et, enfin, si actuellement l'ingénieur, le capitaine et quatre de leurs compagnons étaient prisonniers de Hadjar, c'est que, surpris par une trentaine de Touareg, apostés sous les ordres de Sohar aux environs de Goléah, ils avaient été dirigés vers l'oasis de Zenfig, avant d'avoir été rejoints par les spahis du lieutenant Villette.

En même temps que leurs six prisonniers, les Touareg s'étaient emparés des chevaux restés au campement, ceux de l'ingénieur, de l'officier, du brigadier et des deux spahis. M. François, qui jusqu'alors avait pris place dans l'un des chariots de l'expédition, depuis le départ de Gabès, n'était point monté. Mais, à deux cents pas du chantier, attendaient les chevaux et les méharis qui avaient amené la bande des Touareg.

Là, les prisonniers furent contraints de se mettre en selle sur leurs propres montures, tandis qu'un des chameaux était réservé à M. François qui dut se jucher tant bien que mal sur la bête. Puis toute la troupe disparut au milieu de cette nuit orageuse, sous un ciel en feu.

Il y a lieu de noter que le chien du maréchal des logis-chef Nicol était arrivé au moment de l'attaque, et, ne sachant pas qu'il devançait le détachement, Sohar le laissa suivre les prisonniers.

En prévision de ce coup de main organisé par Hadjar, les Touareg étaient munis de vivres pour quelques jours, et deux méharis, chargés de provisions, assuraient la nourriture de la bande jusqu'au retour.

Mais le voyage allait être fort pénible, car il comprenait une cinquantaine de kilomètres entre l'extrémité orientale du chott et l'oasis de Zenfig.

La première étape conduisit les prisonniers à l'endroit où Sohar avait fait halte avant d'attaquer le campement de Goléah. C'est là que les Touareg s'arrêtèrent, toutes précautions prises pour que le capitaine Hardigan et ses compagnons ne pussent s'enfuir. Ils eurent à passer une nuit affreuse, car les rafales ne se calmèrent qu'aux approches du jour. Et, pour tout abri, les frondaisons d'un petit bois de palmiers. Blottis les uns contre les autres, tandis que les Touareg rôdaient autour d'eux, s'ils ne pouvaient s'échapper, du moins pouvaient-ils parler, et de quoi, si ce n'est de cette agression si inattendue dont ils étaient victimes. Qu'il y eût là la main de Hadjar, rien ne leur permettait de le penser. Mais l'esprit de révolte qui courait à travers les diverses tribus du Djerid, et plus particulièrement du Melrir, n'expliquait que trop les choses. Quelques chefs touareg avaient dû apprendre la prochaine arrivée d'un détachement de spahis au chantier... Des nomades leur auraient fait connaître qu'un ingénieur de la Compagnie venait inspecter les contours du Melrir,

avant que les derniers coups de pioche eussent éventré le seuil de Gabès...

Et, alors, le capitaine Hardigan de se demander, sérieusement cette fois, s'il n'avait pas été trompé par cet indigène rencontré la veille à Goléah et, son impression, il ne la cacha point à ses compagnons.

« Vous devez avoir raison, mon capitaine, déclara le brigadier... Cet animal ne m'a jamais inspiré confiance...

— Mais alors, observa l'ingénieur, qu'est devenu le lieutenant Villette?.. Il n'aura trouvé ni Pointar ni aucun de ses ouvriers à l'oasis de Gizeb...

— En admettant qu'il soit allé jusque-là, reprit le capitaine. Si Mézaki est le traître que nous soupçonnons, il n'avait pas d'autre but que d'éloigner Villette et ses hommes et de leur fausser compagnie en route...

— Et qui sait s'il ne va pas rejoindre cette bande qui nous est tombée dessus?.. s'écria l'un des deux spahis.

— Cela ne m'étonnerait point, avoua Pistache, et, quand j'y songe, combien il s'en est fallu de peu, — un quart d'heure à peine, — que notre lieutenant ne soit arrivé à temps pour foncer sur ces gueux d'Arbicos et nous délivrer!..

— En effet, ajouta M. François, le détachement ne pouvait être loin, puisque nous avons entendu les aboiements du chien, presque à l'instant où les Touareg nous surprenaient.

— Ah! Coupe-à-cœur... Coupe-à-cœur!.. répétait le brigadier Pistache, où est-il?.. Nous a-t-il suivis jusqu'ici?.. N'est-il pas plutôt retourné vers son maître pour lui apprendre...

— Le voici... le voici... » dit en ce moment l'un des spahis.

On imagine sans peine quel accueil fut fait à Coupe-à-cœur. Combien de caresses on lui prodigua, et quels gros baisers Pistache appliqua sur sa bonne tête !

« Oui... Coupe-à-cœur, oui!.. c'est nous!.. Et les autres!.. et notre marchef Nicol... ton maître... est-il arrivé? »

Coupe-à-cœur eût volontiers répondu par de significatifs aboiements. Mais le brigadier le fit taire. Les Touareg devaient penser, d'ailleurs, que le chien se trouvait avec le capitaine au campement de Goléah, et il était naturel qu'il eût voulu les suivre.

Et jusqu'où seraient-ils entraînés?.. En quelle partie du Djerid?.. Peut-être vers quelque oasis perdue du chott Melrir... peut-être jusque dans les profondeurs de l'immense Sahara?..

Le matin venu, des aliments furent mis à la disposition des prisonniers, du gâteau agglutiné de couscoussou et de dattes, et, pour toute boisson, l'eau d'un oued qui baignait la lisière du petit bois.

D'où ils étaient, la vue s'étendait sur le chott, dont les cristallisations salines scintillaient au soleil levant. Mais, vers l'est, le regard s'arrêtait brusquement à la barrière de dunes qui s'arrondissait de ce côté. Donc, impossibilité d'apercevoir l'oasis de Goléah.

C'est donc en vain que M. de Schaller, le capitaine Hardigan, leurs compagnons, se retournèrent vers l'est, peut-être dans l'espoir d'apercevoir le lieutenant se dirigeant vers cette partie du chott.

« Car, enfin, répétait l'officier, il n'est pas douteux que Villette ne soit arrivé hier soir à Goléah... Et, ne nous y rencontrant plus, trouvant notre campement abandonné, comment admettre qu'il ne se soit pas immédiatement mis à notre recherche?..

— S'il n'a pas été attaqué lui-même, lorsqu'il remontait vers l'oasis de Gizeb,.. fit observer l'ingénieur.

— Oui!.. oui!.. tout est possible, répondait Pistache, tout avec le Mézaki!.. Ah!.. s'il tombe jamais entre mes mains, je souhaite qu'il me pousse ce jour-là des griffes pour lui déchiqueter sa peau de coquin!.. »

En ce moment, Sohar donna ordre de partir. Et le capitaine Hardigan allant à lui :

« Que nous voulez-vous?.. » demanda-t-il.



Sohar s'arrêtait à Zenfig. (Page 187.)

Sohar ne répondit pas.

« Où nous conduit-on?.. »

Sohar se contenta de commander brutalement :

« A cheval. »

Il fallut obéir, et, ce qui lui fut particulièrement désagréable, M. François, ce matin-là, n'eut pas la possibilité de se faire la barbe.

A cet instant, le brigadier ne put retenir un cri d'indignation :

« Le voici!.. le voici!.. » répétait-il.

Et tous les regards se portèrent vers le personnage que Pistache désignait à ses compagnons.

C'était Mézaki. Après avoir conduit le détachement jusqu'à Gizeb, il avait disparu, et, pendant la nuit, il venait de rejoindre la bande de Sohar.

« Rien à dire à ce misérable! » ajouta le capitaine Hardigan, et, comme Mézaki le regardait effrontément, il lui tourna le dos.

Et, alors, M. François de s'exprimer ainsi :

« Décidément, ce Targui ne paraît pas être une personne recommandable...

— J'te crois! » répliqua Pistache, qui, en employant cette vulgaire locution, tutoya pour la première fois M. François, ce dont cet homme si comme il faut voulut bien ne point se blesser.

A l'orage de la veille succédait un temps superbe. Pas un nuage au ciel, aucun souffle à la surface du chott. Aussi le cheminement fut-il très pénible. D'oasis, il ne s'en rencontrait aucune sur cette partie de la dépression, et la troupe ne retrouverait l'abri des arbres qu'à la pointe de l'Hinguiz.

Sohar pressait la marche. Il avait hâte d'avoir regagné Zenfig où l'attendait son frère. Du reste, rien ne pouvait encore permettre aux prisonniers de penser qu'ils fussent tombés entre les mains de Hadjar. Ce que le capitaine Hardigan et M. de Schaller imaginaient avec quelque raison, c'est que cette dernière agression n'avait pas eu pour objet le pillage du campement de Goléah qui n'en valait pas la peine. Ce coup de main devait être plutôt une représaille des tribus du Melrir, et qui sait si le capitaine et ses compagnons n'allaient pas payer de leur liberté, de leur vie peut-être, ce projet d'une mer Saharienne!

Cette première journée comprit deux étapes, soit ensemble un parcours de vingt-cinq kilomètres. La chaleur avait été, sinon accablante, puisque le temps n'était pas à l'orage, mais d'une

extraordinaire intensité. Celui qui souffrit le plus pendant la marche, ce fut assurément M. François, juché sur le dos d'un méhari. Peu habitué aux secousses de ce genre de monture, il était littéralement rompu, et il fallut l'attacher pour empêcher sa chute, tant la bête trottait durement.

La nuit se passa tranquillement, sauf que le silence fut troublé par les rauques rugissements des fauves qui rôdaient à la surface du chott.

Pendant ces premières étapes, Sohar avait dû suivre certaines sentes qu'il connaissait bien pour ne pas s'enlizer dans les fondrières. Mais, le lendemain, le cheminement s'effectua sur le sol de l'Hinguiz, qui présentait toute solidité.

Les marches de ce 15 avril se firent donc dans des conditions meilleures que la veille, et, vers le soir, Sohar s'arrêtait à l'oasis de Zenfig avec ses prisonniers.

Et quelles furent leur surprise à tous, leurs inquiétudes trop justifiées, lorsqu'ils se trouvèrent en présence de Hadjar!

XIV

EN CAPTIVITÉ.

L'habitation dans laquelle furent conduits les prisonniers de Sohar était l'ancien bordj de la bourgade. Depuis nombre d'années déjà il tombait en ruines. Ses murailles délabrées couronnaient un tertre de moyenne altitude sur la lisière septentrionale de l'oasis. Jadis, ce château, un simple fort, avait servi aux Touareg de Zenfig, lors des grandes luttes que les tribus soutinrent entre elles dans toute la région du Djerid. Mais, après la pacification, on ne s'était plus occupé ni de le réparer ni de l'entretenir en bon état.

Un « sour », ébréché en maint endroit, servait d'enceinte à ce bordj qu'une « souma'ah », sorte de minaret décoiffé de son extrême pointe, surmontait encore et d'où la vue pouvait largement s'étendre en tous sens.

Cependant, si délabré qu'il fût, le bordj offrait encore quelques parties habitables au centre de la construction. Deux ou trois salles accédant sur une cour intérieure, sans meubles, sans tentures, séparées par d'épaisses parois, pouvaient abriter contre les rafales de la bonne et les froids de la mauvaise saison.

C'est là que l'ingénieur, le capitaine Hardigan, le brigadier Pistache, M. François et les deux spahis furent conduits dès leur arrivée à Zenfig.

Hadjar ne leur avait point adressé une seule parole, et Sohar, qui les amena au bordj sous l'escorte d'une douzaine de Touareg, ne répondit à aucune de leurs questions.

Il va sans dire que, lors de l'attaque du campement, le capitaine Hardigan et ses compagnons n'avaient pas eu la possibilité de se jeter sur leurs armes, sabres, revolvers, carabines. Ils furent d'ailleurs fouillés, dépouillés du peu d'argent qu'ils portaient sur eux, et il n'est pas jusqu'à M. François, légitimement indigné, auquel ces malappris n'eussent enlevé son rasoir.

Lorsque Sohar les eut laissés seuls, le capitaine et l'ingénieur prirent soin tout d'abord d'explorer le bordj.

« Quand on est enfermé dans une prison, observa M. de Schaller, la première chose à faire est de la visiter...

— Et la seconde de s'en échapper », ajouta le capitaine Hardigan.

Tous parcoururent donc la cour intérieure, au milieu de laquelle se dressait le minaret. Il fallut bien le reconnaitre, les murailles qui l'entouraient, hautes d'une vingtaine de pieds, seraient infranchissables. On n'y découvrit aucune brèche comme il en existait au sour extérieur qui bordait le chemin de ronde. Une seule porte, ouvrant sur ce chemin, donnait accès dans la cour centrale. Elle avait été refermée par Sohar, et ses épais battants, garnis de bandes de fer, n'auraient pu être défoncés. Or, on ne pouvait sortir que par cette porte et encore était-il vraisemblable que les abords du bordj ne resteraient pas sans surveillance.

La nuit était venue, une nuit que les prisonniers passeraient dans une complète obscurité. Ils n'auraient pu se procurer aucune lumière. D'aliments quelconques, pas davantage. Pendant les premières heures, en vain attendirent-ils que des vivres fussent apportés, et aussi de l'eau, car la soif les dévorait. La porte ne s'ouvrit pas.

C'était à la clarté du court crépuscule que les prisonniers avaient visité la cour, et ils se réunirent ensuite dans une des chambres y attenant où des bottes d'alfa séché leur servaient de couchettes. C'est alors qu'ils s'abandonnèrent à de fort tristes

réflexions. Au cours des quelques propos qu'ils échangèrent, le brigadier fut amené à dire :

« Est-ce que ces gueux-là voudraient nous laisser mourir de faim? »

Non, ce n'était pas ce qu'il y avait à craindre. Avant la dernière étape, à dix kilomètres de Zenfig, la bande de Touareg avait fait halte, et les captifs avaient eu leur part des provisions chargées sur les méharis. Assurément, le soir venu, le capitaine Hardigan et ses compagnons auraient volontiers pris quelque nourriture. Mais la faim ne deviendrait intolérable que le lendemain, si, dès l'aube, on ne leur fournissait pas des vivres en quantité suffisante.

« Essayons de dormir, dit l'ingénieur...

— Et de rêver que nous sommes en face d'une table bien servie, ajouta le brigadier : des côtelettes, une oie farcie, une salade...

— N'achevez pas, brigadier, recommanda M. François, et comme on se contenterait d'une bonne soupe au lard ! »

Maintenant, quelles étaient les intentions de Hadjar à l'égard de ses prisonniers? Il avait certainement reconnu le capitaine Hardigan. Ne voudrait-il pas le punir, à présent qu'il le tenait? Ne le ferait-il pas mettre à mort et ses compagnons avec lui?..

« Je ne le pense pas, déclara M. de Schaller. Il n'est pas probable que notre vie soit menacée... Les Touareg, au contraire, ont intérêt à nous garder comme otages en prévision de l'avenir. Or, pour empêcher que les travaux du canal ne s'achèvent, il est à supposer que Hadjar et les Touareg renouvelleront leurs attaques contre le chantier du kilomètre 347, si les ouvriers de la Société y reviennent. Hadjar peut échouer dans une nouvelle tentative... Il peut retomber entre les mains des autorités et, cette fois, on le garderait si bien qu'il ne parviendrait pas à s'enfuir. Il est donc bon pour lui que nous soyons encore en son pouvoir... jusqu'au jour où Hadjar, menacé d'être repris à son

tour, viendrait dire : « Ma vie et celle de mes compagnons pour celle de mes prisonniers », il serait assurément écouté... Et j'estime que ce jour est prochain, car le double coup d'audace de Hadjar doit être connu à l'heure qu'il est, et bientôt il aura en face de lui troupes, maghzen et goums envoyés à notre délivrance.

— Il est possible que vous ayez raison, répondit le capitaine Hardigan. Mais ne point oublier que ce Hadjar est un homme vindicatif et cruel... Sa réputation est établie à cet égard. Raisonner comme nous raisonnerions, nous, ce n'est pas dans sa nature. Il a une vengeance personnelle à exercer...

— Et précisément contre vous, mon capitaine, fit observer le brigadier Pistache, puisque vous l'aviez proprement pincé il y a quelques semaines.

— En effet, brigadier, et même je m'étonne que, m'ayant reconnu, sachant qui je suis, il ne se soit pas tout d'abord livré à quelque violence!.. Au surplus, nous verrons... Ce qui est certain, c'est que nous sommes entre ses mains, et que nous ignorons le sort de Villette et de Pointar, comme ils ignorent le nôtre.

« Cela dit, je ne suis point homme, mon cher de Schaller, à être le prix de la liberté de Hadjar, ni à être le trophée de sa vie de brigand.

« Coûte que coûte, il faut nous échapper, et, lorsque le moment propice me semblera venu, je ferai l'impossible pour sortir d'ici ; mais, pour moi, je veux être libre et non un prisonnier échangé quand je paraîtrai devant mes camarades et je veux aussi garder ma vie pour me retrouver, revolver ou sabre en main, face à face avec le brigand qui, par surprise, s'est emparé de nous. »

Si le capitaine Hardigan et M. de Schaller méditaient des plans d'évasion, Pistache et M. François, quelque décidés qu'ils fussent à suivre leurs chefs, comptaient davantage sur le secours du dehors, et peut-être même sur l'intelligence de leur ami Coupe-à-cœur.

Telle était, de fait, la situation, il fallait bien le reconnaître.

On ne l'a point oublié, depuis leur départ, Coupe-à-cœur avait suivi les prisonniers jusqu'à Zenfig, sans que les Touareg eussent voulu le chasser. Mais, lorsque le capitaine Hardigan et ses compagnons furent conduits au bordj, on ne laissa point le fidèle animal les y rejoindre. Était-ce intentionnellement?.. Il eût été difficile de se prononcer. Ce qui n'est pas douteux, c'est que tous regrettaient de ne point l'avoir avec eux. Et, pourtant, s'il eût été là, quel service aurait-il pu leur rendre, si intelligent et si dévoué qu'il fût?..

« On ne sait pas... on ne sait pas,.. répétait le brigadier Pistache en causant avec M. François. Les chiens... ils ont des idées d'instinct que n'ont pas les hommes. En parlant à Coupe-à-cœur de son maître Nicol, de son ami Va-d'l'avant, peut-être que de lui-même il se lancerait à leur recherche? Il est vrai que, puisque nous ne pouvons sortir de cette maudite cour, Coupe-à-cœur ne le pourrait pas non plus!.. N'importe, je voudrais l'avoir ici!.. Et pourvu que ces brutes ne lui fassent point de mal! »

M. François se contenta de hocher la tête sans répondre, en frottant son menton et ses joues, déjà rudes sous la poussée des premiers poils.

Les prisonniers, ayant vainement attendu qu'on leur apportât quelque nourriture, n'avaient plus qu'à prendre un peu de repos dont ils sentaient grand besoin. Après s'être étendus sur les bottes d'alfa, tous parvinrent à s'endormir plus ou moins tard, et ils se réveillèrent d'une assez mauvaise nuit dès la pointe du jour.

« De ce que nous n'avons pas soupé hier soir, objecta justement M. François, faut-il en conclure que nous ne déjeunerons pas ce matin?..

— Ce serait fâcheux, je dirais même déplorable!.. » répliqua le brigadier Pistache qui bâillait à se décrocher les mâchoires, non pas de sommeil, cette fois, mais de faim.



Tous parcoururent la cour intérieure. (Page 189.)

Les prisonniers ne tardèrent pas à être fixés sur cette très intéressante question. Une heure après, Ahmed et une douzaine de Touareg pénétraient dans la cour et y déposaient du même gâteau que celui de la veille, de la viande froide, des dattes, de quoi suffire à six personnes pour une journée. Quelques cruches contenaient une bonne quantité d'eau, puisée à l'oued qui traversait l'oasis de Zenfig.

Une fois encore, le capitaine Hardigan voulut connaître le sort que le chef touareg leur réservait, et il questionna Ahmed.

Celui-ci, pas plus que Sohar la veille, ne consentit à répondre. Il avait sans doute des ordres à ce sujet, et il quitta la cour sans avoir prononcé une seule parole. Trois jours s'écoulèrent et n'apportèrent aucun changement à la situation. Chercher à s'évader du bordj, c'était impossible, du moins en escaladant les hautes murailles, escalade impossible à effectuer faute d'échelle. Peut-être, ces murs franchis en profitant de l'obscurité, le capitaine Hardigan et ses compagnons auraient-ils pu s'enfuir à travers l'oasis? Il ne semblait même pas que le bordj fût surveillé extérieurement, et, ni le jour ni la nuit, un bruit de pas ne résonnait sur le chemin de ronde. A quoi bon d'ailleurs, les murs opposaient un obstacle infranchissable et la porte de la cour n'aurait pu être forcée.

Du reste, dès le premier jour de leur incarcération, le brigadier Pistache avait pu reconnaître la disposition de l'oasis. A la suite de maints efforts, et non sans avoir risqué cent fois de se rompre le cou, il était parvenu, en montant l'escalier délabré, à atteindre l'extrémité du minaret, décoiffé de sa calotte supérieure.

De là, en regardant à travers les dernières embrasures, assuré de ne point être aperçu, il avait observé le large panorama qui se déroulait à ses yeux.

Sous lui, autour du bordj, s'étendait la bourgade entre les arbres de l'oasis de Zenfig. Au delà se prolongeait le territoire de l'Hinguiz sur une longueur de trois à quatre kilomètres à l'est et à l'ouest. Face au nord se rangeaient les habitations en plus grand nombre, très blanches au milieu de la sombre verdure. A la place occupée par l'une d'elles, à l'ensemble des constructions que ses murs entouraient, au mouvement qui se produisait devant sa porte, au nombre d'étendards dont la brise déployait l'étamine au-dessus de son entrée, le brigadier se dit,

non sans raison, que cette habitation devait être la demeure de Hadjar, et il ne se trompait pas.

Dans l'après-midi du 20, ayant repris son poste d'observation à l'extrémité du minaret, le brigadier remarqua une grande animation dans la bourgade dont les maisons se vidaient peu à peu. Et même, à travers l'oasis, il semblait bien que nombre d'indigènes arrivaient des divers points de l'Hinguiz. Et ce n'étaient point des caravanes de commerce, car aucun méhari, aucune bête de somme ne les accompagnait.

Qui sait si, à l'appel de Hadjar, une importante assemblée ne se réunissait pas ce jour-là à Zenfig?.. Et, de fait, la place principale fut bientôt envahie par une foule nombreuse.

Voyant ce qui se passait, le brigadier se dit que son capitaine devait en être informé, et il l'appela.

Le capitaine Hardigan n'hésita pas à rejoindre Pistache dans l'étroit réduit du minaret, mais ce ne fut pas sans de pénibles efforts qu'il parvint à se hisser près de lui.

Pas d'erreur, pas de doute, une sorte de palabre comptant plusieurs centaines de Touareg était réuni en ce moment à Zenfig. Des cris, on les entendait, des gestes, on les voyait du haut de la « souma'ah », et cette effervescence ne prit fin qu'à l'arrivée d'un personnage, suivi d'un homme et d'une femme, qui sortirent de la maison indiquée par le brigadier comme devant être celle du chef touareg.

« C'est Hadjar,.. c'est lui! s'écria le capitaine Hardigan. Je le reconnais...

— Vous avez raison, mon capitaine, répondit Pistache, et je le reconnais aussi. »

C'était Hadjar, en effet, avec sa mère Djemma, son frère Sohar, et, dès leur entrée sur la place, ils furent acclamés.

Puis le silence se fit. Hadjar, entouré de la foule, prit la parole et, pendant une heure, parfois interrompu par des clameurs enthousiastes, il harangua cette masse d'indigènes. Mais les dis-

cours qu'il prononça ne pouvaient être entendus du capitaine ni du brigadier. De nouveaux cris furent poussés, lorsque la réunion s'acheva, et, Hadjar ayant regagné son habitation, la bourgade retrouva sa tranquillité habituelle.

Le capitaine Hardigan et Pistache redescendirent aussitôt dans la cour, et firent part à leurs compagnons de ce qu'ils avaient observé.

« Je pense, dit l'ingénieur, que cette réunion aura été faite pour protester contre l'inondation des chotts, et qu'elle sera suivie de quelque nouvelle agression, sans doute...

— Je le crois aussi, déclara le capitaine Hardigan. Cela pourrait indiquer que Pointar s'est réinstallé à la section de Goléah.

— A moins qu'il ne s'agisse de nous, dit le brigadier Pistache, et que tous ces coquins n'aient été réunis que pour assister au massacre des prisonniers !.. »

Un long silence suivit cette observation. Le capitaine et l'ingénieur avaient échangé un regard qui trahissait leurs secrètes pensées. Que le chef targui fût résolu à exercer des représailles, qu'il voulût donner l'exemple d'une exécution publique, que diverses tribus de l'Hinguiz eussent été convoquées à Zenfig dans ce but, n'y avait-il pas lieu de le craindre ?.. Et, d'autre part, comment conserver l'espoir qu'un secours quelconque pût arriver, soit de Biskra, soit de Goléah, puisque le lieutenant Villette devait ignorer à quel endroit les prisonniers avaient été conduits, et aussi entre les mains de quelle tribu ils étaient tombés ?..

Or, avant de descendre du minaret, le capitaine Hardigan et le brigadier avaient une dernière fois parcouru du regard toute la partie du Melrir qui s'étendait devant eux. Désert au nord comme au sud, déserte également la portion qui se prolongeait à l'est et à l'ouest des deux côtés de l'Hinguiz, qui deviendrait île après l'inondation du chott. Aucune caravane ne se montrait, à travers la vaste dépression. Quant au détachement du lieu-

tenant Villette, en admettant que ses recherches l'eussent amené vers Zenfig, qu'auraient pu faire ses quelques hommes contre la bourgade?..

Il n'y avait donc plus qu'à attendre les événements et dans quelles appréhensions! D'un instant à l'autre, la porte du bordj n'allait-elle pas s'ouvrir pour donner passage à Hadjar et aux siens?..

Serait-il possible de leur résister, si le chef targui les faisait entraîner vers la place pour être mis à mort?.. Et, ce qui ne serait pas fait aujourd'hui, ne se ferait-il pas demain?..

La journée s'écoula, cependant, et sans apporter aucun changement à la situation. Les quelques provisions déposées le matin dans la cour leur suffirent, et, le soir venu, ils vinrent s'étendre sur la litière d'alfa, dans la chambre où ils avaient passé les nuits précédentes.

Mais ils y étaient depuis une demi-heure à peine, lorsqu'un bruit se fit entendre au dehors. Est-ce donc que quelque Targui remontait le chemin de ronde?.. Est-ce que la porte allait s'ouvrir?.. Est-ce que Hadjar envoyait chercher les prisonniers?..

Le brigadier s'était levé aussitôt, et, blotti contre la porte, il écoutait.

Ce n'était pas un bruit de pas qui arrivait à son oreille, mais plutôt une sorte de jappement sourd et plaintif. Un chien rôdait le long du sour extérieur.

« Coupe-à-cœur... c'est lui! c'est lui!.. » s'écria Pistache.

Et, se couchant au ras du seuil :

« Coupe-à-cœur... Coupe-à-cœur!.. répéta-t-il. C'est toi, mon bon chien?.. »

L'animal reconnut la voix du brigadier comme il eût reconnu celle de son maître Nicol, et répondit par de nouveaux aboiements à demi contenus.

« Oui... c'est nous... Coupe-à-cœur... c'est nous!.. répétait encore Pistache. Ah! si tu pouvais retrouver le marchef, et son

vieux frère, ton ami Va-d'l'avant... Va-d'l'avant... entends-tu, et les prévenir que nous sommes enfermés dans cette cassine !.. »

Le capitaine Hardigan et les autres s'étaient rapprochés de la porte. S'ils avaient pu se servir du chien pour communiquer avec leurs compagnons !.. Un billet attaché à son collier !.. Et qui sait si, rien que par son instinct, le fidèle animal n'aurait pas retrouvé le lieutenant ?.. Et Villette, apprenant où étaient ses compagnons, aurait pris des mesures pour les délivrer !..

Dans tous les cas, il ne fallait pas que Coupe-à-cœur fût surpris dans le chemin de ronde à la porte du bordj. Aussi le brigadier lui répéta-t-il :

« Va... mon chien... va ! »

Coupe-à-cœur le comprit, car il s'en alla, après avoir donné un dernier jappement d'adieu.

Le lendemain, comme la veille, des provisions furent apportées dès la première heure et il y eut lieu de penser que la situation des prisonniers ne serait pas encore modifiée ce jour-là.

Pendant la nuit suivante, le chien ne revint pas ; du moins, Pistache qui le guettait ne l'entendit point. Et il se demanda si le pauvre animal n'avait pas reçu quelque mauvais coup et si on ne devait plus le revoir...

Les deux journées qui suivirent ne se signalèrent par aucun incident, et l'on ne constata aucune nouvelle animation dans la bourgade.

Le 24, vers onze heures, le capitaine Hardigan, en observation au haut du minaret, remarqua un certain mouvement à Zenfig. Il se faisait comme un tumulte de chevaux, un bruit d'armes qui n'était pas habituel. En même temps, la population se porta en masse sur la place principale, vers laquelle se dirigeaient de nombreux cavaliers.

Était-ce donc ce jour-là que le capitaine Hardigan et ses compagnons allaient y être amenés devant Hadjar ?..

Non, cette fois encore, il n'en fut rien. Tout, au contraire,

annonçait un prochain départ du chef targui. A cheval, au milieu de la place, il passait en revue une centaine de Touareg, montés comme lui.

Une demi-heure après, Hadjar se mettait à la tête de cette troupe, et, au sortir de la bourgade, il se dirigeait vers l'est de l'Hinguiz.

Le capitaine redescendit aussitôt dans la cour et annonça ce départ à ses compagnons.

« C'est quelque expédition contre Goléah, où les travaux auront été repris, sans doute, dit l'ingénieur.

— Et qui sait si Hadjar ne va pas se rencontrer avec Villette et son détachement?.. observa le capitaine.

— Oui... tout est possible, mais ça n'est pas sûr, répondit le brigadier. Ce qui est certain toutefois, c'est que, puisque Hadjar et ses gueux ont quitté la bourgade, c'est le moment de fuir...

— Comment?.. » demanda un des spahis.

Oui... comment?.. comment profiter de l'occasion qui venait de se présenter?.. Les murs du bordj n'étaient-ils pas toujours infranchissables? La porte, solidement fermée à l'extérieur, pouvait-elle être forcée?.. D'autre part, de qui attendre un secours?..

Il vint pourtant, ce secours, et voici dans quelles conditions.

Pendant la nuit suivante, ainsi qu'il l'avait fait une première fois, le chien fit entendre de sourds aboiements, en même temps qu'il grattait le sol près de la porte.

Guidé par son instinct, Coupe-à-cœur avait découvert une brèche sous cette partie du sour, un trou à demi comblé de terre qui communiquait de l'extérieur à l'intérieur.

Et, tout à coup, le brigadier, qui ne s'y attendait guère, le vit apparaître dans la cour.

Oui! Coupe-à-cœur était près de lui, sautant, aboyant, et il eut quelque peine à contenir le brave animal.

Aussitôt, le capitaine Hardigan, M. de Schaller, les autres de

se jeter hors de la chambre, et, le chien revenant au trou qu'il venait de franchir, ils le suivirent.

Là était l'orifice d'un étroit boyau, dont il suffirait d'enlever un peu de pierres et de terre pour qu'un homme pût s'y glisser.

« En voilà une chance! » s'écria Pistache.

Oui... bien inattendue et dont il fallait profiter cette nuit même, avant que Hadjar ne fût de retour à Zenfig.

Et, pourtant, traverser la bourgade puis l'oasis ne serait pas sans offrir de sérieuses difficultés!.. Comment les fugitifs se dirigeraient-ils au milieu de cette obscurité profonde?.. Ne risquaient-ils pas d'être rencontrés, même par la troupe de Hadjar?.. Et les cinquante kilomètres qui les séparaient de Goléah, comment les franchiraient-ils, sans vivres, n'ayant pour se nourrir que les fruits ou les racines des oasis?

Aucun d'eux ne voulut rien voir de ces dangers. Ils n'hésitèrent pas un instant à s'enfuir. Ils suivirent le chien vers ce trou, à travers lequel il disparut le premier :

« Passe, dit l'officier à Pistache.

— Après vous, mon capitaine », répondit le brigadier.

Il y eut certaines précautions à prendre, pour ne point provoquer un éboulement de la muraille. Les prisonniers y parvinrent, et, après une dizaine de minutes, atteignirent le chemin de ronde.

La nuit était très obscure, nuageuse, sans étoiles. Le capitaine Hardigan et ses compagnons n'auraient su en quelle direction aller si le chien n'eût été là pour les guider. Il n'eurent qu'à se fier à l'intelligent animal. Du reste, il ne se rencontrait personne aux approches du bordj, sur les pentes duquel ils se laissèrent glisser jusqu'à la lisière des premiers arbres.

Il était alors onze heures du soir. Le silence régnait dans la bourgade, et des fenêtres des habitations, véritables embrasures, ne filtrait aucune lueur.

Les fugitifs marchant à pas sourds s'engagèrent à travers les



LE CHIEN LUI AVAIT SAUTÉ A LA GORGE. (Page 201.)

arbres, et, sur la limite de l'oasis, ils n'avaient rencontré personne.

Là, à ce moment, un homme, portant une lanterne allumée, parut devant eux,

Ils le reconnurent et il les reconnut.

C'était Mézaki, qui regagnait son habitation de ce côté de la bourgade.

Mézaki n'eut pas même le temps de pousser un cri. Le chien lui avait sauté à la gorge, et il tombait sans vie sur le sol.

« Bien... bien... Coupe-à-cœur », dit le brigadier.

Le capitaine et ses compagnons n'avaient plus à s'inquiéter de ce misérable qui gisait sans vie à cette place, et, d'un pas rapide, ils suivirent la lisière de l'Hinguiz en se dirigeant vers l'est du Melrir.

XV

EN FUITE.

C'était après avoir mûrement réfléchi sur ce qu'il y avait à faire à la suite d'une évasion que le capitaine Hardigan avait pris cette direction de l'est. A l'opposé, sans doute, un peu au delà de la lisière occidentale du Melrir, se trouvait la piste fréquentée de Touggourt que suivait le tracé du Transsaharien, et d'où il aurait été facile de gagner Biskra avec sécurité en temps ordinaire. Mais cette partie du chott, il ne la connaissait pas, étant venu par l'est de Goléah à Zenfig, et remonter l'Hinguiz vers l'ouest, c'était non seulement l'inconnu, mais le risque d'y rencontrer des gens postés par Hadjar pour surveiller les troupes pouvant arriver de Biskra par ce côté. D'ailleurs le parcours était à peu près égal entre Zenfig et le terminus du canal. Les ouvriers pouvaient être revenus en force au chantier. Et puis, à rallier Goléah, peut-être rejoindrait-on le détachement du lieutenant Villette qui devait plutôt effectuer ses recherches en cette portion du Djerid... Enfin, de ce côté s'était élancé Coupe-à-cœur à travers l'oasis, et, comme le pensait le brigadier, il avait « ses raisons pour cela ! » et ne convenait-il pas de s'en rapporter à la sagacité de Coupe-à-cœur ? Aussi avait-il dit :

« Mon capitaine, il n'y a qu'à le suivre ! Il ne se trompera pas !.. Et d'ailleurs, il y voit la nuit comme le jour !.. Je vous l'affirme, c'est un chien qui a des yeux de chat !..

— Suivons-le », avait répondu le capitaine Hardigan.

C'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Au milieu de cette obs-

curité profonde, dans le dédale de l'oasis, les fugitifs auraient risqué d'errer autour de la bourgade sans s'en éloigner. Très heureusement, à se laisser guider par Coupe-à-cœur, ils atteignirent assez promptement la lisière septentrionale de l'Hinguiz et n'eurent qu'à en longer la rive.

Il était d'autant plus nécessaire de ne point s'en écarter, que, en dehors, le Melrir ne présentait qu'un sol dangereux, troué de fondrières desquelles il eût été impossible de se tirer. Les passes praticables qui circulaient entre elles n'étaient connues que des Touareg de Zenfig et des bourgades voisines, qui faisaient métier de guides, et, le plus souvent, n'offrant leurs services que pour piller les caravanes.

Les fugitifs marchaient d'un pas rapide, et n'avaient eu aucune mauvaise rencontre, lorsque, le jour se levant, ils firent halte dans un bois de palmiers. Étant donnée la difficulté de s'aventurer en pleines ténèbres, ils ne devaient pas estimer à plus de sept ou huit kilomètres la distance parcourue pendant cette étape. Il en resterait donc une vingtaine pour atteindre la pointe extrême de l'Hinguiz, et, au delà, à peu près autant à travers le chott, jusqu'à l'oasis de Goléah.

En cet endroit, fatigué de cette marche de nuit, le capitaine Hardigan jugea à propos de se reposer une heure. Ce bois était désert, et les bourgades les plus rapprochées occupaient la limite méridionale de cette future île centrale. Il serait donc facile de les éviter. Du reste, aussi loin que le regard pouvait s'étendre vers l'est, la troupe de Hadjar ne se laissait point apercevoir. Partie de Zenfig depuis une quinzaine d'heures, elle devait être loin déjà.

Mais, si la fatigue obligeait les fugitifs à prendre un peu de repos, ce repos ne suffirait pas à les remettre, s'ils ne se procuraient quelque nourriture. Les provisions ayant été épuisées pendant les dernières heures passées au bordj, ils ne pouvaient compter que sur les fruits à cueillir en traversant les oasis de

l'Hinguiz, rien que des dattes, des baies et peut-être aussi certaines racines comestibles que connaissait bien Pistache. Le briquet et l'amadou ne manquaient ni aux uns ni aux autres, et, cuites sur un feu de bois sec, ces racines fourniraient une alimentation plus substantielle.

Oui... dans ces conditions, il y avait lieu d'espérer que le capitaine Hardigan et ses compagnons satisferaient leur faim, leur soif aussi, car plusieurs oueds sillonnaient l'Hinguiz. Peut-être même attraperaient-ils quelque gibier de poil ou de plume avec le concours de Coupe-à-cœur. Mais toute chance de ce genre s'évanouirait, lorsqu'ils feraient route à travers les plaines sablonneuses du chott, sur ces terrains salifères où ne poussaient que quelques touffes de driss, impropres à l'alimentation.

Après tout, puisque les prisonniers étaient venus en deux jours, sous la conduite de Sohar, de Goléah à Zenfig, les fugitifs mettraient-ils plus de temps de Zenfig à Goléah?.. Oui, assurément, et pour deux raisons : la première c'est qu'ils n'avaient pas de chevaux cette fois, la seconde, c'est que, ne connaissant pas les passes praticables, leur marche serait forcément retardée à chercher.

« Somme toute, observa le capitaine, il ne s'agit que d'une cinquantaine de kilomètres... Ce soir, nous en aurons fait la moitié... Après une nuit de repos, on se remettra en route, et, même s'il faut le double de temps pour l'autre moitié, nous serons en vue des berges du canal dans la soirée d'après-demain. »

Après cette halte d'une heure, s'étant nourris uniquement de dattes, les fugitifs suivirent le long de la lisière, en se dissimulant de leur mieux. Le temps était couvert. A peine si quelques rayons de soleil filtraient entre les déchirures de nuages. Même la pluie menaçait, mais par bonne chance elle ne tomba pas.

La première étape prit fin à midi. Aucune alerte ne s'était produite. On n'avait pas rencontré un seul indigène. Quant à la

bande de Hadjar, nul doute qu'elle ne fût déjà de trente ou quarante kilomètres dans l'est.

La halte dura une heure. Les dattes ne manquaient point, et le brigadier déterra des racines qu'on fit cuire sous la cendre. On s'en nourrit tant bien que mal, et Coupe-à-cœur dut s'en contenter.

Le soir, vingt-cinq kilomètres avaient été franchis depuis Zenfig, et le capitaine Hardigan s'arrêtait à la pointe est de l'Hinguiz.

C'était sur la bordure de la dernière oasis. Au delà s'étendaient les vastes solitudes de la dépression, l'immense aire étincelante d'efflorescences salines, sur laquelle, faute de guide, le cheminement allait être non moins difficile que dangereux. Mais enfin les prisonniers étaient loin de leur prison, et si Ahmet et autres s'étaient mis à les poursuivre, du moins n'avaient-ils pas retrouvé leurs traces.

Tous avaient grand besoin de repos. Quelque intérêt qu'ils eussent à gagner au plus tôt Goléah, ils durent passer la nuit en cet endroit. D'ailleurs, se hasarder au milieu de l'obscurité sur ces terrains mouvants au delà de l'Hinguiz aurait été trop imprudent. C'est à peine s'ils s'en tireraient en plein jour! N'ayant point à craindre le froid à cette époque de l'année et sous cette latitude, ils se blottirent au pied d'un bouquet de palmiers.

Sans doute, il eût été sage que l'un d'eux surveillât les approches de ce campement. Le brigadier s'offrit même pour rester de garde pendant les premières heures, quitte à être relevé par les deux spahis. Tandis que ses compagnons tombaient dans un lourd sommeil, il se tint à son poste en compagnie de Coupe-à-cœur. Mais, à peine un quart d'heure écoulé, Pistache ne put résister à l'envie de dormir. Ce fut presque inconsciemment qu'il s'assit d'abord, puis s'étendit sur le sol, et ses yeux se fermèrent malgré lui.

Heureusement le fidèle Coupe-à-cœur faisait meilleure garde,

et ce fut heureux, car, un peu avant minuit, les sourds aboiements qui lui échappèrent réveillèrent les dormeurs.

« Alerte... alerte!.. » s'écria le brigadier, qui venait de se relever brusquement.

En un instant, le capitaine Hardigan se retrouva sur pied.

« Écoutez, mon capitaine! » dit Pistache.

Un violent tumulte se produisait sur la gauche du bouquet d'arbres, un bruit de branches brisées, de buissons déchirés, à quelques centaines de pas de là.

« Est-ce donc que les Touareg de Zenfig nous poursuivent et seraient sur notre piste?.. »

Et pouvait-il être douteux que, l'évasion des prisonniers constatée, les Touareg ne fussent lancés à leur poursuite?..

Le capitaine Hardigan, après avoir prêté l'oreille, fut d'accord avec le brigadier pour dire :

« Non... ce ne sont pas des indigènes!.. Ils auraient essayé de nous surprendre!.. Ils ne feraient pas ce bruit!..

— Mais alors?.. demanda l'ingénieur.

— Ce sont des animaux... des fauves, qui rôdent à travers l'oasis », déclara le brigadier.

En effet, le campement n'était point menacé par les Touareg, mais par un ou plusieurs lions, dont la présence n'en constituait pas moins un grand danger. S'ils se jetaient sur le campement, serait-il possible de leur résister, sans une arme pour se défendre?..

Le chien donnait les signes de la plus vive agitation. Le brigadier eut grand'peine à le contenir, à l'empêcher d'aboyer, et de se jeter vers l'endroit où les hurlements éclataient avec fureur.

Que se passait-il donc?.. Est-ce que ces fauves se battaient entre eux, se disputaient une proie avec cet acharnement?.. Est-ce qu'ils avaient découvert les fugitifs sous le bouquet d'arbres?.. Est-ce qu'ils allaient se précipiter sur eux?..

Il y eut là quelques minutes de profonde anxiété. S'ils avaient été découverts, le capitaine Hardigan et ses compagnons seraient

vite rejoints! Mieux valait attendre, attendre à cette place, et, tout d'abord, se hisser sur les arbres pour éviter une attaque.

Ce fut l'ordre que donna le capitaine, et il allait être exécuté, lorsque le chien, s'échappant des mains du brigadier, disparut vers la droite du campement.

« Ici... Coupe-à-cœur! ici... » cria Pistache.

Mais l'animal, ou ne l'entendit pas ou ne voulut pas l'entendre, et ne revint pas.

En ce moment, ce tumulte, ces hurlements semblèrent s'éloigner. Peu à peu, ils diminuèrent, et finirent par cesser. Et les seuls bruits encore perceptibles ne furent que les aboiements de Coupe-à-cœur qui ne tarda pas à reparaître.

« Partis... ces fauves sont assurément partis! dit le capitaine Hardigan... Ils n'avaient point vent de notre présence!.. Nous n'avons plus rien à craindre...

— Mais qu'a donc Coupe-à-cœur?.. s'écria Pistache qui, en caressant le chien, sentait ses mains humides de sang. Est-ce qu'il est blessé?.. Est-ce qu'il a reçu là-bas quelque coup de griffe?.. »

Non... Coupe-à-cœur ne se plaignait pas... Il gambadait, il sautait, il allait vers la droite et revenait aussitôt. On eût dit qu'il cherchait à entrainer le brigadier de ce côté, et, comme celui-ci se disposait à le suivre :

« Non... restez, Pistache, ordonna le capitaine... Attendons la pointe du jour, et nous verrons ce qu'il faudra faire... »

Le brigadier obéit. Chacun reprit la place qu'il avait quittée aux premiers hurlements des fauves, et aussi son sommeil si brusquement interrompu.

Ce sommeil ne fut pas troublé, et, quand les fugitifs se réveillèrent, le soleil commençait à déborder l'horizon à l'orient du Melrir.

Mais voici que Coupe-à-cœur s'élança sous bois, et, quand il revint, cette fois, il fut constaté que son poil portait des traces d'un sang frais.

« Décidément, dit l'ingénieur, il y a là quelque bête blessée ou morte... Un de ces lions qui se sont battus entre eux...

— Dommage que ça ne soit pas bon à manger, car on en mangerait! dit un des spahis.

— Allons voir », répondit le capitaine Hardigan.

Tous suivirent le chien qui les guidait en aboyant, et, à une centaine de pas, ils trouvèrent un animal qui nageait dans son sang.

Ce n'était point un lion, mais une antilope de grande taille, que les fauves avaient étranglée, pour laquelle ils s'étaient battus sans doute, et qu'ils avaient abandonnée, tant la fureur les excitait les uns contre les autres.

« Ah! fameux cela... fameux! » s'écria le brigadier. Voilà un gibier que nous n'aurions jamais pris!.. Il arrive à propos, et nous aurons une réserve de viande pour tout notre voyage! »

C'était là, vraiment, une heureuse chance! Les fugitifs n'en seraient plus réduits aux racines et aux dattes. Les spahis et Pistache se mirent aussitôt à la besogne, et détachèrent les meilleurs morceaux de l'antilope dont ils donnèrent sa part à Coupe-à-cœur. Cela faisait quelques kilos de bonne chair qu'ils rapportèrent au campement. On alluma du feu, on plaça quelques tranches sur les charbons ardents, et, si tous se régalèrent de succulentes grillades, il n'y a pas lieu d'y insister.

En vérité, chacun avait repris de nouvelles forces après ce déjeuner inattendu où la viande remplaçait les fruits. Et, dès qu'il fut terminé à la satisfaction générale :

« En route, dit le capitaine Hardigan. Il ne faut pas s'attarder... une poursuite des Touareg de Zenfig est toujours à redouter. »

En effet, et, avant de quitter leur campement, les fugitifs observèrent-ils avec grande attention toute cette lisière de l'Hinguiz qui se prolongeait vers la bourgade. Elle était déserte, et, sur toute l'étendue du chott, à l'est comme à l'ouest, ne se montrait aucune créature vivante. Et, non seulement les fauves et les ruminants ne s'aventuraient jamais sur ces régions désolées,



Ce n'était point nn lion, mais une antilope... (Page 208.)

mais les oiseaux eux-mêmes ne les traversaient point à tire-d'aile. Et pourquoi l'eussent-ils fait? puisque les diverses oasis de l'Hinguiz leur procuraient des ressources que n'aurait pas fournies l'aride surface du chott?

D'ailleurs, à cette observation que fit le capitaine Hardigan :

« Ils en deviendront les hôtes habituels, répondit l'ingénieur : oiseaux de mer, du moins, goélands, mouettes, frégates, alcyons,

lorsque le Melrir sera changé en un vaste lac, et, sous les eaux, se glisseront les poissons et les cétacés méditerranéens ! Et je crois déjà voir, à toute voile ou à toute vapeur, les flottilles de guerre et de commerce sillonner la nouvelle mer !

— En attendant que le chott soit rempli, monsieur l'ingénieur, déclara le brigadier Pistache, m'est avis qu'il faut profiter de ce qu'il ne l'est pas encore pour regagner le canal. A espérer qu'un bâtiment vienne nous prendre où nous sommes, il y aurait de quoi perdre patience...

— Sans doute, répondit M. de Schaller, mais je persiste à penser que la complète inondation du Rharsa et du Melrir s'effectuera en moins de temps qu'on ne l'a supposé...

— A ne pas durer plus d'un an, répliqua en riant le capitaine, ce serait trop pour nous ! Et, dès que nos préparatifs seront terminés, je donnerai le signal du départ.

— Allons, monsieur François, dit alors le brigadier, il va falloir jouer des jambes, et puissiez-vous faire bientôt une halte dans une bourgade qui possédera une boutique de barbier, car nous finirions par avoir une barbe de sapeur !..

— De sapeur ! » murmura M. François, qui ne se reconnaissait déjà plus lorsque les eaux d'un oued lui reflétaient son visage.

Les préparatifs ne pouvaient être ni longs ni compliqués dans les conditions où se trouvaient alors les fugitifs. Cependant, ce qui les retarda un peu ce matin-là, ce fut la nécessité d'assurer leur nourriture pour les deux jours de marche jusqu'à Goléah. Ils n'avaient à leur disposition que les morceaux de l'antilope dont une partie seulement était consommée. Or, pendant cette traversée du Melrir, où le bois ferait défaut, comment allumer du feu ?.. Ici, du moins, le combustible ne manquait pas, et les branches, rompues par les violentes rafales du Djerid, jonchaient le sol.

Le brigadier et les deux spahis procédèrent donc à cette besogne. En une demi-heure, des tranches de cette excellente

viande eurent grillé sur les charbons. Puis, lorsqu'elles furent refroidies, Pistache les réunit en six parts égales et chacun prit la sienne, qu'il enveloppa de feuilles fraîches.

Il était sept heures du matin, à en juger par la position du soleil au-dessus de l'horizon, qui se levait au milieu de brumes rougeâtres annonçant une chaude journée. Cette fois, durant leurs étapes, le capitaine et ses compagnons n'auraient plus l'abri des arbres de l'Henguiz contre les ardeurs des rayons solaires.

A cette regrettable circonstance il s'en joignait une autre, dont le danger était des plus sérieux. Tant que les fugitifs avaient suivi la lisière ombreuse, le risque d'être aperçus, et, dès lors, d'être poursuivis, était en grande partie diminué. Mais, lorsqu'ils franchiraient à découvert les longues nebka du chott, qui sait si leur passage ne serait pas signalé ?.. Et, si quelque bande de Touareg croisait leur route, où se réfugier pour éviter leur rencontre ?.. Et puis, si, ce jour-là ou le lendemain, Hadjar et sa troupe revenaient vers Zenfig ?..

Qu'on ajoute à ces périls les difficultés de la marche sur ces terrains mouvants du Melrir, dont ni l'ingénieur ni le capitaine ne connaissaient les passes, et l'on se rendra compte des dangers que présentait ce parcours de vingt-cinq kilomètres entre la pointe de l'Hinguiz et le chantier de Goléah !

Le capitaine Hardigan et M. de Schaller n'étaient pas sans y avoir réfléchi, et ils y songeaient encore. Mais ces redoutables éventualités, il fallait à tout prix s'y exposer. En somme, tous étaient énergiques, vigoureux, capables de grands efforts.

« En route !.. dit le capitaine.

— Oui... en route... bonne troupe ! » répondit le brigadier Pistache qui, non sans raison, crut devoir modifier ainsi la vieille locution populaire.

XVI

LE TELL.

Il était un peu plus de sept heures lorsque le capitaine Hardigan et ses compagnons quittèrent la pointe. La nature particulière du sol commandait de n'avancer qu'avec grande précaution. Les efflorescences de sa surface ne permettaient pas de reconnaître s'il offrait une résistance suffisante et si, à chaque pas, on ne risquait pas de s'enlizer dans une fondrière.

L'ingénieur, d'après les sondages du capitaine Roudaire et ceux qu'il avait faits lui-même, savait à quoi s'en tenir sur la composition de ces terrains dont la couche forme le fond des sebkha et des chotts. A la partie supérieure s'étend une croûte salifère, sujette à de certaines oscillations très sensibles. Au-dessous, les sables se mélangent de marnes, parfois fluides, où l'eau entre pour les deux tiers, ce qui leur enlève toute consistance. Parfois les sondes ne rencontrent la roche qu'à de grandes profondeurs. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si hommes et chevaux disparaissaient dans ces couches semi-liquides, comme si le sol se dérobait sous eux, et sans qu'il fût possible de leur porter secours.

Il eût été à souhaiter que, au sortir de l'Hinguiz, les fugitifs retrouvassent les empreintes du passage de Hadjar et de sa troupe de Touareg à travers cette partie du chott. Des traces de pas sur la croûte blanche n'auraient pas encore eu le temps de s'effacer, puisque ni le vent ni la pluie n'avaient balayé l'est du Melrir depuis quelques jours. Dans ce cas, il n'y aurait eu qu'à



M. François s'enliza jusqu'à mi-corps. (Page 217.)

les suivre pour ne point s'écarter des passes bien connues des indigènes jusqu'à l'oasis de Goléah, vers laquelle vraisemblablement se dirigeait le chef targui. Mais ce fut en vain que M. de Schaller rechercha ces vestiges, et il fallut en conclure que la bande n'avait pas longé jusqu'à son extrême pointe les bords de l'Hinguiz.

Pendant le cheminement, le capitaine et l'ingénieur se tenaient

en tête, précédés du chien qui courait en éclaireur. Avant de s'engager dans telle ou telle direction, ils essayaient de déterminer la composition du sol, examen que la longue nappe salifère rendait assez difficile. La marche ne s'effectuait qu'avec lenteur. Aussi cette première étape, lorsqu'elle eut pris fin vers onze heures, ne comprenait-elle qu'un parcours de quatre à cinq kilomètres. Il fallut alors faire halte, autant pour se reposer que pour manger. Il n'y avait en vue ni une oasis, ni un bois, ni même un bouquet d'arbres. Seule, une légère tumescence sablonneuse rompait l'uniformité de la plaine à quelque cent pas.

« Nous n'avons pas le choix », dit le capitaine Hardigan.

Tous se dirigèrent vers cette petite dune et s'assirent du côté que ne frappaient point les rayons du soleil. Chacun tira de sa poche un morceau de viande. Mais ce fut en vain que le brigadier chercha un « ras » pour y puiser un peu d'eau potable. Aucun oued ne traversait cette portion du Melrir, et la soif ne put être apaisée qu'avec les quelques dattes cueillies au dernier campement.

Vers midi et demi la marche fut reprise, et se continua non sans grosse fatigue ni grandes difficultés. Autant que cela se pouvait, le capitaine Hardigan essayait de maintenir sa direction vers l'est en se basant sur la position du soleil. Mais, presque à chaque instant, le sable se dérobait sous les pieds. La dépression ne comportait alors qu'une cote assez faible, et, assurément, lorsqu'il serait inondé, ce serait entre l'Hinguiz et l'orée du canal que le chott mesurerait sa plus grande profondeur, soit environ une trentaine de mètres au-dessous du niveau de la mer.

C'est ce que fit observer l'ingénieur, et il ajouta :

« Je ne m'étonne donc pas que le sol, de ce côté, soit plus mouvant qu'ailleurs. Pendant la saison des pluies, ces fonds doivent recevoir toutes les eaux courantes du Melrir, et ils ne peuvent jamais se raffermir.

— Il est fâcheux que nous ne puissions les éviter, observa le

capitaine; quant à remonter au nord ou redescendre au sud, sans être assurés de trouver une meilleure route, ce serait du temps perdu, et nous n'avons pas un jour à perdre. Notre direction nous mène, en somme, au point le plus rapproché que nous puissions atteindre, et mieux vaut ne pas la modifier...

— Ce n'est pas douteux, déclara M. de Schaller, et il ne l'est pas non plus que Hadjar et sa bande, s'ils se rendaient au kilomètre 347, n'ont pas suivi cette route. »

En effet, on ne retrouvait aucune trace de leur passage.

Quelle pénible marche et combien lente ! et quelle difficulté de se maintenir sur les passes. Coupe-à-cœur, toujours en avant, revenait de lui-même lorsqu'il sentait fléchir la croûte blanche. Il fallait alors s'arrêter, tâter le terrain, se rejeter soit à droite soit à gauche, parfois d'une cinquantaine de mètres, et le cheminement s'allongeait de multiples détours. Dans ces conditions, cette seconde étape ne fit pas gagner plus d'une lieue et demie. Le soir venu, ils s'arrêtèrent, à bout de forces, et, d'ailleurs, n'en eussent-ils pas eu l'impérieux besoin, comment auraient-ils pu s'aventurer dans une marche nocturne.

Il était cinq heures du soir. Le capitaine Hardigan avait bien compris que ses compagnons seraient incapables d'aller plus loin. Et, cependant, l'endroit était peu propice à un campement de nuit. Rien que la plaine plate. Pas même un ressaut de sol pour s'y accoter. Aucun ras où il eût été possible de recueillir un peu d'eau potable... Pas même une touffe de driss en ces bas-fonds, ces « hofrah » où s'accumulaient les cristallisations salines. Quelques oiseaux traversaient rapidement cette région désolée pour regagner les oasis les plus rapprochées, à plusieurs lieues de là sans doute, et que les fugitifs n'auraient su atteindre !..

A cet instant, le brigadier, s'approchant de l'officier, lui dit :

« Mon capitaine, sauf votre respect, il me semble qu'il y aurait mieux à faire que de camper à cette place, dont les chiens touareg ne voudraient pas !

— Et quoi donc, brigadier ?..

— Regardez... à moins que je ne me trompe !.. Est-ce que ce n'est pas comme une espèce de dune qui s'arrondit là-bas, avec quelques arbres dessus ?.. »

Et, de sa main tendue vers le nord-est, Pistache montrait un point du chott, distant de trois kilomètres au plus.

Tous les yeux suivirent cette direction. Le brigadier ne se trompait pas. Il y avait là, par chance, une de ces petites collines boisées, un « tell », au-dessus duquel se profilaient trois ou quatre arbres biens rares dans cette région. Si le capitaine Hardigan et ses compagnons parvenaient à l'atteindre, peut-être pourraient-ils passer la nuit dans des conditions moins mauvaises ?

« C'est là qu'il faut aller... à tout prix, déclara l'officier.

— D'autant plus, ajouta M. de Schaller, que nous ne nous écarterons pas sensiblement de notre route...

— Et puis, dit le brigadier, qui sait si de ce côté le fond du chott ne sera pas meilleur pour nos pauvres pattes !..

— Allons, mes amis, un dernier effort ! » ordonna le capitaine Hardigan.

Et tous le suivirent.

Mais, au delà de ce tell, si, comme venait de le dire Pistache, le fond remontait, si, le lendemain, les fugitifs devaient rencontrer un terrain plus consistant, il n'en fut pas ainsi pendant la dernière heure de cette étape.

« Je n'arriverai jamais ! répétait M. François.

— Si... en prenant mon bras !.. » répondit l'obligeant brigadier.

C'est à peine si deux kilomètres avaient été franchis, lorsque le soleil fut au moment de disparaître. La lune, au début de son premier quartier, le suivait de près et allait se cacher derrière l'horizon. Au crépuscule déjà court sous cette basse latitude succéderait une obscurité profonde. Il importait donc de mettre à profit les derniers instants du jour pour gagner le tell.

Le capitaine Hardigan, M. de Schaller, le brigadier, M. Fran-

çois, les deux spahis marchaient en file à pas comptés. Le sol devenait de plus en plus mauvais. La croûte cédait sous le pied, les sables fléchissaient en dessous, laissant monter l'eau qui les pénétrait. Par instants même, on enfonçait jusqu'au genou dans la couche fluide, et il n'était pas facile de s'en retirer. Il arriva même que M. François, s'étant trop écarté de la passe, s'enliza jusqu'à mi-corps, et son engloutissement eût été complet dans un de ces trous, ces « œils de mer » dont il a été déjà parlé, s'il n'eût étendu les bras.

« A moi... à moi!.. cria-t-il en se débattant de son mieux.

— Tenez bon... tenez bon!.. » cria à son tour Pistache.

Et, comme il se trouvait en avant, le brigadier s'arrêta et revint sur ses pas pour le secourir. Tous firent halte en même temps que lui. Mais il avait été devancé par Coupe-à-cœur qui, en quelques bonds, eut rejoint le malheureux M. François dont la tête et les bras émergeaient seuls, et qui se cramponna fortement au cou du robuste animal.

Enfin le digne homme sortit de cette fondrière tout humide, tout englué de marne.

Et, bien que ce ne fût pas l'instant de plaisanter, Pistache de lui dire :

« Il n'y avait rien à craindre, monsieur François, et, si Coupe-à-cœur ne m'eût prévenu, je vous aurais tiré de là, rien qu'en vous empoignant par votre barbe ! »

Ce que fut le cheminement ou, terme plus exact, le glissement pendant une heure encore à la surface de cette outtâ, on ne saurait s'en rendre compte. Les fugitifs ne pouvaient plus avancer sans risquer de s'enlizer jusqu'à mi-corps. Ils rampaient sur le sable, les uns près des autres, afin de se soutenir mutuellement en cas de besoin. En cette partie de la dépression, le fond continuait à s'abaisser. C'était comme une vaste cuvette où devaient s'accumuler les eaux des ras qu'alimentait le réseau hydrographique du chott.

Plus qu'une seule chance de salut : atteindre le tell signalé par le brigadier Pistache. Là, sans doute, réapparaîtrait le sol résistant, jusqu'au groupe d'arbres en couronnant l'arête, et, dans ces conditions, toute sécurité serait assurée pour la nuit.

Mais, au milieu de l'obscurité, il devenait très difficile de se diriger. A peine était-il possible d'apercevoir ce tell. On ne savait plus s'il fallait prendre sur la droite ou sur la gauche.

A présent, le capitaine Hardigan et ses compagnons allaient au hasard, et seul le hasard pouvait les maintenir en bon chemin.

Enfin Coupe-à-cœur, en réalité leur véritable guide, fit entendre des aboiements précipités... Il semblait bien que le chien dût être d'une centaine de pas sur la gauche, et sur quelque hauteur.

« La-butte est là... dit le brigadier.

— Oui... ajouta M. de Schaller, et nous nous en étions écartés. »

Que le chien eût trouvé le tell, et qu'il eût grimpé jusqu'aux arbres, cela ne paraissait plus douteux, et ses aboiement répétés invitaient certainement à le rejoindre.

C'est ce qui fut fait, mais au prix de quels efforts, et aussi de quels dangers! Dès lors le sol remontait graduellement, en même temps qu'il redevenait plus solide. A sa surface se sentaient maintenant quelques rugueuses touffes de driss auxquelles les doigts pouvaient s'accrocher, et ce fut ainsi que tous, Pistache ayant donné un dernier coup de main à M. François, se trouvèrent sur le tell.

« Enfin... nous y sommes! » s'écria le brigadier, en calmant Coupe-à-cœur qui gambadait près de lui.

Il était plus de huit heures alors. L'obscurité empêchait de rien voir aux alentours. S'étendre au pied des arbres, y prendre une nuit de repos, il n'y avait pas autre chose à faire. Mais, si le brigadier, M. François, les deux spahis ne tardèrent pas à s'endormir, c'est en vain que M. de Schaller et le capitaine Hardigan attendirent le sommeil. Trop de préoccupations, d'inquiétudes les tinrent éveillés. N'étaient-ils pas comme des nau-

fragés jetés sur un îlot inconnu, et sans savoir s'ils pourraient le quitter? Au pied de ce tell rencontreraient-ils des passes praticables?.. Le jour venu, devraient-ils s'aventurer encore sur un sol mouvant?.. Et, qui sait même si, dans la direction de Goléah, le fond du chott ne s'abaissait pas davantage?..

« A quelle distance estimez-vous que se trouve Goléah?.. demanda le capitaine Hardigan à l'ingénieur.

— A douze ou quinze kilomètres, répondit M. de Schaller.

— Nous aurions donc fait la moitié du parcours?..

— Je le pense! »

Avec quelle lenteur s'écoulaient les heures de cette nuit du 26 au 27 avril! L'ingénieur et l'officier durent envier leurs compagnons que la fatigue plongeait dans un lourd sommeil dont l'éclat de la foudre ne les eût pas tirés. D'ailleurs, malgré l'état électrique de l'atmosphère, aucun orage ne se déclara, et, cependant, bien que la brise fût tombée, il se produisait certaines rumeurs qui troublaient le silence.

Il était à peu près minuit lorsque ces rumeurs, auxquelles vinrent bientôt se joindre des bruits plus accentués, se firent entendre.

« Que se passe-t-il donc?.. demanda le capitaine Hardigan en se redressant au pied de l'arbre contre lequel il s'accotait.

— Je ne sais trop, répondit l'ingénieur. Est-ce un orage éloigné?.. Non! il semble plutôt que certains roulements se propagent à travers le sol! »

Il n'y aurait rien eu là d'étonnant. On ne l'a point oublié, lorsque s'effectuèrent les travaux de nivellement, M. Roudaire avait constaté que la surface du Djérid subissait des oscillations d'une amplitude assez considérable, qui gênèrent plus d'une fois ses opérations. Ces oscillations étaient dues sans doute à quelque phénomène sismique qui s'accomplissait dans les couches inférieures. Il y avait donc lieu de se demander si une perturbation de ce genre n'allait pas troubler les fonds si peu stables de cette hofra, l'une des plus accentuées du Melrir...

Le brigadier, M. François, les deux spahis venaient d'être réveillés par ces rumeurs souterraines dont l'intensité tendait à s'accroître.

En ce moment, Coupe-à-cœur donnait des signes d'une agitation toute particulière. A plusieurs reprises il descendit même jusqu'au pied du tell, et, la dernière fois qu'il en remonta, il était mouillé comme s'il sortait d'une eau profonde.

« Oui !.. de l'eau, de l'eau, répétait le brigadier, et comme qui dirait de l'eau de mer !.. Non, cette fois, ce n'est pas du sang !.. »

Cette observation visait ce qui s'était passé l'autre nuit au campement sur la pointe de l'Hinguiz, lorsque le chien reparut, son poil imbibé du sang de cette antilope étranglée par les fauves.

Et Coupe-à-cœur se secouait en éclaboussant Pistache.

Il y avait donc maintenant autour de cette butte une nappe d'eau assez profonde pour que le chien eût pu s'y plonger. Et, cependant, lorsque le capitaine Hardigan et ses compagnons l'avaient atteinte, c'était en rampant sur une marne déliquescente, non en traversant une couche liquide.

Était-ce donc un abaissement du sol qui venait de se produire, qui ramenait à la surface l'eau des terrains inférieurs, et le tell était-il transformé en îlot ?..

Avec quelle impatience et quelles appréhensions les fugitifs attendirent le jour ! Se rendormir, ils ne l'auraient pu. D'ailleurs l'intensité des perturbations souterraines augmentait encore. C'était à croire que les forces plutoniennes et neptuniennes luttaient entre elles sous les fonds du chott qui se modifiaient peu à peu. Parfois, même, il se produisait des secousses si violentes que les arbres se courbaient comme au passage d'une rafale et menaçaient de se déraciner.

A un moment, le brigadier, qui venait de dévaler au bas du tell, constata que les premières couches baignaient dans une nappe d'eau, dont la profondeur mesurait déjà de deux à trois pieds.

D'où venait cette eau ? Les perturbations du sol l'avaient

repoussée à travers les marnes souterraines jusqu'à la surface du chott, et même n'était-il pas possible que, sous l'action de cet extraordinaire phénomène, cette surface se fût abaissée, et bien au-dessous du niveau méditerranéen?..

Telle était la question que se posait M. de Schaller et, lorsque le soleil aurait reparu sur l'horizon, était-il probable qu'il pût la résoudre?..

Jusqu'aux primes lueurs de l'aube, les lointaines rumeurs qui paraissaient venir de l'est ne cessèrent de troubler l'espace. Il se produisit aussi, à intervalles réguliers, des secousses assez fortes pour que le tell en frémit sur sa base, le long de laquelle l'eau se précipitait avec ce bruit de ressac d'une marée montante contre les roches d'un littoral.

A un certain moment, tandis que tous essayaient de se rendre compte par l'oreille de ce que leurs yeux ne pouvaient voir, le capitaine Hardigan fut amené à dire :

« Est-il donc possible que le Melrir se soit rempli avec les eaux souterraines remontées à sa surface?..

— Ce serait bien invraisemblable, répondit M. de Schaller. Mais je crois qu'il est une explication plus admissible...

— Et laquelle?..

— C'est que ce soient les eaux du golfe qui l'ont inondé... en envahissant depuis Gabès toute cette portion du Djerid...

— Alors, s'écria le brigadier, nous n'aurions plus qu'une ressource... ce serait de nous sauver à la nage! »

Le jour allait enfin paraitre. Mais les quelques clartés qui se dessinaient à l'orient du chott étaient bien pâles, et il semblait qu'un épais rideau de brumes se tendit à l'horizon.

Tous, debout au pied des arbres, le regard fixé dans cette direction, n'attendaient que les premières lueurs de l'aube pour reconnaitre la situation. Mais, par une malchance déplorable, ils furent déçus dans leur attente!

XVII

DÉNOUEMENT.

Une sorte de brouillard s'étendait au-dessus et autour de la dune, et si épais que les premiers rayons ne pourraient le dissoudre. On ne se voyait pas à quatre pas, et les branches des arbres étaient noyées dans ces lourdes vapeurs.

« Décidément, le diable s'en mêle ! s'écria le brigadier.

— Je suis porté à le croire ! » répondit M. François.

Cependant il y avait lieu d'espérer que, dans quelques heures, lorsque le soleil prendrait de la force en gagnant vers le zénith, ces brumes finiraient par se fondre, et la vue pourrait s'étendre largement alors sur le Melrir.

Il n'y avait donc qu'à patienter et, bien qu'il fût plus que jamais nécessaire d'économiser les provisions impossibles à renouveler, il fallut en consommer une partie, et, en réalité, il n'en resta que pour deux jours. Quant à la soif, l'eau saumâtre puisée à la base du tell permit de l'apaiser tant bien que mal.

Trois heures s'écoulèrent dans ces conditions. Les rumeurs avaient diminué peu à peu. Une brise assez forte s'élevait, qui faisait cliqueter le branchage des arbres, et, le soleil aidant, il n'était pas douteux que cet épais amas de brumes ne tarderait plus à se dissiper.

Enfin, les volutes commencèrent à s'éclaircir autour du tell. Les arbres montrèrent le squelette de leur ramure, et squelette est le mot juste, car il n'y avait là que des arbres morts, sans

un fruit, sans une feuille. Puis, le brouillard fut définitivement enlevé par un coup de vent qui le chassa vers l'ouest.

Et alors le Melrir se découvrit sur une vaste étendue.

Sa surface, par suite de l'abaissement du fond de cette hofra, était en partie inondée, et une ceinture liquide, large d'une cinquantaine de mètres, entourait le tell. Au delà, sur les niveaux plus élevés, reparaissaient les nappes efflorescentes. Puis, dans les bassures, l'eau réverbérait les rayons solaires entre de longues plaines sablonneuses que leur cote maintenait au sec.

Le capitaine Hardigan et l'ingénieur avaient dirigé leurs regards vers tous les points de l'horizon. Puis, M. de Schaller dit :

« Ce n'est pas douteux, il s'est produit quelque phénomène sismique considérable... Les fonds du chott se sont abaissés et les couches liquides du sous-sol l'ont envahi...

— Eh bien, avant que le cheminement soit devenu impraticable partout, répondit le capitaine, il faut partir... et à l'instant! »

Tous allaient descendre lorsqu'ils furent cloués à leur place par le spectacle terrifiant qui s'offrit à leurs yeux.

A une demi-lieue vers le nord apparaissait une bande d'animaux qui fuyaient à toute vitesse, venant du nord-est; une centaine de fauves et de ruminants, lions, gazelles, antilopes, mouflons, buffles, se sauvant vers l'ouest du Melrir. Et il fallait qu'ils fussent réunis dans une commune épouvante qui annihilait la férocité des uns et la timidité des autres, ne songeant, dans cet affolement extraordinaire, qu'à se soustraire au danger que provoquait cette déroute générale des quadrupèdes du Djerid.

« Mais que se passe-t-il donc là-bas? répétait le brigadier Pistache.

— Oui... Qu'y a-t-il? » demandait le capitaine Hardigan.

Et l'ingénieur auquel s'adressait cette question la laissait sans réponse.

Et alors un des spahis de s'écrier :

« Est-ce que ces bêtes vont se diriger vers nous ?

— Et comment fuir ? » ajouta l'autre.

En ce moment, la bande n'était pas à un kilomètre et se rapprochait avec la rapidité d'un express. Mais il ne sembla pas que ces animaux, dans leur fuite éperdue, eussent aperçu les six hommes qui s'étaient refugiés sur le tell. En effet, dans un même mouvement, ils obliquèrent vers la gauche et finirent par disparaître au milieu d'un tourbillon de poussière.

Du reste, sur l'ordre du capitaine Hardigan, ses compagnons s'étaient couchés au pied des arbres afin de n'être point découverts. C'est alors qu'il virent passer au loin des bandes de flamants qui détalaient aussi, tandis que des milliers d'oiseaux fuyaient à grands coups d'aile vers les rives du Melrir.

« Mais qu'y a-t-il donc ?.. » ne cessait de répéter le brigadier Pistache.

Il était quatre heures de l'après-midi et la cause de cet étrange exode ne tarda pas à se révéler.

Du côté de l'est une nappe liquide commençait à s'étendre à la surface du chott et la plaine sablonneuse fut bientôt inondée tout entière, mais seulement sous une mince couche d'eau. Les efflorescences salines avaient peu à peu disparu jusqu'à l'extrême portée du regard et c'était un immense lac qui réverbérait alors les rayons du soleil.

« Est-ce que les eaux du golfe auraient envahi le Melrir ?.. dit le capitaine Hardigan.

— Je ne le mets plus en doute, répondit l'ingénieur. Ces rumeurs souterraines que nous avons entendues provenaient d'un tremblement de terre... Des perturbations considérables se sont produites dans le sol. Il en est résulté un abaissement des fonds du Melrir et peut-être de toute cette partie est du Djerid... La mer, après avoir rompu ce qui restait du seuil de Gabès, l'aura inondé jusqu'au Melrir ! »



CETTE CENTAINE D'HOMMES, REJOINTS PAR LE MASCARET... (Page 227.)

Cette explication devait être exacte. On se trouvait en présence d'un phénomène sismique dont l'importance échappait encore. Et, par l'effet de ces perturbations, il était possible que la mer Saharienne se fût faite d'elle-même et plus vaste que le capitaine Roudaire ne l'avait rêvée...

D'ailleurs, un nouveau tumulte, lointain encore, emplissait l'espace.

Ce n'était plus à travers le sol, c'était à travers les airs qu'il se propageait avec une rumeur croissante.

Et voici que soudain, dans le nord-est, s'élève un nuage de poussière et de ce nuage sort bientôt une troupe de cavaliers, fuyant comme avaient fui les animaux, à toute vitesse.

« Hadjar ! » s'écria le capitaine Hardigan.

Oui ! le chef targui, et, si ses compagnons et lui détalaient bride abattue, c'était pour échapper aux tourbillons d'un monstrueux mascaret qui se dressait derrière eux, en se développant sur toute la largeur du chott.

Deux heures s'étaient écoulées depuis le passage des animaux et le soleil allait disparaitre. Au milieu de l'inondation grandissante le tell n'était-il pas le seul refuge qui s'offrît à la bande de Hadjar — un îlot au milieu de cette nouvelle mer...

Assurément, Hadjar, les Touareg, qui n'en étaient qu'à un kilomètre, l'avaient aperçu et ils se dirigeaient vers lui dans un galop échevelé. Parviendraient-ils à l'atteindre avant le mascaret et que deviendraient alors les fugitifs que son bouquet d'arbres abritait depuis la veille ?..

Mais la montagne liquide courait plus vite, un véritable raz de marée, une succession de lames écumantes, d'une irrésistible puissance, et d'une telle vitesse que les meilleurs chevaux n'auraient pu la dépasser.

C'est alors que le capitaine et ses compagnons furent témoins de ce terrible spectacle : cette centaine d'hommes, rejoints par le mascaret au milieu d'un flot d'écume. Puis, tout ce pêle-mêle de

cavaliers et de chevaux disparut, et, aux dernières lueurs du crépuscule on ne voyait plus que des cadavres entraînés par l'énorme vague vers l'ouest du Melrir.

Ce jour-là, lorsque le soleil acheva sa course diurne, c'était sur un horizon de mer qu'il s'était couché !..

Quelle nuit pour les fugitifs ! Si une rencontre avec les fauves d'abord, avec les Touareg ensuite leur avait été évitée, n'avaient-ils pas à craindre que l'inondation ne gagnât le sommet de leur refuge.

Mais il était impossible de le quitter et ce fut avec épouvante qu'ils entendirent l'eau monter peu à peu au milieu de cette profonde obscurité, tout emplie d'un bruit de ressac...

On se figure ce que fut cette nuit, tandis que le roulement des eaux, activé par une forte brise de l'est, ne cessait de se faire entendre. Et l'air s'emplissait des cris de ces innombrables oiseaux de mer qui volaient maintenant à la surface du Melrir !..

Le jour reparut. La crue n'avait pas dépassé l'arête du refuge, et il semblait bien qu'elle eût atteint son maximum, en remplissant le chott à pleins bords.

Rien à la surface de cette immense plaine liquide ! La situation des fugitifs paraissait désespérée. De nourriture, ils n'en avaient plus pour finir la journée, et aucun moyen de s'en procurer sur cet aride îlot. Fuir... Par quel moyen ?.. Construire un radeau avec ces arbres et s'y embarquer ? Mais comment les abattre ?.. Et puis, ce radeau, le pourrait-on diriger, et, avec le vent épouvantable qui régnait, ne serait-il pas repoussé au large des rives du Melrir par des courants contre lesquels on ne pourrait lutter ?..

« Il sera difficile de s'en tirer, dit le capitaine Hardigan, après avoir porté ses regards sur le chott...

— Eh, mon capitaine, répondit le brigadier Pistache, mais si quelque secours nous arrivait ?.. On ne sait pas... »

La journée s'écoulait sans que la situation eût changé. Le

Melrir était devenu lac, comme le Rharsa, sans doute. Et même jusqu'où l'inondation s'était-elle étendue, si les talus du canal avaient été rompus sur toute sa longueur ?

Nefta et autres bourgades n'avaient-elles pas été détruites soit par le phénomène sismique, soit par le mascaret qui l'avait suivi ?.. Enfin, le désastre ne s'était-il pas étendu à toute cette partie du Djerid jusqu'au golfe de Gabès ?

Cependant le soir approchait et, après le repas de la matinée, le capitaine Hardigan et ses compagnons n'avaient plus rien à manger. Ainsi qu'ils l'avaient constaté en prenant pied sur le tell, aucun fruit ne pendait aux branches, rien que du bois mort. Et pas un oiseau, pas même un de ces habibis dont il passait des bandes au loin, ne venait se poser sur cet îlot; pas un de ces étourneaux dont se fût contenté un estomac torturé par la faim. Et, s'il se rencontrait déjà quelques poissons sous ces eaux nouvelles, en vain le brigadier Pistache chercha-t-il à s'en assurer; et puis la soif, comment l'apaiser, puisque cette nappe liquide avait maintenant la salure de la mer ?..

Or, vers sept heures et demie, au moment où les derniers rayons solaires allaient s'éteindre, voici que M. François, qui regardait dans la direction du nord-est, dit, d'une voix dans laquelle d'ailleurs on n'eût pas surpris la moindre émotion :

« Une fumée...

— Une fumée ?.. s'écria le brigadier Pistache.

— Une fumée », répéta M. François.

Tous les yeux se portèrent dans la direction indiquée.

Pas d'erreur, c'était bien une fumée que le vent rabattait vers le tell et elle se voyait assez distinctement déjà.

Les fugitifs restaient muets, saisis de la crainte que cette fumée ne vînt à disparaître et que le navire d'où elle s'échappait ne mît le cap au large, s'éloignant du tell !..

Ainsi donc, l'explication donnée par l'ingénieur était la vraie !.. Ses prévisions venaient de se réaliser !..

Pendant la nuit du 26 au 27, les eaux du golfe s'étaient répandues à la surface de cette partie orientale du Djerid!.. Dès lors, une communication existait entre la Petite-Syrte et le Melrir, et même praticable puisqu'un navire avait pu suivre, sur la ligne du canal sans doute, cette route maritime à travers la région des sebkhas et des chotts.

Vingt-cinq minutes après que ce bâtiment eut été signalé, on voyait sa cheminée se dessiner sur l'horizon, puis sa coque se montra, la coque du premier navire qui sillonnait les eaux du nouveau lac.

« Des signaux!.. faisons des signaux! » s'écria l'un des spahis.

Et comment le capitaine Hardigan aurait-il pu indiquer la présence des fugitifs sur l'étroit sommet de cet îlot?.. La butte était-elle même assez élevée pour que l'équipage eût pu l'apercevoir?.. Et ce navire entrevu ne se trouvait-il pas encore à plus de deux grandes lieues dans le nord-est?..

D'ailleurs, la nuit venait de succéder au court crépuscule, et la fumée ne fut bientôt plus visible au milieu de l'obscurité.

Et alors le spahi, qui ne fut plus maître de lui, de s'écrier dans un mouvement de désespoir :

« Nous sommes perdus!..

— Sauvés... sauvés, au contraire, répondit le capitaine Hardigan... Nos signaux, qu'on n'aurait pu apercevoir pendant qu'il faisait jour, on les apercevra la nuit!.. »

Et il ajouta :

« Le feu aux arbres... le feu!..

— Oui, mon capitaine! hurla positivement le brigadier Pistache, le feu aux arbres!.. et ils flamberont comme des allumettes! »

A l'instant, le briquet fut battu; des branches, tombées çà et là, s'empilèrent au pied des troncs d'arbres; une flamme se dégagea, qui gagna les branches supérieures, et de vives clartés dissipèrent les ténèbres autour de l'îlot.

« S'ils ne voient pas notre feu de joie, s'écria Pistache, c'est qu'ils sont tous aveugles à bord de ce bateau-là! »

Cependant, cet embrasement du bouquet d'arbres ne dura pas plus d'une heure. Tout ce bois sec s'était rapidement consumé, et, quand les dernières lueurs s'éteignirent, on ne savait si le navire s'était rapproché du tell, car il ne signala même pas sa présence par un coup de canon.

De profondes ténèbres enveloppaient maintenant l'îlot. La nuit s'écoula, et aucun sifflement de vapeur, aucun ronflement d'hélice ou d'aubes battant les eaux du chott ne parvint aux oreilles des fugitifs.

« Il est là... il est là!.. », s'écria dès les premières blancheurs du matin, Pistache, tandis que Coupe-à-cœur aboyait de toutes ses forces.

Le brigadier ne se trompait pas.

A deux milles était mouillé un petit bâtiment qui déployait à sa corne le pavillon français. Lorsque les flammes avaient illuminé cet îlot inconnu, le commandant avait modifié sa direction et mis le cap au sud-ouest. Mais, par prudence, l'îlot n'apparaissant plus après l'extinction des flammes, il avait envoyé son ancre par le fond et passé cette nuit au mouillage.

Le capitaine Hardigan et ses compagnons poussèrent des cris auxquels bientôt des voix répondirent, parmi lesquelles ils reconnurent, dans un canot qui s'approchait, celles du lieutenant Villette et du maréchal des logis-chef Nicol.

C'était l'aviso *Benassir* de Tunis, un vapeur de petit tonnage, arrivé depuis six jours à Gabès, et qui, le premier, s'était lancé intrépidement sur la nouvelle mer.

Quelques minutes après, le canot accostait le pied du tell qui avait été le salut des fugitifs et le capitaine Hardigan pressait dans ses bras le lieutenant, le marchef serrait dans les siens le brigadier Pistache, tandis que Coupe-à-cœur sautait au cou de son maître. Quant à M. François, Nicol eut grand'peine à le

reconnaître dans cet homme barbu et moustachu, dont le premier soin serait de se raser dès qu'il serait à bord du *Benassir*.

Ce qui s'était passé quarante-huit heures avant, le voici :

Un tremblement de terre venait de modifier toute la région orientale du Djerid entre le golfe et le Melrir. Après la rupture du seuil de Gabès et l'abaissement du sol sur une longueur de plus de deux cents kilomètres, les eaux de la Petite-Syrte s'étaient précipitées à travers le canal qui n'avait pu suffire à les contenir. Aussi avaient-elles envahi le pays des sebkha et des chotts, inondant non seulement le Rharsa sur toute son étendue, mais aussi la vaste dépression du Fejey-Tris. Très heureusement, les bourgades, La Hammâ, Nefta, Tozeur et autres n'avaient point été englouties, grâce à leur situation en terrain élevé et elles pourraient figurer sur la carte comme ports de mer.

En ce qui concerne le Melrir, l'Hinguiz était devenu une grande île centrale. Mais, si Zenfig fut épargnée, du moins le chef Hadjar et sa troupe de pillards, surpris par le mascaret, avaient-ils péri jusqu'au dernier.

En ce qui concerne le lieutenant Villette, c'est en vain qu'il avait tenté de retrouver le capitaine Hardigan et ses compagnons. Les recherches n'avaient point abouti. Après avoir fouillé les environs du Melrir du côté du chantier du kilomètre 347 où les ouvriers de la section n'avaient point reparu, l'expédition de Pointar ayant attendu une escorte envoyée de Biskra, il s'était rendu à Nefta afin d'y organiser une expédition à travers les diverses tribus touareg.

Mais il y avait rejoint les conducteurs et les deux spahis qui avaient dû à un incident fortuit d'échapper au sort de leurs chefs.

Or, il se trouvait dans cette ville lors du tremblement de terre, et il y était encore lorsque le commandant du *Benassir,* parti de Gabès dès que l'inondation l'eut permis, vint y chercher des informations sur le Rharsa et le Melrir.



« Prenez plutôt des actions de la Mer Saharienne. » (Page 235.)

Le commandant de l'aviso reçut aussitôt la visite du lieutenant et lui offrit de prendre passage à son bord, avec le maréchal des logis-chef, dès qu'il eut été mis au courant de la situation. Le plus pressé était de partir à la recherche du capitaine Hardigan, de l'ingénieur de Schaller et de leurs compagnons. Aussi le *Benassir*, marchant à toute vapeur, après avoir traversé le Rharsa, se lança-t-il sur les eaux du Melrir, afin de fouiller les oasis de

ses rives et celles de la Farfaria que l'inondation n'aurait pas submergées.

Or, la seconde nuit de navigation sur le Melrir, mis en éveil par les flammes, le commandant avait pris direction sur le tell, mais, sur cette mer nouvelle et avec son équipage peu nombreux, il avait renvoyé, au lever du jour, malgré les instances de Villette, toute communication avec l'ilot, et maintenant les fugitifs, sains et saufs, étaient tous à bord.

L'aviso, dès qu'il eut reçu ses nouveaux passagers, reprit la route de Tozeur, où le commandant voulait les déposer et faire parvenir de là, par voie rapide, des renseignements à ses chefs avant de reprendre son voyage de reconnaissance jusqu'aux dernières limites du Melrir.

Ce fut donc quand M. de Schaller et ses compagnons débarquèrent à Tozeur que le capitaine Hardigan retrouva les hommes de son détachement. Et avec quelle joie ils le reçurent, ses compagnons et lui!

Même l'introuvable colonne de Biskra était représentée par une dépêche arrivée par Tunis, et dans laquelle Pointar, obligé de rétrograder avec ses hommes jusqu'à Biskra, demandait de nouvelles instructions.

Ce fut là aussi que Va-d'l'avant, le vieux frère, revit Coupe-à-cœur, et quels témoignages de satisfaction échangèrent ces deux amis, cela ne saurait s'exprimer!

Et tout cela au milieu d'une foule le plus souvent enthousiaste, mais toujours surexcitée par tous les événements qui avaient entouré ce cataclysme, et qui se pressait autour des premiers explorateurs de la mer nouvelle.

Tout à coup, l'ingénieur trouva en face de lui un inconnu qui s'était frayé un chemin en jouant des coudes, qui le salua d'abord très bas et tout aussitôt lui dit avec un fort accent exotique :

« C'est bien à M. de Schaller, parlant à sa personne, que j'ai l'avantage de m'adresser ?

— Il me semble que oui..., répondit celui-ci.

— Eh bien alors, Monsieur, j'ai l'avantage de vous signifier qu'aux termes d'une procuration par acte en brevet et dûment authentique, passée par-devant notaire, revêtue de la légalisation de M. le Président du tribunal de première instance du ressort du siège social de la Compagnie Franco-étrangère, visée — pour exequatur à la Résidence générale de France à Tunis — en marge de laquelle se trouve la mention suivante : Enregistré folio 200 verso case 12, reçu 3 fr. 75, décimes compris, signature illisible, je suis le mandataire des liquidateurs de ladite Compagnie avec les pouvoirs les plus étendus, notamment de transiger et au besoin de compromettre. — Lesdits pouvoirs bien et dûment homologués. — Vous ne serez pas surpris, Monsieur, si, agissant ès-qualités, je vous demande compte, en leur nom, des travaux entrepris par elle et que vous aviez pris l'engagement d'utiliser. »

Dans la joie débordante qui l'envahissait peu à peu, depuis qu'il avait retrouvé ses compagnons et qu'il voyait son œuvre achevée d'une façon tellement fantastique, cet homme si froid, si méthodique, si maître de lui dans les circonstances les plus difficiles, redevint, pour un instant, le boute-en-train renommé d'autrefois, lorsque, dans la cour de Centrale, lui, le major de promotion, apostrophait ses « bizuts » avec la verve endiablée d'un ancien. Et ce fut d'un ton gouailleur que, s'adressant à son interlocuteur, il lui dit :

« Monsieur le mandataire aux pouvoirs très étendus, un conseil d'ami : prenez plutôt des actions de la Mer Saharienne. »

Et pendant qu'au milieu des manifestations et des félicitations il poursuivait sa route, il se mit à chiffrer les devis des nouveaux travaux qui devaient figurer dans le rapport qu'il voulait envoyer le jour même aux administrateurs de la Société.

FIN.

TABLE

Chapitres.		Pages.
I.	— L'oasis de Gabès	1
II.	— Hadjar	15
III.	— L'évasion	30
IV.	— La Mer Saharienne	44
V.	— La caravane	57
VI.	— De Gabès à Tozeur	71
VII.	— Tozeur et Nefta	86
VIII.	— Le chott Rharsa	103
IX.	— Le second canal	120
X.	— Au kilomètre 347	135
XI.	— Une excursion de douze heures	146
XII.	— Ce qui s'était passé	161
XIII.	— L'oasis de Zenfig	175
XIV.	— En captivité	188
XV.	— En fuite	202
XVI.	— Le Tell	212
XVII.	— Dénouement	222

35834. — Paris. Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

LE
PHARE DU BOUT DU MONDE

JULES VERNE

Le Phare du BOUT DU MONDE

Roux

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

Jules VERNE

Le Phare du Bout du Monde





ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX



COLLECTION HETZEL

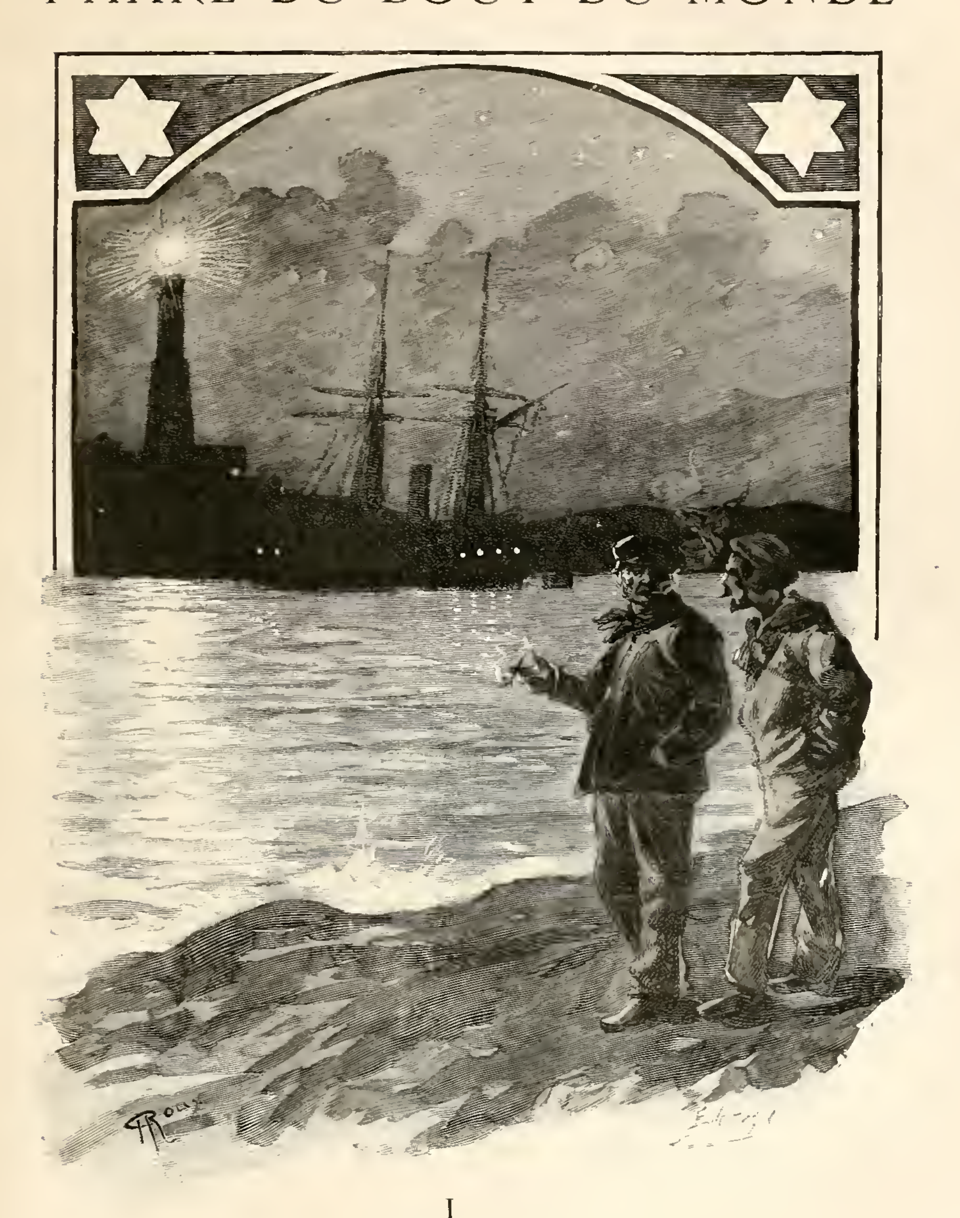
18, Rue Jacob, Paris (VIe)

LE PHARE DU BOUT DU MONDE

Published in Paris, November fifteenth, Nineteen hundred and five.

LE

PHARE DU BOUT DU MONDE



I

INAUGURATION.

Le soleil allait disparaître derrière les collines qui limitaient la vue à l'ouest. Le temps était beau. A l'opposé, au-dessus de

la mer qui se confondait avec le ciel dans le nord-est et dans l'est, quelques petits nuages réfléchissaient les derniers rayons, qui ne tarderaient pas à s'éteindre dans les ombres du crépuscule, d'assez longue durée sous cette haute latitude du cinquante-cinquième degré de l'hémisphère austral.

Au moment où le disque solaire ne montrait plus que sa partie supérieure, un coup de canon retentit à bord de l'aviso *Santa-Fé*, et le pavillon de la République Argentine, se déroulant à la brise, fut hissé à la corne de brigantine.

Au même instant jaillit une vive lumière au sommet du phare construit à une portée de fusil en arrière de la baie d'Elgor, dans laquelle le *Santa-Fé* avait pris son mouillage. Deux des gardiens, les ouvriers réunis sur la grève, l'équipage rassemblé à l'avant du navire, saluaient de longues acclamations le premier feu allumé sur cette côte lointaine.

Deux autres coups de canon leur répondirent, plusieurs fois répercutés par les bruyants échos du voisinage. Les couleurs de l'aviso furent alors amenées, conformément aux règles des bâtiments de guerre, et le silence reprit cette Ile des États située au point où se rencontrent les eaux de l'Atlantique et du Pacifique.

Les ouvriers embarquèrent aussitôt à bord du *Santa-Fé*, et il ne resta à terre que les trois gardiens.

L'un étant à son poste, dans la chambre de quart, les deux autres ne regagnèrent pas tout de suite leur logement et se promenèrent en causant le long du rivage.

« Eh bien ! Vasquez, dit le plus jeune des deux, c'est demain que l'aviso va prendre la mer...

— Oui, Felipe, répondit Vasquez, et j'espère qu'il n'aura pas une mauvaise traversée pour rentrer au port...

— Il y a loin, Vasquez !..

— Pas plus quand on en vient que quand on y retourne, Felipe.

— Je m'en doute un peu, répliqua Felipe en riant.

— Et même, mon garçon, reprit Vasquez, on met quelquefois plus de temps à aller qu'à revenir, à moins que le vent ne soit bien établi!.. Après tout, quinze cents milles, ce n'est pas une affaire, lorsque le bâtiment possède une bonne machine et porte bien la toile.

— Et puis, Vasquez, le commandant Lafayate connaît bien la route...

— Qui est toute droite, mon garçon. Il a mis cap au sud pour venir, il mettra cap au nord pour s'en retourner, et, si la brise continue à souffler de terre, il aura l'abri de la côte et naviguera comme sur un fleuve.

— Mais un fleuve qui n'aurait qu'une rive, repartit Felipe.

— Qu'importe, si c'est la bonne, et c'est toujours la bonne quand on l'a au vent! »

« Juste, approuva Felipe; mais si le vent vient à changer bord pour bord...

— Ça, c'est la mauvaise chance, Felipe, et j'espère qu'elle ne tournera pas contre le *Santa-Fé*. En une quinzaine de jours, il peut avoir enlevé ses quinze cents milles et repris son mouillage en rade de Buenos-Ayres... Par exemple, si le vent venait à haler l'est...

— Pas plus du côté de la terre que du côté du large, il ne trouverait de port de refuge!

— Comme tu dis, garçon. Terre de feu ou Patagonie, pas une seule relâche. Il faut piquer vers la haute mer, sous peine de se mettre à la côte!

— Mais enfin, Vasquez, à mon avis, il y a apparence que le beau temps va durer.

— Ton avis est le mien, Felipe. Nous sommes presque au début de la belle saison... Trois mois devant soi, c'est quelque chose...

— Et, répondit Felipe, les travaux ont été terminés à bonne époque.

— Je le sais, garçon, je le sais, au commencement de décembre. Comme qui dirait le commencement de juin pour les marins du nord. Ils deviennent plus rares en cette saison, les coups de chien qui ne mettent pas plus de façon à jeter un navire au plein qu'à vous décoiffer de votre surouët!.. Et puis, une fois le *Santa-Fé* au port, qu'il vente, survente et tempête tant qu'il plaira au Diable!.. Pas à craindre que notre île s'en aille par le fond et son phare avec!

— Assurément, Vasquez. D'ailleurs, après avoir été donner de nos nouvelles là-bas, lorsque l'aviso reviendra avec la relève...

— Dans trois mois, Felipe...

— Il retrouvera l'île à sa place...

— Et nous dessus, répondit Vasquez en se frottant les mains, après avoir humé une longue bouffée de sa pipe, qui l'enveloppa d'un épais nuage. Vois-tu, garçon, nous ne sommes pas ici à bord d'un bâtiment que la bourrasque pousse et repousse, ou, si c'est un bâtiment, il est solidement mouillé à la queue de l'Amérique, et il ne chassera pas sur son ancre... Que ces parages soient mauvais, j'en conviens! Que l'on ait fait triste réputation aux mers du Cap Horn, c'est justice! Que, précisément, on ne compte plus les naufrages à l'Ile des États, et que les pilleurs d'épaves ne puissent choisir meilleure place pour faire fortune, soit encore! Mais tout cela va changer, Felipe! Voilà l'Ile des États avec son phare et ce n'est pas l'ouragan, quand il soufflerait de tous les coins de l'horizon, qui parviendrait à l'éteindre! Les navires le verront à temps pour relever leur route!.. Ils se guideront sur son feu et ne risqueront pas de tomber sur les roches du cap Saint-Jean, de la pointe San-Diegos ou de la pointe Fallows, même par les nuits les plus noires!.. C'est nous qui tiendrons le fanal et il sera bien tenu! »

Il fallait entendre Vasquez parler avec cette animation qui ne laissait pas de réconforter son camarade. Peut-être Felipe envisageait-il, en effet, moins légèrement les longues semaines à



AU MÊME INSTANT JAILLIT UNE VIVE LUMIÈRE AU SOMMET DU PHARE.
(Page 2.)

passer sur cette île déserte, sans communication possible avec ses semblables, jusqu'au jour où tous trois seraient relevés de leur poste.

Pour finir, Vasquez ajouta :

« Vois-tu, garçon, depuis quarante ans, j'ai un peu couru toutes les mers de l'ancien et du nouveau continent, mousse, novice, matelot, maître. Eh bien, maintenant qu'est venu l'âge de la retraite, je ne pouvais désirer mieux que d'être gardien d'un phare, et quel phare!.. Le Phare du bout du Monde!.. »

Et, en vérité, à l'extrémité de cette île perdue, si loin de toute terre habitée et habitable, ce nom, il le justifiait bien !

« Dis-moi, Felipe, reprit Vasquez, qui secoua sa pipe éteinte sur le creux de sa main, à quelle heure vas-tu remplacer Moriz ?

— A dix heures.

— Bon, et c'est moi qui, à deux heures du matin, irai prendre ton poste jusqu'au lever du jour.

— Entendu, Vasquez. Aussi, ce que nous avons de plus sage à faire tous les deux, c'est d'aller dormir.

— Au lit, Felipe, au lit ! »

Vasquez et Felipe remontèrent vers la petite enceinte au milieu de laquelle se dressait le phare, et entrèrent dans le logement dont la porte se referma sur eux.

La nuit fut tranquille. A l'instant où elle prenait fin, Vasquez éteignit le feu allumé depuis douze heures.

Généralement faibles dans le Pacifique, surtout le long des côtes de l'Amérique et de l'Asie que baigne ce vaste Océan, les marées sont, au contraire, très fortes à la surface de l'Atlantique et elles se font sentir avec violence jusque dans les lointains parages de la Magellanie.

Le jusant, ce jour-là, commençant à six heures du matin, l'aviso, pour en profiter, aurait dû appareiller dès la pointe du jour. Mais ses préparatifs n'étaient pas entièrement terminés, et

le commandant ne comptait sortir de la baie d'Elgor qu'à la marée du soir.

Le *Santa-Fé*, de la marine militaire de la République Argentine, jaugeant deux cents tonnes, possédant une force de cent soixante chevaux, commandé par un capitaine et un second officier, ayant une cinquantaine d'hommes d'équipage, compris les maîtres, était employé à la surveillance des côtes, depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'au détroit de Lemaire sur l'Océan Atlantique. A cette époque, le génie maritime n'avait pas encore construit ses bâtiments à marche rapide, croiseurs, torpilleurs et autres. Aussi, sous l'action de son hélice, le *Santa-Fé* ne dépassait-il pas neuf milles à l'heure, vitesse suffisante, d'ailleurs, pour la police des côtes patagones et fuégiennes uniquement fréquentées par les bateaux de pêche.

Cette année-là, l'aviso avait eu pour mission de suivre les travaux de construction du phare que le gouvernement argentin faisait élever à l'entrée du détroit de Lemaire. C'est à son bord que furent transportés le personnel et le matériel nécessités par ce travail qui venait d'être mené à bonne fin suivant les plans d'un habile ingénieur de Buenos-Ayres.

Il y avait environ trois semaines que le *Santa-Fé* se trouvait à ce mouillage au fond de la baie d'Elgor. Après avoir débarqué des provisions pour quatre mois, après s'être assuré que rien ne manquerait aux gardiens du nouveau phare jusqu'au jour de la relève, le commandant Lafayate allait ramener les ouvriers envoyés à l'Ile des États. Si même certaines circonstances imprévues n'eussent retardé l'achèvement des travaux, le *Santa-Fé* aurait dû être, depuis un mois déjà, de retour à son port d'attache.

En somme, pendant toute sa relâche, le commandant Lafayate n'avait rien eu à craindre au fond de cette baie très abritée contre les vents du nord, du sud et de l'ouest. Seuls les gros temps du large auraient pu le gêner. Mais le printemps s'était montré clé-

ment, et maintenant, au début de la saison d'été, il y avait lieu d'espérer qu'il ne se produirait que des troubles passagers dans les parages magellaniques.

Il était sept heures, lorsque le capitaine Lafayate et le second officier Riegal sortirent de leurs cabines, situées en abord de la dunette, à l'arrière de l'aviso. Les matelots finissaient le lavage du pont, et les dernières eaux repoussées par les hommes de service s'écoulaient à travers les dallots. En même temps le premier maître prenait ses dispositions pour que tout fût paré, lorsque arriverait l'heure de l'appareillage. Bien qu'il ne dût s'effectuer que dans l'après-midi, on enlevait les étuis des voiles, on fourbissait les manches à air, les cuivres de l'habitacle et des claires-voies, on hissait le grand canot sur ses pistolets, le petit restant à flot pour le service du bord.

Lorsque le soleil se leva, le pavillon monta à la corne de brigantine.

Trois quarts d'heure plus tard, quatre coups furent piqués à la cloche de l'avant, et les matelots de quart prirent leur bordée.

Après avoir déjeuné ensemble, les deux officiers remontèrent sur la dunette, examinèrent l'état du ciel assez dégagé par la brise de terre, et donnèrent l'ordre au maître de les débarquer.

Pendant cette matinée, le commandant voulait inspecter une dernière fois le phare et ses annexes, le logement des gardiens, les magasins qui renfermaient les provisions et le combustible, s'assurer enfin du bon fonctionnement des appareils.

Il descendit donc sur la grève, accompagné de l'officier, et se dirigea vers l'enceinte du phare.

En s'y rendant, ils s'inquiétaient de ces trois hommes qui allaient rester dans la morne solitude de l'Ile des États.

« C'est vraiment dur, dit le capitaine. Toutefois, il faut tenir compte de ce que ces braves gens ont toujours mené une existence très rude, étant pour la plupart d'anciens marins. Pour eux, le service d'un phare, c'est un repos relatif.

— Sans doute, répondit Riegal, mais autre chose est d'être gardien de phare sur les côtes fréquentées en communication facile avec la terre, et autre chose de vivre sur une île déserte, que les navires ne font que reconnaître et encore du plus loin possible.

— J'en conviens, Riegal. Aussi la relève se fera-t-elle dans trois mois. Vasquez, Felipe, Moriz vont débuter par la période la moins rigoureuse.

— En effet, mon commandant, et ils n'auront point à subir ces terribles hivers du cap Horn..

— Terribles, approuva le capitaine. Depuis une reconnaissance que nous avons faite il y a quelques années dans le détroit à la Terre de Feu et à la Terre de Désolation, du cap des Vierges au cap Pilar, je n'ai plus rien à apprendre en fait de tempêtes! Mais, enfin, nos gardiens ont une habitation solide que les tourmentes ne démoliront pas. Ils ne manqueront ni de vivres ni de charbon, dût leur faction se prolonger deux mois de plus. Bien portants nous les laissons, bien portants nous les retrouverons, car, si l'air est vif, du moins il est pur, à l'entrée de l'Atlantique et du Pacifique!.. Et puis, Riegal, il y a ceci : c'est que, lorsque l'autorité maritime a demandé des gardiens pour le Phare du bout du Monde, elle n'a eu que l'embarras du choix! »

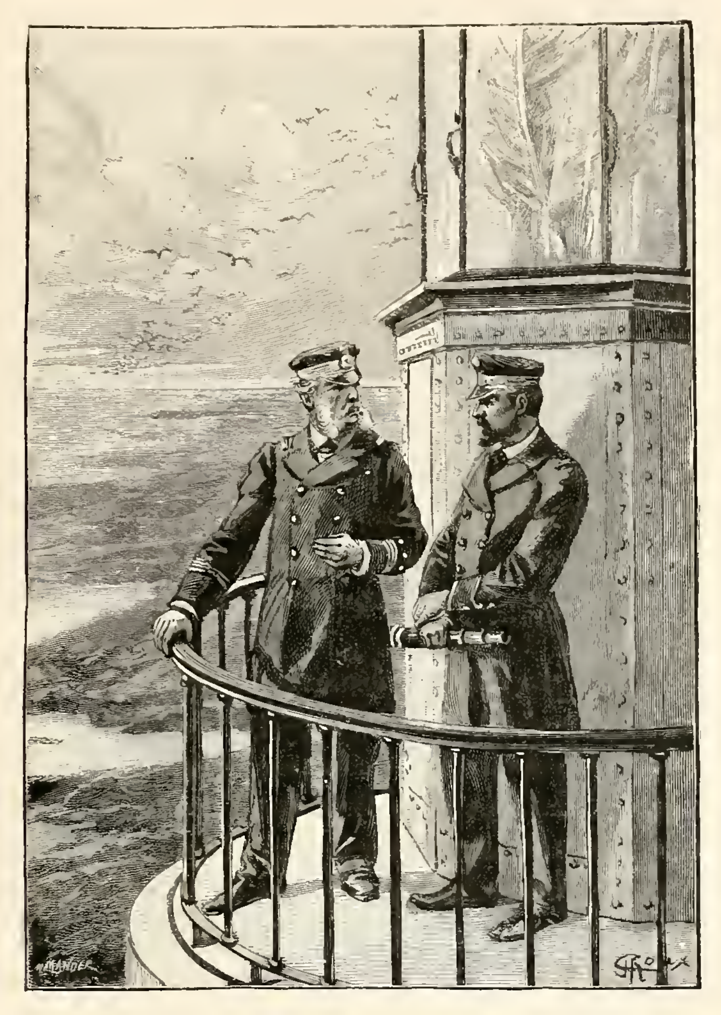
Les deux officiers venaient d'arriver devant l'enceinte où les attendaient Vasquez et ses camarades. La porte leur fut ouverte, et ils firent halte après avoir répondu au salut réglementaire des trois hommes.

Le capitaine Lafayate, avant de leur adresser la parole, les examina depuis les pieds, chaussés de fortes bottes de mer, jusqu'à la tête, recouverte du capuchon de la capote cirée.

« Tout s'est bien passé cette nuit? demanda-t-il en s'adressant au gardien-chef.

— Bien, mon commandant, répondit Vasquez.

— Vous n'avez relevé aucun navire au large?..



Toute la partie de l'ile qui se dessinait sous leurs yeux... (Page 10.)

— Aucun, et, comme le ciel était sans brume, nous aurions aperçu un feu à tout au moins quatre milles.

— Les lampes ont marché convenablement?..

— Sans arrêt, mon commandant, jusqu'au lever du soleil.

— Vous n'avez pas souffert du froid dans la chambre de quart?

— Non, mon commandant. Elle est bien close et le vent est arrêté par la double vitre des fenêtres.

— Nous allons visiter votre logement et le phare ensuite.

— A vos ordres, mon commandant », répondit Vasquez.

C'est au bas de la tour que le logement des gardiens avait été construit en murs épais, capables de braver toutes les bourrasques magellaniques. Les deux officiers visitèrent les différentes pièces convenablement aménagées. Rien à craindre ni de la pluie, ni du froid, ni des tempêtes de neige qui sont formidables sous cette latitude presque antarctique.

Ces pièces étaient séparées par un couloir au fond duquel s'ouvrait la porte donnant accès à l'intérieur de la tour.

« Montons, dit le capitaine Lafayate.

— A vos ordres, répéta Vasquez.

— Il suffit que vous nous accompagniez. »

Vasquez fit signe à ses deux camarades de rester à l'entrée du couloir. Puis il poussa la porte de l'escalier, et les deux officiers le suivirent.

Cette étroite vis, à marches de pierres encastrées dans la paroi, n'était pas obscure. Dix meurtrières l'éclairaient d'étage en étage.

Lorsqu'ils eurent atteint la chambre de quart, au-dessus de laquelle étaient installés la lanterne et les appareils de lumière, les deux officiers s'assirent sur le banc circulaire fixé au mur. Par les quatre petites fenêtres percées dans cette chambre, le regard pouvait se porter vers tous les points de l'horizon.

Bien que la brise fût modérée, elle sifflait assez fortement à cette hauteur, sans couvrir cependant les cris aigus des mouettes, des frégates et des albatros qui passaient à grands coups d'ailes.

Le capitaine Lafayate et son second, afin d'avoir plus libre vue de l'île et de la mer environnante, grimpèrent par l'échelle conduisant à la galerie qui entourait la lanterne du phare.

Toute la partie de l'île qui se dessinait sous leurs yeux vers l'ouest était déserte, comme la mer, dont leurs regards pouvaient parcourir, du nord-ouest au sud, un vaste arc de cercle interrompu seulement, vers le nord-est, par les hauteurs du cap

Saint-Jean. Au pied de la tour se creusait la baie d'Elgor, dont le rivage s'animait d'un va-et-vient des matelots du *Santa-Fé*. Pas une voile, pas une fumée au large. Rien que les immensités de l'Océan.

Après une station d'un quart d'heure à la galerie du phare, les deux officiers, suivis de Vasquez, redescendirent, et retournèrent à bord.

Après déjeuner, le capitaine Lafayate et le second Riegal se firent de nouveau mettre à terre. Les heures qui précédaient le départ, ils allaient les consacrer à une promenade sur la rive nord de la baie. Plusieurs fois déjà, et sans pilote, — on comprendra qu'il n'y en eût point à l'Ile des États — le commandant était rentré de jour pour prendre son mouillage habituel dans la petite crique au pied du phare. Mais, par prudence, il ne négligeait jamais de faire une reconnaissance nouvelle de cette région peu ou mal connue.

Les deux officiers prolongèrent donc leur excursion. Traversant l'isthme étroit qui réunit au reste de l'île le cap Saint-Jean, ils examinèrent le rivage du havre du même nom, qui, de l'autre côté du cap, forme comme le pendant de la baie d'Elgor.

« Ce havre Saint-Jean, observa le commandant, est excellent. Il y a partout assez d'eau pour les navires du plus fort tonnage. Il est vraiment fâcheux que l'entrée en soit si difficile. Un feu, même de la plus médiocre intensité, mis en alignement avec le phare d'Elgor, permettrait aux navires mal pris d'y trouver aisément refuge.

— Et c'est le dernier qu'on trouve en sortant du détroit de Magellan », fit remarquer le lieutenant Riegal.

A quatre heures les deux officiers étaient de retour. Ils remontèrent à bord après avoir pris congé de Vasquez, de Felipe, et de Moriz, qui restèrent sur la grève en attendant le moment du départ.

A cinq heures, la pression commençait à monter dans la chau-

dière de l'aviso, dont la cheminée vomissait des tourbillons de fumée noire. La mer ne tarderait pas à être étale, et le *Santa-Fé* lèverait son ancre dès que le jusant se ferait sentir.

A six heures moins le quart, le commandant donna l'ordre de virer au cabestan et de balancer la machine. Le trop plein de la vapeur fusait par le tuyau d'échappement.

A l'avant, le second officier surveillait la manœuvre; l'ancre fut bientôt à pic, hissée au bossoir et traversée.

Le *Santa-Fé* se mit en marche, salué par les adieux des trois gardiens. Et, quoi qu'en pût penser Vasquez, si ses camarades ne virent pas sans quelque émotion s'éloigner l'aviso, les officiers et l'équipage en éprouvaient une profonde à laisser ces trois hommes sur cette île de l'extrême Amérique.

Le *Santa-Fé,* à vitesse modérée, suivit la côte limitant au nord-ouest la baie d'Elgor. Il n'était pas huit heures, lorsqu'il donna en pleine mer. Le cap San Juan doublé, il fila à toute vapeur, en laissant le détroit dans l'ouest, et, à la nuit close, le feu du Phare du bout du Monde n'apparaissait plus que comme une étoile au bord de l'horizon.

II

L'ILE DES ÉTATS.

L'Ile des États, nommée aussi Terre des États, est située à l'extrémité sud-est du nouveau continent. C'est le dernier et le plus oriental fragment de cet archipel magellanique que les convulsions de l'époque plutonienne ont lancé sur ces parages du cinquante-cinquième parallèle, à moins de sept degrés du cercle polaire antarctique. Baignée par les eaux de deux Océans, elle est recherchée des navires qui passent de l'un dans l'autre, qu'ils viennent soit du nord-est, soit du sud-ouest, après avoir doublé le cap Horn.

Le détroit de Lemaire, découvert au XVIIe siècle par le navigateur hollandais de ce nom, sépare l'Ile des États de la Terre de Feu, distante de 25 à 30 kilomètres. Il offre aux bâtiments un passage plus court et plus facile, en leur évitant les formidables houles qui battent le littoral de l'Ile des États. Celle-ci le limite à l'est sur une longueur de dix milles environ[1], du cap Saint-Antoine au cap Kempe, et les navires à vapeur ou à voiles y sont moins exposés qu'en passant au sud de l'île.

L'Ile des États mesure trente-neuf milles de l'ouest à l'est depuis le cap Saint-Barthélemy jusqu'au cap San-Juan, sur onze de largeur entre les caps Colnett et Webster.

Le littoral de l'Ile des États est extrêmement déchiqueté. C'est une succession de golfes, de baies et de criques dont l'entrée est parfois défendue par des cordons d'ilots et de récifs. Aussi,

1. Environ 19 kilomètres.

que de naufrages se sont produits sur ces côtes, ici murées de falaises à pic, là bordées d'énormes roches contre lesquelles, même par temps calme, la mer se brise avec une incomparable fureur.

L'île était inhabitée, mais peut-être n'eût-elle pas été inhabitable, au moins pendant la belle saison, c'est-à-dire pendant les quatre mois de novembre, de décembre, de janvier et de février, que comprend l'été de cette haute latitude. Des troupeaux eussent même trouvé suffisante nourriture sur les vastes plaines qui s'étendent à l'intérieur, plus particulièrement dans la région située à l'est du Port Parry et comprise entre la pointe Conway et le cap Webster. Lorsque l'épaisse couche de neige a fondu sous les rayons du soleil antarctique, l'herbe apparait assez verdoyante, et le sol conserve jusqu'à l'hiver une salutaire humidité. Les ruminants, faits à l'habitat des contrées magellaniques, y pourraient prospérer. Mais, les froids venus, il serait nécessaire de ramener les troupeaux aux campagnes plus clémentes, soit de la Patagonie, soit même de la Terre de Feu.

Cependant, on y rencontre à l'état sauvage quelques couples de ces guanaques, sortes de daims de nature très rustique, dont la chair est assez bonne, lorsqu'elle est convenablement rôtie ou grillée. Et, si ces animaux ne meurent pas de faim pendant la longue période hivernale, c'est qu'ils savent trouver sous la neige les racines et les mousses dont leur estomac doit se contenter.

De part et d'autre des plaines s'étendent au centre de l'île, quelques bois déploient leurs maigres ramures et montrent d'éphémères frondaisons plus jaunâtres que verdoyantes. Ce sont principalement des hêtres antarctiques, au tronc haut parfois d'une soixantaine de pieds, dont les branches se ramifient horizontalement, puis des épines-vinettes d'essence très dure, des écorces de Winter, ayant des propriétés analogues à celles de la vanille.

En réalité, la surface de ces plaines et de ces bois ne comprend pas le quart de la superficie de l'Ile des États. Le reste n'est que plateaux rocheux où domine le quartz, gorges profondes, longues traînées de blocs erratiques, qui se sont éparpillés à la suite d'éruptions très anciennes, car, maintenant, on chercherait vainement des cratères de volcans éteints dans cette partie de la Fuégie ou de la Magellanie. Vers le centre de l'ile, les plaines largement développées prennent des apparences de steppes, lorsque, pendant les huit mois de l'hiver, aucune tumescence ne trouble l'uniformité de la couche de neige qui les recouvre. Puis, à mesure que l'on s'avance vers l'ouest, le relief de l'île s'accentue, les falaises du littoral sont plus hautes et plus escarpées. Là se dressent des cônes sourcilleux, des pics dont l'altitude considérable atteint jusqu'à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et qui permettraient au regard d'embrasser l'ile tout entière. Ce sont les derniers anneaux de cette prodigieuse chaîne andine qui, du nord au sud, constitue comme la gigantesque ossature du nouveau continent.

Assurément, dans de semblables conditions climatériques, sous le souffle des âpres et terribles ouragans, la flore de l'île se réduit à de rares échantillons, dont les espèces ne s'acclimatent guère qu'au voisinage du détroit de Magellan ou dans l'archipel des Malouines distant de la côte fuégienne d'environ cent lieues marines. Ce sont des calcéolaires, cytises, pimprenelles, bromes, véroniques, stipals chez lesquels la matière colorante ne se forme qu'à un faible degré. Sous le couvert des bois, entre les herbes des prairies, ces pâles florules montrent leurs corolles presque aussitôt fanées qu'écloses. Au pied des roches littorales, sur leurs déclivités où s'attache un peu d'humus, le naturaliste pourrait encore recueillir quelques mousses, et, à l'abri des arbres, certaines racines comestibles, celles d'une azalée, par exemple, dont les Pécherais se servent en guise de pain, mais toutes peu nourrissantes en somme.

On chercherait vainement un cours d'eau régulier à la surface de l'Ile des États. Ni rivière, ni ruisseau sourdant hors de ce sol pierreux. Mais la neige s'y accumule en couches épaisses; elle persiste pendant huit mois sur douze, et, à l'époque de la saison chaude — moins froide serait plus exact — elle fond sous les obliques rayons du soleil, et entretient une humidité permanente. Alors se forment çà et là de petits lagons, des étangs, dont l'eau se conserve jusqu'aux premiers gels. C'est ainsi que, au moment où commence cette histoire, des masses liquides tombaient des hauteurs voisines du phare et allaient se perdre en rebondissant dans la petite crique de la baie d'Elgor ou dans le Havre Saint-Jean.

En revanche, si la faune et la flore sont à peine représentées dans cette île, le poisson abonde sur tout le littoral. Aussi, malgré les dangers très sérieux que courent leurs embarcations, en traversant le détroit de Lemaire, les Fuégiens y viennent quelquefois faire de fructueuses pêches. Les espèces y sont très variées, merluches, tiburons, éperlans, loches, bonites, dorades, gobies, mulets. La grande pêche pourrait même y attirer de nombreux navires, car, à cette époque du moins, les cétacés, baleines, cachalots, et aussi phoques et morses, fréquentaient volontiers ces parages. Ces animaux marins ont été pourchassés avec une telle imprévoyance qu'ils se réfugient à présent dans les mers antarctiques où les campagnes sont aussi périlleuses que pénibles.

On le comprendra sans peine, sur tout le périmètre de cette île, où se succèdent les grèves, les anses, les bancs rocheux, les coquilles fourmillent non moins que les coquillages, bivalves ou autres, moules, vignots, huîtres, patelles, fissarelles, buccins, et c'est par milliers que les crustacés se faufilent entre les récifs.

Quant à la gent volatile, elle est innombrablement représentée par les albatros d'une blancheur de cygne, les bécassines, les pluviers, les chevaliers, les alouettes de mer, les mouettes



LA MER SE BRISE AVEC UNE INCOMPARABLE FUREUR. (Page 14.)

bruyantes, les goélands criards, les labbes assourdissants.

Toutefois, il ne faudrait pas conclure de cette description que l'Ile des États fût de nature à exciter les convoitises du Chili ou de la République Argentine. Ce n'est en somme qu'un énorme rocher, à peu près inhabitable. A qui appartenait-elle à l'époque où débute cette histoire?.. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'elle faisait partie de l'archipel magellanique, alors indivis entre[1] les deux Républiques de l'extrême continent américain.

Pendant la belle saison, les Fuégiens ou Pécherais y font de rares apparitions, lorsque le gros temps les oblige à y relâcher. Quant aux navires de commerce, le plus grand nombre préfère donner dans le détroit de Magellan, tracé avec une extrême précision sur les cartes marines, et qu'ils peuvent suivre sans danger, qu'ils viennent de l'est ou de l'ouest, pour aller d'un océan à l'autre, grâce aux progrès de la navigation à vapeur. Seuls viennent prendre connaissance de l'Ile des États, les bâtiments qui se préparent à doubler ou qui ont doublé le cap Horn.

Il convient de le remarquer, la République Argentine avait montré une heureuse initiative en construisant ce Phare du bout du Monde, et les nations doivent lui en savoir gré. En effet, aucun feu n'éclairait, à cette époque, ces parages de la Magellanie depuis l'entrée du détroit de Magellan au cap des Vierges, sur l'Atlantique, jusqu'à sa sortie au cap Pilar, sur le Pacifique. Le phare de l'Ile des États allait rendre d'incontestables services à la navigation en ces mauvais parages. Il n'en existe même pas au cap Horn, et celui-ci pouvait éviter bien des catastrophes, en assurant aux navires venant du Pacifique plus de sécurité pour embouquer le détroit de Lemaire.

Le gouvernement argentin avait donc décidé la création de ce nouveau phare, au fond de la baie d'Elgor. Après un an de tra-

1. Depuis, à la suite du partage de la Magellanie, en 1881, l'Ile des États dépend de la République Argentine.

vaux bien conduits, son inauguration venait d'être faite à cette date du 9 décembre 1859.

A cent cinquante mètres de la petite crique qui termine la baie, le sol présentait une tumescence d'une superficie de quatre à cinq cents mètres carrés, et d'une hauteur de trente à quarante mètres environ. Un mur de pierres sèches clôtura ce terre-plein, cette terrasse rocheuse qui devait servir de base à la tour du phare.

Cette tour se dressait en son milieu au-dessus de l'ensemble de l'annexe, logements et magasins.

L'annexe comprenait : 1° la chambre des gardiens, meublée de lits, d'armoires, de tables, de chaises, et que chauffait un poêle au charbon, dont le tuyau conduisait la fumée au-dessus du toit; 2° la salle commune également munie d'un appareil de chauffage et qui servait de salle à manger, avec table au centre, lampes accrochées au plafond, placards qui contenaient divers instruments, tels que longue-vue, baromètre, thermomètre, et aussi les lampes destinées à remplacer celles de la lanterne en cas d'accident, enfin une horloge à poids disposée contre le mur latéral; 3° les magasins où se conservaient les provisions pour une année, bien que le ravitaillement et la relève dussent s'effectuer tous les trois mois, conserves de sortes variées, viande salée, corn-beef, lard, légumes secs, biscuits de mer, thé, café, sucre, fûts de wisky et de brandevin, quelques médicaments d'un emploi usuel; 4° la réserve d'huile nécessaire à la consommation des lampes du phare; 5° le magasin, où était déposé le combustible en quantité suffisante pour les besoins du gardiennage pendant toute la durée des hivers antarctiques.

Tel était l'ensemble des constructions formant un bâtiment qui s'arrondissait sur le terre-plein.

La tour était d'une extrême solidité, bâtie avec les matériaux fournis par l'Ile des États. Les pierres d'une grande dureté, maintenues par des entretoises de fer, appareillées avec grande

précision, emboîtées les unes dans les autres à queue d'aronde, formaient une paroi capable de résister aux violentes tempêtes, aux ouragans terribles qui se déchaînent si fréquemment sur cette lointaine limite des deux plus vastes océans du globe. Ainsi que l'avait dit Vasquez, le vent ne l'emporterait pas, cette tour. Ce serait un fanal que tiendraient ses camarades et lui, et ils le tiendraient bien en dépit des tourmentes magellaniques!

La tour mesurait trente-deux mètres de hauteur, et, en y joignant l'élévation du terre-plein, le feu se trouvait porté à deux cent vingt-trois pieds au-dessus du niveau de la mer. Il aurait donc pu être aperçu au large à la distance de quinze milles, distance que franchit le rayon visuel à cette altitude. Mais, en réalité, sa portée n'était que de dix milles[1].

A cette époque, il n'était pas encore question de phares fonctionnant au gaz hydrogène carburé ou à la lumière électrique. D'ailleurs, sur cette île éloignée, de communication difficile avec les États les plus rapprochés, le système le plus simple et nécessitant le minimum de réparations s'imposait. On avait donc adopté l'éclairage à l'huile, en le dotant de tous les perfectionnements que la science et l'industrie possédaient alors.

En somme, cette visibilité à dix milles était suffisante. Il restait aux navires venant du nord-est, de l'est et du sud-est un large champ pour atteindre le détroit de Lemaire ou prendre direction par le sud de l'île. Tous les dangers seraient parés en observant ponctuellement les instructions publiées par les soins de l'autorité maritime : tenir le phare au nord-nord-ouest dans le second cas, et au sud-sud-ouest dans le premier. Le cap San-Juan et la pointe Several ou Fallows seraient franchis en les laissant, celui-là sur bâbord, celle-ci sur tribord, et à temps pour n'y point être affalés par le vent, ni par les courants.

En outre, et pour les occasions très rares où un bâtiment serait

1. Environ 19 kilomètres.

contraint de relâcher dans la baie d'Elgor, en se guidant sur le phare, il aurait toutes chances de gagner son mouillage. Au retour, le *Santa-Fé* pourrait donc facilement se rendre à la petite crique, même pendant la nuit. La baie ayant environ trois milles de longueur jusqu'à l'extrémité du cap Saint-Jean, et la portée de feu étant de dix, l'aviso en aurait encore sept devant lui avant d'être arrivé sur les premiers accores de l'île.

Autrefois les phares étaient pourvus de miroirs paraboliques, qui avaient le grave inconvénient d'absorber au moins la moitié de la lumière produite. Mais le progrès avait dit son mot en cette matière comme en toutes choses. On employait dès cette époque des miroirs dioptriques, qui ne laissent perdre qu'une faible partie de la clarté des lampes.

Il va sans dire que le Phare du bout du Monde possédait un feu fixe. Il n'était pas à craindre que le capitaine d'un navire pût le confondre avec un autre feu, puisqu'il n'en existait aucun sur ces parages, pas même, on le répète, au cap Horn. Il n'avait donc point paru nécessaire de le différencier, soit par des éclipses, soit par des éclats, ce qui permettait de supprimer un mécanisme toujours délicat, et dont les réparations eussent été malaisées sur cette île uniquement habitée par les trois gardiens.

La lanterne était donc munie de lampes à double courant d'air et à mèches concentriques. Leur flamme, produisant une intense clarté sous un petit volume, pouvait dès lors être placée presque au foyer même des lentilles. L'huile leur arrivait en abondance par un système analogue à celui des Carcel. Quant à l'appareil dioptrique disposé à l'intérieur de la lanterne, il se composait de lentilles à échelons, comprenant un verre central de forme ordinaire, qu'entourait une série d'anneaux de médiocre épaisseur et d'un profil tel que tous se trouvaient avoir le même foyer principal. Dans ces conditions, le faisceau cylindrique de rayons parallèles produit derrière le système de lentilles était transmis au dehors dans les meilleures conditions de

visibilité. En quittant l'île par un temps assez clair, le commandant de l'aviso put, en effet, constater que rien n'était à reprendre dans l'installation et le fonctionnement du nouveau phare.

Il est évident que ce bon fonctionnement ne dépendait que de l'exactitude, de la vigilance des gardiens. A la condition de tenir les lampes en parfait état, d'en renouveler les mèches avec soin, de surveiller l'introduction de l'huile dans la proportion voulue, de bien régler le tirage en allongeant ou en raccourcissant les manchons des verres qui les entouraient, d'allumer et d'éteindre le feu au coucher et au lever du soleil, de ne jamais se départir d'une surveillance minutieuse, ce phare était appelé à rendre les plus grands services à la navigation dans ces lointains parages de l'Océan Atlantique.

Il n'y avait pas, d'ailleurs, à mettre en doute la bonne volonté et le zèle de Vasquez et de ses deux camarades. Désignés après une sélection rigoureuse entre un grand nombre de candidats, ils avaient tous les trois, dans leurs fonctions antérieures, donné des preuves de conscience, de courage et d'endurance.

Il n'est pas inutile de répéter que la sécurité des trois gardiens paraissait être complète, si isolée que fût l'Ile des États, à quinze cents milles de Buenos-Ayres, d'où pouvaient seulement venir le ravitaillement et les secours. Les quelques Fuégiens ou Pécherais qui s'y transportaient parfois pendant la belle saison n'y faisaient point un long séjour, et ces pauvres gens sont, au surplus, tout à fait inoffensifs. La pêche achevée, ils avaient hâte de retraverser le détroit de Lemaire et de regagner le littoral de la Terre de Feu ou les îles de l'archipel. D'autres étrangers, jamais on n'avait eu l'occasion d'en signaler la présence. Les côtes de l'île étaient trop redoutées des navigateurs pour qu'un bâtiment fût tenté d'y chercher un refuge qu'il aurait trouvé plus sûrement et plus facilement sur plusieurs autres points de la Magellanie.

Cependant toutes précautions avaient été prises en prévision



Le Phare du bout du Monde possédait un feu fixe. (Page 22.)

de l'arrivée de gens suspects dans la baie d'Elgor. Les annexes étaient fermées de portes solides qui se verrouillaient à l'intérieur, et l'on n'aurait pu forcer les grillages des fenêtres des magasins et du logement. En outre, Vasquez, Moriz et Felipe possédaient des carabines, des revolvers, et les munitions ne leur feraient pas défaut.

Enfin, au fond du couloir qui aboutissait au pied de la tour, on

avait établi une porte de fer qu'il eût été impossible de briser ou d'enfoncer. Quant à pénétrer autrement à l'intérieur de la tour, comment cela eût-il été possible à travers les étroites meurtrières de l'escalier, défendues par de solides croisillons, et comment atteindre la galerie qui entourait la lanterne, à moins de s'élever par la chaine du paratonnerre ?

Tels étaient les travaux d'une si grande importance qui venaient d'être conduits à bonne fin sur l'Ile des États par les soins du gouvernement de la République Argentine.

III

LES TROIS GARDIENS.

C'est à cette époque de l'année, de novembre à mars, que la navigation est la plus active dans les parages de la Magellanie. La mer y est toujours dure. Mais, si rien n'arrête et ne calme les immenses houles qui viennent des deux océans, du moins l'état de l'atmosphère est-il plus égal, et les tourmentes qui le troublent jusque dans les hautes zones ne sont que passsagères. Les navires à vapeur et les voiliers s'aventurent plus volontiers, pendant cette période de temps maniable, à contourner le nouveau continent en doublant le cap Horn.

Cependant, ce n'est pas le passage des bâtiments, soit par le détroit de Lemaire, soit par le sud de l'Ile des États, qui pourrait rompre la monotonie des longues journées de cette saison. Ils n'ont jamais été nombreux, et ils sont devenus plus rares encore, depuis que le développement de la navigation à vapeur et le perfectionnement des cartes marines ont rendu moins dangereux le détroit de Magellan, route à la fois plus courte et plus facile.

Toutefois cette monotonie, inhérente à l'existence dans les phares, n'est pas aisément perceptible aux gardiens préposés d'ordinaire à leur service. Ce sont, pour la plupart, d'anciens matelots ou d'anciens pêcheurs. Ils ne sont pas gens à compter les jours et les heures; ils savent sans cesse s'occuper et se distraire. Le service, d'ailleurs, ne se borne pas à assurer l'éclairage entre le coucher et le lever du soleil. Il avait été recommandé à Vasquez et à ses camarades de surveiller avec soin les

approches de la baie d'Elgor, de se porter plusieurs fois par semaine au cap San-Juan, d'observer la côte est jusqu'à la pointe Several, sans jamais s'éloigner de plus de trois à quatre milles. Ils devaient tenir au courant le « livre du phare », y noter tous les incidents qui pourraient survenir, le passage des bâtiments à voile et à vapeur, leur nationalité, leur nom lorsqu'ils les enverraient avec leur numéro, la hauteur des marées, la direction et la force du vent, la relève du temps, la durée des pluies, la fréquence des orages, les hausses et baisses du baromètre, l'état de la température et autres phénomènes, ce qui permettrait d'établir la carte météorologique de ces parages.

Vasquez, Argentin de naissance, comme Felipe et Moriz, devait remplir à l'Ile des États les fonctions de gardien-chef du phare. Il était alors âgé de quarante-sept ans. Vigoureux, d'une santé à toute épreuve, d'une remarquable endurance, comme il sied à un marin qui a coupé et recoupé la majeure partie des cent quatre-vingts parallèles, résolu, énergique, familiarisé avec le danger, il avait su se tirer d'affaire en plus d'une circonstance où il y allait de la vie. Ce n'est pas seulement à l'âge qu'il devait d'avoir été choisi comme chef de la relève, mais à son caractère fortement trempé qui inspirait une entière confiance. Sans être arrivé plus haut que le grade de premier maître dans la marine de guerre de la République, il avait quitté le service avec l'estime de tous. Aussi, lorsqu'il sollicita cette place à l'Ile des États, l'autorité maritime n'éprouva-t-elle aucune hésitation à la lui confier.

Felipe et Moriz étaient également deux marins, âgés l'un de quarante, l'autre de trente-sept ans. Vasquez connaissait leurs familles de longue date et il les avait désignés au choix du gouvernement. Le premier, comme lui, était resté célibataire. Seul des trois, Moriz était marié, sans enfant, et sa femme, qu'il reverrait dans trois mois, servait chez une logeuse du port de Buenos-Ayres.

Lorsque les trois mois seraient écoulés, Vasquez, Felipe et Moriz rembarqueraient sur le *Santa-Fé*, qui ramènerait à l'Ile des États trois autres gardiens, dont ils reviendraient prendre la place trois mois plus tard.

Ce serait en juin, juillet et août qu'ils reprendraient le service, c'est-à-dire vers le milieu de l'hiver. Donc, après n'avoir pas trop souffert des intempéries pendant leur premier séjour, ils devaient s'attendre à une pénible existence, à leur retour sur l'île. Mais, on l'imagine bien, cela n'était pas pour leur causer la moindre inquiétude. Vasquez et ses camarades seraient déjà presque acclimatés, et ils sauraient braver impunément le froid, les tempêtes, toutes les rigueurs des saisons antarctiques.

Dès ce jour, 10 décembre, le service fut organisé régulièrement. Chaque nuit les lampes fonctionnèrent sous la surveillance de l'un des gardiens posté dans la chambre de quart, tandis que les deux autres se reposaient dans le logement. Le jour, les divers appareils étaient visités, nettoyés, munis de mèches nouvelles au besoin, et mis en état de projeter leurs puissants rayons au coucher du soleil.

Entre temps, suivant les indications du service, Vasquez et ses camarades descendaient la baie d'Elgor jusqu'à la mer, soit à pied en suivant l'un ou l'autre rivage, soit dans l'embarcation laissée à la disposition des gardiens, une chaloupe demi-pontée gréée d'une misaine et d'un foc, qui s'abritait dans une petite crique où elle n'avait rien à craindre, de hautes falaises la protégeant contre les vents de l'est, les seuls à redouter.

Il va de soi que, lorsque Vasquez, Felipe et Moriz faisaient ces excursions dans la baie ou aux alentours de l'enceinte, l'un d'eux restait toujours de garde dans la galerie supérieure du phare. En effet, il pouvait arriver qu'un bâtiment vînt à passer en vue de l'Ile des États et voulût envoyer son numéro. Il importait donc que l'un des gardiens fût toujours à son poste. Du terre-plein, on n'apercevait la mer que de l'est au nord-est.

Dans les autres directions, les falaises arrêtaient le regard à quelques centaines de toises de l'enceinte. D'où cette obligation de se tenir en permanence dans la chambre de quart, afin de pouvoir communiquer avec les navires.

Les premiers jours qui suivirent le départ de l'aviso ne furent marqués par aucun incident. Le temps demeurait beau, la température assez élevée. Le thermomètre accusait parfois dix degrés au-dessus du zéro centigrade. Le vent soufflait du large, et généralement en petite brise entre le lever et le coucher du soleil; puis, avec le soir, il halait la terre, c'est-à-dire qu'il remontait au nord-ouest, et venait des vastes plaines de la Patagonie et de la Terre-de-Feu. Il y eut cependant quelques heures de pluie, et, comme la chaleur s'accroissait, il fallait s'attendre à de prochains orages, qui pourraient modifier l'état atmosphérique.

Sous l'influence des rayons solaires, qui acquéraient une force vivifiante, la flore commença à se manifester dans une certaine mesure. La prairie voisine de l'enceinte, entièrement dépouillée du manteau blanc de l'hiver, montrait son tapis d'un vert pâle. Dans le bois des hêtres antarctiques, on aurait même eu plaisir à s'étendre sous les frondaisons nouvelles. Le ruisseau largement alimenté coulait à pleins bords jusqu'à la crique. Les mousses, les lichens reparaissaient au pied des arbres et tapissaient le flanc des roches, de même que ces cochléarias si efficaces contre les affections scorbutiques. Enfin, si ce n'était pas le printemps — ce joli mot n'a pas cours en Magellanie — c'était l'été qui pour quelques semaines encore régnait sur l'extrême limite du continent américain.

Cette journée finie, avant que le moment ne fût venu d'allumer le phare, Vasquez, Felipe et Moriz, assis tous trois sur le balcon circulaire qui régnait autour de la lanterne, causaient suivant leur habitude, et tout naturellement le gardien-chef dirigeait et entretenait la conversation.

« Eh bien, garçons, dit-il après avoir consciencieusement bourré sa pipe — exemple qui fut suivi par les deux autres — cette nouvelle existence?.. commencez-vous à vous y faire?

— Bien sûr, Vasquez, répondit Felipe. Ce n'est point en si peu de temps que l'on peut avoir grand ennui ni grande fatigue.

— En effet, ajouta Moriz, mais nos trois mois passeront plus vite que je ne l'aurais cru.

— Oui, mon garçon, ils fileront comme une corvette sous ses cacatois, ses perruches, ses ailes de pigeon et ses bonnettes!

— En fait de bâtiments, fit observer Felipe, nous n'en avons pas aperçu un seul aujourd'hui, pas même à l'horizon...

— Il en viendra, Felipe, il en viendra, répliqua Vasquez, en arrondissant sa main sur ses yeux comme pour s'en faire une longue-vue. Ce ne serait pas la peine d'avoir élevé ce beau phare sur l'Ile des États, un phare qui envoie ses éclats jusqu'à dix milles au large, pour que pas un navire ne vînt en profiter.

— D'ailleurs, il est tout nouveau, notre phare, observa Moriz.

— Comme tu dis, garçon! répliqua Vasquez, et il faut le temps aux capitaines pour apprendre que cette côte est éclairée maintenant. Quand ils le sauront, ils n'hésiteront pas à la ranger de plus près et à donner dans le détroit au grand avantage de leur navigation! Mais ce n'est pas tout de savoir qu'il y a un phare, encore faut-il être sûr qu'il est toujours allumé, depuis le coucher du soleil jusqu'à son petit lever.

— Cela ne sera bien connu, fit remarquer Felipe, qu'après le retour du *Santa-Fé* à Buenos-Ayres.

— Juste, garçon, déclara Vasquez, et, lorsqu'on aura publié le rapport du commandant Lafayate, les autorités s'empresseront de le répandre dans tout le monde maritime. Mais déjà la plupart des navigateurs ne doivent pas ignorer ce qui s'est fait ici.

— Quant au *Santa-Fé*, qui n'est parti que depuis cinq jours, reprit Moriz, sa traversée durera...

— Ce qu'elle durera, interrompit Vasquez, pas plus d'une

semaine encore, je suppose ! Le temps est beau, la mer est calme, le vent souffle du bon côté... L'aviso a du largue dans ses voiles jour et nuit, et, en y ajoutant sa machine, je serais bien étonné s'il ne filait pas ses neuf à dix nœuds.

— A l'heure qu'il est, dit Felipe, il doit avoir dépassé le détroit de Magellan et doublé le cap des Vierges d'une quinzaine de milles.

— Sûr, mon garçon, déclara Vasquez. En ce moment, il longe la côte patagone, et il peut défier à la course les chevaux des Patagons... Dieu sait, pourtant, si, dans ce pays-là, hommes et bêtes détalent comme une frégate de premier rang, vent sous vergue ! »

On comprendra que ce souvenir du *Santa-Fé* fût encore présent à l'esprit de ces braves gens. N'était-ce pas comme un morceau de la terre natale qui venait de les quitter pour retourner là-bas. Par la pensée, ils le suivraient jusqu'à la fin du voyage.

« As-tu fait bonne pêche aujourd'hui?.. reprit Vasquez en s'adressant à Felipe.

— Assez bonne, Vasquez, j'ai pris à la ligne quelques douzaines de gobies, et, à la main, un tourteau pesant bien trois livres, qui se défilait entre les roches.

— Bien cela, répondit Vasquez, et ne crains pas de dépeupler la baie !.. Les poissons, plus on en prend, plus il y en a, comme on dit, et cela nous permettra d'économiser nos provisions de viande sèche et de lard salé !.. Quant aux légumes...

— Moi, annonça Moriz, je suis descendu jusqu'au bois de hêtres. J'y ai déterré quelques racines, et, comme je l'ai vu faire au maitre-coq de l'aviso, qui s'y entend, je vous en accommoderai une fameuse platée !

— Elle sera la bienvenue, déclara Vasquez, car il ne faut pas abuser des conserves, même des meilleures !.. Ça ne vaut jamais ce qui est fraichement tué, ou fraichement pêché, ou fraichement cueilli !

— Eh! fit Felipe, s'il nous venait quelques ruminants de l'intérieur de l'île... une couple de guanaques ou autres.

— Je ne dis pas qu'un filet ou un cuissot de guanaque soit à dédaigner, répliqua Vasquez. Un bon morceau de venaison, et l'estomac n'a que des remerciments à faire lorsqu'on lui en a servi!.. Aussi, si le gibier se présente, on tâchera de l'abattre. Mais, garçons, attention à ne pas s'éloigner de l'enceinte pour aller chasser la grosse ou la petite bête. L'essentiel est de se conformer aux instructions et de ne point s'écarter du phare, si ce n'est pour observer ce qui se passe dans la baie d'Elgor, et au large entre le cap San-Juan et la pointe Diegos.

— Cependant, reprit Moriz, qui aimait la chasse, s'il venait une belle pièce à une portée de fusil...

— A une portée de fusil et même à deux, et même à trois, je ne dis pas, répondit Vasquez. Mais, vous le savez, le guanaque est trop sauvage de sa nature pour fréquenter la bonne société... la nôtre s'entend, et je serais bien surpris si nous voyions seulement une paire de cornes au-dessus des roches, du côté du bois de hêtres ou à proximité de l'enceinte! »

En effet, depuis le commencement des travaux, aucun animal n'avait été signalé aux approches de la baie d'Elgor. Le second du *Santa-Fé*, déterminé Nemrod, avait plusieurs fois essayé de chasser le guanaque. Sa tentative avait été vaine, bien qu'il se fût avancé de cinq à six milles dans l'intérieur. Si le gros gibier ne faisait point défaut, du moins ne se laissait-il voir que de trop loin pour être tiré. Peut-être, s'il eût franchi les hauteurs et dépassé le port Parry, s'il eût poussé jusqu'à l'autre extrémité de l'île, le second aurait-il été plus heureux. Mais là où se dressaient de grands pics, dans la partie occidentale, le cheminement devait être sans doute fort difficile, et ni lui, ni personne de l'équipage du *Santa-Fé*, n'alla jamais reconnaitre les environs du cap Saint-Barthélemy.

Pendant la nuit du 16 au 17 décembre, Moriz étant de garde



Vasquez, Felipe et Moriz, assis tous trois sur le balcon... (Page 29.)

dans la chambre de quart de six heures à dix heures, un feu apparut en direction de l'est, à cinq ou six milles au large. C'était évidemment un feu de navire, le premier qui se fût montré dans les eaux de l'île depuis l'établissement du phare.

Moriz pensa, avec raison, que cela devait intéresser ses camarades, qui ne dormaient pas encore, et il vint les prévenir.

Vasquez et Felipe remontèrent aussitôt avec lui, et, la longue-

vue aux yeux, ils se postèrent devant la fenêtre ouverte à l'est.

« C'est un feu blanc, déclara Vasquez.

— Et, par conséquent, dit Felipe, ce n'est point un feu de position, puisqu'il n'est ni vert ni rouge. »

La remarque était juste. Ce n'était pas un de ces feux de position placés, suivant leur couleur, l'un à bâbord, l'autre à tribord du navire.

« Et, ajouta Vasquez, puisque celui-ci est blanc, c'est qu'il est suspendu à l'étai de misaine, ce qui indique un steamer en vue de l'île. »

Sur ce point, aucun doute. Il s'agissait bien d'un steamer qui ralliait le cap San-Juan. Prendrait-il le détroit de Lemaire, ou passerait-il par le sud, c'est la question que se posaient les gardiens.

Ils suivirent donc la marche du bâtiment à mesure qu'il se rapprochait, et, après une demi-heure, ils furent fixés sur sa route.

Le steamer, laissant le phare par bâbord au sud-sud-ouest, se dirigea franchement vers le détroit. On put apercevoir son feu rouge au moment où il passa à l'ouvert du havre Saint-Jean; puis il ne tarda pas à disparaître au milieu de l'obscurité.

« Voici le premier navire qui aura relevé le Phare du bout du Monde! s'écria Felipe.

— Ce ne sera pas le dernier! » assura Vasquez.

Le lendemain, dans la matinée, Felipe signala un grand voilier qui paraissait à l'horizon. Le temps était clair, l'atmosphère dégagée de brumes sous une petite brise du sud-est, ce qui permit d'apercevoir le navire à la distance d'au moins dix milles.

Vasquez et Moriz, prévenus, montèrent à la galerie du phare. On distinguait le bâtiment signalé au-dessus des extrêmes falaises du littoral, un peu à droite de la baie d'Elgor, entre la pointe Diegos et la pointe Several.

Ce navire cinglait rapidement, tout dessus, avec une vitesse

qui ne devait pas être estimée à moins de douze ou treize nœuds. Il marchait grand largue, bâbord amures. Mais, comme il se dirigeait en droite ligne sur l'Ile des États, on ne pouvait encore assurer s'il en passerait au nord ou au sud.

En gens de mer que ces questions intéressent toujours, Vasquez, Felipe et Moriz discutaient ce point. Finalement, ce fut Moriz qui eut raison, ayant soutenu que le voilier ne cherchait pas l'entrée du détroit. En effet, lorsqu'il ne fut plus qu'à un mille et demi de la côte, il lofa, de manière à venir plus au vent, afin de doubler la pointe Several.

C'était un grand bâtiment, jaugeant au moins dix-huit cents tonnes, gréé en trois-mâts barque du genre de ces clippers construits en Amérique, et dont la vitesse de marche est vraiment merveilleuse.

« Que ma longue-vue se change en parapluie, s'écria Vasquez, si celui-là n'est pas sorti d'un chantier de la Nouvelle-Angleterre !

— Peut-être va-t-il nous envoyer son numéro? dit Moriz.

— Il ne ferait que son devoir », répondit simplement le gardien-chef.

C'est bien ce qui arriva au moment où le clipper tournait la pointe Several. Une série de pavillons monta à la corne de brigantine, signaux que Vasquez traduisit immédiatement après avoir consulté le livre déposé dans la chambre de quart.

C'était le *Montank*, du port de Boston, Nouvelle-Angleterre, États-Unis d'Amérique. Les gardiens lui répondirent en hissant le pavillon argentin à la tige du paratonnerre, et ils ne cessèrent d'observer le navire jusqu'au moment où l'extrémité de sa mâture disparut derrière les hauteurs du cap Webster, sur la côte sud de l'île.

« Et maintenant, dit Vasquez, bon voyage au *Montank*, et fasse le ciel qu'il n'attrape pas quelque mauvais coup de temps au large du cap Horn! »

Pendant les jours qui suivirent, la mer demeura presque déserte. A peine put-on entrevoir une ou deux voiles à l'horizon de l'est. Les navires qui passaient à une dizaine de milles de l'Ile des États ne cherchaient évidemment pas à rallier la terre d'Amérique. Dans l'opinion de Vasquez, ce devaient être des baleiniers qui se rendaient sur les lieux de pêche, dans les parages antarctiques. On aperçut du reste quelques souffleurs qui venaient des latitudes plus élevées. Ils se tenaient à bonne distance de la pointe Several en se dirigeant vers l'Océan Pacifique.

Il n'y eut rien à noter jusqu'à la date du 20 décembre, si ce n'est des observations météorologiques. Le temps était devenu assez variable, avec des sautes de vent du nord-est au sud-est. A plusieurs reprises, il tomba des pluies assez fortes, parfois accompagnées de grêle, ce qui indiquait une certaine tension électrique de l'atmosphère. On pouvait donc craindre des orages qui ne laissent pas d'être redoutables, surtout à cette époque de l'année.

Dans la matinée du 21, Felipe se promenait en fumant sur le terre-plein, lorsqu'il crut apercevoir un animal du côté du bois de hêtres.

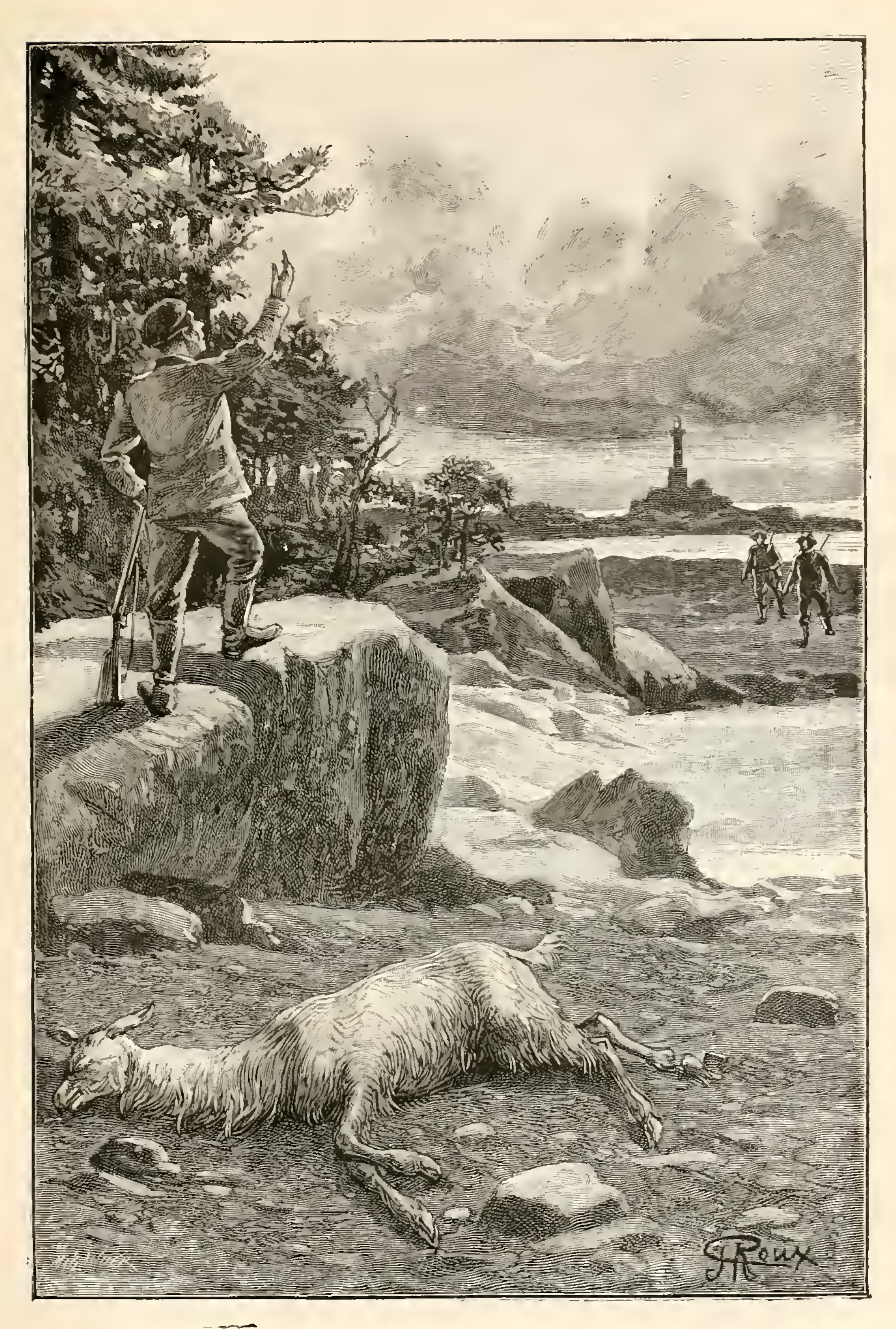
Après l'avoir observé pendant quelques instants, il alla prendre une longue-vue dans la salle commune.

Felipe reconnut sans peine un guanaque de grande taille. C'était peut-être l'occasion de faire un bon coup.

Aussitôt, Vasquez et Moriz, qu'il venait d'appeler, sortirent tous deux de l'annexe et le rejoignirent sur le terre-plein.

Tous furent d'avis qu'il fallait se mettre en chasse. Si l'on parvenait à abattre le guanaque, cela vaudrait un supplément de viande fraîche, qui varierait agréablement l'ordinaire.

Voici ce qui fut convenu : Moriz, armé d'une des carabines, quitterait l'enceinte, et essayerait, sans être aperçu, de tourner l'animal, qui restait immobile, et de le repousser du côté de la baie, où Felipe l'attendrait au passage.



MORIZ FIT UN GESTE AUQUEL ON NE POUVAIT SE MÉPRENDRE. (Page 39.)

« En tout cas, prenez bien garde, garçons, recommanda Vasquez. Ces bêtes-là ont l'oreille fine et le nez fin! Du plus loin que celle-ci verra ou sentira Moriz, elle décampera si vite, que vous ne pourrez ni la tirer ni la tourner. Laissez-la filer alors, car il ne faut pas vous éloigner... C'est bien entendu?..

— Bien entendu », répondit Moriz.

Vasquez et Felipe se postèrent sur le terre-plein, et, en se servant de la longue-vue, ils constatèrent que le guanaque n'avait pas bougé de la place où il s'était montré tout d'abord. Leur attention se porta sur Moriz.

Celui-ci se dirigeait vers le bois de hêtres. Il y serait à couvert, et peut-être pourrait-il, sans effrayer l'animal, gagner les roches, afin de le prendre à revers et de l'obliger de fuir du côté de la baie.

Ses camarades purent le suivre du regard jusqu'au moment où il atteignit le bois sous lequel il disparut.

Environ une demi-heure s'écoula. Le guanaque était toujours immobile et Moriz devait être à portée de lui envoyer son coup de fusil.

Vasquez et Felipe attendaient donc qu'une détonation retentît et que l'animal tombât plus ou moins grièvement blessé, ou prît la fuite à toutes jambes.

Cependant aucun coup ne fut tiré, et, à l'extrême surprise de Vasquez et de Felipe, voici que le guanaque, au lieu de détaler, s'étendit sur les roches, les jambes pendantes, le corps affaissé, comme s'il n'avait plus eu la force de se soutenir.

Presque aussitôt, Moriz, qui était parvenu à se glisser derrière les roches, parut et s'élança vers le guanaque qui ne remua pas; il se pencha sur lui, il le tâta de la main, et se releva brusquement.

Puis, se tournant vers l'enceinte, il fit un geste auquel on ne pouvait se méprendre. Évidemment, il demandait à ses camarades de le rejoindre au plus tôt.

« Il y a quelque chose d'extraordinaire, dit Vasquez. Viens, Felipe. »

Et tous deux, dégringolant du terre-plein, coururent vers le bois de hêtres.

Ils ne mirent pas plus de dix minutes à franchir la distance.

« Eh bien... le guanaque?.. interrogea Vasquez.

— Le voici, répondit Moriz, en montrant la bête couchée à ses pieds.

— Il est mort? demanda Felipe

— Mort, répliqua Moriz.

— De vieillesse alors? s'écria Vasquez.

— Non... des suites d'une blessure!

— Blessé! il aurait été blessé?

— Oui... d'une balle au flanc!

— Une balle!.. » répéta Vasquez.

Rien de plus certain. Après avoir été frappé d'une balle et s'être traîné jusqu'à cette place, le guanaque y était tombé mort.

« Il y a donc des chasseurs dans l'île? » murmura Vasquez.

Immobile et pensif, il porta un regard inquiet autour de lui.



LES GRÈVES ÉTAIENT COUVERTES DE DÉBRIS. (Page 44)

IV

LA BANDE KONGRE.

Si Vasquez, Felipe et Moriz se fussent transportés à l'extrémité occidentale de l'Ile des États, ils auraient constaté combien ce littoral différait de celui qui s'étendait entre le cap Saint-Jean et la pointe Several. Ce n'étaient que falaises s'élevant jusqu'à deux cents pieds de hauteur, la plupart coupées à pic et se prolongeant sous des eaux profondes, incessamment battues d'un violent ressac, même par temps calme.

En avant de ces falaises arides, dont les brisures, les interstices, les failles, abritaient des myriades d'oiseaux de mer, se détachaient nombre de bancs de récifs, dont quelques-uns arrivaient jusqu'à deux milles au large à marée basse. Entre eux sinuaient d'étroits canaux, des passes impraticables, si ce n'est à de légères embarcations. Çà et là des grèves, des tapis de sable, où touffaient quelques maigres plantes marines, semées de coquilles écrasées par le poids des lames au plein de la mer. Les cavernes ne manquaient pas à l'intérieur de ces falaises, grottes profondes, sèches, obscures, d'orifice resserré, dont l'intérieur n'était ni balayé par les rafales ni inondé par la houle, même aux redoutables époques de l'équinoxe. On y accédait en traversant des raidillons pierreux, des éboulis de rocs que les gros flux dérangeaient parfois. Des ravins rudes à gravir donnaient accès jusqu'à la crête, mais, pour atteindre le plateau du centre de l'île, il aurait fallu franchir des crêtes de plus de neuf cents mètres d'altitude, et la distance n'eût pas été moindre

d'une quinzaine de milles. Au total, le caractère sauvage, désolé, s'accentuait plus de ce côté qu'au littoral opposé où s'ouvrait la baie d'Elgor.

Bien que l'ouest de l'Ile des États fût en partie protégé contre les vents de nord-ouest par les hauteurs de la Terre-de-Feu et de l'archipel Magellanique, la mer s'y déchaînait avec autant de fureur qu'aux abords du cap San Juan, de la pointe Diegos et de la pointe Several. Si donc un phare avait été établi du côté de l'Atlantique, un autre n'eût pas été moins nécessaire du côté du Pacifique, pour les bâtiments cherchant le détroit de Lemaire, après avoir doublé le cap Horn. Peut-être, le gouvernement chilien se réservait-il, à cette époque, de suivre un jour l'exemple de la République Argentine.

Dans tous les cas, si ces travaux eussent été entrepris en même temps sur les deux extrémités de l'Ile des États, cela eût singulièrement compromis la situation d'une bande de pillards qui s'étaient réfugiés dans le voisinage du cap Saint-Barthélemy.

Plusieurs années auparavant ces malfaiteurs avaient pris pied à l'entrée de la baie d'Elgor. Ils y avaient découvert une profonde caverne creusée dans la falaise. Cette caverne leur offrait un sûr abri, et, aucun navire ne relâchant jamais à l'Ile des États, ils s'y trouvaient en parfaite sécurité.

Ces hommes, au nombre d'une douzaine, avaient pour chef un individu du nom de Kongre, auquel un certain Carcante servait de second.

Ce n'était qu'un ramassis de gens originaires du Sud-Amérique. Cinq d'entre eux étaient de nationalité argentine ou chilienne. Quant aux autres, vraisemblablement des natifs de la Fuégie, recrutés par Kongre, ils n'avaient eu qu'à traverser le détroit de Lemaire pour compléter la bande, sur cette île qu'ils connaissaient déjà, pour y être venus pêcher pendant la belle saison.

De Carcante, tout ce qu'on en savait, c'est qu'il était Chilien,

mais il eût été difficile de dire en quelle ville ou village de la République il avait reçu naissance, ni à quelle famille il appartenait. Agé de trente-cinq à quarante ans, de taille moyenne, plutôt maigre, mais tout nerfs et tout muscles, et par conséquent d'une extrême vigueur, de caractère sournois, d'âme fausse, jamais il n'eût reculé ni devant un vol à perpétrer, ni devant un meurtre à commettre.

Quant au chef de la bande, on ignorait tout de son existence. Sa nationalité, il ne s'était jamais prononcé à ce sujet. Se nommait-il Kongre? on ne le savait pas. Ce qui est certain, c'est que ce nom est assez répandu chez les indigènes de la Magellanie et de la Terre-de-Feu. Lors du voyage de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, le capitaine Dumont-d'Urville, en relâche au havre Peckett, sur le détroit de Magellan, reçut à son bord un Patagon qui portait ce nom. Mais il est douteux que Kongre fût originaire de la Patagonie. Il n'avait pas la figure rétrécie au sommet et large à sa partie inférieure des hommes de cette contrée, leur front étroit et fuyant, leurs yeux allongés, leur nez écrasé, leur taille généralement haute. En outre, sa physionomie était loin de présenter cette expression de douceur que l'on rencontre chez la plupart des types de ces peuplades.

Kongre avait un tempérament aussi violent qu'énergique. Cela se reconnaissait aisément à ses traits farouches, mal dissimulés sous une barbe épaisse qui blanchissait déjà, bien qu'il ne fût âgé que d'une quarantaine d'années. C'était un véritable bandit, un malfaiteur redoutable, souillé de tous les crimes, qui n'avait pu trouver d'autre refuge que cette île déserte, dont on connaissait seulement le littoral.

Mais, depuis qu'ils étaient venus y chercher asile, comment Kongre et ses compagnons étaient-ils parvenus à y subsister? C'est ce qui va être sommairement expliqué.

Lorsque Kongre et son complice Carcante, à la suite de forfaits qui leur auraient valu la corde ou le garrot, s'enfuirent de

Punta-Arénas, le principal port du détroit de Magellan, ils gagnèrent la Terre-de-Feu, où il eût été difficile de les poursuivre. Là, vivant au milieu des Pécherais, ils apprirent combien étaient fréquents les naufrages sur l'Ile des États, que n'éclairait pas encore le Phare du bout du Monde. Nul doute que ces rivages ne fussent couverts de débris de toutes sortes, dont quelques-uns devaient avoir une grande valeur. Kongre et Carcante eurent alors l'idée d'organiser une bande de pilleurs d'épaves, avec deux ou trois bandits de leur espèce rencontrés en Fuégie, auxquels se joignirent une dizaine de Pécherais qui ne valaient pas mieux. Une embarcation indigène les transporta sur l'autre rive du détroit de Lemaire. Mais, bien que Kongre et Carcante fussent marins, et eussent longtemps navigué dans les parages suspects du Pacifique, ils ne purent éviter une catastrophe. Un coup de vent les rejeta dans l'est, et la mer, très mauvaise, brisa leur embarcation contre les rochers du cap Calnett, au moment où ils s'efforçaient de relâcher dans les eaux tranquilles du port Parry.

C'est alors qu'ils gagnèrent à pied la baie d'Elgor. Ils ne furent point déçus dans leurs espérances. Les grèves, entre le cap San Juan et la pointe Several, étaient couvertes des débris de naufrages anciens ou récents, ballots encore intacts, caisses de provisions, pouvant assurer la nourriture de la bande pendant de longs mois, des armes, revolvers et fusils, qu'il serait facile de remettre en état, munitions bien conservées dans leurs boites métalliques, barres d'or et d'argent de grande valeur, provenant de riches cargaisons australiennes, meubles, bordages, planches, bois de toutes sortes, çà et là quelques restes de squelettes, mais pas un seul survivant de ces sinistres maritimes.

D'ailleurs, elle était bien connue des navigateurs, cette redoutable Ile des États. Tout navire que la tempête poussait à cette côte s'y perdait immanquablement corps et biens.

Ce ne fut pas au fond de la baie que Kongre s'établit avec ses



CARCANTE PUT SE RENDRE COMPTE DE L'ÉTAT DES TRAVAUX. (Page 50.)

compagnons, mais à l'entrée, ce qui lui convenait mieux pour ses projets, de manière à surveiller le cap San-Juan. Le hasard lui fit découvrir une caverne, dont l'orifice se cachait sous d'épaisses plantes marines, laminaires et goémons, suffisamment spacieuse pour loger toute la bande. En retour d'un contrefort de la falaise sur la rive nord de la baie, elle n'avait rien à craindre des vents du large. On y transporta tout ce qui, provenant des naufrages, pouvait servir à la meubler, de la literie, des vêtements, et aussi en quantité des conserves de viandes, des caisses de biscuit, des fûts d'eau-de-vie et de vin. Une seconde grotte, voisine de la première, servit à emmagasiner celles de ces épaves qui avaient une valeur particulière, comme l'or, l'argent, les bijoux précieux trouvés sur les grèves. Si plus tard Kongre parvenait à s'emparer d'un navire traîtreusement attiré dans la baie, il le chargerait de tout ce pillage et retournerait dans ces îles du Pacifique, théâtre de ses premières pirateries.

Jusqu'alors, l'occasion ne s'étant pas offerte, ces malfaiteurs n'avaient pu quitter l'Ile des États. Il est vrai, dans l'espace de deux années, leur richesse ne cessa de s'accroître. D'autres naufrages se produisirent dont ils tirèrent grand profit. Et même, à l'exemple des pilleurs d'épaves sur certaines côtes dangereuses de l'ancien et du nouveau monde, souvent ils provoquèrent ces catastrophes. La nuit, alors que les tourmentes de l'Est faisaient rage, si un bâtiment se présentait en vue de l'île, ils l'attiraient avec des feux allumés en direction des récifs, et si, exceptionnellement, un des naufragés parvenait à se sauver des lames, il était aussitôt massacré. Telle fut l'œuvre criminelle de ces bandits dont on ignorait même l'existence.

Cependant, la bande continuait d'être prisonnière dans l'île. Kongre avait bien pu provoquer la perte de quelques navires, mais non les attirer dans la baie d'Elgor, où il aurait tenté de s'en emparer. D'autre part, aucun bâtiment n'était venu de lui-même en relâche au fond de la baie, peu connue des capitaines,

et encore eût-il fallu qu'un équipage n'eût pas été de force à se défendre contre cette quinzaine de bandits.

Le temps s'écoulait, la caverne regorgeait d'épaves de grande valeur. Ce que devaient être l'impatience, la rage de Kongre et des siens, on le conçoit. C'était l'éternel sujet de conversation entre Carcante et son chef.

« Être échoué sur cette île, comme un navire à la côte! répétait-il, et lorsque nous avons à embarquer une cargaison valant plus de cent mille piastres!..

— Oui, répondait Kongre, il faudra partir, coûte que coûte!

— Quand et comment? » répliquait Carcante. Et cette question restait toujours sans réponse.

« Nos provisions finiront par s'épuiser, répétait Carcante. Si la pêche donne, la chasse peut faire défaut!.. Et puis, quels hivers on passe sur cette île! Mille dieux! Quand je songe à ceux que nous serons obligés de supporter encore! »

A tout cela, qu'eût pu dire Kongre? Il était peu loquace, peu communicatif. Mais quelle colère bouillonnait en lui, à sentir son impuissance!

Non, il ne pouvait rien... rien!.. A défaut d'un bâtiment que la bande eût surpris au mouillage, si quelque canot fuégien se fût aventuré vers l'est de l'île, Kongre n'aurait pas eu grand'peine à s'en emparer. Et alors, sinon lui, du moins Carcante et un des Chiliens s'en fussent servi pour se rendre au détroit de Magellan, où, une fois là l'occasion se serait présentée de gagner soit Buenos-Ayres, soit Valparaiso. Grâce à l'argent qui ne manquait pas, on aurait acheté un navire de cent cinquante à deux cents tonneaux, que Carcante, avec quelques matelots, eût amené à la baie d'Elgor. Ce navire une fois dans la crique, on se fût débarrassé de son équipage... Puis toute la bande s'y serait embarquée avec ses richesses, pour gagner les Salomon ou les Nouvelles-Hébrides!..

Or, les choses en étaient là, lorsque, quinze mois avant le

début de cette histoire, la situation fut brusquement modifiée.

Au commencement d'octobre 1858, un steamer, battant pavillon argentin, parut en vue de l'île et manœuvra de manière à donner dans la baie d'Elgor.

. Kongre et ses compagnons eurent bientôt reconnu un navire de guerre, contre lequel ils ne pourraient rien tenter. Après avoir fait disparaître toute trace de leur présence et dissimulé l'orifice des deux cavernes, ils se retirèrent à l'intérieur de l'île, pour attendre le départ du bâtiment.

C'était le *Santa-Fé*, qui venait de Buenos-Ayres, ayant à bord un ingénieur chargé de la construction d'un phare sur l'Ile des États, et qui venait en déterminer l'emplacement.

L'aviso ne resta que quelques jours à la baie d'Elgor, et il en repartit sans avoir découvert la retraite de Kongre et des siens.

Cependant, Carcante, qui s'était glissé la nuit jusqu'à la crique, avait pu apprendre pour quel motif le *Santa-Fé* était venu relâcher à l'Ile des États. Un phare allait être construit au fond de la baie d'Elgor!.. La bande n'avait plus qu'à quitter la place, semblait-il, et, assurément, c'est bien ce qui aurait été fait, si cela eût été possible.

Kongre prit donc le seul parti à prendre. Il connaissait déjà la partie ouest de l'île aux environs du cap Saint-Barthélemy, où d'autres cavernes pourraient lui assurer refuge. Sans perdre un jour, l'aviso ne devant pas tarder à revenir avec une équipe d'ouvriers pour commencer les travaux, il s'occupa d'y transporter tout ce qui serait nécessaire en vue d'y vivre une année, ayant toute raison de croire que, à cette distance du cap Saint-Jean, il ne courait aucun risque d'être découvert. Toutefois le temps lui eût manqué pour vider les deux cavernes. Il dut se borner à retirer la majeure partie des provisions, conserves, boissons, literie, vêtements, et aussi quelques-uns des objets précieux, puis, les orifices soigneusement obstrués de pierres et d'herbes sèches, le reste fut laissé à la garde du diable.

Cinq jours après leur départ, le *Santa-Fé* reparaissait dans la matinée à l'ouvert de la baie d'Elgor, et venait reprendre son mouillage dans la crique. Les ouvriers qu'il amenait, le matériel qu'il transportait, furent débarqués. L'emplacement étant choisi sur le terre-plein, les travaux de construction furent aussitôt commencés, et, on le sait, conduits rapidement.

C'est ainsi que la bande Kongre fut obligée de se réfugier au cap Saint-Barthélemy. Un ruisseau, alimenté par la fonte des neiges, lui fournit la quantité d'eau nécessaire. La pêche et, dans une certaine mesure, la chasse lui permirent d'économiser les provisions dont elle s'était pourvue avant de quitter la baie d'Elgor.

Mais avec quelle impatience Kongre, Carcante et leurs compagnons attendaient-ils que le phare fût achevé et que le *Santa-Fé* partît pour ne revenir que trois mois après, lorsqu'il ramènerait la relève.

Il va de soi que Kongre et Carcante se tenaient au courant de tout ce qui se faisait au fond de la baie. Soit en longeant le littoral au sud ou au nord, soit en s'approchant par l'intérieur, soit en observant des hauteurs qui bordent au sud le havre New-Year, ils purent se rendre compte de l'état des travaux, savoir à quelle époque ils prendraient fin. C'est alors que Kongre mettrait à exécution un projet longuement médité. Et qui sait, ensuite, si, maintenant qu'elle serait éclairée, un navire ne relâcherait pas dans la baie d'Elgor, navire dont il parviendrait à s'emparer après en avoir surpris et massacré l'équipage?

Quant à une excursion que les officiers de l'aviso auraient voulu faire à l'extrémité occidentale de l'île, Kongre ne pensa pas qu'il eût lieu de le craindre. Personne ne serait tenté, cette année du moins, de s'aventurer jusqu'aux environs du cap Gomez à travers ces plateaux dénudés, ces ravins presque impraticables, toute cette partie montagneuse qu'il faudrait franchir au prix d'énormes fatigues. Il est vrai, peut-être le commandant de l'aviso aurait-il

l'idée de faire le tour de l'île. Mais il n'était pas probable qu'il cherchât à débarquer sur la côte hérissée d'écueils, et, en tout cas, la bande prendrait ses mesures pour n'être point découverte.

Du reste, cette éventualité ne se produisit pas, et le mois de décembre arriva dans lequel les installations du phare allaient être terminées. Ses gardiens resteraient seuls, et Kongre en serait averti par les premiers rayons que le phare lancerait dans la nuit.

Aussi, pendant ces dernières semaines, l'un ou l'autre de la bande venait-il se mettre en observation sur un des cônes d'où l'on pouvait apercevoir le phare à la distance de sept ou huit milles, avec ordre de revenir, le plus rapidement possible, dès que le feu serait pour la première fois allumé.

Ce fut précisément Carcante qui, dans la nuit du 9 au 10 décembre, rapporta cette nouvelle au cap Saint-Barthélemy.

« Oui, s'écria-t-il, lorsqu'il eut rejoint Kongre dans la caverne, le diable a fini par l'allumer, ce phare que le diable éteigne !

— Nous n'aurons pas besoin de lui ! » répondit Kongre, dont la main menaçante se tendit vers l'est.

Quelques jours se passèrent, et ce fut au début de la semaine suivante que Carcante, en chassant aux environs du port Parry, frappa un guanaque d'une balle. On le sait, l'animal lui échappa et vint s'abattre à l'endroit où Moriz le rencontra au bord de la lisière rocheuse, près du bois de hêtres. Et c'est à partir de ce jour que Vasquez et ses camarades, assurés de ne plus être seuls habitants de l'île, surveillèrent plus sévèrement les environs de la baie d'Elgor.

Le jour était donc arrivé où Kongre allait quitter le cap Saint-Barthélemy pour revenir au cap San Juan. Les bandits avaient résolu de laisser leur matériel dans la caverne. Ils n'emporteraient que ce qu'il faudrait de vivres pour trois ou quatre journées de marche, comptant sur l'approvisionnement du phare. On était

au 22 décembre. En partant dès l'aube, en suivant un chemin qu'ils connaissaient à l'intérieur de l'île à travers sa partie montagneuse, ils feraient le tiers de la route pendant le premier jour. A la fin de cette étape comprenant une dizaine de milles en terrain montagneux, la halte serait établie soit à l'abri des arbres, soit dans quelque anfractuosité.

Après cette halte, le lendemain, avant même le lever du soleil, Kongre commencerait une seconde étape, à peu près égale à celle de la veille, puis, le surlendemain, une dernière l'amènerait à la baie d'Elgor, qu'il pourrait atteindre dans la soirée du troisième jour.

Kongre supposait que deux gardiens seulement étaient affectés au service du phare, alors qu'il y en avait trois en réalité. Mais peu importait, en somme. Vasquez, Moriz, Felipe ne sauraient résister à la bande dont il ne soupçonneraient pas la présence aux abords de l'enceinte. Deux succomberaient les premiers dans le logement, et l'on aurait facilement raison du troisième à son poste dans la chambre de quart.

Kongre serait donc le maître du phare. Il aurait tout le loisir de rapporter ensuite du cap Saint-Barthélemy le matériel qu'il allait y laisser et de le placer de nouveau dans la caverne à l'entrée de la baie d'Elgor.

Tel était le plan arrêté dans l'esprit de ce redoutable bandit. Qu'il dût réussir, ce n'était que trop certain. Mais la chance le favoriserait-elle ensuite, c'était moins sûr.

En effet, les choses ne dépendaient plus de lui. Il faudrait qu'un bâtiment vînt relâcher dans la baie d'Elgor. Il est vrai, ce lieu de relâche serait bientôt connu des navigateurs après le voyage du *Santa-Fé*. Donc, rien d'impossible à ce qu'un navire, surtout s'il était de moyen tonnage, voulût se réfugier dans la baie désormais balisée par un phare, plutôt que de fuir à travers une mer démontée soit par le détroit, soit par le sud de l'île... Kongre avait résolu que ce navire tomberait en son pouvoir, et lui fourni-

rait la possibilité tant attendue de s'enfuir à travers le Pacifique, où il s'assurerait l'impunité de ses crimes.

Mais il faudrait que tout se passât ainsi, avant le retour de l'aviso à l'époque de la relève. S'ils n'avaient quitté l'ile à ce moment, Kongre et les siens seraient forcés de retourner au cap Saint-Barthélemy.

Et alors, les circonstances ne seraient plus les mêmes. Lorsque le commandant Lafayate connaîtrait la disparition des trois gardiens du phare, il ne pourrait douter qu'ils n'eussent été victimes d'un enlèvement ou d'un assassinat. Des recherches seraient organisées sur toute l'île. L'aviso ne repartirait pas sans qu'elle eût été visitée d'un bout à l'autre. Comment la bande pourrait-elle échapper aux poursuites, et comment pourvoirait-elle à son existence, si cette situation se prolongeait?.. S'il le fallait, le gouvernement argentin enverrait d'autres navires. Si même Kongre parvenait à s'emparer d'une embarcation de Pécherais — chance bien improbable, — le détroit serait surveillé avec tant de soin qu'il ne pourrait plus le traverser, et se réfugier sur la Terre-de-Feu. La fortune favoriserait-elle donc assez ces bandits pour leur permettre de quitter l'ile tandis qu'il en serait temps encore?

Dans la soirée du 22, Kongre et Carcante se promenaient en causant sur la pointe du cap Saint-Barthélemy, et, suivant l'habitude des marins, ils observaient le ciel et la mer.

Le temps était moyen. Des nuages se levaient à l'horizon. Le vent soufflait du nord-est en forte brise.

Il était alors six heures et demie du soir. Kongre et ses compagnons se disposaient à regagner leur retraite habituelle au moment où Carcante disait :

« Il est bien entendu que nous laissons tout notre matériel au cap Saint-Barthélemy?

— Oui, répondit Kongre. Il sera facile de l'en rapporter plus tard... lorsque nous serons les maitres là-bas... et que... »

Il n'acheva pas. Les yeux dirigés vers le large, il s'arrêta et dit :

« Carcante... regarde donc... là... là... par le travers du cap... »

Carcante observa la mer dans la direction indiquée.

« Oh ! fit-il, je ne me trompe pas... un navire !..

— Qui semble rallier l'île, reprit Kongre, et en courant de petits bords, car il a vent debout. »

En effet, un bâtiment, sous pleine voilure, louvoyait à deux milles environ du cap Saint-Barthélemy.

Bien qu'il eût le vent contre lui, ce navire gagnait peu à peu, et, s'il cherchait le détroit, il y serait engagé avant la nuit.

« C'est une goélette, dit Carcante.

— Oui... une goélette, de cent cinquante à deux cents tonneaux », répondit Kongre.

Aucun doute à ce sujet, cette goélette voulait plutôt gagner le détroit que doubler le cap Saint-Barthélemy. Toute la question était de savoir si elle serait à sa hauteur avant que l'obscurité fût profonde. Avec ce vent qui calminait, ne courrait-elle pas le danger d'être jetée par le courant sur les récifs ?

La bande entière s'était rassemblée à l'extrémité du cap.

Ce n'était pas la première fois, depuis qu'elle y séjournait, qu'un bâtiment se présentait à si courte distance de l'Ile des États. On sait que ces pillards cherchaient, dans ce cas, à l'attirer sur les roches par des feux mouvants.

Cette fois encore, la proposition fut faite de recourir à ce moyen.

« Non, répondit Kongre, il ne faut pas que cette goélette se perde... Tâchons qu'elle tombe entre nos mains... Le vent et le courant sont contraires... la nuit va être noire. Il lui sera impossible de donner dans le détroit. Demain, nous l'aurons encore par le travers du cap, et on verra ce qu'il conviendra de faire. »

Une heure plus tard, le navire disparut au milieu d'une obscurité profonde, sans qu'aucun feu décelât sa présence au large.

Pendant la nuit, le vent vint à changer et sauta dans le sud-ouest.

Le lendemain, à la pointe du jour, lorsque Kongre et ses compagnons descendirent sur la grève, ils aperçurent la goélette échouée sur les récifs du cap Saint-Barthélemy.

V

LA GOÉLETTE « MAULE ».

Kongre n'en était plus à connaître le métier de marin. S'il avait commandé, quel navire et dans quelles mers? Seul Carcante, marin comme lui, autrefois son second au cours de sa vie errante, comme il l'était encore sur l'Ile des États, eût pu le dire. Mais il ne le disait pas.

Assurément, ce n'eût pas été calomnier ces deux misérables que de leur jeter à la face le nom de pirates. Cette criminelle existence, ils devaient l'avoir menée dans ces parages des Salomon et des Nouvelles-Hébrides, où les navires étaient encore fréquemment attaqués à cette époque. Et, sans doute, ce fut après avoir échappé aux croisières organisées par le Royaume-Uni, la France et l'Amérique dans cette partie de l'Océan Pacifique, qu'ils vinrent se réfugier dans l'archipel magellanique, puis sur l'Ile des États, où de pirates il se firent pilleurs d'épaves.

Cinq ou six des compagnons de Kongre et de Carcante avaient également navigué comme pêcheurs ou matelots du commerce, et, par conséquent, étaient faits à la mer. Quant aux Fuégiens ils compléteraient l'équipage, si la bande parvenait à s'emparer de la goélette.

Cette goélette, à en juger par sa coque et sa mâture, ne devait pas porter plus de cent cinquante à cent soixante tonneaux. Une rafale de l'ouest l'avait poussée pendant la nuit sur un banc de sable semé de roches contre lesquelles elle aurait pu se fracasser. Mais il ne semblait pas que sa coque eût souffert.

Inclinée sur bâbord, l'étrave obliquement tournée vers la terre, elle présentait son flanc de tribord au large. Dans cette position, on voyait son pont depuis le gaillard d'avant jusqu'au rouf de l'arrière. Sa mâture était intacte, mât de misaine, grand mât, beaupré, avec leurs agrès, ses voiles à demi carguées, sauf la misaine, le petit cacatois et la flèche qui avaient été serrés.

La veille au soir, lorsque cette goélette fut signalée au large du cap Saint-Barthélemy, elle luttait contre un vent de nord-est assez fort et, sous l'allure du plus près, amures à tribord, elle essayait de gagner l'entrée du détroit de Lemaire. Au moment où Kongre et ses compagnons l'avaient perdue de vue au milieu de l'obscurité, la brise montrait une tendance à mollir et devenait bientôt insuffisante pour assurer à un navire une vitesse appréciable. Il y avait donc lieu d'admettre que, drossée par les courants contre les récifs, elle s'en était trouvée trop rapprochée pour pouvoir regagner le large, lorsque, pendant la nuit, avec sa brusquerie habituelle dans ces parages, le vent avait changé cap pour cap. Le brasseyage des vergues montrait que l'équipage avait fait tous ses efforts pour s'élever au vent. Mais sans doute était-il trop tard, puisque, finalement, la goélette était venue se mettre au plein sur le banc de sable.

En ce qui concernait le capitaine et l'équipage, on en était réduit aux conjectures. Mais, vraisemblablement, en se voyant drossés par le vent et le courant contre une côte dangereuse, hérissée de récifs, ils avaient mis le canot à la mer, ne doutant pas que leur navire n'allât se briser contre les roches et qu'ils ne courussent risque de se perdre jusqu'au dernier. Déplorable inspiration. En restant à bord, le capitaine et ses hommes s'en fussent tirés sains et saufs. Or, il n'était pas douteux qu'ils n'eussent péri, puisque leur canot apparaissait la quille en l'air, à deux milles dans le nord-est, poussé par le vent vers le fond de la baie Franklin.

Se rendre à bord de la goélette, pendant que la mer baissait

encore, ne présentait aucune difficulté. A partir du cap Saint-Barthélemy, on pouvait aller de roche en roche jusqu'au lieu de l'échouage, distant d'un demi-mille au plus. C'est ce que firent Kongre et Carcante, accompagnés de deux de leurs hommes. Les autres restèrent en observation au pied de la falaise, pour voir s'ils n'apercevraient pas quelques survivants du naufrage.

Lorsque Kongre et ses compagnons arrivèrent au banc de sable, la goélette était entièrement à sec. Mais, comme le flot devait monter de sept à huit pieds à la marée prochaine, nul doute que le navire ne retrouvât son tirant d'eau s'il n'était pas avarié dans ses fonds.

Kongre ne s'était pas trompé en évaluant à cent soixante tonneaux la jauge de cette goélette. Il en fit le tour et, arrivé en face du tableau d'arrière, il lut : *Maule, Valparaiso*.

C'était donc un navire chilien, qui venait de s'échouer à l'île des États pendant cette nuit du 22 au 23 décembre.

« Voilà qui fera notre affaire, dit Carcante.

— Si la goélette n'a pas une voie d'eau dans sa coque, objecta un des hommes.

— Une voie d'eau ou toute autre avarie, cela se répare », se contenta de répondre Kongre.

Il vint alors examiner la carène du côté du large. Le bordé ne paraissait pas avoir souffert. L'étrave, un peu enfoncée dans le sable, semblait intacte, de même l'étambot, et le gouvernail adhérait toujours à ses ferrures. Quant à la partie de la coque qui reposait sur le banc, faute de pouvoir la visiter extérieurement, impossible de se prononcer. Après deux heures de flot, Kongre saurait à quoi s'en tenir.

« A bord »! dit-il.

Si l'inclinaison du navire rendait aisé l'embarquement par bâbord, elle ne permettait pas de marcher sur le pont. Il fallait s'y traîner, en rampant le long du bastingage. Kongre et les

autres le franchirent en prenant appui sur le porte-haubans du grand mât.

L'échouage n'avait pas dû être très rude, et, sauf quelques espars non amarrés, tout était en place. La goélette n'étant pas trop fine dans ses façons, ayant peu de relève de varangues, ne donnait pas une gîte considérable, et, assurément, elle se relèverait d'elle-même avec la marée, si, toutefois, elle ne s'emplissait pas, par suite d'avarie à ses œuvres vives.

Le premier soin de Kongre fut de se glisser jusqu'au rouf, dont il n'ouvrit pas la porte sans quelque difficulté. Sur le carré il trouva la cabine du capitaine. Il y entra en s'arc-boutant contre les parois, prit les papiers du bord dans le tiroir d'un placard, et revint sur le pont où l'attendait Carcante.

Tous deux examinèrent le rôle d'équipage, et apprirent ainsi que :

La goélette *Maule,* du port de Valparaiso, Chili, jaugeant cent cinquante-sept tonnes, capitaine Pailha, ayant six hommes d'équipage, était partie sur lest le 23 novembre, à destination des îles Falkland.

Après avoir heureusement doublé le cap Horn, la *Maule* se préparait donc à embouquer le détroit de Lemaire, lorsqu'elle s'était perdue sur les récifs de l'Ile des États. Ni le capitaine Pailha, ni aucun de ses hommes n'avaient échappé au naufrage, car, en cas que l'un d'eux eût survécu, il aurait trouvé refuge au cap Saint-Barthélemy. Or, depuis deux heures qu'il faisait jour, personne n'avait encore reparu.

On le voit, cette goélette ne portait point cargaison, puisqu'elle se rendait sur lest aux Malouines. Mais l'essentiel était que Kongre eût un navire à sa disposition pour quitter l'ile avec son stock de rapines, et il l'aurait, s'il parvenait à renflouer la *Maule.*

Il eût fallu déplacer le lest pour vérifier l'intérieur de la cale.

Ce lest se composait de vieilles ferrailles jetées en vrac. L'enlever aurait demandé un certain temps, et la goélette serait trop

exposée si le vent fraîchissait du large. Il convenait avant tout de la déhaler du banc dès qu'elle flotterait. Or, le flot ne tarderait pas à se faire sentir, et, dans quelques heures, il y aurait pleine mer.

Kongre dit à Carcante :

« Nous allons tout préparer pour touer la goélette dès qu'elle aura suffisamment d'eau sous sa quille... Il est possible qu'elle n'ait point d'avaries graves et n'emplisse pas...

— C'est ce que nous saurons bientôt, répondit Carcante, car la marée commence à monter; et alors, que ferons-nous, Kongre?

— Nous déhalerons la *Maule* en dehors des récifs, et nous la conduirons le long du cap au fond de la crique des Pingouins, devant les cavernes. Là elle ne touchera pas, même au plus bas du jusant, puisqu'elle ne cale que six pieds.

— Et puis? demanda Carcante.

— Et puis, nous embarquerons tout ce que nous avons apporté de la baie d'Elgor...

— Et ensuite?.. fit Carcante.

— Nous aviserons, » répondit simplement Kongre.

On se mit au travail, de manière à ne point perdre la prochaine marée, ce qui eût retardé de douze heures le renflouage de la goélette. Il fallait, à tout prix, qu'elle fût mouillée dans la crique avant midi. Là elle serait toujours à flot, et relativement en sûreté si le temps se maintenait.

Tout d'abord, Kongre, aidé de ses hommes, fit enlever l'ancre du bossoir de tribord, et on la fixa en dehors du banc en allongeant la chaîne sur toute sa longueur. De cette façon, dès que la quille ne porterait plus sur le sable, il serait possible de touer la goélette jusqu'à l'endroit où elle se retrouverait en eau profonde. Avant que la marée ne commençât à perdre, on aurait le temps d'atteindre la crique et, pendant l'après-midi, d'effectuer une complète visite de la cale.



« Voilà qui fera notre affaire », dit Carcante. (Page 58.)

Ces mesures, rapidement prises, furent achevées au moment où arriva le premier flot. Le banc de sable allait être en un instant recouvert.

Aussi Kongre, Carcante et une demi-douzaine de leurs compagnons montèrent-ils à bord tandis que les autres regagnaient le pied de la falaise.

Attendre maintenant, il n'y avait que cela à faire. Souvent le

vent du large fraichit avec la marée montante, et c'était ce que l'on devait surtout craindre, car il eût pu engraver davantage la *Maule* et la pousser plus avant sur le banc qui s'échancrait du côté de la terre. Or, on était presque dans la morte-eau et, peut-être, la mer n'eût-elle pas assez monté pour dégager la goélette si elle était drossée vers la côte, ne fût-ce que d'une demi-encâblure.

Mais il semblait bien que les circonstances favorisaient les projets de Kongre. La brise força un peu en halant le sud venant ainsi aider au dégagement de la *Maule*.

Kongre et les autres se tenaient à l'avant qui devait flotter plus tôt que l'arrière. Si, comme on l'espérait non sans raison, la goélette pouvait pivoter sur son talon, il n'y aurait plus qu'à virer au cabestan pour faire abattre l'étrave au large, et alors, touée sur sa chaîne longue d'une centaine de brasses, elle retrouverait son élément naturel.

Cependant, la mer gagnait peu à peu. Certains tressaillements indiquaient que la coque ressentait l'action de la marée. Le flot se déroulait en longues houles et pas une lame ne brisait au large. On n'aurait pu demander des circonstances plus heureuses.

Mais si Kongre se disait maintenant assuré de dégager la goélette et de la mettre en sûreté dans une des criques de la baie Franklin, une éventualité l'inquiétait encore. La coque de la *Maule* n'avait-elle pas été défoncée sur le flanc de bâbord, celui que portait le banc de sable et qu'on n'avait pu examiner? S'il existait là quelque voie d'eau, on n'aurait pas le temps de la chercher sous le lest et de l'aveugler. La goélette ne quitterait pas sa souille, elle emplirait, et force serait de l'abandonner à cette place où la première tempête achèverait de la détruire...

C'était là un gros souci. Aussi avec quelle impatience Kongre et ses compagnons suivaient les progrès de la marée! Si quelque bordage était défoncé, ou si le calfatage avait joué, l'eau ne

tarderait pas à envahir la cale, et la *Maule* ne se redresserait même pas.

Mais peu à peu les esprits se rassurèrent. Le flot gagnait. A chaque instant la coque immergeait davantage. L'eau s'élevait le long des flancs sans pénétrer à l'intérieur. Quelques secousses indiquaient que la coque était intacte, et le pont reprenait son horizontalité normale.

« Pas de voie d'eau!.. pas de voie d'eau! s'écria Carcante.

— Attention au cabestan! » commanda Kongre.

Les manivelles étaient prêtes. Les hommes n'attendaient qu'un ordre pour les manœuvrer.

Kongre, penché sur le bossoir, observait le flot qui montait déjà depuis deux heures et demie. L'étrave commençait à s'ébranler, et l'avant de la quille ne touchait plus. Mais l'étambot était encore enfoncé dans le sable, et le gouvernail ne jouait pas librement. Il s'en fallait d'une demi-heure sans doute pour que l'arrière fût dégagé.

Kongre voulut alors presser l'opération du renflouage, et, tout en restant à l'avant, il cria :

« Virez. »

Les manivelles, vigoureusement tournées, ne purent que tendre la chaîne, et l'étrave ne se rabattit pas du côté du large.

« Tiens bon! » s'écria Kongre.

On pouvait craindre, en effet, que l'ancre ne vînt à déraper, et il eût été difficile de la mouiller de nouveau.

La goélette était complètement redressée alors, et, en parcourant la cale, Carcante s'assura que l'eau n'y avait point pénétré. Donc, s'il existait quelque avarie, du moins le bordé ne s'était-il pas disjoint. On pouvait espérer que la *Maule* n'avait souffert ni au moment de l'échouage, ni pendant la douzaine d'heures passées sur le banc de sable. Dans ces conditions, sa relâche à la crique des Pingouins ne serait pas de longue durée.

On la chargerait dans l'après-midi, et, dès le lendemain, elle

serait en état de reprendre la mer. D'ailleurs, il fallait profiter du temps. Le vent favoriserait la marche de la *Maule,* soit qu'elle remontât le détroit de Lemaire, soit qu'elle longeât la côte méridionale de l'Ile des États pour gagner l'Atlantique.

C'est à neuf heures environ que la marée devait être étale, et, on le répète, une marée de quartier n'est jamais très forte. Mais enfin, étant donné le tirant d'eau relativement faible de la goélette, il y avait lieu de croire qu'elle se remettrait à flot.

En effet, un peu après huit heures et demie, l'arrière commença à se soulever. La *Maule* talonna, sans risques d'avarie, par cette mer calme et sur ce banc de sable.

Kongre, après avoir examiné la situation, en conclut que le touage pouvait être de nouveau tenté dans de bonnes conditions. Sur son ordre ses hommes se mirent à virer, et, après qu'ils eurent fait rentrer une douzaine de brasses de la chaîne, l'avant de la *Maule* fut enfin tourné vers le large. L'ancre avait tenu bon. Ses pattes étaient solidement encastrées dans un interstice de roches, et eussent plutôt cassé que cédé sous la traction du cabestan.

« Hardi, les enfants! » s'écria Kongre.

Et tout le monde s'y mit, même Carcante, tandis que, penché au-dessus du couronnement, Kongre observait l'arrière de la goélette.

Il y eut quelques moments d'hésitation, la seconde moitié de la quille raclait toujours le sable.

Aussi, Kongre et les autres ne furent-ils pas sans éprouver une vive inquiétude. La mer ne monterait plus que pendant une vingtaine de minutes, et il importait que la *Maule* fût renflouée auparavant, ou elle serait clouée à cette place jusqu'à la marée prochaine. Or, pendant deux jours encore, la marée devait diminuer de hauteur, et elle ne reprendrait du revif que dans quarante-huit heures.

Le moment était venu de faire un dernier effort. On se figure



« Hardi, les enfants ! » s'écria Kongre. (Page 64.)

ce que pouvait être la fureur, plus que la fureur, la rage de ces hommes à se sentir impuissants! Avoir sous les pieds le navire qu'ils convoitaient depuis si longtemps, qui leur assurait la liberté, l'impunité peut-être, et ne pouvoir l'arracher à ce banc de sable!..

Alors, les jurons, les imprécations d'éclater pendant qu'ils haletaient au cabestan avec la crainte que l'ancre ne vînt à casser

ou à déraper! Il faudrait alors attendre la marée du soir pour mouiller à nouveau cette ancre, pour y joindre la seconde. Or, d'ici vingt-quatre heures, savait-on ce qui arriverait et si les conditions atmosphériques seraient aussi favorables?..

Et, précisément, quelques nuages, assez épais, se formèrent dans le nord-est. Il est vrai, s'ils se tenaient de ce côté, la situation du navire ne serait pas empirée, le banc de sable ayant l'abri des hautes falaises du littoral. Mais la mer ne deviendrait-elle pas dure, et la houle n'achèverait-elle pas ce que l'échouage avait commencé pendant la nuit précédente?..

Et puis ces vents au nord-est, même à l'état de petite brise, ne seraient pas de nature à favoriser la navigation dans le détroit. Au lieu de filer avec du largue dans les voiles, la *Maule* serait forcée de bouliner peut-être pendant plusieurs jours, et, quand il s'agit de navigation, les conséquences d'un retard peuvent toujours être graves.

La mer était presque étale alors, et, dans quelques minutes, le jusant se ferait sentir. Tout le banc de sable était couvert. Quelques têtes de récifs seulement se montraient à fleur d'eau. Du cap Saint-Barthélemy, la pointe ne se laissait plus voir, et, sur la grève, le dernier relais de marée, après avoir été un instant touché par le flot, restait à sec.

Il était évident que la mer commençait à se retirer lentement et que les roches allaient bientôt découvrir autour du banc.

Alors de nouveaux jurons furent proférés. Les hommes éreintés, hors d'haleine, allaient abandonner une besogne qui ne pouvait plus aboutir.

Kongre courut à eux, les yeux en fureur, écumant de colère. Saisissant une hache, il menaça d'en frapper le premier qui déserterait son poste, et on savait bien qu'il n'hésiterait pas à le faire.

Tous se remirent donc aux manivelles, et, sous leurs efforts,

la chaîne se tendit à rompre, en écrasant la doublure de cuivre des écubiers.

Enfin, un bruit se fit entendre. Le linguet du cabestan venait de retomber dans l'entaille. La goélette avait fait un petit mouvement vers le large. La barre du gouvernail, redevenue mobile, indiquait qu'elle se dégageait peu à peu du sable.

« Hurrah!.. hurrah!.. » crièrent les hommes, en sentant que la *Maule* était libre. Son talon venait de glisser sur la souille. Le virage du cabestan s'accéléra, et, en quelques minutes, la goélette, halée par son ancre, flottait en dehors du banc.

Aussitôt, Kongre se précipita à la roue. La chaîne mollit, l'ancre dérapa et fut rehissée à son bossoir. Il n'y avait plus qu'à donner dans la passe, entre les récifs, pour atteindre la crique de la baie Franklin.

Kongre fit alors établir le grand foc qui devait suffire. En l'état de la mer, il y avait de l'eau partout. Une demi-heure plus tard, après avoir contourné les dernières roches le long de la grève, la goélette prenait son mouillage dans la crique des Pingouins, à deux milles de l'extrémité du cap Saint-Barthélemy.

VI

A LA BAIE D'ELGOR.

L'opération du renflouage avait donc pleinement réussi. Mais tout n'était pas terminé. Il s'en fallait que la goélette eût entière sécurité dans cette anse creusée dans le littoral du cap Saint-Barthélemy. Elle y était trop exposée à la houle du large et aux tempêtes du nord-ouest. A l'époque des fortes marées d'équinoxe, elle n'aurait pas même pu rester vingt-quatre heures à cette relâche.

Kongre ne l'ignorait pas. Aussi, son intention était-elle d'abandonner l'anse, au jusant du lendemain, dont il comptait profiter pour remonter en partie le détroit de Lemaire.

Auparavant, toutefois, il était indispensable de compléter la visite du navire, de vérifier l'état de sa coque à l'intérieur. Bien qu'on eût cette certitude qu'il ne faisait pas d'eau, il se pouvait néanmoins que, sinon son bordage, du moins sa membrure eût souffert de l'échouage, et qu'il fût nécessaire de procéder à des réparations en vue d'une traversée assez longue.

Kongre mit aussitôt ses hommes à la besogne, afin de déplacer le lest qui remplissait la cale jusqu'à la hauteur des varangues de bâbord et de tribord. On ne serait pas, d'ailleurs, obligé de le débarquer, ce qui épargnerait du temps et de la fatigue, le temps surtout, dont il importait de se montrer avare, dans la situation peu sûre où se trouvait la *Maule*.

La vieille ferraille, qui constituait le lest, fut d'abord reportée

de l'avant à l'arrière dans la cale pour permettre d'examiner la partie antérieure du vaigrage.

Cet examen fut soigneusement fait par Kongre et Carcante, aidés d'un Chilien, nommé Vargas, qui avait travaillé autrefois comme charpentier dans les chantiers de construction de Valparaiso et connaissait bien ce métier.

Dans toute la portion comprise entre l'étrave et l'emplanture du mât de misaine, aucune avarie ne fut constatée. Varangues, membrure, bordé étaient en bon état; chevillés en cuivre, ils ne se ressentaient pas du choc de l'échouage sur le banc de sable.

Le lest repoussé vers l'avant, la coque fut trouvée également intacte du mât de misaine au grand mât. Les épontilles n'étaient ni fléchies ni faussées, et l'échelle donnant accès au panneau central n'avait pas été déplacée.

On s'occupa alors du dernier tiers de la cale comprenant le fond de la voûte jusqu'à l'étambot.

Il y avait là une avarie de quelque importance. S'il n'existait pas de voie d'eau, la membrure de bâbord accusait un enfoncement sur une longueur d'un mètre et demi. Cet enfoncement devait provenir d'une collision contre une tête de rocher, avant que la goélette eût été drossée sur le banc de sable. Si le bordage n'avait pas entièrement cédé, si l'étoupe était restée sur place, ce qui avait empêché l'eau de s'introduire dans la cale, cette avarie n'en présentait pas moins une certaine gravité, et un marin devait s'en inquiéter à bon droit.

Une réparation s'imposait donc au moment de reprendre la mer, à moins qu'il ne se fût agi d'une très courte traversée par temps calme. D'ailleurs, il était probable que cette réparation demanderait toute une semaine, en admettant que l'on eût les matériaux et les outils nécessaires au travail.

Lorsque Kongre et ses compagnons surent à quoi s'en tenir, des malédictions justifiées dans les circonstances où l'on se trouvait succédèrent aux hurrahs qui avaient salué le renflouage de

la *Maule*. Est-ce que la goélette allait être hors d'usage?.. Est-ce qu'ils ne pourraient pas enfin abandonner l'Ile des États ?..

Kongre intervint en disant :

« L'avarie est grave en effet... Dans son état actuel, nous n'aurions pas à compter sur la *Maule*, qui, par gros temps, risquerait de s'entr'ouvrir... Et il y a des centaines de milles à parcourir avant d'atteindre les îles du Pacifique!.. Ce serait risquer de sombrer en route. Mais cette avarie est réparable, et nous la réparerons.

— Où? demanda un des Chiliens qui ne cachait point son inquiétude.

— Pas ici, en tout cas, déclara un de ses compagnons.

— Non, répondit Kongre, d'un ton résolu. A la baie d'Elgor. »

En quarante-huit heures, la goélette pouvait, en effet, franchir la distance qui la séparait de la baie. Elle n'aurait qu'à longer le littoral de l'île, soit par le sud, soit par le nord. Dans la caverne où avait été laissé tout ce qui provenait du pillage des épaves, le charpentier aurait à sa disposition le bois et les outils que nécessiterait cette réparation. Fallût-il rester en relâche quinze jours, trois semaines, la *Maule* y resterait. La belle saison devait encore durer deux mois et, du moins, lorsque Kongre et ses compagnons abandonneraient l'Ile des États, ce serait à bord d'un navire qui, ses avaries réparées à fond, offrirait toute sécurité.

Au surplus, Kongre avait toujours eu l'intention, en quittant le cap Saint-Barthélemy, de passer quelque temps à la baie d'Elgor. A aucun prix il n'eût voulu perdre les objets de toutes sortes, laissés dans la caverne, lorsque les travaux du phare obligèrent la bande à se réfugier sur l'autre extrémité de l'île. Ainsi, ses projets ne seraient modifiés que quant à la durée de la relâche, qui se prolongerait au delà de ce qu'il eût désiré.

La confiance revint donc, et l'on fit les préparatifs de manière à pouvoir partir au plein de la marée du lendemain.

Quant à la présence des gardiens du phare, ce n'était pas pour inquiéter cette bande de pirates. En quelques mots, Kongre exposa ses projets à cet égard.

« Avant l'arrivée de cette goélette, dit-il à Carcante, dès qu'ils furent seuls, j'étais décidé à reprendre possession de la baie d'Elgor. Mes intentions n'ont pas changé. Seulement, au lieu d'arriver par l'intérieur de l'île, en évitant d'être aperçus, nous arriverons par mer, ouvertement. La goélette ira mouiller dans la crique... on nous y accueillera sans rien soupçonner... et... »

Un geste auquel Carcante ne se méprit pas acheva la pensée de Kongre. Et, en vérité, toutes les chances de réussite seraient acquises aux projets de ce misérable. A moins d'un miracle, comment Vasquez, Moriz et Felipe échapperaient-ils au sort qui les menaçait?..

L'après-midi fut consacré aux préparatifs du départ. Kongre fit remettre le lest en place et s'occupa de l'embarquement des provisions, des armes et autres objets apportés au cap Saint-Barthélemy.

Le chargement s'effectua avec rapidité. Depuis le départ de la baie d'Elgor — et cela datait de plus d'un an — Kongre et ses compagnons s'étaient principalement alimentés sur leurs réserves, et il n'en restait plus qu'une faible quantité qui fut déposée dans la cambuse. Quant à la literie, aux vêtements, aux ustensiles, aux matières d'or et d'argent, la cuisine, le poste de l'équipage, le rouf à l'arrière et la cale de la *Maule* les reçurent, en attendant le matériel encore emmagasiné dans la caverne à l'entrée de la baie.

Bref, on fit telle diligence que, vers quatre heures du soir, cette cargaison était à bord. La goélette aurait pu immédiatement appareiller, mais Kongre ne se souciait pas de naviguer, pendant la nuit, le long d'un littoral hérissé de récifs. Il ne savait même pas s'il prendrait ou non le détroit de Lemaire pour s'élever à la hauteur du cap San Juan. Cela dépendrait de la direction du

vent. Oui, s'il halait le sud, et non, s'il se tenait dans le nord et tendait à fraîchir. Dans ce cas, il lui paraîtrait préférable de passer au sud de l'île, ce qui assurerait à la *Maule* l'abri de la terre. Au surplus, quelle que fût la route choisie, cette traversée, à son estime, ne devait pas durer plus d'une trentaine d'heures, compris la relâche pendant la nuit.

Le soir venu, aucune modification de l'état atmosphérique ne s'était produite. Aucune brume au coucher du soleil, et telle était la pureté de la ligne du ciel et de l'eau qu'un rayon vert traversa l'espace, à l'instant où le disque disparaissait derrière l'horizon.

Il y avait donc apparence que la nuit serait calme, et elle le fut en effet. La plupart des hommes l'avaient passée à bord, les uns dans le poste, les autres dans la cale. Kongre occupait la cabine du capitaine Pailha à droite, et Carcante celle du second à gauche du carré.

A plusieurs reprises, ils vinrent sur le pont observer l'état du ciel et de la mer, s'assurer que, même au plein de la marée, la *Maule* ne courait aucun risque, et que rien ne retarderait le départ du lendemain.

En effet, le lever du soleil fut superbe. A cette latitude, il est rare de le voir apparaître au-dessus d'un horizon si net.

Dès la première heure, Kongre débarqua avec le canot, et, à travers un étroit ravin, presque à l'amorce du cap Saint-Barthélemy, il gagna l'arête de la falaise.

De cette hauteur, son regard put parcourir un vaste espace de mer sur les trois quarts du compas. A l'est seulement il rencontrait les masses montagneuses qui s'élèvent entre le cap Saint-Antoine et le cap Kempe.

La mer, calme dans la région du sud, était assez houleuse à l'ouvert du détroit, parce que le vent prenait de la force et tendait à fraîchir.

Du reste, pas une voile, pas une fumée au large, et, sans doute,



De cette hauteur, son regard put parcourir un vaste espace. (Page 72.)

la *Maule* ne croiserait aucun navire pendant sa courte traversée jusqu'au cap San Juan.

Le parti de Kongre fut aussitôt résolu. Craignant avec raison qu'il ne ventât grand frais, et désireux avant tout de ne pas fatiguer la goélette, en l'exposant aux houles du détroit, toujours dures lors du renversement de la marée, il se décida à longer la côte méridionale de l'île, et à gagner la baie d'Elgor en doublant

les caps Kempe, Webster, Several et Diegos. Que ce fût par le sud ou par le nord, la distance était à peu près égale d'ailleurs.

Kongre redescendit, regagna la grève, se dirigea vers la caverne, constata qu'aucun objet n'y avait été oublié. Rien ne décélerait donc la présence d'une troupe d'hommes sur l'extrémité ouest de l'Ile des États.

Il était un peu plus de sept heures. Le jusant, qui commençait déjà, favoriserait la sortie de la crique.

L'ancre fut aussitôt ramenée au bossoir, puis on hissa la trinquette et le foc, qui, avec cette brise du nord-est, devaient suffire à pousser la *Maule* en dehors des bancs.

Kongre tenait la barre, tandis que Carcante veillait à l'avant. Dix minutes, il n'en fallut pas davantage pour se dégager du semis des récifs et la goélette ne tarda pas à ressentir un peu de roulis et de tangage.

Sur l'ordre de Kongre, Carcante fit établir la misaine et la brigantine qui est la grande voile dans le gréement d'une goélette, puis hisser le hunier à bloc. Ces voiles amurées et bordées, la *Maule* mit le cap au sud-ouest grand largue, afin de doubler l'extrême pointe du cap Saint-Barthélemy.

En une demi-heure, la *Maule* en eut contourné les roches. Elle lofa alors en grand et prit direction vers l'est, de manière à serrer le vent au plus près. Mais il favorisait sa marche, sous l'abri de la côte méridionale de l'île, que le bâtiment gardait à trois milles au vent.

Entre temps, Kongre et Carcante purent reconnaître que ce léger navire se comportait bien sous toutes les allures. Assurément, pendant la belle saison, on ne courrait aucun danger à s'aventurer sur les mers du Pacifique, après avoir laissé en arrière les dernières îles de l'archipel magellanique.

Peut-être Kongre aurait-il pu arriver à l'entrée de la baie d'Elgor dans la soirée, mais il préférait s'arrêter en un point quelconque du littoral avant que le soleil n'eût disparu derrière

l'horizon. Il ne força donc pas de toile, il ne se servit ni du petit perroquet de misaine, ni du flèche du grand mât, et se contenta d'une moyenne de cinq à six milles à l'heure.

Pendant cette première journée, la *Maule* ne rencontra aucun navire, et la nuit allait se faire lorsqu'elle vint relâcher à l'est du cap Webster, ayant effectué à peu près la moitié de sa traversée.

Là s'entassaient d'énormes roches et s'élevaient les plus hautes falaises de l'île. La goélette mouilla à une encablure du rivage dans une anse couverte par la pointe ; un bâtiment n'eût pas été plus tranquille au fond d'un port et même dans un bassin. Assurément, si le vent halait le sud, la *Maule* eût été très exposée en cet endroit, où la mer, lorsqu'elle est soulevée par les tempêtes polaires, est aussi violente qu'aux abords du cap Horn.

Mais le temps semblait devoir se maintenir avec brise de nord-est, et la chance continuait à favoriser les projets de Kongre et des siens !

La nuit du 25 au 26 décembre fut des plus calmes. Le vent, qui était tombé vers dix heures du soir, reprit aux approches du jour vers quatre heures du matin.

Dès les premières blancheurs de l'aube, Kongre prit ses dispositions pour l'appareillage. On rétablit la voilure, restée sur ses cargues pendant la nuit. Le cabestan ramena l'ancre à poste, et la *Maule* se mit en marche.

Le cap Webster se prolonge d'environ quatre à cinq milles en mer, du nord au sud. La goélette dut donc remonter pour retrouver la côte qui court vers l'est jusqu'à la pointe Several, sur une longueur d'une vingtaine de milles environ.

La *Maule* reprit sa marche dans les mêmes conditions que la veille, dès qu'elle eut rallié le littoral où elle retrouva des eaux paisibles sous l'abri des hautes falaises.

Quelle côte affreuse et plus effrayante encore que celle du détroit ! Amoncellement de blocs énormes et d'un équilibre

instable, car nombre de ces masses encombraient les grèves jusqu'aux extrêmes relais de marée, prodigieuse étendue de récifs noirâtres, qui ne laissaient pas une place libre, où, non pas un navire de petit tonnage, mais une simple embarcation aurait pu accoster. Pas une crique qui fût abordable, pas un banc de sable, sur lequel il eût été possible de mettre le pied! Et n'était-ce pas le monstrueux rempart que l'Ile des États opposait aux terribles houles venues des parages antarctiques.

La goélette filait sous moyenne voilure, à moins de trois milles du littoral. Kongre, ne connaissant pas cette côte, craignait avec raison de trop s'en approcher. D'autre part, ne voulant point fatiguer la *Maule*, il se maintenait au milieu des eaux tranquilles qu'il n'eût pas rencontrées plus au large de la terre.

Vers dix heures, arrivé à l'ouvert de la baie Blossom, il ne put cependant éviter complètement la houle. Le vent, embouquant le golfe qui se creuse profondément dans les terres, soulevait la mer en longues lames que la *Maule* recevait par le travers en gémissant. Kongre laissa porter, afin de doubler la pointe qui limite la baie du côté oriental, puis, cette pointe franchie, il serra le vent au plus près, et, bâbord amures, tira un bord vers le large.

Kongre avait pris la barre lui-même, et, les écoutes raidies à bloc, il serrait le vent le plus possible. Ce fut seulement vers quatre heures de l'après-midi qu'il s'estima avoir assez gagné au vent pour atteindre son but d'un seul bord. Virant alors lof pour lof, il changea ses amures et mit franchement le cap sur la baie d'Elgor, la pointe Several lui restant à ce moment à quatre milles dans le nord-ouest.

De cette distance, la côte montrait son entier développement jusqu'au cap San Juan.

En même temps, au revers de la pointe Diegos, apparaissait la tour du Phare du bout du Monde que Kongre voyait pour la première fois. Avec la longue-vue trouvée dans la cabine du



C'est a cet instant que la goélette fut « raisonnée » par deux hommes. (Page 79.)

capitaine Pailha, il put même distinguer un des gardiens qui, posté sur la galerie, observait la mer. Le soleil devant rester pendant trois heures encore au-dessus de l'horizon, la *Maule* serait certainement au mouillage avant la nuit.

Il était certain que la goélette n'avait pu échapper aux regards des gardiens, et que son arrivée dans les eaux de l'Ile des États était signalée maintenant. Tant que Vasquez et ses camarades

l'avaient vue piquer vers le large, ils devaient penser qu'elle se dirigeait vers les Malouines. Mais, depuis qu'elle serrait le vent tribord amures, ils ne pouvaient douter qu'elle ne cherchât à donner dans la baie.

Peu importait, d'ailleurs, à Kongre, que la *Maule* eût été aperçue, ni même qu'on lui supposât l'intention de relâcher. Cela ne modifierait en rien ses projets.

A son extrême satisfaction, cette fin de la traversée allait s'effectuer dans des conditions assez favorables. Le vent venait un peu plus de l'est. En tenant ses voiles bordées à plat, prêtes à ralinguer, la goélette remontait sans avoir à courir des bordées pour doubler la pointe Diegos.

C'était une très heureuse circonstance. Peut-être, dans l'état de sa coque, n'aurait-elle pu supporter une série de virements qui l'eussent fatiguée, et qui sait si une voie d'eau ne se serait pas déclarée avant l'arrivée dans la crique.

C'est même ce qui se produisit. Alors que la *Maule* n'était plus qu'à deux milles de la baie, un des hommes qui venait de s'affaler dans la cale, remonta en criant que l'eau y pénétrait par une fissure du bordage.

C'était précisement à cet endroit de la coque où la membrure avait cédé au choc d'une roche. Si le bordage avait tenu jusque-là, il venait de s'entr'ouvrir, mais seulement sur une longueur de quelques pouces.

En somme, cette avarie ne présentait pas une très sérieuse importance. En déplaçant le lest, Vargas parvint sans trop de peine à boucher la voie d'eau au moyen d'un tampon d'étoupe.

Mais, on le comprend, il serait indispensable de se réparer avec soin. Dans l'état où l'avait mise son échouage au cap Saint-Barthélemy, la goélette n'aurait pu, sans courir à une perte certaine, affronter les mers du Pacifique.

Il était six heures, lorque la *Maule* se trouva à l'ouvert de la baie d'Elgor, à la distance d'un mille et demi. Kongre fit alors

serrer les voiles hautes dont il pouvait maintenant se passer. On ne conserva que le hunier, le grand foc et la brigantine. Sous cette voilure, la *Maule* atteindrait sans peine le mouillage de la crique au fond de la baie d'Elgor, sous le commandement de Kongre, qui, on le répète, connaissait parfaitement la route à suivre et eût pu servir de pilote.

D'ailleurs, vers six heures et demie du soir, un faisceau de rayons lumineux fut projeté sur la mer. Le phare venait d'être allumé, et le premier navire dont il allait éclairer la marche à travers cette baie était une goélette chilienne, tombée entre les mains d'une bande de pirates.

Il était près de sept heures, et le soleil déclinait derrière les hauts pics de l'Ile des États, lorsque la *Maule* laissa sur tribord le cap San Juan. La baie s'ouvrait devant elle. Kongre y donna vent arrière.

Kongre et Carcante, en passant devant les cavernes, purent s'assurer que leurs orifices ne semblaient pas avoir été découverts sous l'entassement des pierres et le rideau des broussailles qui les obstruaient. Rien n'avait donc signalé leur présence sur cette partie de l'île, et ils retrouveraient le produit de leurs rapines dans l'état où ils l'avaient laissé.

« Cela va bien, dit Carcante à Kongre près duquel il se tenait à l'arrière.

— Et cela ira mieux encore tout à l'heure! » répondit Kongre

En vingt minutes au plus, la *Maule* eut gagné la crique où elle devait jeter l'ancre.

C'est à cet instant qu'elle fut « raisonnée » par deux hommes qui venaient de descendre du terre-plein sur la grève.

Felipe et Moriz étaient là. Ils préparaient leur chaloupe pour monter à bord de la goélette.

Quant à Vasquez, il se trouvait de service dans la chambre de quart.

Lorsque la goélette fut arrivée au milieu de la crique, sa bri-

gantine et son hunier étaient déjà cargués et elle ne portait plus que son grand foc que Carcante fit amener.

Au moment où l'ancre était envoyée par le fond, Moriz et Felipe sautèrent sur le pont de la *Maule*.

Aussitôt, sur un signe de Kongre, le premier était frappé d'un coup de hache à la tête et tombait. Simultanément, deux coups de revolver abattaient Felipe près de son camarade. En un instant, tous deux étaient morts.

A travers une des fenêtres de la chambre de quart, Vasquez avait entendu les coups de feu, et vu le meurtre de ses camarades.

Le même sort lui était réservé, si l'on s'emparait de sa personne. Aucune grâce n'était à espérer de ces assassins. Pauvre Felipe, pauvre Moriz, il n'avait rien pu faire pour les sauver, et il restait là-haut, épouvanté de cet horrible crime accompli en quelques secondes!

Après le premier moment de stupeur, il reprit son sang-froid et envisagea rapidement la situation. Il fallait à tout prix échapper aux coups de ces misérables. Peut-être ignoraient-ils son existence, mais il était à supposer que, les manœuvres du mouillage terminées, plusieurs d'entre eux auraient l'idée de monter au phare et, sans doute, avec l'intention de l'éteindre et de rendre la baie impraticable, au moins jusqu'au jour?..

Sans hésiter, Vasquez quitta la chambre de quart et se précipita par l'escalier dans le logement du rez-de-chaussée.

Il n'y avait pas un instant à perdre. On entendait déjà le bruit de la chaloupe qui débordait la goélette et allait mettre à terre quelques hommes de l'équipage.

Vasquez prit deux revolvers qu'il passa dans sa ceinture, mit quelques provisions dans un sac qu'il jeta sur son épaule, puis il sortit du logement, descendit rapidement le talus de l'enceinte et, sans avoir été aperçu, disparut au milieu de l'obscurité.

VII

LA CAVERNE.

Quelle horrible nuit allait passer le malheureux Vasquez, quelle situation que la sienne! Ses infortunés camarades massacrés, puis jetés par-dessus bord, et dont le jusant entraînait maintenant les cadavres vers la mer!.. Il ne pensait pas que, s'il n'eût été de garde au phare, leur sort eût été le sien. Il songeait uniquement aux amis qu'il venait de perdre.

« Pauvre Moriz, pauvre Felipe! se disait-il, ils auront été offrir, en toute confiance, leurs services à ces misérables, et on leur a répondu par des coups de revolver!.. Je ne les reverrai plus... ils ne reverront plus leur pays et leur famille!.. Et la femme de Moriz... qui l'attendait dans deux mois... quand elle apprendra sa mort! »

Vasquez était atterré. C'était une sincère affection qu'il éprouvait pour les deux gardiens, lui, leur chef... Il les connaissait depuis bien des années!.. C'était sur ses conseils qu'ils avaient demandé à être employés au phare... et, maintenant, il était seul... seul!..

Mais d'où venait donc cette goélette, et quel équipage de bandits avait-elle à bord?.. Sous quel pavillon naviguait-elle et pourquoi cette relâche dans la baie d'Elgor?.. Ils la connaissaient donc?.. Et qu'y venaient-ils faire?.. Pourquoi, à peine débarqués, avaient-ils éteint le phare?.. Voulaient-ils donc empêcher tout bâtiment de les suivre dans la baie?..

Ces questions se pressaient à l'esprit de Vasquez, sans qu'il

pût les résoudre. Il ne pensait même pas au danger qu'il courait personnellement. Et cependant, ces malfaiteurs ne tarderaient pas à constater que le logement devait être occupé par trois gardiens... Ils se mettraient alors à la recherche du troisième?.. Ne finiraient-ils point par le découvrir?..

De l'endroit où il avait pris refuge sur la rive de la baie, à moins de deux cents pas de la crique, Vasquez voyait se mouvoir la lumière des fanaux, tantôt à bord de la goélette, tantôt dans l'enceinte du phare ou à travers les fenêtres du logement. Il entendait même ces gens s'interpeller à haute voix, et dans sa propre langue. Étaient-ce donc des compatriotes, ou des Chiliens, des Péruviens, des Boliviens, des Mexicains, qui tous parlent l'espagnol, ou encore des Brésiliens?

Enfin, vers dix heures, les lumières s'éteignirent, et aucun bruit ne troubla plus le silence de la nuit.

Cependant, Vasquez ne pouvait demeurer à cette place. Le jour venu, il y serait découvert. Aucune pitié n'étant à espérer de ces bandits, il lui fallait se mettre hors de leurs atteintes.

De quel côté dirigerait-il ses pas?.. Vers l'intérieur de l'île, où il serait relativement plus en sûreté? Gagnerait-il au contraire l'entrée de la baie, dans l'espoir d'être recueilli par quelque bâtiment passant en vue de la terre? Mais, soit à l'intérieur, soit sur le littoral, comment assurer son existence jusqu'au jour où viendrait la relève? Ses provisions s'épuiseraient vite. Avant quarante-huit heures il n'en resterait plus rien. Comment les renouveler? Il ne possédait pas même un engin de pêche! Et se procurer du feu, par quel moyen? En serait-il réduit à vivre de mollusques ou de coquillages?

Son énergie finit par l'emporter. Il fallait prendre un parti, et il le prit. Ce fut de gagner le littoral du cap San Juan pour y passer la nuit. Lorsqu'il ferait jour, il aviserait.

Vasquez quitta donc la place d'où il observait la goélette. Il ne s'en dégageait plus ni un bruit ni une lueur. Ces malfaiteurs se

savaient en sûreté dans cette crique, et personne ne devait être de garde à bord.

Vasquez suivit alors la rive nord en longeant le pied des falaises. Il n'entendait que le clapotis de la marée descendante, et parfois le cri d'un oiseau attardé qui revenait à son nid.

Il était onze heures, lorsque Vasquez s'arrêta à l'extrémité du cap. Là, sur la grève, il ne trouva d'autre abri qu'une étroite anfractuosité, où il resta jusqu'au lever du jour.

Avant que le soleil eût illuminé l'horizon, Vasquez descendit au bord de la mer et regarda si personne ne venait ni du côté du phare, ni du tournant de la falaise, à l'amorce du cap San Juan.

Tout le littoral était désert, sur les deux rives de la baie. Pas une embarcation ne se montrait, bien que, maintenant, l'équipage de la goélette en eût deux à sa disposition, le canot de la *Maule* et la chaloupe affectée au service des gardiens.

Aucun bâtiment n'apparaissait au large de l'île.

Il vint à la pensée de Vasquez combien serait désormais dangereuse la navigation aux approches de l'Ile des États, puisque le phare ne fonctionnait plus. En effet, les navires arrivant du large ne seraient plus fixés sur leur position. Dans l'espérance d'avoir connaissance du feu établi au fond de la baie d'Elgor, ils feraient route à l'ouest avec confiance, et risqueraient de se jeter sur cette côte redoutable, comprise entre le cap San Juan et la pointe Several.

« Ils l'ont éteint, ces misérables, s'écriait Vasquez, et, puisque leur intérêt est de ne pas le rallumer, ils ne le rallumeront pas ! »

C'était, en effet, une circonstance très grave, que cette extinction du phare, et de nature à provoquer des sinistres dont ces malfaiteurs pourraient encore tirer profit pendant leur relâche. Ils n'auraient plus besoin comme autrefois d'attirer les navires par des feux, puisque ceux-ci viendraient sans défiance pour relever le phare.

Vasquez, assis sur un quartier de roche, réfléchissait à tout

ce qui s'était passé la veille. Il regardait si le courant n'entraînait pas les corps de ses infortunés camarades... Non, le jusant avait déjà fait son œuvre, et ils étaient engloutis dans les profondeurs de la mer!

La situation lui apparaissait dans toute son effrayante réalité. Que pouvait-il faire?.. rien... rien, sinon d'attendre le retour du *Santa-Fé*. Mais il s'en fallait de deux longs mois encore que l'aviso se montrât à l'ouvert de la baie d'Elgor. En admettant que Vasquez n'eût pas été découvert auparavant, comment lui serait-il possible de pourvoir à sa nourriture?.. Un abri, il le trouverait toujours à l'intérieur de quelque grotte de la falaise, et, d'ailleurs, la belle saison devait se prolonger au moins jusqu'à l'époque de la relève. Mais, si on eût été en plein hiver, Vasquez n'aurait pu résister à ces abaissements de température qui font tomber le thermomètre à trente et quarante degrés au-dessous de zéro. Il serait mort de froid avant même de mourir de faim.

Tout d'abord, Vasquez se mit à la recherche d'un abri. Le logement avait certainement appris aux pirates que le service du phare était confié à trois gardiens. Sans aucun doute, ils voudraient à tout prix se défaire du troisième qui leur avait échappé, et ils ne tarderaient pas à le chercher aux alentours du cap San Juan.

Toute son énergie était revenue à Vasquez. Le désespoir n'avait pas prise sur ce caractère fortement trempé.

Après quelques recherches, il finit par découvrir un évidement étroit d'orifice, d'une profondeur de dix pieds, d'une largeur de cinq à six, près de l'angle que la falaise faisait avec la grève du cap San Juan. Un sable fin en couvrait le sol, qui restait hors d'atteinte des plus hautes marées, et qui ne recevait pas de plein fouet les vents du large. Vasquez s'introduisit dans cette cavité où il déposa les quelques objets emportés du logement, ainsi que le peu de provisions contenu dans son sac.



C'ÉTAIT LE CANOT DE LA GOÉLETTE. (Page 85.)

Quant à l'eau douce, un petit rio, alimenté par la fonte des neiges et qui coulait au pied de la falaise vers la baie, l'assurait contre les besoins de la soif.

Vasquez apaisa sa faim avec du biscuit et un morceau de corn-beef. Comme il se disposait à sortir pour se désaltérer, il entendit un bruit à faible distance, et s'arrêta.

« Ce sont eux », se dit-il.

Se couchant près de la paroi, de manière à voir sans être vu, il regarda dans la direction de la baie.

Un canot, monté par quatre hommes, descendait le courant. Deux nageaient à l'avant. Les deux autres, dont l'un tenait la barre, étaient à l'arrière.

C'était le canot de la goélette et non la chaloupe du phare.

« Que viennent-ils faire ? se demanda Vasquez. Sont-ils à ma recherche ?.. A la manière dont la goélette a navigué dans la baie, il est certain que ces misérables la connaissaient déjà, et que ce n'est pas la première fois qu'ils mettent le pied sur l'île... Ce n'est pas pour visiter la côte qu'ils sont venus jusqu'ici !.. Si ce n'est pas moi dont ils veulent s'emparer, quel est leur but ?.. »

Vasquez observait ces hommes. A son avis, celui qui gouvernait le canot, le plus âgé des quatre, devait être le chef, le capitaine de la goélette. Il n'eût pu dire quelle était sa nationalité, mais il lui parut bien, à leur type, que ses compagnons appartenaient à la race espagnole du Sud-Amérique.

En ce moment, l'embarcation se trouvait presque à l'entrée de la baie dont elle venait de longer la rive nord, à cent pas au-dessus de l'anfractuosité dans laquelle se cachait Vasquez. Celui-ci ne la perdait point de vue.

Le chef fit un signe et les avirons s'arrêtèrent. Un coup de barre, en profitant de l'erre du canot, le fit accoster sur la grève.

Aussitôt les quatre hommes débarquèrent, après que l'un d'eux eut enfoncé le grappin dans le sable.

Et alors, voici les propos qui parvinrent à l'oreille de Vasquez.

« C'est bien ici ?

— Oui. La caverne est là. Vingt pas avant le tournant de la falaise.

— Fameuse chance que ces gens du phare ne l'aient point découverte !

— Ni aucun de ceux qui ont travaillé pendant quinze mois à la construction du phare !

— Ils étaient bien trop occupés au fond de la baie.

— Et puis l'ouverture était si parfaitement obstruée qu'il eût été difficile de la voir.

— Allons », dit le chef.

Deux de ses compagnons et lui remontèrent obliquement à travers la grève, large en cet endroit d'une centaine de pas jusqu'au pied de la falaise.

De sa cachette, Vasquez suivait tous leurs mouvements, prêtant l'oreille pour ne pas perdre une seule parole. Sous leurs pieds craquait le sable semé de coquillages. Mais ce bruit ne tarda pas à cesser, et Vasquez n'aperçut plus que l'homme allant et venant près de l'embarcation.

« Ils ont par là quelque caverne », se dit-il.

Vasquez ne pouvait plus mettre en doute que la goélette n'eût amené une bande d'écumeurs de mer, de pillards établis sur l'Ile des États avant les travaux. Était-ce donc dans cette caverne qu'ils avaient caché leurs rapines?.. Et n'allaient-ils pas les emporter à bord de la goélette?

Soudain, la pensée lui vint qu'il devait y avoir là en réserve des provisions dont il pourrait profiter. Ce fut comme un rayon d'espoir qui se glissa dans son âme. Dès que le canot serait parti pour retourner au mouillage, il sortirait de sa cachette, il chercherait l'entrée de la caverne, il y pénétrerait, il y trouverait de quoi vivre jusqu'à l'arrivée de l'aviso!..

Et, ce qu'il demanderait alors, si l'existence lui était assurée pour quelques semaines, c'est que ces misérables ne pussent quitter l'île.

« Oui! qu'ils soient encore là, quand le *Santa-Fé* reviendra, et que le commandant Lafayate en fasse bonne justice! »

Mais ce vœu se réaliserait-il? A bien réfléchir, Vasquez se disait que la goélette ne devait être venue en relâche à la baie d'Elgor que pour deux ou trois jours. Le temps d'embarquer cette cargaison enfermée dans la caverne, puis elle abandonnerait l'Ile des États pour n'y jamais revenir.

Vasquez allait être bientôt fixé à cet égard.

Après une heure passée à l'intérieur de la caverne, les trois hommes reparurent et se promenèrent sur la grève. De la cavité dans laquelle il se blottissait, Vasquez put encore entendre les divers propos qu'ils échangèrent à haute voix et dont il devait faire presque aussitôt son profit.

« Eh! ils ne nous ont pas dévalisés pendant leur séjour, ces braves gens!

— Et la *Maule*, quand elle mettra à la voile, aura son plein chargement.

— Et des provisions suffisantes pour sa traversée, ce qui nous tire d'embarras!

— En effet, ce n'est pas avec celles de la goélette que nous aurions pu nous assurer le boire et le manger jusqu'aux îles du Pacifique!

— Les imbéciles! En quinze mois, ils n'ont pas su découvrir nos trésors, pas plus qu'ils ne sont venus nous relancer au cap Saint-Barthélemy!

— Un hurrah pour eux! Ce n'eût pas été la peine d'attirer les bâtiments sur les récifs de l'île pour en perdre tout le bénéfice! »

En entendant ces paroles, dont les misérables riaient à gorge déployée, Vasquez, la rage au cœur, était tenté de se jeter sur eux, le revolver à la main, et de leur casser la tête à tous

trois. Mais il se contint. Mieux valait ne rien perdre de cette conversation. Il apprenait là quel abominable métier ces malfaiteurs avaient fait sur cette partie de l'île et il ne put être surpris lorsqu'ils ajoutèrent :

« Quant à ce fameux Phare du bout du Monde, que les capitaines viennent le chercher maintenant !.. Ce sera comme s'ils étaient aveugles !

— Et c'est en aveugles qu'ils continueront à se diriger sur l'île, où leurs navires ne tarderont pas à se mettre en pièces.

— J'espère bien, avant le départ de la *Maule*, qu'un ou deux navires viendront naufrager sur les roches du cap San Juan ! Il faut que nous chargions notre goélette jusqu'au plat bord, puisque le diable nous l'a envoyée.

— Eh ! le diable fait bien les choses !.. Un bon bâtiment qui nous arrive au cap Saint-Barthélemy, et personne de l'équipage, ni capitaine, ni matelots, dont nous nous serions débarrassés, d'ailleurs... »

C'était dire dans quelles conditions la goélette appelée la *Maule* était tombée entre les mains de cette bande à la pointe ouest de l'île, et de quelle manière plusieurs bâtiments s'étaient perdus corps et biens sur les récifs de l'île, attirés par les manœuvres de ces pilleurs d'épaves.

« Et maintenant, Kongre, demanda l'un des trois hommes, qu'allons-nous faire ?

— Retourner à la *Maule*, Carcante, répondit Kongre, en qui Vasquez avait justement reconnu le chef de la bande.

— Est-ce que nous n'allons pas commencer à déménager la caverne ?

— Pas avant que les avaries ne soient reparées, il est certain que ces réparations vont durer plusieurs semaines....

— Alors, dit Carcante, emportons dans le canot quelques outils.

— Oui... quitte à revenir quand il le faudra. Vargas doit trouver ici tout ce dont il a besoin pour son travail.



« QUANT A CE FAMEUX PHARE DU BOUT DU MONDE, QUE LES CAPITAINES VIENNENT LE CHERCHER MAINTENANT!.. » (Page 88.)

— Ne perdons pas de temps, reprit Carcante. La marée ne tardera pas à monter. Nous en profiterons.

— C'est entendu, répondit Kongre, lorsque la goélette sera en état, nous mettrons notre cargaison à bord. Il n'y a pas à craindre qu'on nous la vole.

— Eh! Kongre, ne pas oublier qu'ils étaient trois gardiens au phare, et que l'un d'eux nous a échappé.

— Il ne m'inquiète guère, Carcante. Avant deux jours, il sera mort de faim, à moins qu'il ne vive de mousses et de coquillages... D'ailleurs nous refermerons l'orifice de la caverne.

— N'importe, dit Carcante, il est fâcheux que nous ayons des avaries à réparer. Dès demain, la *Maule* aurait pu reprendre la mer... Il est vrai que, pendant la relâche, quelque navire viendra peut-être se jeter sur la côte, et cela sans qu'on ait même la peine de l'attirer... Et ce qui sera perdu pour lui ne sera pas perdu pour nous! »

Kongre et ses compagnons ressortirent de la caverne, ils en rapportaient des outils, des morceaux de bordage, des pièces de bois pour réparer les membrures. Puis, après avoir pris la précaution de boucher l'entrée, ils descendirent jusqu'au canot et s'y embarquèrent, au moment où le flot arrivait dans la baie.

L'embarcation déborda aussitôt, et, enlevée par ses avirons, elle ne tarda pas à disparaître derrière une pointe de la rive.

Lorsqu'il n'eut plus la crainte d'être aperçu, Vasquez revint sur la grève. Il savait maintenant tout ce qu'il avait intérêt à savoir, entre autres, deux choses importantes : la première, c'est qu'il pourrait se procurer des provisions en quantité suffisante pour plusieurs semaines; la seconde, c'est que la goélette avait des avaries, dont la réparation exigerait au moins une quinzaine de jours, davantage peut-être, mais jamais assez longtemps, sans doute, pour qu'elle fût encore là au retour de l'aviso.

Quant à retarder son départ, lorsqu'elle serait prête à reprendre

la mer, comment Vasquez aurait-il pu y songer?.. Oui, si quelque navire venait à passer à petite distance du cap San Juan, il lui ferait des signaux... au besoin il se jetterait à la mer pour le rejoindre à la nage... Une fois à bord, il mettrait le capitaine au courant de la situation... et, si ce capitaine disposait d'un équipage assez nombreux, il n'hésiterait pas à donner dans la baie d'Elgor, à s'emparer de la goélette... Si ces malfaiteurs s'enfuyaient alors à l'intérieur de l'île, la quitter serait devenu impossible pour eux... et, au retour du *Santa-Fé*, le commandant Lafayate saurait bien s'emparer de ces bandits ou les détruire jusqu'au dernier!.. Mais ce bâtiment arriverait-il en vue du cap San Juan?.. Et, s'il en venait un, les signaux de Vasquez seraient-ils aperçus?..

En ce qui le concernait personnellement, d'ailleurs, bien que ce Kongre n'eût aucun doute sur l'existence d'un troisième gardien, il était sans inquiétude... il saurait échapper aux recherches... L'essentiel étant pour l'instant de savoir s'il pouvait assurer sa nourriture jusqu'à l'arrivée de l'aviso, il se dirigea sans plus attendre vers la caverne.

VIII

LA « MAULE » EN RÉPARATION.

Réparer les avaries de la goélette, la remettre en état pour une longue traversée sur le Pacifique, y embarquer toute la cargaison emmagasinée dans la caverne, reprendre la mer le plus tôt possible, c'est à quoi Kongre et ses compagnons allaient s'employer sans perdre de temps.

Au total, les réparations à la coque de la *Maule* constituaient une assez grosse besogne. Mais le charpentier Vargas connaissait son métier, il ne manquerait ni d'outils ni de matériaux, et le travail s'exécuterait dans de bonnes conditions.

En premier lieu, il fallait délester la goélette, puis la tirer sur la grève de la crique, où elle serait abattue sur tribord, pour que les réparations pussent être faites à l'extérieur, en remplaçant les membrures et les bordages de la coque.

Il était donc possible que cela exigeât un certain temps; mais, ce temps, Kongre l'avait largement, car il calculait que la belle saison durerait au moins deux grands mois.

Quant à l'arrivée de la relève, il savait à quoi s'en tenir.

En effet, le livre de phare trouvé dans le logement lui avait appris tout ce qu'il lui importait de connaître : la relève ne devant se faire que tous les trimestres, l'aviso *Santa-Fé* ne reviendrait pas à la baie d'Elgor avant les premiers jours de mars, et on n'était encore que dans les derniers jours de décembre.

En même temps, ce livre portait les noms des trois gardiens Moriz, Felipe et Vasquez. D'ailleurs, l'aménagement de la

chambre eût indiqué qu'elle était occupée par trois personnes. L'un des gardiens avait donc pu éviter le sort de ses malheureux camarades. Où s'était-il réfugié? Kongre s'en préoccupait peu, on le sait. Seul, sans ressources, le fugitif aurait bientôt succombé à la misère, à la faim.

Cependant, si le temps ne manquait pas pour les réparations de la goélette, il y avait toujours lieu de compter avec les retards possibles, et précisément, dès le début, on dut interrompre le travail à peine commencé.

On venait de terminer le déchargement de la *Maule*, que Kongre avait résolu d'abattre en carène le lendemain, lorsque, dans la nuit du 3 au 4 janvier, un brusque changement atmosphérique se produisit.

Pendant cette nuit, des masses de nuages s'accumulèrent à l'horizon du sud. Tandis que la température s'élevait jusqu'à seize degrés, le baromètre tombait soudain à tempête. De nombreux éclairs embrasèrent le ciel. La foudre éclatait de toutes parts. Le vent se déchaînait avec une extraordinaire violence; la mer démontée passait en grand par-dessus les récifs, et se brisait contre les falaises. Il était vraiment heureux que la *Maule* fût ancrée dans la baie d'Elgor bien abritée contre ce vent du sud-est. Par un tel temps, un bâtiment de fort tonnage, voilier ou steamer, aurait couru le risque d'être affalé sur les côtes de l'île. A plus forte raison un navire d'aussi faible gabarit que la *Maule*.

Tels étaient l'impétuosité de cette bourrasque, le trouble de l'Océan au large, qu'une véritable houle envahissait toute la crique. Au plein de la marée, l'eau montait au pied des falaises, et la grève, au bas de l'enceinte, était complètement inondée. Des lames déferlaient jusqu'au logement des gardiens, et leurs embruns atteignaient à un demi-mille de là le petit bois de hêtres.

Tous les efforts de Kongre et de ses compagnons durent tendre à

maintenir la *Maule* à son mouillage. Plusieurs fois elle chassa sur son ancre, menaçant de s'échouer sur la grève. Il fallut affourcher une seconde ancre pour aider la première. A deux reprises on put craindre un désastre complet.

Cependant, tout en veillant jour et nuit sur la *Maule,* la bande s'était installée dans les annexes, où elle n'avait rien à redouter de la tourmente. Les literies des cabines et du poste d'équipage y furent transportées, et il y eut place suffisante pour loger cette quinzaine d'hommes. Ils n'avaient jamais eu pareille installation pendant tout leur séjour sur l'Ile des États.

Quant aux provisions, il n'y avait pas à s'en préoccuper. Celles que contenait le magasin du phare auraient suffi, et au delà, même s'il y avait eu le double de bouches à nourrir. Et, d'ailleurs, en cas de besoin, on aurait pu recourir aux réserves de la caverne. En somme, le ravitaillement de la goélette était assuré pour une longue traversée dans les mers du Pacifique.

Le mauvais temps dura jusqu'au 12 janvier et ne prit fin que dans la nuit du 12 au 13. Toute une semaine perdue, car il avait été impossible de travailler. Même Kongre avait jugé prudent de remettre une partie du lest dans la goélette, qui roulait comme un canot. On avait fort à faire déjà pour l'écarter des roches du fond contre lesquelles elle se fût brisée tout comme à l'entrée de la baie d'Elgor.

Le vent changea pendant cette nuit et sauta brusquement dans l'ouest-sud-ouest. Ce fut du côté du cap Saint-Barthélemy que la mer devint très dure, car il soufflait une brise à trois ris. Si la *Maule* eût encore été à l'anse du cap, elle s'y fût assurément démolie.

Durant cette semaine un navire avait passé en vue de l'Ile des États. C'était de jour. Il n'avait donc pas eu à prendre connaissance du phare, et ne put constater qu'il n'était plus allumé entre le coucher et le lever du soleil. Il venait du nord-est et donna sous voilure réduite dans le détroit de Lemaire, le pavillon français flottant à sa corne.

Du reste, il passa à trois milles de terre, et il fallut employer la longue-vue pour reconnaître sa nationalité. Donc, si Vasquez lui fit des signaux du cap San Juan, ils ne pouvaient être aperçus et ne le furent point, car un capitaine français n'aurait pas hésité à mettre son canot à la mer pour ramener à bord un naufragé.

Dans la matinée du 13, le lest de ferraille fut de nouveau débarqué et mis en vrac sur le sable, à l'abri de la marée, et la visite à l'intérieur de la cale put s'effectuer plus complètement qu'au cap Saint-Barthélemy. Le charpentier déclara les avaries plus graves qu'on ne le supposait. La *Maule* avait beaucoup fatigué pendant sa traversée en luttant au plus près contre une mer assez dure. C'est alors que s'était ouverte cette voie d'eau dans son arrière. Visiblement, le navire n'aurait pu prolonger sa navigation au delà de la baie d'Elgor. Il y avait donc lieu de le mettre à sec, afin de procéder au remplacement de deux varangues, de trois couples et du bordé sur environ six pieds de longueur.

On le sait, grâce aux objets de toute nature et de toute destination recueillis dans la caverne, les matériaux ne manqueraient pas. Le charpentier Vargas, aidé de ses compagnons, ne doutait pas de mener son travail à terme. S'il n'y réussissait pas, il eût été impossible à la *Maule,* incomplètement réparée, de s'aventurer à travers le Pacifique. Ce qui devait être considéré comme très heureux d'ailleurs, c'est que la mâture, la voilure, les agrès n'avaient eu aucun dommage.

La première opération consistait à haler la goélette sur le sable pour la faire gîter sur son flanc de tribord. Cela ne pouvait se faire qu'à la marée, faute d'appareils suffisamment puissants. Or, il y eut un nouveau retard de deux jours pour attendre la grande marée de nouvelle lune, qui permettrait de conduire la goélette assez haut sur la grève pour qu'elle y restât à sec pendant toute la lunaison.

Kongre et Carcante profitèrent de ce retard pour retourner à la caverne, et, cette fois, ils le firent avec la chaloupe du phare,



Déserte aussi l'île... (Page 98.)

plus grande que le canot de la *Maule*. Elle rapporterait une partie des objets de valeur, l'or et l'argent provenant du pillage, des bijoux et autres matières précieuses qui seraient déposés dans les magasins de l'annexe.

La chaloupe partit dans la matinée du 14 janvier. Le jusant se faisait sentir depuis deux heures déjà, et elle reviendrait avec le flot de l'après-midi.

Le temps était assez beau. Des rayons de soleil passaient entre les nuages qu'une légère brise poussait du sud.

Avant de partir, ainsi qu'il le faisait chaque jour, Carcante était monté à la galerie du phare pour observer l'horizon. Déserte la mer au large, aucun bâtiment en vue, pas même une de ces barques de Pécherais qui se risquaient parfois jusque dans l'est des ilots New-Year.

Déserte aussi l'île, si loin que la vue pouvait s'étendre.

Tandis que la chaloupe descendait avec le courant, Kongre examinait attentivement les deux rivages de la baie. Et ce troisième gardien qui avait échappé au massacre, où était-il alors?.. Bien que ce ne fût pas pour lui un sujet d'inquiétude, s'en débarrasser eût mieux valu, et c'est ce qui serait fait à l'occasion.

La terre était aussi déserte que la baie. Elle ne s'animait que du vol et des cris de myriades d'oiseaux qui nichaient dans la falaise.

Vers onze heures, la chaloupe accosta devant la caverne, après avoir été servie non seulement par le jusant, mais aussi par la brise.

Kongre et Carcante débarquèrent, laissant de garde deux de leurs hommes, et se rendirent à la caverne, d'où ils ressortirent une demi-heure plus tard.

Les choses leur avaient paru être dans l'état où ils les avaient laissées. D'ailleurs, il y avait là un tel fouillis d'objets de toute nature qu'il eût été difficile, même à la lueur du fanal, de constater s'il ne manquait rien.

Kongre et son compagnon rapportèrent deux caisses soigneusement fermées, provenant du naufrage d'un trois-mâts anglais, et qui renfermaient une somme importante en monnaie d'or et en pierres précieuses. Ils les déposèrent dans la chaloupe et se disposaient à partir, lorsque Kongre manifesta l'intention d'aller jusqu'au cap San Juan. De là il pourrait observer le littoral en direction du sud et du nord.

Carcante et lui gagnèrent donc le sommet de la falaise et descendirent le cap jusqu'à son extrémité.

De cette pointe le regard portait d'un côté sur le rivage, en retour, qui se profilait vers le détroit de Lemaire sur une étendue de deux milles environ ; de l'autre, jusqu'à la pointe Several.

« Personne, dit Carcante.

— Non... personne ! » répondit Kongre.

Tous deux revinrent alors vers la chaloupe et, comme le flot commençait, elle prit le fil du courant. Avant trois heures, ils étaient de retour au fond de la baie d'Elgor.

Deux jours après, le 16, Kongre et ses compagnons procédèrent dans la matinée à l'échouage de la *Maule*. C'était vers onze heures que devait avoir lieu la pleine mer, et toutes les dispositions furent prises en conséquence. Une amarre, portée à terre, permettrait de haler la goélette jusqu'à la grève lorsque la hauteur de l'eau serait suffisante.

En soi, l'opération ne présentait ni difficulté ni risques, et c'était la marée qui se chargeait de toute la besogne.

Dès que la mer fut étale on embraqua l'aussière, et l'on hala la *Maule* le plus loin possible au-dessus de la grève.

Il n'y avait plus qu'à attendre le jusant. Vers une heure, l'eau commença à découvrir les roches les plus rapprochées de la falaise, et la quille de la *Maule* rencontra le sable. A trois heures, complètement à sec, elle gîtait sur son flanc de tribord.

On allait donc pouvoir se mettre au travail. Seulement, comme il n'avait pas été possible de conduire la goélette jusqu'au pied de la falaise, ce travail serait forcément interrompu chaque jour pendant quelques heures, puisque le bâtiment flotterait au retour de la marée. Mais, d'autre part, comme, à partir de ce jour, la mer perdrait chaque fois de sa hauteur, le temps de chômage diminuerait graduellement, et, durant une quinzaine, la besogne pourrait être continuée sans interruption.

Le charpentier se mit à l'œuvre. S'il n'y avait pas à compter

sur les Pécherais de la bande, du moins les autres, compris Kongre et Carcante, lui viendraient en aide.

La partie de bordage endommagée fut enlevée facilement, après qu'on eut retiré les feuilles de cuivre du doublage. Cela laissa à nu les couples et les varangues qu'il s'agissait de remplacer. Le bois rapporté de la caverne, planches et courbes, y suffirait, et il ne serait pas nécessaire d'abattre un arbre dans le bois de hêtres, de le débiter, de le scier, ce qui eût été un gros ouvrage.

Pendant les quinze jours qui suivirent, Vargas et les autres, favorisés par le temps qui resta beau, avaient fait bonne besogne. Ce qui occasionna le plus de difficultés, ce fut d'enlever les varangues et les membres qui devaient être remplacés. Ces diverses pièces étaient chevillées en cuivre, reliées par des gournables. L'ensemble tenait bon et, décidément, cette goélette, la *Maule,* sortait de l'un des meilleurs chantiers de construction de Valparaiso. Vargas ne parvint pas sans peine à terminer cette première partie de son travail et, assurément, faute des outils de charpentier recueillis dans la caverne, il n'aurait pu le mener à bonne fin.

Il va de soi que pendant les premiers jours il avait fallu interrompre la besogne au moment du plein de la mer. Ensuite, la marée devint tellement faible, qu'elle atteignait à peine les premières déclivités de la grève. La quille n'était plus en contact avec l'eau, et on pouvait travailler à l'intérieur comme à l'extérieur de la coque. Mais il importait d'avoir tout au moins remis le bordage en place avant que la mer eût pris du revif.

Par prudence, et sans aller jusqu'à enlever le doublage de cuivre, Kongre fit reprendre toutes les coutures au-dessous de la flottaison. On en renouvela le calfatage avec le goudron et l'étoupe recueillis parmi les épaves.

L'opération se poursuivit dans ces conditions jusqu'à la fin du mois de janvier, et presque sans interruption. Le temps ne



. IL IMPORTAIT D'AVOIR REMIS LE BORDAGE EN PLACE... (Page 100.)

cessait d'être favorable. Il y eut bien, sinon quelques jours, du moins quelques heures de pluies, parfois très violentes; mais, somme toute, elles ne durèrent pas.

Pendant cette période, on eut à signaler la présence de deux bâtiments dans les parages de l'Ile des États.

Le premier était un steamer anglais venant du Pacifique, qui, après avoir remonté le détroit de Lemaire, s'éloignait, cap au nord-est, probablement à destination d'un port d'Europe. Ce fut en plein jour qu'il passa à la hauteur du cap San Juan. Apparu après le lever du soleil, il était hors de vue avant son coucher. Son capitaine n'eut donc pas à constater l'extinction du phare.

Le second navire était un grand trois-mâts dont on ne put connaître la nationalité. La nuit commençait à se faire, lorsqu'il se montra à la hauteur du cap San Juan pour longer la côte orientale de l'île jusqu'à la pointe Several. Carcante, posté dans la chambre de quart, ne vit que son feu vert de tribord. Mais le capitaine et l'équipage de ce voilier, s'ils étaient depuis plusieurs mois en navigation, devaient ignorer que la construction du phare fût terminée à cette époque.

Ce trois-mâts suivit la côte d'assez près pour que les hommes eussent pu apercevoir des signaux, un feu par exemple allumé à l'extrémité d'un cap. Vasquez tenta-t-il d'attirer leur attention?.. Quoi qu'il en soit, au soleil levant, ce bâtiment avait disparu dans le sud.

D'autres voiliers et steamers furent encore entrevus à l'horizon, faisant probablement route vers les Malouines. Ils ne durent même pas avoir connaissance de l'Ile des États.

Le dernier jour du mois de janvier, au moment des fortes marées de pleine lune, le temps subit des modifications profondes. Le vent était remonté dans l'est et assaillait directement l'entrée de la baie d'Elgor.

Heureusement, si les réparations n'étaient pas entièrement finies, du moins, les couples, les varangues, le bordage, main-

tenant remplacés, rendaient-ils étanche la coque de la *Maule*. Il n'y avait plus à craindre que l'eau s'introduisit à l'intérieur de la cale.

Il y eut lieu de s'en féliciter, car, pendant quarante-huit heures, au plein du flot, la mer monta le long de la coque, et la goélette se redressa sans toutefois que sa quille se fût dégagée du fond de sable.

Kongre et ses compagnons durent prendre de grandes précautions pour éviter de nouvelles avaries qui auraient pu retarder de beaucoup leur départ. Par une circonstance des plus favorables, la goélette continua d'être tenue par ses fonds. Elle roula d'un bord sur l'autre avec une certaine violence, mais ne risqua pas d'être jetée contre les roches de la crique.

D'ailleurs, à partir du 2 février, la marée commença à perdre, et la *Maule* s'immobilisa de nouveau sur la grève. Il fut alors possible de calfater la coque dans ses hauts, et le maillet ne cessa de se faire entendre du lever au coucher du soleil.

Au surplus, ce ne serait pas l'embarquement de sa cargaison qui retarderait le départ de la *Maule*. La chaloupe se rendait fréquemment à la caverne, avec les hommes qui n'étaient pas employés par Vargas. Tantôt Kongre, tantôt Carcante, les y accompagnaient.

A chaque voyage, l'embarcation rapportait une partie des objets qui devaient trouver place dans la cale de la goélette. Ces objets, on les déposait provisoirement dans le magasin du phare. Ainsi, le chargement s'effectuerait avec plus de facilité, plus de régularité, que si la *Maule* l'eût pris devant la caverne, à l'entrée de la baie, où l'opération eût pu être contrariée par le temps. Sur cette côte que prolongeait le cap San Juan, il n'existait pas d'autre abri que la petite crique, au pied du phare.

Quelques jours encore, et, les réparations définitivement achevées, la *Maule* serait en état de reprendre la mer, et la cargaison pourrait être mise à bord.

En effet, à la date du 12, les dernières coutures du pont et de la coque avaient reçu un complet calfatage. On avait même pu, avec quelques pots de couleur trouvés dans les carcasses des navires naufragés, repeindre la *Maule* de l'avant à l'arrière. Kongre profita de l'occasion pour changer le nom de la goélette, qu'en l'honneur de son second il baptisa le *Carcante*. Il n'avait pas négligé non plus de reviser le gréement et de faire de légères réparations à la voilure, qui, du reste, devait être neuve lorsque la goélette avait quitté le port de Valparaiso.

La *Maule* aurait donc été à même d'être ramenée à son mouillage dans la crique dès le 12 février, et on aurait pu procéder au chargement, si, au grand ennui de Kongre et de ses compagnons, très impatients d'abandonner l'Ile des États, il n'eût pas fallu attendre la prochaine marée de nouvelle lune pour remettre la goélette à flot.

Cette marée se produisit le 14 février. Ce jour-là, la quille se souleva de la souille creusée dans le sable de la grève, et la goélette glissa sans effort en eau profonde. Il n'y avait plus qu'à s'occuper de la cargaison.

Sauf circonstances imprévues, le *Carcante* pourrait appareiller dans quelques jours, sortir de la baie d'Elgor, descendre le détroit de Lemaire et, cap au sud-ouest, cingler à toutes voiles vers les mers du Pacifique.

IX

VASQUEZ.

Depuis l'arrivée de la goélette au mouillage de la baie d'Elgor, Vasquez avait vécu sur le littoral du cap San Juan dont il ne voulait pas s'éloigner. Si quelque navire venait en relâche dans la baie, au moins serait-il là pour le héler à son passage.

On le recueillerait, il préviendrait le capitaine du danger qu'il courait à remonter dans la direction du phare, il lui apprendrait qu'une bande de malfaiteurs en étaient maîtres, et, si ce capitaine n'avait pas un équipage suffisant pour s'emparer d'eux ou les chasser à l'intérieur de l'île, il aurait le temps de reprendre le large.

Mais quelle apparence que cette éventualité vînt à se produire, et pourquoi un bâtiment, à moins d'y être forcé, relâcherait-il au fond de cette baie à peine connue des navigateurs?

C'eût été cependant la circonstance la plus favorable que ce navire se dirigeât vers les Malouines, — une traversée de quelques jours seulement, les autorités anglaises eussent été rapidement prévenues des événements dont l'Ile des États venait d'être le théâtre. Un bâtiment de guerre aurait peut-être pu se rendre immédiatement à la baie d'Elgor, y arriver avant que la *Maule* en fût repartie, détruire, jusqu'au dernier, Kongre et les siens, et faire le nécessaire pour que le phare fût aussitôt remis en service.

« Pour cela, se répétait Vasquez, faudra-t-il donc attendre le retour du *Santa-Fé* ?.. Deux mois !.. D'ici là, la goélette sera

loin... et où la retrouver au milieu des îles du Pacifique?.. »

On le voit, le brave Vasquez, s'oubliant lui-même, pensait toujours à ses camarades impitoyablement massacrés, à l'impunité dont jouiraient peut-être ces malfaiteurs après avoir abandonné l'île, et aux graves périls qui menaçaient la navigation sur ces parages depuis l'extinction du Phare du bout du Monde.

D'ailleurs, au point de vue matériel, et à la condition qu'on ne découvrît pas sa retraite, il était rassuré, depuis sa visite à la caverne des pirates.

Cette vaste caverne s'enfonçait profondément à l'intérieur de la falaise. C'est là que la bande s'était abritée pendant plusieurs années. C'est là qu'avaient été entassées toutes les épaves, or, argent, matières précieuses recueillis sur le littoral à mer basse. C'est là, enfin, que Kongre et les siens avaient passé de longs mois, vivant, d'abord, des provisions qu'ils possédaient au moment de leur débarquement, puis de celles procurées par un grand nombre de naufrages, dont plusieurs avaient été provoqués par eux.

De ces provisions, Vasquez ne prit que l'indispensable, de manière que Kongre et les autres ne s'aperçussent de rien : une petite caisse de biscuit de mer, un baril de corn-beef, un réchaud qui lui permettrait de faire du feu, une bouilloire, une tasse, une couverture de laine, une chemise et des bas de rechange, une capote cirée, deux revolvers avec une vingtaine de cartouches, un briquet, un fanal, de l'amadou. Il prit aussi deux livres de tabac pour sa pipe. D'ailleurs, d'après les propos qu'il avait entendus, les réparations de la goélette devaient durer plusieurs semaines, et il pourrait renouveler ses provisions.

Il convient de dire que, par précaution, trouvant l'étroite grotte qu'il occupait trop voisine de la caverne, et craignant d'y être découvert, il avait cherché un autre abri un peu plus éloigné et plus sûr.

C'est à cinq cents pas de là, sur le revers du littoral, au delà

du cap San Juan, dans la partie du littoral en bordure du détroit, qu'il l'avait trouvé. Entre deux hautes roches qui contrebutaient la falaise, s'évidait une grotte dont on ne pouvait voir l'orifice. Pour y arriver, il fallait se glisser à travers cet entre-deux, qu'on distinguait à peine au milieu de l'amoncellement des blocs. Au plein du flot, la mer arrivait presque à leur base, mais ne montait jamais assez pour inonder cette cavité dont le sable fin ne contenait aucun coquillage et ne portait aucune trace d'humidité.

On eût passé cent fois devant cette grotte sans en soupçonner l'existence, et c'était par hasard si Vasquez l'avait découverte, quelques jours auparavant.

Ce fut donc là qu'il transporta les divers objets pris dans la caverne, et dont il allait faire usage.

Il était rare, d'ailleurs, que Kongre, Carcante ou d'autres vinssent sur cette partie de la côte. La seule fois qu'ils l'eussent fait, après une seconde visite à la caverne, Vasquez les avait aperçus lorsqu'ils s'arrêtèrent à la pointe du cap San Juan. Accroupi au fond de l'entre-deux, il ne pouvait être vu, et ne le fut pas.

Inutile d'ajouter qu'il ne s'aventurait jamais au dehors, sans les plus minutieuses précautions, le soir de préférence, surtout pour se rendre à la caverne. Avant de tourner l'angle de la falaise à l'entrée de la baie, il s'assurait que ni le canot ni la chaloupe n'étaient amarrés le long de la rive.

Mais combien le temps lui paraissait interminable dans sa solitude, et quels douloureux souvenirs revenaient sans cesse à sa mémoire! Cette scène de carnage à laquelle il avait échappé, Felipe, Moriz, tombés sous les coups des assassins. Un irrésistible désir le prenait au cœur de rencontrer le chef de cette bande et de venger de ses propres mains la mort de ses infortunés camarades!..

« Non... non!.. se répétait-il, ils seront punis tôt ou tard!..



VASQUEZ ENTENDAIT CES PROPOS, IMMOBILE, RESPIRANT A PEINE. (Page 114.)

Dieu ne permettra pas qu'ils échappent au châtiment... Ils paieront ces crimes de leur vie!.. »

Il oubliait combien la sienne tenait à peu de chose, tant que la goélette serait en relâche dans la baie d'Elgor.

« Et pourtant... s'écriait-il, qu'ils ne s'en aillent pas, ces misérables! qu'ils soient encore là lorsque reviendra le *Santa-Fé*... que le Ciel les empêche de repartir!.. »

Ce souhait serait-il accompli? Il s'en fallait de plus de trois semaines que l'aviso pût être signalé au large de l'île!..

D'autre part, la durée de cette relâche ne laissait pas de surprendre Vasquez. Les avaries de la goélette étaient-elles donc si importantes qu'un mois n'avait pas suffi à leur complète réparation?.. Le livre de phare avait dû renseigner Kongre sur la date à laquelle s'effectuerait la relève. Il ne pouvait ignorer que, s'il n'avait pas repris la mer avant les premiers jours de mars...

On était au 16 février. Vasquez, dévoré d'impatience et d'inquiétude, voulut savoir à quoi s'en tenir. Aussi, quand le soleil fut couché, il gagna l'entrée de la baie, et remonta la rive nord, en se dirigeant vers le phare.

Bien que l'obscurité fût déjà profonde, il n'en risquait pas moins d'être rencontré si quelqu'un de la bande fût venu de ce côté. Il se glissait donc le long de la falaise avec précaution, regardant à travers l'ombre, s'arrêtant, écoutant s'il se produisait quelque bruit suspect.

Vasquez avait environ trois milles à faire pour atteindre le fond de la baie. C'était la direction contraire à celle qu'il avait suivie, en fuyant après le meurtre de ses camarades. Il ne fut pas plus vu qu'il ne l'avait été ce soir-là.

Vers neuf heures, il s'arrêtait à deux cents pas de l'enceinte du phare, et, de là, vit quelques lumières briller à travers les fenêtres de l'annexe. Un mouvement de colère, un geste de menace lui échappèrent, à la pensée que ces bandits étaient dans

ce logement, à la place de ceux qu'ils avaient tués, de celui qu'ils tueraient, s'il tombait entre leurs mains!

De l'endroit où il se trouvait, Vasquez ne pouvait apercevoir la goélette, enveloppée d'ombre. Il dut s'approcher d'une centaine de pas, ne pensant pas qu'il y eût danger à le faire. Toute la bande était enfermée dans le logement. Personne n'en sortirait sans doute.

Vasquez s'approcha plus près encore. Il se glissa jusqu'à la grève de la petite crique. C'était à la marée de l'avant-veille que la goélette avait été déhalée du banc de sable. A présent, elle flottait, mouillée sur son ancre!

Ah! s'il l'avait pu, s'il n'avait dépendu que de lui, avec quel plaisir il eût défoncé cette coque et l'eût coulée dans la crique.

Ainsi donc les avaries étaient réparées. Cependant, Vasquez avait fait cette remarque, que, si la goélette flottait, il s'en fallait d'au moins deux pieds qu'elle fût dans ses lignes d'eau. Cela indiquait qu'elle n'avait pas encore embarqué son lest, ni sa cargaison. Il se pouvait donc que le départ fût retardé de quelques jours. Mais, assurément, ce serait le dernier délai, et, dans quarante-huit heures peut-être, la *Maule* appareillerait, elle doublerait le cap San Juan, et disparaîtrait à l'horizon pour toujours.

Vasquez n'avait plus alors qu'une petite quantité de vivres. Aussi, le lendemain, se rendit-il à la caverne afin de renouveler ses provisions.

Il faisait à peine jour; mais, se disant que la chaloupe reviendrait ce matin-là enlever tout ce qui devait être embarqué sur la goélette, il se hâta, non sans prendre les plus grandes précautions.

En tournant la falaise, il n'aperçut point la chaloupe, et la rive était déserte.

Vasquez entra donc dans la caverne.

Il s'y trouvait encore nombre d'objets, de ceux qui étaient sans

valeur, et dont Kongre ne voulait sans doute pas embarrasser la cale de la *Maule*. Mais, lorsque Vasquez chercha biscuits et viande, quel fut son désappointement !

Tous les comestibles avaient été enlevés !.. et, dans quarante-huit heures, les vivres lui manqueraient !..

Vasquez n'eut pas le temps de s'abandonner à ses réflexions. En ce moment, un bruit d'avirons se fit entendre. La chaloupe arrivait, ayant à bord Carcante et deux de ses compagnons.

Vasquez s'avança vivement jusqu'à l'entrée de la caverne, et, allongeant la tête au dehors, regarda.

La chaloupe accostait alors. Il n'eut que le temps de se rejeter à l'intérieur, puis de se cacher dans le coin le plus obscur, derrière un amas de voiles et d'espars dont la goélette n'aurait pu se charger, et qui resteraient dans la caverne.

Vasquez était bien décidé à vendre chèrement sa vie, en cas qu'il fût découvert. Le revolver qu'il portait toujours à sa ceinture, il s'en servirait. Mais, lui seul contre trois !..

Deux seulement franchirent l'orifice, Carcante et le charpentier Vargas. Kongre ne les avait pas accompagnés.

Carcante tenait un fanal allumé, et, suivi de Vargas, il fit choix de différents objets qui compléteraient le chargement de la goélette. Tout en cherchant, ils causaient. Le charpentier dit :

« Nous voici au 17 février, et il est temps de démarrer.

— Eh bien, nous démarrerons, répondit Carcante.

— Dès demain ?

— Dès demain, je pense, puisque nous sommes parés.

— Encore faudra-t-il que le temps le permette ! observa Vargas.

— Sans doute, et il paraît être un peu menaçant ce matin... Mais cela se débrouillera.

— C'est que si nous étions retenus huit ou dix jours ici...

— Oui, dit Carcante, on courrait le risque de se rencontrer avec leur relève...

— Pas de ça... pas de ça! s'écria Vargas. Nous ne sommes pas de force à enlever un navire de guerre.

— Non, c'est lui qui nous enlèverait, et probablement aux deux bouts de sa vergue de misaine! répliqua Carcante, en agrémentant sa réponse d'un formidable juron.

— Enfin... reprit l'autre, il me tarde d'être à une centaine de milles en mer!

— Demain, je te le répète, demain! affirma Carcante, ou il faudrait qu'il fît un vent à décorner les guanaques! »

Vasquez entendait ces propos, immobile, respirant à peine. Carcante et Vargas allaient et venaient, le fanal à la main. Ils déplaçaient certains objets, ils en choisissaient d'autres et les mettaient de côté. Parfois, ils s'approchaient si près du coin où se blottissait Vasquez que celui-ci n'aurait eu qu'à étendre le bras pour leur appliquer son revolver sur la poitrine.

Cette visite prit une demi-heure, Carcante appela l'homme resté à la chaloupe. Celui-ci se hâta d'accourir, et prêta la main au transport des colis.

Carcante jeta un dernier coup d'œil à l'intérieur de la caverne.

« Dommage d'en laisser! dit Vargas.

— Il le faut bien, répondit Carcante. Ah! si la goélette jaugeait trois cents tonnes!.. Mais nous emportons tout ce qu'il y a de plus précieux et j'ai idée que, là-bas, nous ferons encore de bonnes affaires. »

Ils sortirent alors, et bientôt l'embarcation, filant vent arrière, disparut au delà d'une pointe de la baie.

Vasquez sortit à son tour, et regagna son abri.

Ainsi, dans quarante-huit heures, il n'aurait plus rien à manger, et, en partant, nul doute à ce sujet, Kongre et ses compagnons emporteraient toutes les réserves du phare, Vasquez n'y trouverait plus rien. Comment ferait-il pour vivre jusqu'au retour de l'aviso, qui, en admettant qu'il ne fût pas retardé, n'arriverait pas avant une quinzaine de jours?

La situation, on le voit, était des plus graves. Ni le courage, ni l'énergie de Vasquez ne parviendraient à l'améliorer, à moins qu'il ne pût se nourrir de racines déterrées dans le bois de hêtres, ou de poissons pêchés dans la baie. Mais, pour cela, il fallait que la *Maule* eût quitté définitivement l'Ile des États. Si quelque circonstance l'obligeait à demeurer encore plusieurs jours au mouillage, Vasquez mourrait inévitablement de faim dans sa grotte du cap San Juan.

La journée s'avançait, le ciel devenait plus menaçant. Des masses de nuages, épais, livides, s'accumulaient dans l'est. La force du vent s'accroissait à mesure qu'il halait le large. Les rapides risées qui couraient à la surface de la mer se changèrent bientôt en longues lames dont la crête se couronnait d'écume, et qui ne tarderaient pas à déferler avec fracas contre les roches du cap.

Si ce temps continuait, la goélette ne pourrait assurément pas sortir à la marée du lendemain.

Or, avec le soir qui arrivait, il ne se produisit aucun changement dans l'état atmosphérique. Au contraire, la situation empira. Il ne s'agissait pas d'un orage dont la durée eût pu se limiter à quelques heures. Un coup de vent se préparait. On le voyait à la couleur du ciel et de la mer, aux nuages échevelés qui chassaient avec une croissante vitesse, au tumulte des lames contrariées par le courant, à leurs mugissements lorsqu'elles déferlaient sur les récifs. Un marin comme Vasquez ne pouvait s'y méprendre. Dans le logement du phare, la colonne barométrique était sûrement tombée au-dessous du degré de tempête.

Cependant, malgré le vent qui faisait rage, Vasquez n'était pas resté dans sa grotte. Il parcourait la grève, ses regards à l'horizon qui s'obscurcissait graduellement. Les derniers rayons du soleil, qui s'abaissait au couchant, ne s'éteignirent pas avant que Vasquez n'eût aperçu une masse noire qui se mouvait au large.

« Un navire ! s'écria-t-il, un navire qui semble se diriger vers l'île ! »

C'était un navire, en effet, venant de l'est, soit pour embouquer le détroit, soit pour passer par le sud.

La tourmente se déchaînait alors avec une extraordinaire violence. C'était plus qu'un coup de vent, c'était un de ces ouragans auxquels rien ne résiste et qui mettent en perdition les plus puissants navires. Lorsqu'ils n'ont pas « de fuite », pour employer une locution maritime, c'est-à-dire lorqu'ils ont une terre sous le vent, il est rare qu'ils échappent au naufrage.

« Et le phare que ces misérables n'allument pas ! s'écriait Vasquez. Ce bâtiment, qui le cherche, ne l'apercevra pas !.. Il ne saura pas qu'une côte est devant lui à quelques milles seulement... Le vent l'y pousse et il viendra se briser sur les écueils !.. »

Oui ! un sinistre était à craindre, et qui serait causé par Kongre et les siens. Sans doute, du haut du phare, ils avaient aperçu ce navire, qui n'avait pu tenir la cape et en était réduit à fuir vent arrière à la surface d'une mer démontée. Ce n'était que trop certain, faute de pouvoir se guider sur les éclats de ce phare que le capitaine cherchait vainement dans l'ouest, il n'arriverait pas à doubler le cap San Juan, pour donner dans le détroit, ni la pointe Several pour passer au sud de l'île ! Avant une demi-heure, il serait jeté sur les récifs à l'entrée de la baie d'Elgor, sans avoir même soupçonné la terre qu'il n'avait pu relever pendant les dernières heures du jour.

La tempête était alors dans toute sa force. La nuit menaçait d'être terrible, et, après la nuit, la journée du lendemain, car il ne semblait pas possible que l'ouragan se calmât dans les vingt-quatre heures.

Vasquez ne songeait pas à regagner son abri et ses regards ne quittaient pas l'horizon. S'il ne distinguait plus le navire au milieu de cette profonde obscurité, ses feux lui apparaissaient parfois, lorsque, sous le choc des lames, il embardait tantôt sur un bord



Vasquez, désespéré de son impuissance... (Page 118.)

tantôt sur l'autre. A cette allure, il était impossible qu'il sentît franchement l'action de sa barre. A peine s'il devait gouverner. Peut-être, même, était-il désemparé, privé d'une partie de sa mâture. En tout cas, on ne pouvait douter qu'il ne fût à sec de toile. Au milieu de cette lutte des éléments déchaînés, bien juste si un navire aurait pu conserver un tourmentin.

Puisque Vasquez n'apercevait que des feux verts ou rouges,

c'est que ce bâtiment était un voilier; un steamer eût montré le feu blanc suspendu à l'étai de misaine. Il n'avait donc pas de machine qui lui permît de lutter contre le vent.

Vasquez allait et venait sur la grève, désespéré de son impuissance à empêcher ce naufrage. Ce qu'il aurait fallu, c'eût été que la lumière du phare se projetât à travers ces ténèbres... Et Vasquez se retournait du côté de la baie d'Elgor. Sa main se tendait inutilement vers le phare. Le phare ne s'allumerait pas plus cette nuit que les nuits précédentes depuis bientôt deux mois, et le navire était destiné à se perdre corps et biens sur les rochers du cap San Juan.

Alors une idée vint à Vasquez. Peut-être ce voilier pourrait-il encore éviter la terre s'il en avait connaissance. Même en admettant qu'il lui fût impossible de tenir la cape, peut-être, en modifiant quelque peu sa marche, éviterait-il d'aborder ce littoral, qui, en somme, du cap San Juan à la pointe Several, ne mesure guère plus de huit milles. Au delà, la mer s'ouvrirait devant son étrave.

Il y avait du bois, restes d'épaves, débris de carcasses sur la grève. Transporter quelques-uns de ces morceaux sur la pointe, en former un bûcher, y introduire des poignées de goémons, y mettre le feu, laisser au vent le soin d'en développer la flamme, n'était-ce donc pas faisable?.. Et cette flamme ne serait-elle pas aperçue du bâtiment, qui, ne fût-il plus qu'à un mille de la côte, aurait peut-être encore le temps de la parer?..

Vasquez se mit aussitôt à l'œuvre. Il ramassa plusieurs morceaux de bois, et les porta à l'extrémité du cap. Les varechs secs ne manquaient point, car, s'il ventait, la pluie n'avait pas commencé à tomber. Puis, lorsque le foyer fut prêt, il essaya de l'allumer.

Trop tard... Une énorme masse apparut alors au milieu de l'obscurité. Soulevée par des lames monstrueuses, elle se précipitait avec une effrayante impétuosité. Avant que Vasquez eût pu

faire un geste, elle arrivait en trombe sur la barrière des récifs.

Il y eut un fracas épouvantable et, bref, quelques cris de détresse vite étouffés... Puis on n'entendit plus que le sifflement des rafales et les hurlements de la mer qui s'écrasait sur le rivage.

X

APRÈS LE NAUFRAGE.

Le lendemain, au lever du soleil, la tempête se déchainait encore avec autant de fureur. La mer apparaissait toute blanche jusqu'au plus lointain horizon. A l'extrémité du cap, les lames écumaient à quinze et vingt pieds de hauteur, et leurs embruns, éparpillés par le vent, volaient au-dessus de la falaise. La marée descendante et les rafales, se rencontrant à l'ouvert de la baie d'Elgor, s'y heurtaient avec une extraordinaire violence. Aucun bateau n'aurait pu entrer, aucun bateau n'aurait pu sortir. A l'aspect du ciel toujours aussi menaçant, il paraissait très probable que la tourmente durerait quelques jours, et cela ne saurait étonner dans ces parages magellaniques.

Il était donc de toute évidence que la goélette, ce matin-là, ne quitterait pas son mouillage. Si ce contre-temps devait exciter la colère de Kongre et de sa bande, il est facile de l'imaginer.

Telle était la situation dont Vasquez se rendit compte, lorsqu'il se leva dès les premières lueurs de l'aube, au milieu des tourbillons de sable.

Et voici le spectacle qu'il eut sous les yeux :

A deux cents pas, sur le versant nord du cap, hors de la baie par conséquent, gisait le navire naufragé. C'était un trois-mâts, jaugeant environ cinq cents tonneaux. De sa mâture, il ne restait plus que trois tronçons rompus au niveau des pavois, soit que le capitaine se fût trouvé dans la nécessité de les couper pour se dégager, soit qu'ils fussent venus en bas au moment de

l'échouage. Aucune épave ne surnageait à la surface de la mer; mais, sous la formidable poussée du vent, il était possible que les débris eussent été rejetés au fond de la baie d'Elgor.

S'il en était ainsi, Kongre savait maintenant qu'un bâtiment venait de se perdre sur les récifs du cap San Juan.

Vasquez avait donc des précautions à prendre, et il ne s'avança qu'après s'être assuré que personne de la bande ne se trouvait encore à l'entrée de la baie.

En quelques minutes, il arriva sur le lieu de la catastrophe. La mer étant basse, il put faire le tour du bâtiment échoué, et, sur le tableau d'arrière, il lut : *Century. Mobile.*

C'était donc un voilier américain, ayant pour port d'attache cette capitale de l'État d'Alabama, au sud de l'Union, sur le golfe du Mexique.

Le *Century* s'était perdu corps et biens. On ne voyait aucun survivant du naufrage, et, quant au navire, il n'en restait qu'une carcasse informe. Au choc, la coque s'était partagée en deux. La houle en avait enlevé et dispersé la cargaison. Des débris de bordage, de membrures, d'espars, de vergues, gisaient çà et là sur les écueils, découverts maintenant malgré la violence des rafales. Des caisses, des ballots, des barriques, étaient épars le long du cap et sur la grève.

La carcasse du *Century* étant à sec, il fut possible à Vasquez de s'y introduire.

La dévastation y était complète. Les lames avaient tout saccagé. Elles avaient arraché les planches du pont, démoli les cabines de la dunette, brisé les gaillards, démonté le gouvernail, et le choc sur les récifs avait achevé l'œuvre de destruction.

Et personne de vivant, pas un des officiers, pas un des hommes de l'équipage!

Vasquez appela d'une voix forte, sans obtenir de réponse. Il pénétra jusqu'au fond de la cale et ne trouva pas un cadavre. Ou ces malheureux avaient été enlevés par quelque coup de mer,

où ils s'étaient noyés au moment où le *Century* se fracassait sur les roches.

Vasquez redescendit sur la grève, s'assura de nouveau que ni Kongre ni aucun de ses compagnons ne se dirigeaient vers le lieu du naufrage, puis il remonta, malgré la bourrasque, jusqu'à l'extrémité du cap San Juan.

« Peut-être, se disait-il, trouverai-je un des hommes du *Century* respirant encore, et pourrai-je le secourir?.. »

Ses recherches furent vaines. Revenu sur le littoral, Vasquez se mit à examiner les épaves de toute sorte que la houle y avait jetées.

« Il n'est pas impossible, pensait-il, que je trouve quelque caisse de conserves qui assurera ma nourriture pendant deux ou trois semaines!.. »

Il eut bientôt recueilli, en effet, un baril et une caisse, que la mer avait lancés au delà des récifs. Ce qu'ils contenaient était inscrit à l'extérieur. La caisse renfermait une provision de biscuit, le baril, une provision de corn-beef. C'étaient le pain et la viande assurés pour deux mois au moins.

Vasquez transporta d'abord la caisse à la grotte, distante de deux cents mètres au plus, puis il y roula le baril.

Il retourna ensuite à l'extrémité du cap jeter un coup d'œil sur la baie. Il ne doutait pas que Kongre n'eût connaissance du naufrage. La veille, avant la nuit, il avait pu voir du haut du phare ce navire qui courait vers la terre. Or, du moment que la *Maule* était bloquée dans la crique, la bande accourrait certainement à l'entrée de la baie d'Elgor prendre sa part du naufrage. S'il y avait quelques débris à recueillir, peut-être des valeurs, comment ces pillards laisseraient-ils échapper une telle occasion?

Vasquez, au moment où il atteignit le tournant de la falaise, fut surpris de la violence du vent qui s'engouffrait dans la baie.

Il aurait été impossible à la goélette de gagner contre lui, et,

en admettant qu'elle eût atteint la hauteur du cap San Juan, jamais elle n'aurait pu s'élever au large.

A cet instant, dans une courte accalmie, des cris se firent entendre. C'était un appel douloureux jeté par une voix à demi éteinte.

Vasquez s'élança dans la direction de cette voix, du côté de la première cavité où il s'était réfugié, près de la caverne.

Il avait fait au plus une cinquantaine de pas, lorsqu'il aperçut un homme étendu au pied d'une roche. Sa main s'agitait comme pour demander assistance.

En une seconde, Vasquez fut près de lui.

L'homme qui gisait là pouvait avoir de trente à trente-cinq ans et paraissait vigoureusement constitué. Vêtu d'un costume de marin, couché sur le côté droit, les yeux clos, la respiration haletante, il était agité de soubresauts convulsifs. Il ne paraissait pas, d'ailleurs, avoir été blessé, et aucune trace de sang ne souillait ses habits.

Cet homme, peut-être le seul survivant du *Century*, n'avait pas entendu s'approcher Vasquez. Cependant, lorsque celui-ci appuya la main sur sa proitrine, il fit, pour se redresser, un inutile effort, et, trop faible, il retomba sur le sable. Mais ses yeux s'étaient ouverts un instant, et les mots : « A moi!... à moi!... » s'étaient échappés de ses lèvres.

Vasquez, agenouillé près de lui, l'accota contre la roche avec précaution, répétant :

« Mon ami... Mon ami... je suis là... Regardez-moi!.. Je vous sauverai... »

Tendre la main, c'est tout ce que parvint à faire ce malheureux, qui perdit aussitôt connaissance.

Il fallait sans retard lui donner les soins qu'exigeait son état d'extrême faiblesse.

« Dieu fasse qu'il soit temps encore! » se dit Vasquez.

Tout d'abord, quitter cette place. A chaque instant la bande

pouvait arriver avec la chaloupe ou le canot, ou même à pied en suivant le rivage. Transporter cet homme à la grotte, où il serait en sûreté, c'est ce que devait faire Vasquez, et c'est ce qu'il fit.

Après un trajet d'environ cent toises, qui exigea un quart d'heure, il se glissait dans l'entre-deux des roches, l'homme inerte chargé sur son dos, et l'étendait sur une couverture, la tête appuyée sur un paquet de vêtements.

L'homme n'était pas revenu à lui, mais il respirait. Toutefois, s'il n'avait aucune blessure apparente, ne s'était-il pas fracturé les bras ou les jambes en roulant sur les récifs? C'est ce que craignait Vasquez, qui, dans un tel cas, n'aurait su que faire. Il le tâta, il fit mouvoir ses membres, et il lui sembla bien que tout le corps était intact.

Vasquez versa un peu d'eau dans une tasse, y mêla quelques gouttes d'eau-de-vie que contenait encore sa gourde, et introduisit une gorgée de ce breuvage entre les lèvres du naufragé; puis il frictionna les bras et la poitrine, après avoir remplacé ses vêtements mouillés par ceux qu'il avait trouvés à la caverne des pirates.

Faire davantage était hors de son pouvoir.

Il eut enfin la satisfaction de voir que le malade reprenait connaissance. Celui-ci parvint même à se redresser, et, regardant Vasquez qui le soutenait entre ses bras, il dit d'une voix moins faible :

« A boire... à boire! »

Vasquez lui tendit la tasse pleine d'eau et de brandwin.

« Ça va mieux? demanda Vasquez.

— Oui!.. Oui!.. » répondit le naufragé.

Et, comme s'il eût rassemblé des souvenirs encore vagues dans son esprit :

« Ici?.. vous?.. où suis-je? » ajouta-t-il en serrant faiblement la main de son sauveur.



« Mon ami... Mon ami... je suis là ! » (Page 123.)

Il s'exprimait en anglais — langue que parlait aussi Vasquez, qui répondit :

« Vous êtes en sûreté. Je vous ai trouvé sur la grève, après le naufrage du *Century*.

— Le *Century*?... Oui, je me souviens...

— Vous vous nommez?...

— Davis... John Davis.

— Le capitaine du trois-mâts?

— Non... le second!.. Et les autres?

— Tous ont péri, répondit Vasquez, tous. Vous êtes le seul échappé du naufrage!

— Tous?..

— Tous! »

John Davis fut comme atterré de ce qu'il venait d'apprendre. Lui seul survivant! Et à quoi tenait-il qu'il eût survécu! Il le comprit, il devait la vie à cet inconnu penché sur lui avec sollicitude.

« Merci, merci!.. dit-il, tandis qu'une grosse larme coulait de ses yeux.

— Avez-vous faim?.. Voulez-vous manger?.. un peu de biscuit et de viande? reprit Vasquez.

— Non... non... à boire encore! »

L'eau fraiche, mélangée de brandy, fit grand bien à John Davis, car il put bientôt répondre à toutes les questions.

Voici, en peu de mots, ce qu'il raconta :

Le *Century,* trois-mâts à voiles de cinq cent cinquante tonneaux, du port de Mobile, avait quitté, vingt jours auparavant, la côte américaine. Son équipage comprenait : le capitaine Harry Steward; le second, John Davis, et douze hommes, compris un mousse et un maître-coq. Il était chargé de nickel et d'objets de pacotille pour Melbourne, Australie. Sa navigation fut heureuse jusqu'au cinquante-cinquième degré de latitude sud dans l'Atlantique. Survint alors la violente tempête qui troublait ces parages depuis la veille. Dès son début, le *Century,* surpris par le premier grain, perdit, avec son mât d'artimon, toute la voilure d'arrière. Peu après, une lame énorme, embarquant par la joue de bâbord, balaya le pont, démolit en partie la dunette, et emporta deux matelots qu'on ne put sauver.

L'intention du capitaine Steward avait été de chercher un abri derrière l'Ile des États, dans le détroit de Lemaire. Il se

croyait certain de sa situation en latitude, le point ayant été fait dans la journée. Cette route, avec raison, lui paraissait préférable pour doubler le cap Horn et remonter ensuite vers la côte australienne.

A la nuit la bourrasque redoubla de violence. Toute la voilure avait été serrée sauf la misaine et le petit hunier au bas ris, et le trois-mâts courait vent arrière.

A ce moment, le capitaine pensait être encore à plus de vingt milles au large de la terre. Il ne voyait aucun danger à porter dessus, jusqu'au moment où il relèverait le feu du phare. En le laissant alors largement dans le sud, il ne courait pas risque de se jeter sur les récifs du cap San Juan, et donnerait sans peine dans le détroit.

Le *Century* continua donc à faire vent arrière, Harry Steward ne doutant pas de voir le phare avant une heure, puisque son feu avait un rayon de dix milles.

Or, ce feu, il ne l'aperçut pas. Alors qu'il se croyait encore à bonne distance de l'île, un épouvantable choc se produisit. Trois matelots, occupés dans la mâture, disparurent avec le mât de misaine et le grand mât. En même temps, les lames assaillirent la coque, qui s'ouvrit, et le capitaine, le second, les survivants de l'équipage furent jetés par-dessus le bord au milieu d'un ressac qui ne laisserait de salut à personne.

Ainsi le *Century* avait péri corps et biens. Seul, le second, John Davis, grâce à Vasquez, venait d'échapper à la mort.

Et, maintenant, sur quelle côte le trois-mâts était-il venu se perdre, c'est ce que Davis ne pouvait comprendre.

Il demanda de nouveau à Vasquez :

« Où sommes-nous?

— A l'Ile des États.

— L'Ile des États! s'écria John Davis, stupéfait de cette réponse.

— Oui... l'Ile des États, reprit Vasquez, à l'entrée de la baie d'Elgor!

— Mais le phare?

— Il n'était pas allumé! »

John Davis, dont la figure exprimait la plus profonde surprise, attendait que Vasquez s'expliquât, lorsque celui-ci, se relevant soudain, prêta l'oreille. Il avait cru entendre des bruits suspects, et voulait s'assurer si la bande ne rôdait pas aux environs.

Il se glissa donc à travers l'entre-deux des roches, et promena son regard sur le littoral jusqu'à la pointe du cap San Juan.

Tout était désert. L'ouragan ne perdait rien de sa force. Les lames y déferlaient toujours avec une prodigieuse violence, et des nuages plus menaçants encore chassaient à l'horizon, encrassé de brumes.

Le bruit entendu par Vasquez provenait de la dislocation du *Century*. Sous l'effort du vent, l'arrière de la carcasse s'était retourné, et la rafale, pénétrant à l'intérieur, la poussait plus avant sur la grève. Elle y roulait comme un énorme tonneau défoncé, et finit par s'écraser définitivement contre l'angle de la falaise. Sur le lieu de l'échouage, couvert de mille épaves, il ne restait plus que l'autre moitié du trois-mâts.

Vasquez rentra donc et s'étendit sur le sable près de John Davis. Les forces revenaient au second du *Century*. Il aurait pu se lever, et, appuyé au bras de son compagnon, descendre sur la grève. Mais celui-ci le retint, et c'est alors que John Davis lui demanda pourquoi, cette nuit-là, le phare n'avait pas été allumé.

Vasquez le mit au courant des faits abominables qui s'étaient passés sept semaines auparavant à la baie d'Elgor. Après le départ de l'aviso *Santa-Fé*, rien, pendant deux semaines environ, n'avait d'abord entravé le service du phare, confié à lui, Vasquez, et à ses deux camarades, Felipe et Moriz. Plusieurs bâtiments arrivèrent, durant cette période, en vue de l'île, et firent des signaux qui leur furent régulièrement rendus.

Mais, le 26 décembre, une goélette s'était présentée vers huit heures du soir à l'entrée de la baie. De la chambre de quart, où



LE BRUIT ENTENDU PAR VASQUEZ PROVENAIT DE LA DISLOCATION DU *CENTURY*.
(Page 128.)

il était de garde, Vasquez n'avait cessé d'apercevoir ses feux de position et il avait assisté à toute la manœuvre. A son avis, le capitaine qui la commandait devait bien connaître la route à suivre, car il ne montra pas la moindre hésitation.

La goélette atteignit la crique au pied de l'enceinte du phare, et y laissa tomber son ancre.

C'est alors que Felipe et Moriz, qui avaient quitté le logement, montèrent à bord pour offrir leurs services au capitaine, et, lâchement frappés, périrent sans avoir pu se défendre.

« Les malheureux! s'écria John Davis.

— Oui!.. mes malheureux compagnons! répéta Vasquez dont tout le chagrin renaissait à ces douloureux souvenirs.

— Et vous, Vasquez? demanda John Davis.

— Moi, du haut de la galerie, j'avais entendu les cris de mes camarades... Je compris ce qui s'était passé... C'était un navire de pirates, cette goélette... Nous étions trois gardiens!.. Ils en avaient assassiné deux, et ne s'inquiétèrent pas du troisième.

— Comment avez-vous pu leur échapper? demanda encore John Davis.

— Je descendis rapidement l'escalier du phare, répondit Vasquez, je me précipitai dans le logement, j'y pris quelques effets, un peu de vivres, je m'enfuis avant que l'équipage de la goélette eût débarqué, et je vins me réfugier sur cette partie du littoral.

— Les misérables.., les misérables! répétait John Davis. Ils sont donc les maîtres du phare, qu'ils n'allument plus. Ce sont eux qui ont causé le naufrage du *Century*, la mort de mon capitaine et de tous nos hommes?

— Oui, ils en sont les maîtres, dit Vasquez, et, en surprenant une conversation de leur chef avec un de ses compagnons, j'ai pu connaître leurs projets. »

John Davis apprit alors comment ces pillards, établis depuis

plusieurs années sur l'Ile des États, y attiraient les navires et massacraient les survivants des naufrages, toutes celles des épaves qui avaient quelque valeur étant renfermées dans une caverne, en attendant que Kongre pût s'emparer d'un bâtiment. Survinrent les travaux de construction du phare, la bande fut contrainte d'abandonner la baie d'Elgor et de se réfugier au cap Saint-Barthélemy, à l'autre extrémité de l'Ile des États, où personne ne soupçonnait sa présence.

Les travaux achevés, elle revint, il y avait de cela plus d'un mois et demi, mais alors elle était en possession d'une goélette venue s'échouer au cap Saint-Barthélemy, et dont l'équipage avait péri.

« Et comment se fait-il qu'elle ne soit pas encore partie avec la cargaison de ces pillards? demanda John Davis.

— A cause des réparations importantes qui l'ont retenue jusqu'à présent... Mais, je m'en suis assuré par moi-même, Davis, les réparations sont terminées, le chargement est fait, et le départ devait avoir lieu ce matin même.

— Pour?..

— Pour les îles du Pacifique, où ces bandits se croiront en sûreté et continueront leur métier de pirates.

— La goélette ne peut cependant sortir tant que durera cette tourmente...

— Assurément, répondit Vasquez, et, d'après l'aspect du temps, il est possible que ce retard se prolonge toute une semaine.

— Et, tant qu'ils seront là, Vasquez, le phare ne sera pas allumé?..

— Non, Davis.

— Et d'autres bâtiments risquent de se perdre comme s'est perdu le *Century?*

— Ce n'est que trop vrai.

— On ne pourrait donc pas signaler la côte aux marins qui s'en approchent pendant la nuit?

— Si... peut-être, au moyen de feux allumés sur la grève, à la pointe du cap San Juan. C'est bien ce que j'ai essayé de faire pour avertir le *Century*, Davis. J'ai voulu allumer un foyer avec des débris d'épaves et des herbes sèches. Mais le vent soufflait avec une telle furie que je n'ai pu y réussir.

— Eh bien, ce que vous n'avez pu faire, Vasquez, nous le ferons, déclara John Davis. Le bois ne manquera pas. Les débris de mon pauvre navire... et, malheureusement, ceux de tant d'autres, en fourniront en abondance. Car, enfin, si le départ de la goélette est retardé, si le phare de l'Ile des États ne peut être relevé par les bâtiments qui arrivent du large, qui sait si d'autres naufrages ne se produiront pas?

— Dans tous les cas, fit observer Vasquez, Kongre et sa bande ne peuvent prolonger leur séjour sur l'île, et la goélette partira, j'en suis bien certain, dès que le temps lui permettra de prendre la mer...

— Pourquoi cela? demanda John Davis.

— Parce qu'ils n'ignorent pas que la relève pour le service du phare doit se faire prochainement.

— La relève?..

— Oui, dans les premiers jours de mars, et nous sommes au 18 février.

— Un navire viendra à cette époque?

— Oui, l'aviso *Santa-Fé* doit arriver de Buenos-Ayres... vers le 10 mars, et peut-être même plus tôt. »

John Davis eut la même pensée qui était venue à l'esprit de Vasquez.

« Ah mais! s'écria-t-il, voilà qui change tout! Puisse alors le mauvais temps durer jusque-là, et fasse le ciel que ces misérables soient encore ici lorsque le *Santa-Fé* laissera tomber son ancre dans la baie d'Elgor! »

XI

LES PILLEURS D'ÉPAVES.

Ils étaient là, une douzaine, Kongre et Carcante avec eux, attirés par l'instinct du pillage.

La veille, au moment où le soleil allait tomber sous l'horizon, Carcante, de la galerie du phare, avait aperçu ce trois-mâts qui venait de l'est. Kongre, prévenu, pensa que ce bâtiment, fuyant devant la tempête, voulait gagner le détroit de Lemaire, puis chercher abri sous la côte occidentale de l'île. Tant que le jour le lui permit, il en suivit les mouvements, et, la nuit faite, il en distingua les feux. Il ne tarda pas à reconnaitre que le navire était à demi désemparé et il espéra qu'il irait s'échouer sur cette terre qu'il ne voyait pas. Si Kongre avait allumé le phare, tout danger eût disparu. Il se garda bien de le faire, et, quand les fanaux du *Century* vinrent à s'éteindre, il ne mit pas en doute que le navire ne se fût perdu corps et biens entre le cap San Juan et la pointe Several.

Le lendemain, l'ouragan se déchainait toujours avec fureur. Impossible de songer à mettre la goélette dehors. Un retard s'imposait, retard qui pouvait durer quelques jours, et cela ne manquait pas d'être grave, avec la menace constante de l'arrivée de la relève. Quel que fût le dépit de Kongre et des siens, il fallait cependant attendre coûte que coûte. Après tout, d'ailleurs, on n'était qu'au 19 février. La tourmente serait assurément calmée avant la fin du mois. A la première éclaircie, le *Carcante* aurait levé l'ancre et repris la mer.

Or, puisqu'un bâtiment venait de se mettre à la côte, n'était-ce pas l'occasion de profiter du naufrage, de recueillir, parmi les épaves, celles qui offriraient quelque valeur, et d'accroître ainsi le prix de la cargaison qu'emporterait la goélette? L'augmentation du bénéfice compenserait du moins l'aggravation du risque couru.

La question ne fut pas même discutée. On peut dire que toute cette bande d'oiseaux rapaces partit du même vol. La chaloupe fut aussitôt parée, une douzaine des hommes et leur chef y prirent place. Il fallut lutter à force d'avirons contre le vent qui soufflait en foudre et refoulait les eaux dans la baie. Une heure et demie suffit à peine pour atteindre les dernières falaises; mais, avec l'aide de la voile, le retour s'effectuerait rapidement.

La chaloupe accosta la rive nord de la baie, en face de la caverne. Tous débarquèrent et se précipitèrent vers le lieu du naufrage.

C'est à ce moment qu'éclatèrent les cris qui interrompirent la conversation de John Davis et de Vasquez.

Aussitôt celui-ci rampa jusqu'à l'entrée de la grotte, en prenant garde de ne point être aperçu.

Un instant après, John Davis s'était glissé près de lui :

« Vous! lui dit Vasquez. Laissez-moi seul!.. Il vous faut du repos.

— Non, répondit John Davis. Je suis tout à fait bien, maintenant. Et, moi aussi, je viens voir ce troupeau de bandits. »

C'était un homme énergique, ce second du *Century*, non moins résolu que Vasquez, un de ces fils d'Amérique au tempérament de fer, et, certes, il devait avoir, comme on dit vulgairement, « l'âme chevillée au corps » pour que l'une ne se fût pas séparée de l'autre après le naufrage du trois-mâts!

En même temps excellent marin. Il avait servi comme premier maître dans la flotte des États-Unis avant de naviguer au commerce, et, au retour du *Century* à Mobile, Harry Steward devant

prendre sa retraite, les armateurs avaient résolu de lui confier le commandement du navire.

C'était pour lui un autre motif de colère et de haine. De ce navire dont il allait bientôt être le capitaine, il ne voyait plus maintenant que des débris informes livrés à une bande de pillards.

Si Vasquez avait jamais besoin qu'on relevât son courage, c'était bien là l'homme qu'il fallait!

Mais, si déterminés, si braves qu'ils fussent tous deux, qu'auraient-ils pu contre Kongre et ses compagnons?

En s'abritant derrière les roches, Vasquez et John Davis observèrent prudemment le littoral jusqu'à l'extrémité du cap San Juan.

Kongre, Carcante et les autres s'étaient arrêtés d'abord à cet angle où l'ouragan venait de pousser une moitié de la coque du *Century* à l'état de débris entassés au pied de la falaise.

Les pillards se trouvaient à moins de deux cents pas de la grotte, d'où l'on distinguait facilement leurs traits. Ils étaient vêtus de capotes de toile cirée, étroitement serrées à leur taille afin de ne point donner prise au vent, et coiffés de surouets qu'une forte patte maintenait au menton. Qu'ils eussent de la peine à résister à la poussée des rafales, cela se voyait. Parfois, il leur fallait s'arc-bouter contre une épave ou une roche pour ne point être renversés.

Vasquez désigna à John Davis ceux qu'il connaissait pour les avoir vus lors de leur première visite à la caverne.

« Ce grand, lui dit-il, là, près de l'étrave du *Century*, c'est celui auquel ils donnent le nom de Kongre.

— Leur chef?

— Leur chef.

— Et l'homme avec lequel il cause?

— C'est Carcante, son second... et, je l'ai bien vu d'en haut, un de ceux qui ont frappé mes camarades.



On les vit transporter caisses et ballots. (Page 137.)

— Et vous lui casseriez volontiers la tête? dit John Davis.

— A lui et à son chef, comme à des chiens enragés! » répondit Vasquez.

Il s'écoula près d'une heure avant que les pillards eussent achevé de visiter cette partie de la coque. Ils avaient voulu en fouiller tous les coins. Le nickel, qui formait la cargaison du *Century*, et dont ils n'avaient que faire, serait laissé sur la grève.

Mais, en ce qui concernait la pacotille embarquée sur le trois-mâts, peut-être comportait-elle des objets à leur convenance. En effet, on les vit transporter deux ou trois caisses et autant de ballots que Kongre fit porter à bord de la chaloupe.

« Si ces gueux cherchent de l'or, de l'argent, des bijoux de prix ou des piastres, ils n'en trouveront pas, dit John Davis.

— C'est là ce qu'ils préfèrent, bien entendu, répondit Vasquez. Il y en avait dans la caverne, et il faut que les navires qui se sont perdus sur ce littoral aient eu à bord une certaine quantité de matières précieuses. Aussi, la goélette doit-elle maintenant avoir une cargaison de prix, Davis.

— Je comprends, répliqua celui-ci, qu'ils aient hâte de la mettre en sûreté... Mais peut-être n'auront-ils pas cette chance!

— Il faudrait, pour cela, que le mauvais temps se maintînt pendant quinze jours, objecta Vasquez.

— Ou que nous trouvions un moyen... »

John Davis n'acheva pas sa pensée... En somme, comment empêcher la goélette de prendre le large, dès que, cette tempête ayant épuisé sa violence, le temps serait redevenu maniable, la mer serait redevenue calme?

En ce moment, les pillards, abandonnant cette moitié du navire, se dirigèrent vers l'autre, sur le lieu d'échouage, à la pointe même du cap.

De la place qu'il occupaient, Vasquez et John Davis pouvaient encore les apercevoir, mais d'un peu plus loin.

La marée baissait, et, bien qu'elle fût refoulée par le vent, la surface des récifs découvrait en grande partie. Il était assez facile d'atteindre la carcasse du trois-mâts.

Kongre et deux ou trois autres s'y introduisirent alors. C'était, à l'arrière du navire, sous la dunette, qu'était la cambuse, ainsi que John Davis le dit à Vasquez.

Très probablement, cette cambuse devait avoir été ravagée

par les paquets de mer. Il était néanmoins possible qu'une certaine quantité de provisions fût encore intacte.

En effet, plusieurs des hommes en sortirent des caisses de conserves, quelques barils et fûts qu'ils roulèrent sur le sable et dirigèrent vers la chaloupe. Des ballots de vêtements furent aussi retirés des débris de la dunette et emportés du même côté.

Les recherches durèrent environ deux heures; puis Carcante et deux de ses compagnons, munis de haches, s'attaquèrent au couronnement qui, par suite de la bande du navire, n'était qu'à deux ou trois pieds du sol.

« Que font-ils donc? demanda Vasquez. Est-ce que le bâtiment n'est pas assez démoli? Pourquoi diable vouloir l'achever?

— Ce qu'ils veulent, je le devine, répondit John Davis, c'est que rien ne reste ni de son nom ni de sa nationalité. C'est qu'on ne sache jamais que le *Century* s'est perdu dans ces parages de l'Atlantique! »

John Davis ne se trompait pas. Quelques instants après, Kongre sortait de la dunette avec le pavillon américain trouvé dans la chambre du capitaine, et il déchirait l'étamine en mille pièces.

« Ah! le gueux! s'écria John Davis, le pavillon... le pavillon de mon pays! »

C'est à peine si Vasquez eut le temps de l'arrêter par le bras, au moment où, n'étant plus maître de lui, il allait s'élancer sur la grève!..

Le pillage terminé — et la chaloupe en aurait sa pleine charge — Kongre et Carcante remontèrent au pied de la falaise. En se promenant, ils passèrent deux ou trois fois devant l'entre-deux des roches au fond duquel s'évidait la grotte. Vasquez et John Davis purent alors entendre ce qu'ils disaient :

« Il sera encore impossible de partir demain.

— Oui. Je crains même que ce mauvais temps ne dure quelques jours.

— Eh! nous n'aurons pas perdu au retard...

— Sans doute, mais j'espérais trouver mieux dans un américain de ce tonnage!.. Le dernier que nous avons attiré sur les récifs nous a valu cinquante mille dollars...

— Les naufrages se suivent et ne se ressemblent pas! répondit Carcante avec philosophie. Nous avons eu affaire à des gueux, voilà tout. »

John Davis, exaspéré, avait saisi un revolver, et, dans un mouvement de colère irréfléchie, il aurait cassé la tête au chef de la bande, si Vasquez ne l'eût retenu de nouveau.

« Oui, vous avez raison! reconnut John Davis. Mais je ne puis me faire à cette idée que ces misérables restent impunis... Et pourtant, si leur goélette réussit à quitter l'île, où les retrouver... où les poursuivre?

— La tempête ne paraît pas se calmer, observa Vasquez. Même si le vent vient à remonter, la mer restera houleuse pendant plusieurs jours encore... Ils ne sont pas sortis de la baie, croyez-moi.

— Oui, Vasquez, mais ce n'est pas avant le commencement du mois prochain que doit arriver l'aviso, m'avez-vous dit?

— Peut-être plus tôt, Davis, qui sait?..

— Dieu le veuille, Vasquez, Dieu le veuille! »

Ce qui n'était que trop évident, c'est que la tourmente ne perdait rien de sa violence, et, sous cette latitude, même pendant la saison d'été, ces troubles de l'atmosphère durent parfois une quinzaine. Si le vent halait le sud, il amènerait les vapeurs de la mer antarctique, où la saison hivernale ne tarderait pas à commencer. Déjà, les baleiniers devaient songer à quitter les parages polaires, car, dès le mois de mars, les nouvelles glaces se forment en avant de la banquise.

Mais, enfin, il était à craindre que, dans quatre ou cinq jours, il ne se produisît une accalmie, dont la goélette profiterait pour reprendre la mer.

Il était quatre heures, lorsque Kongre et ses compagnons se rembarquèrent. Sa voile hissée, la chaloupe eut disparu en quelques instants en suivant la rive nord de la baie.

Avec le soir, les rafales s'accentuèrent. Une pluie froide et cinglante se déversa à torrents des nuages venus du sud-est.

Vasquez et John Davis ne purent quitter la grotte. Le froid fut même assez vif, et ils durent faire du feu pour se réchauffer. Le petit foyer fut allumé au fond de l'étroit couloir. Le littoral étant désert, l'obscurité profonde, ils n'avaient rien à redouter.

La nuit fut horrible. La mer venait battre le pied de la falaise. C'était à croire qu'un mascaret, ou plutôt un raz de marée se précipitait sur la côte est de l'île. Assurément, une houle effrayante devait pénétrer au fond de la baie, et Kongre aurait fort à faire pour maintenir le *Carcante* à son mouillage.

« Puisse-t-il être mis en pièces, répétait John Davis, et ses débris dériver au large avec la marée prochaine! »

Quant à la coque du *Century*, il n'en resterait plus le lendemain que les débris coincés entre les roches ou épars sur la grève.

La tourmente avait-elle atteint son maximum d'intensité? C'est ce que Vasquez et son compagnon eurent hâte d'observer dès l'aube.

Il n'en était rien. Impossible d'imaginer un pareil trouble des éléments. Les eaux du ciel se confondaient avec celles de la mer. Et il en fut de même pendant toute la journée et pendant la nuit suivante. Durant ces quarante-huit heures, aucun navire ne parut en vue de l'île, et l'on comprend qu'ils voulussent s'écarter à tout prix de ces dangereuses terres de la Magellanie battues directement par la tempête. Ce n'est ni dans le détroit de Magellan ni dans le détroit de Lemaire qu'ils eussent trouvé refuge contre les assauts d'un tel ouragan. Le salut pour eux c'était la fuite, et il leur fallait devant l'étrave la libre étendue des mers.

Ainsi que le prévoyaient John Davis et Vasquez, la coque du

Century était entièrement détruite, et d'innombrables débris couvraient la grève jusqu'à la base de la falaise.

Heureusement, la question de nourriture ne devait pas préoccuper Vasquez et son compagnon. Avec les conserves qui provenaient du *Century*, ils auraient pu s'alimenter pendant un mois et plus. D'ici là, peut-être dans une douzaine de jours, le *Santa-Fé* serait arrivé en vue de l'île. Les gros temps auraient pris fin alors, et l'aviso ne craindrait pas de venir reconnaître le cap San Juan.

C'est du navire, si passionnément attendu, que tous deux causaient le plus souvent.

« Que la tempête dure pour empêcher la goélette de sortir, et qu'elle cesse pour permettre au *Santa-Fé* de venir, voilà ce qu'il faudrait, s'écriait naïvement Vasquez.

— Ah! répondait John Davis, si nous disposions des vents et de la mer, ce serait chose faite.

— Malheureusement, cela n'appartient qu'à Dieu.

— Il ne voudra pas que ces misérables échappent au châtiment de leurs crimes », affirmait John Davis, s'appropriant les termes mêmes employés par Vasquez quelque temps auparavant.

Tous deux ayant le même sujet de haine et la même soif de vengeance, ils étaient unis dans la même pensée.

Le 21 et le 22, la situation ne se modifia pas, sensiblement du moins. Peut-être le vent indiquait-il une certaine tendance à remonter au nord-est. Mais, après une heure d'hésitation, il retomba, et ramena sur l'île tout le cortège de ces épouvantables rafales.

Il va sans dire que ni Kongre ni aucun des siens n'avaient reparu. Ils étaient occupés, sans doute, à préserver la goélette de toute avarie dans cette crique que les marées grossies par l'ouragan devaient remplir à pleins bords.

Le 23, dans la matinée, les conditions atmosphériques s'améliorèrent un peu. Après quelque indécision, le vent parut se fixer

au nord-nord-est. Des éclaircies, rares d'abord, puis plus vastes, dégagèrent l'horizon du sud. La pluie cessa, et, si le vent soufflait toujours avec violence, le ciel s'éclaircissait par degrés. La mer, il est vrai, restait démontée, et les lames déferlaient rageusement sur le littoral. Aussi l'entrée de la baie ne redevenait-elle point praticable, et, bien certainement, la goélette ne pourrait se mettre en route ni ce jour-là ni le lendemain.

Kongre et Carcante profiteraient-ils de cette légère accalmie pour revenir au cap San Juan, afin d'observer l'état de la mer. C'était possible, c'était probable même, et les mesures de prudence ne furent pas négligées.

De grand matin, cependant, leur arrivée n'était point à craindre. Aussi John Davis et Vasquez se hasardèrent-ils hors de la grotte, qu'ils n'avaient pas quittée depuis quarante-huit heures.

« Le vent tiendra-t-il là? interrogea Vasquez.

— Je le crains, répondit John Davis, que son instinct de marin ne trompait guère. Il nous aurait fallu encore dix jours de mauvais temps... dix jours!.. et nous ne les aurons pas. »

Les bras croisés, il regardait le ciel, il regardait la mer.

Cependant, Vasquez s'étant éloigné de quelques pas, il le suivit en longeant la falaise.

Soudain, son pied heurta un objet à demi enfoncé dans le sable, près d'une roche, et qui rendit au choc un son métallique. Il se baissa et reconnut la caisse qui renfermait la provision de poudre du bord, tant pour les mousquets que pour les deux caronades de quatre que le *Century* employait à ses signaux.

« Nous n'en avons que faire, dit-il. Ah! s'il était possible de l'allumer dans la cale de la goélette qui porte ces bandits!

— Il n'y faut pas penser, répondit Vasquez en secouant la tête. N'importe, je prendrai cette caisse en revenant, et je la mettrai à l'abri dans la grotte. »

Ils continuèrent à descendre la grève et se dirigeaient vers le cap dont ils ne pourraient d'ailleurs atteindre l'extrême pointe,

tant, à cette heure du plein de la mer, la houle y déferlait encore avec fureur, lorsque, arrivé aux récifs, Vasquez aperçut dans un creux de roche une des petites bouches à feu qui avait roulé jusque-là, avec son affût, après l'échouage du *Century*.

« Voici qui vous appartient, dit-il à John Davis, ainsi que ces quelques boulets que les lames ont jetés là. »

Et, comme la première fois, John Davis de répéter :

« Nous n'en avons que faire !..

— Qui sait ? répliqua Vasquez. Puisque nous avons de quoi charger cette caronade, l'occasion se présentera peut-être de s'en servir...

— J'en doute, répondit son compagnon.

— Pourquoi pas, Davis ? Puisque le phare n'est plus allumé, la nuit, s'il se présentait un navire, dans les conditions où est venu le *Century*, ne pourrions-nous signaler la côte à coups de canon ? »

John Davis regardait son compagnon avec une singulière fixité. Il semblait qu'une pensée toute différente lui traversait l'esprit. Il se borna à répondre :

« C'est là l'idée qui vous est venue, Vasquez ?..

— Oui, Davis, je ne pense pas qu'elle soit mauvaise. Certes, les détonations seraient entendues au fond de la baie... Elles révéleraient notre présence sur cette partie de l'île... Les bandits se mettraient à notre recherche... Ils nous découvriraient peut-être... et cela nous coûterait la vie !.. Mais combien de vies aurions-nous sauvées en échange des nôtres, et enfin nous aurions fait notre devoir !

— Il existe peut-être une autre manière de faire notre devoir ! » murmura John Davis, sans s'expliquer davantage. Cependant, il ne fit plus d'objections, et, conformément à l'avis de Vasquez, la caronade fut traînée jusqu'à la grotte ; puis, on y transporta l'affût, les boulets et la caisse de poudre. Ce travail fut très pénible et exigea un temps très long. Lorsque Vasquez et John Davis rentrèrent pour déjeuner, la hauteur du soleil au-dessus



« VOICI QUI VOUS APPARTIENT. » (Page 144.)

de l'horizon indiquait qu'il devait être environ dix heures.

Or, à peine étaient-ils hors de vue, que Kongre, Carcante et le charpentier Vargas tournaient l'angle de la falaise. La chaloupe aurait eu trop à faire contre le vent et la marée qui commençait à monter dans la baie. Ils avaient fait la route à pied, par le rivage. Cette fois ce n'était pas pour piller.

Observer l'état du ciel et l'état de la mer, depuis l'embellie du matin, voilà ce qui les avait décidés à venir, ainsi que l'avait pressenti Vasquez. Assurément, ils reconnaîtraient que le *Carcante* courait de grands dangers à vouloir sortir de la baie, et qu'il ne pourrait lutter contre les grosses lames déferlant du large. Avant d'être dans le détroit, où, pour gagner vers l'ouest, il trouverait du vent arrière, il lui faudrait doubler le cap San Juan, et il risquerait de faire côte, ou tout au moins de recevoir quelque mauvais coup de mer.

Tel fut bien l'avis de Kongre et de Carcante. Arrêtés près du lieu d'échouage où il ne restait plus que de rares débris de l'arrière du *Century*, ils avaient peine à se maintenir contre le vent. Ils parlaient avec animation, ils gesticulaient, montraient l'horizon de la main, en reculant parfois, lorsqu'une lame, toute blanche à sa crête, déferlait sur la pointe.

Ni Vasquez ni son compagnon ne les perdirent de vue pendant la demi-heure qu'ils passèrent à surveiller l'entrée de la baie. Ils s'en allèrent enfin, non sans s'être souvent retournés, puis disparurent au tournant de la falaise et reprirent le chemin du phare.

« Les voilà partis, dit Vasquez. Mille millions de trilliards, qu'ils reviennent donc pendant quelques jours encore observer la mer au large de l'île ! »

Mais John Davis secoua la tête. Il était trop évident pour lui que la tourmente aurait pris fin dans quarante-huit heures. La houle serait tombée alors, sinon complètement, assez, du moins, pour permettre à la goélette de doubler le cap San Juan.

Cette journée, Vasquez et John Davis la passèrent en partie sur le littoral. La modification de l'état atmosphérique s'accentuait. Le vent paraissait fixé dans le nord-nord-est, et un bâtiment n'eût pas tardé à larguer les ris de sa misaine et de ses huniers pour donner dans le détroit de Lemaire.

Le soir arrivé, Vasquez et John Davis rentrèrent dans la grotte; ils apaisèrent leur faim avec le biscuit et le corn-beef, leur soif, avec de l'eau mêlée de brandy. Puis, Vasquez se disposait à s'envelopper de sa couverture, lorsque son compagnon l'arrêta.

« Avant de vous endormir, Vasquez, écoutez donc une proposition que j'ai à vous faire.

— Parlez, Davis.

— Vasquez, je vous dois la vie, et je ne voudrais rien faire qui n'eût votre approbation... Voici une idée que je vous soumets. Examinez-la, et répondez ensuite sans crainte de me désobliger.

— Je vous écoute, Davis.

— Le temps change, la tempête est finie, la mer va redevenir calme. Je m'attends à ce que la goélette appareille dans quarante-huit heures au plus.

— Ce n'est malheureusement que trop probable! » répliqua Vasquez en complétant sa pensée d'un geste qui signifiait : « nous n'y pouvons rien! »

John Davis reprit :

« Oui, avant deux jours, elle se montrera au bas de la baie, elle sortira, elle doublera le cap, elle disparaîtra dans l'ouest, elle descendra le détroit, on ne la verra plus, et vos camarades, Vasquez, et mon capitaine, mes compagnons du *Century* ne seront pas vengés !.. »

Vasquez avait baissé la tête; puis, la relevant, il regarda John Davis dont la figure s'éclairait des dernières lueurs du foyer.

Celui-ci continua :

« Une seule éventualité pourrait empêcher le départ de la goélette, ou, du moins, le retarder jusqu'à l'arrivée de l'aviso : quelque avarie qui l'obligerait à retourner au fond de la baie... Eh bien, nous avons un canon, de la poudre, des projectiles... Mettons ce canon sur son affût à l'angle de la falaise, chargeons-le, et, quand la goélette passera, tirons en plein dans sa coque... Qu'elle ne coule pas du coup, c'est possible, mais, pour la longue traversée qu'elle entreprend, son équipage n'osera s'y risquer avec une nouvelle avarie... Les misérables seront forcés de retourner au mouillage afin de se réparer... Il faudra débarquer la cargaison... Cela exigera peut-être toute une semaine... et, d'ici là, le *Santa-Fé*... »

John Davis se tut, il avait pris la main de son compagnon, il la pressait.

Sans hésiter, Vasquez ne lui répondit que ce mot :

« Faites ! »

XII

AU SORTIR DE LA BAIE.

Ainsi que cela se produit souvent à la suite d'une forte tempête, l'horizon fut voilé de brumes dans la matinée du 25 février. Mais, en remontant, le vent avait calmi, et les indices d'un changement de temps étaient manifestes.

Ce jour-là, il fut décidé que la goélette quitterait son mouillage, et Kongre fit ses préparatifs d'appareillage pour l'après-midi. Il y avait lieu de croire que le soleil aurait alors dissipé les vapeurs accumulées à son lever. La marée qui devait descendre à six heures du soir favoriserait la sortie de la baie d'Elgor. La goélette arriverait à la hauteur du cap San Juan vers sept heures, et le long crépuscule de ces hautes latitudes lui permettrait de le doubler avant la nuit.

Assurément, elle aurait pu partir avec le jusant du matin, n'eût été la brume. En effet, tout était paré à bord, cargaison complétée, vivres en abondance, ceux qui provenaient du *Century* et ceux qui avaient été retirés des magasins du phare. Il ne restait dans l'annexe du phare que le mobilier et les ustensiles, dont Kongre ne voulait point embarrasser la cale suffisamment pleine. Bien qu'on l'eût allégée d'une partie de son lest, la goélette enfonçait de quelques pouces de plus que son tirant d'eau normal, et il n'eût pas été prudent de noyer davantage sa ligne de flottaison.

Un peu après midi, tandis qu'ils se promenaient dans l'enceinte, Carcante dit à Kongre :



KONGRE ET LA PLUPART DES HOMMES ÉTAIENT A BORD. (Page 155.)

« Le brouillard commence à se lever et nous allons avoir la vue du large. Avec ces brumailles-là, le vent calmit d'ordinaire, et la mer tombe plus rapidement.

— Je crois que nous sortirons enfin cette fois, répondit Kongre, et que rien ne gênera notre navigation jusqu'au détroit...

— Et au delà, j'espère, acheva Carcante. La nuit sera obscure cependant, Kongre. Nous sommes à peine au premier quartier de la lune, et le croissant va disparaître presque en même temps que le soleil...

— Peu importe, Carcante, et je n'ai besoin ni de lune ni d'étoiles pour longer l'île!.. Je connais toute la côte nord et je compte doubler les îlots New-Year et le cap Colnett à bonne distance pour parer leurs roches!..

— Demain nous serons loin, Kongre, avec ce vent de nord-est, et du largue dans nos voiles.

— Demain, nous aurons perdu de vue le cap Saint-Barthélemy, et j'espère bien que, le soir venu, l'Ile des États nous restera à une vingtaine de milles par notre arrière.

— Ce ne sera pas trop tôt, Kongre, depuis le temps que nous y sommes.

— Est-ce que tu le regrettes, Carcante?..

— Non, maintenant que c'est fini, et puisque nous y aurons fait fortune, comme on dit, et qu'un bon navire va nous emporter avec nos richesses!.. Mais, mille diables, j'ai bien cru que tout était perdu, quand la *Maule*... non, le *Carcante*, est entré dans la baie avec une voie d'eau! Si nous n'avions pu réparer les avaries, qui sait combien de temps encore il aurait fallu séjourner dans l'île! A l'arrivée de l'aviso, nous aurions été obligés de retourner au cap Saint-Barthélemy... Et j'en ai assez, moi, du cap Saint-Barthélemy!

— Oui, répondit Kongre, dont la farouche figure s'obscurcissait, et même la situation eût été bien autrement grave!.. En voyant le phare sans gardiens, le commandant du *Santa-Fé* au-

rait pris des mesures... Il se serait livré à des recherches... Il aurait fouillé toute l'île, et qui sait s'il n'aurait pas découvert notre retraite?.. Et puis, n'aurait-il pu être rejoint par le troisième gardien qui nous a échappé?

— Ce n'était pas à craindre, Kongre. Nous n'avons jamais trouvé ses traces, et comment, sans aucune ressource, aurait-il pu vivre depuis près de deux mois! Car voilà bientôt deux mois que le *Carcante*... — ah! je n'ai point oublié son nouveau nom cette fois — est venu au mouillage de la baie d'Elgor, et, à moins que ce brave gardien n'ait vécu tout ce temps de poisson cru et de racines...

— Après tout, nous serons partis avant le retour de l'aviso, dit Kongre, et c'est plus sûr.

— Il ne doit guère arriver que dans une huitaine de jours, à s'en rapporter au livre de phare, déclara Carcante.

— Et, dans huit jours, ajouta Kongre, nous serons déjà loin du cap Horn, en route pour les Salomon ou les Nouvelles-Hébrides.

— Entendu, Kongre. Je vais monter une dernière fois à la galerie pour observer la mer. S'il y a quelque bâtiment en vue...

— Eh! que nous importe! fit Kongre, en haussant les épaules. L'Atlantique et le Pacifique sont à tout le monde. Le *Carcante* a ses papiers en règle. Le nécessaire a été fait à cet égard, tu peux t'en fier à moi. Et, si même le *Santa-Fé* le rencontrait à l'entrée du détroit, il lui rendrait son salut, car une politesse en vaut une autre! »

On le voit, Kongre ne doutait pas de la réussite de ses projets. Il semblait bien d'ailleurs que tout concourait à les favoriser.

Tandis que son capitaine redescendait vers la crique, Carcante monta l'escalier, et, parvenu à la galerie, il y resta en observation pendant une heure.

Le ciel était alors complètement nettoyé et la ligne de l'hori-

zon, reculée d'une douzaine de milles, se montrait dans toute sa netteté. La mer, encore agitée cependant, n'était plus blanchie par les lames déferlantes, et, si la houle demeurait assez forte, elle ne pourrait gêner la goélette. D'ailleurs, dès qu'on serait engagé dans le détroit, on trouverait la mer belle, et l'on naviguerait comme sur un fleuve, à l'abri de la terre et vent arrière.

Au large, nul autre navire qu'un trois-mâts qui, vers deux heures, parut un instant dans l'est, et à une distance telle que, sans sa longue-vue, Carcante n'aurait pu reconnaître sa voilure. Il courait au nord, d'ailleurs. Il n'était donc pas à destination de l'Océan Pacifique, et il ne tarda pas à disparaître.

Une heure plus tard, il est vrai, Carcante eut un sujet d'inquiétude et se demanda s'il ne fallait pas en référer à Kongre.

Une fumée venait de se montrer dans le nord-nord-est, lointaine encore. C'était donc un steamer qui descendait vers l'Ile des États ou vers le littoral de la Terre-de-Feu.

Les mauvaises consciences rendent aisément craintif. Il suffit de cette fumée pour que Carcante éprouvât de sérieuses émotions.

« Serait-ce l'aviso?.. » se dit-il.

A vrai dire on n'était qu'au 25 du mois de février, et le *Santa-Fé* ne devait arriver que dans les premiers jours de mars!.. Aurait-il avancé son départ?.. Si c'était lui, dans deux heures, il serait par le travers du cap San Juan... Tout serait perdu... Fallait-il renoncer à la liberté, au moment de la conquérir, et retourner à l'affreuse existence du cap Saint-Barthélemy?

A ses pieds, Carcante voyait la goélette qui se balançait gracieusement, comme si, vraiment, elle eût voulu le narguer. Tout était paré. Elle n'avait plus qu'à lever l'ancre pour appareiller... Mais elle n'aurait pu, avec vent contraire, refouler le flot qui commençait à monter, et la mer ne serait pas étale avant deux heures et demie.

Impossible donc d'avoir pris le large avant l'arrivée de ce steamer, et si c'était l'aviso...

Carcante ne retint pas un juron qui l'étouffait. Il ne voulut pas, cependant, déranger Kongre, très occupé de ses derniers préparatifs, avant d'être sûr de son fait, et il demeura seul en observation dans la galerie du phare.

Le bâtiment approchait rapidement, ayant pour lui le courant et la brise. Son capitaine poussait activement les feux, car une épaisse fumée se dégageait de la cheminée que Carcante ne pouvait encore apercevoir, derrière la voilure fortement tendue. Aussi ce navire donnait-il une assez forte bande sur tribord. Il ne tarderait pas à se trouver par le travers du cap San Juan, s'il continuait à cette allure.

Carcante ne quittait pas la longue-vue, et son inquiétude allait croissant à mesure que diminuait la distance du steamer. Cette distance fut bientôt réduite à quelques milles, et la coque du navire devint en partie visible.

Ce fut au moment où les craintes de Carcante étaient le plus vives, qu'elles se dissipèrent soudain.

Le steamer venait de laisser porter, preuve qu'il cherchait à gagner le détroit, et tout son gréement apparut aux regards de Carcante.

C'était un bâtiment à vapeur, qui devait jauger de douze à quinze cents tonneaux, et qu'on ne pouvait confondre avec le *Santa-Fé*.

Carcante, de même que Kongre et ses compagnons, connaissait bien l'aviso, qu'il avait aperçu à plusieurs reprises pendant sa longue relâche à la baie d'Elgor. Il savait qu'il était gréé en goélette, et le steamer qui s'approchait l'était en trois-mâts.

Quel soulagement éprouva Carcante, qui s'applaudit de ne point avoir troublé inutilement la quiétude de la bande ! Il resta encore une heure dans la galerie et vit passer le steamer dans le nord de l'île, mais à trois ou quatre milles, c'est-à-dire trop loin pour que celui-ci pût envoyer son numéro, signal qui, d'ailleurs, fût demeuré sans réponse, et pour cause.

Quarante minutes plus tard, ce steamer, qui filait au moins

douze nœuds à l'heure, disparaissait au large de la pointe Colnett.

Carcante redescendit, après s'être assuré qu'aucun autre navire n'était en vue jusqu'à l'horizon.

Cependant l'heure du renversement de la marée approchait. C'était le moment fixé pour le départ de la goélette. Les préparatifs étaient achevés, les voiles prêtes à être hissées. Une fois amurées et bordées, elles recevraient par le travers le vent retourné et bien établi dans l'est-sud-est et le *Carcante* cinglerait vers la mer avec du largue dans sa toile.

A six heures, Kongre et la plupart des hommes étaient à bord. Le canot ramena ceux qui attendaient au bas de l'enceinte, puis il fut hissé sur les pistolets.

La marée commençait à se retirer lentement. Elle découvrait déjà l'endroit où l'on avait échoué la goélette pendant ses réparations. De l'autre côté de la crique, les roches montraient leurs têtes pointues. Le vent pénétrait par les coupées de la falaise, et un léger ressac allait mourir au rivage.

Le moment du départ était arrivé, Kongre donna l'ordre de virer au cabestan. La chaîne se raidit, grinça dans l'écubier, et, lorsqu'elle fut à pic, l'ancre fut ramenée au bossoir et traversée en vue d'une navigation qui devait être de longue durée.

Les voiles furent alors orientées, et la goélette, sous sa misaine, sa grande voile, son hunier, son perroquet et ses focs, amurés à tribord, prit de l'erre et commença son mouvement vers la mer.

Le vent soufflant de l'est-sud-est, le *Carcante* doublerait aisément le cap San Juan. Il n'y avait, d'ailleurs, aucun danger à raser cette partie très accore de la falaise.

Kongre le savait. Il connaissait bien la baie. Aussi, debout à la barre, il laissait audacieusement la goélette porter d'un quart afin d'augmenter sa vitesse dans la mesure du possible.

La marche du *Carcante* était, en effet, assez irrégulière. Il ralentissait lorsque le vent faiblissait, pour reprendre de l'erre

quand la brise lui arrivait en risées plus vives. Il devançait alors le jusant, en laissant derrière lui un sillage assez plat, ce qui plaidait en faveur de ses lignes d'eau et permettait de bien augurer pour la suite du voyage.

A six heures et demie, Kongre ne se trouvait plus qu'à un mille de l'extrême pointe. Il voyait la mer se développer jusqu'à l'horizon. Le soleil s'abaissait à l'opposé, et bientôt des étoiles brilleraient au zénith, qui s'assombrissait sous le voile du crépuscule.

Carcante s'approcha en ce moment de Kongre.

« Enfin, nous voici bientôt hors de la baie! dit-il avec satisfaction.

— Dans vingt minutes, répondit Kongre, je ferai mollir les écoutes, et je mettrai la barre à tribord pour contourner le cap San Juan...

— Est-ce qu'il faudra courir des bords une fois dans le détroit?

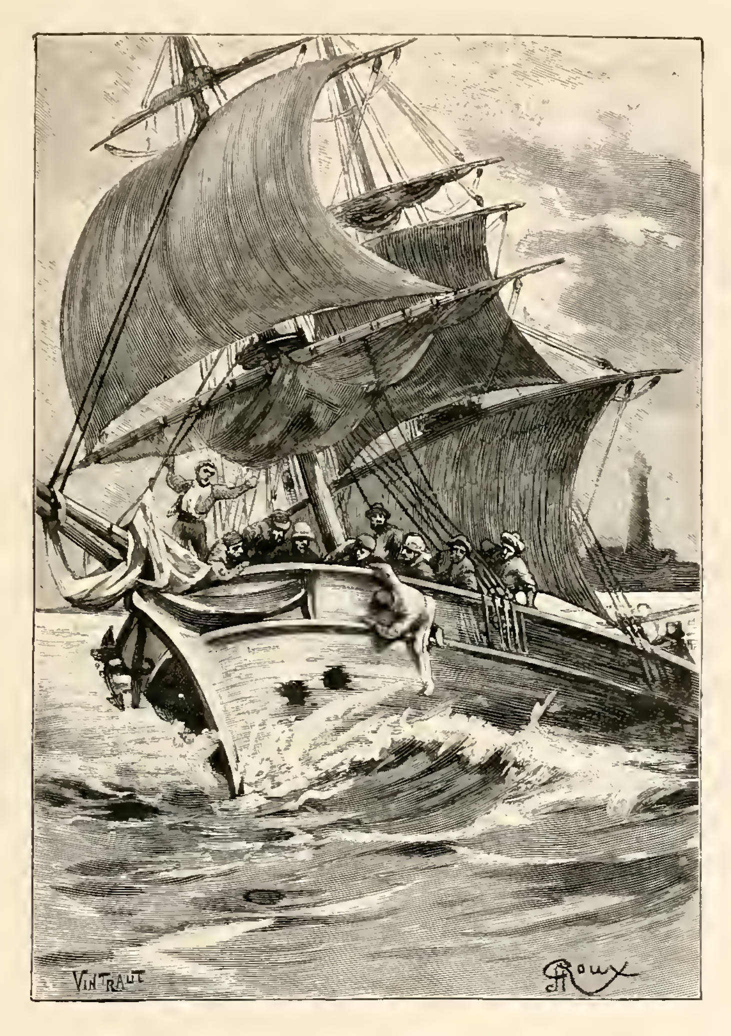
— Je ne le pense pas, déclara Kongre. Aussitôt le cap Saint-Jean doublé, nous changerons les amures, et j'espère bien les garder à bâbord jusqu'au cap Horn. La saison commence à s'avancer, et je crois que nous pourrons compter sur la persistance de ces vents d'est. En tous cas, dans le détroit, nous le ferons autant qu'il le faudra, et il n'est pas à supposer que la brise nous refuse au point de nous contraindre à louvoyer. »

Si, comme il l'espérait, Kongre pouvait éviter de changer ses amures, il gagnerait un temps considérable. Au besoin même, il amènerait ses voiles carrées et ne conserverait que ses voiles auriques et latines : brigantine, trinquette et focs. Ainsi la goélette tiendrait à quatre quarts du vent.

A cet instant, un homme de l'équipage, posté près du bossoir, cria :

« Attention devant?..

— Qu'y a-t-il? » demanda Kongre.



Un second boulet venait de frapper la goélette. (Page 159.)

Carcante courut à l'homme, et se pencha au-dessus du bastingage :

« Arrive... arrive en douceur! » cria-t-il à Kongre.

La goélette se trouvait alors par le travers de la caverne que la bande avait si longtemps occupée.

En cet endroit de la baie dérivait une partie de la quille du *Century*, que le jusant repoussait à la mer. Un choc aurait pu

avoir de fâcheuses conséquences, et il n'était que temps de parer cette épave.

Kongre mit donc légèrement la barre à bâbord. La goélette arriva d'un quart, et passa le long de cette quille, qui frôla seulement sa carène.

La manœuvre eut pour résultat de rapprocher un peu de la rive nord le *Carcante,* qui fut aussitôt remis en direction. Encore une vingtaine de toises, et l'on aurait dépassé l'angle de la falaise, Kongre pouvait lâcher la barre et donner la route au nord.

A ce moment précis, un sifflement aigu déchira l'air, et un choc fit tressaillir la coque de la goélette, immédiatement suivi par une violente détonation.

En même temps, une fumée blanchâtre, que le vent repoussa vers l'intérieur de la baie, s'éleva du littoral.

« Qu'est cela? s'écria Kongre.

— On a tiré sur nous, répondit Carcante.

— Prends la barre! » ordonna Kongre.

Se précipitant à bâbord, il regarda par-dessus le bastingage, et aperçut un trou dans la coque, un demi-pied plus haut que la ligne de flottaison.

Tout l'équipage s'était instantanément porté de ce côté à l'avant de la goélette.

Une attaque venant de cette partie du littoral!.. Un boulet que le *Carcante,* au moment de sortir, recevait dans son flanc, et qui, s'il l'eût atteint plus bas, l'aurait indubitablement coulé!.. On en conviendra, s'il y avait de quoi être effrayé d'une telle agression, on devait à bon droit en être également surpris.

Que pouvaient faire Kongre et ses compagnons?.. Larguer les saisines du canot, s'y embarquer, s'élancer sur la rive à l'endroit où s'était élevée la fumée, s'emparer de ceux qui avaient envoyé ce projectile, les massacrer ou tout au moins les déloger de cette place?.. Mais savait-on si ces agresseurs n'auraient pas pour eux la supériorité du nombre, et le mieux n'était-il pas de s'éloigner

afin de reconnaître tout d'abord l'importance de l'avarie?

Ce parti s'imposa avec d'autant plus d'évidence que la caronade fit feu une seconde fois. Une fumée s'arrondit à la même place. La goélette éprouva un nouveau choc. Un second boulet venait de la frapper en plein bois un peu en arrière du premier.

« La barre sous le vent!.. Brasse carré devant!.. Pare à virer!.. » hurla Kongre, en courant vers l'arrière rejoindre Carcante qui se hâtait d'exécuter son ordre.

Aussitôt que la goélette sentit l'action du gouvernail, elle lofa, puis abattit sur tribord. En moins de cinq minutes, elle commença à s'éloigner du rivage, et bientôt elle était hors de la portée de cette pièce qui avait été braquée sur elle.

D'ailleurs, aucune autre détonation ne retentit. La grève demeurait déserte jusqu'à la pointe du cap. Il y avait lieu de croire que l'attaque ne se renouvellerait pas.

Le plus pressé, c'était de vérifier l'état de la coque. A l'intérieur, cette vérification n'aurait pas été praticable, puisqu'il eût fallu déplacer la cargaison. Mais, ce qui ne pouvait faire l'objet d'un doute, c'est que les deux boulets avaient traversé le bordage et s'étaient logés dans la cale.

Le canot fut donc amené, tandis que le *Carcante* mettait en panne et ne subissait plus que l'effet de la marée descendante.

Kongre et le charpentier descendirent dans le canot, examinèrent la coque afin de s'assurer si l'avarie pouvait être réparée sur place.

Ils reconnurent que deux boulets de quatre avaient atteint la goélette et percé le bordage de part en part. Heureusement les œuvres vives étaient épargnées. Les deux trous se trouvaient à la naissance du doublage et juste à la ligne de flottaison. Quelques centimètres plus bas, il se fût déclaré une voie d'eau que l'équipage n'aurait peut-être pas eu le temps d'aveugler. La cale aurait certainement rempli, et le *Carcante* se fût englouti à l'entrée de la baie.

Sans doute, Kongre et ses compagnons auraient pu gagner la rive dans le canot, mais la goélette eût été entièrement perdue.

En somme, l'avarie ne devait pas être d'une extrême gravité, mais elle empêchait assurément le *Carcante* de s'aventurer plus au large. A la moindre bande qu'il donnerait sur bâbord, l'eau pénétrerait à l'intérieur. Il importait donc que les deux trous faits par les projectiles fussent bouchés avant de continuer la route.

« Mais quel est le gueux qui nous a envoyé cela? ne cessait de répéter Carcante.

— Peut-être ce gardien qui nous a échappé!.. répondit Vargas. Et peut-être aussi quelque survivant du *Century* que ce gardien aura sauvé. Car, enfin, pour envoyer des boulets, il faut un canon, et ce canon n'est pas tombé de la lune.

— Évidemment, approuva Carcante. Nul doute qu'il ne provienne du trois-mâts. Il est bien fâcheux que nous ne l'ayons point trouvé parmi les épaves.

— Il ne s'agit pas de tout cela, interrompit brusquement Kongre, mais de se réparer le plus vite possible! »

En effet, ce n'était pas le cas de discuter sur les circonstances de l'attaque contre la goélette, mais de procéder aux réparations nécessaires. On pouvait à la rigueur la conduire près de la rive opposée de la baie à la pointe Diegos. Une heure y suffirait. Mais, en cet endroit, elle eût été trop exposée aux vents du large, et, jusqu'à la pointe Séveral, la côte n'offrait aucun abri. Au premier mauvais temps, elle se fût brisée sur les récifs. Kongre se résolut donc à revenir le soir même au fond de la baie d'Elgor où le travail pourrait être fait en toute sécurité et aussi rapidement que possible.

Mais, en ce moment, la marée descendait, et la goélette n'eût point gagné contre le jusant. Force était donc d'attendre le flot, qui ne se ferait pas sentir avant trois heures.

Or, le *Carcante* commençait à rouler assez vivement sous l'ac-

tion de la houle, et, avec la dérive, il eût été entraîné jusqu'à la pointe Several en risquant de remplir. Déjà, on entendait le bruit de l'eau qui se précipitait par les trous de la coque à chaque coup de roulis plus accentué. Kongre dut se résigner à jeter l'ancre à quelques encablures de la pointe Diegos.

La situation était, en somme, assez inquiétante. La nuit venait, et bientôt l'obscurité serait profonde. Il faudrait toute la connaissance que Kongre avait de ces parages pour ne point s'échouer sur l'un des nombreux récifs défendant l'accès de la côte.

Enfin, vers dix heures, le flot arriva. L'ancre fut ramenée à bord, et, avant minuit, le *Carcante,* non sans avoir couru maints dangers, était de retour à son ancien mouillage dans la crique de la baie d'Elgor.

XIII

PENDANT TROIS JOURS.

A quel degré d'exaspération étaient parvenus Kongre, Carcante et les autres, on l'imaginera sans peine. Au moment même où ils allaient définitivement quitter l'ile, un dernier obstacle les avait arrêtés!.. Et, dans quatre ou cinq jours, moins peut-être, l'aviso pouvait se présenter à l'ouvert de la baie d'Elgor!.. Assurément, si les avaries de la goélette avaient été moins graves, Kongre n'eût pas hésité à prendre un autre mouillage. Il serait allé, par exemple, se réfugier dans le havre Saint-Jean, qui, au revers même du cap, se creuse profondément dans la côte septentrionale de l'île. Mais, dans l'état actuel du bâtiment, c'eût été folie que de vouloir entreprendre une telle traversée. On aurait été par le fond avant d'arriver à la hauteur de la pointe. Dans la partie du parcours qu'on eût été contraint de faire vent arrière, la goélette n'aurait pas tardé à remplir en roulant d'un bord sur l'autre. A tout le moins, sa cargaison aurait été irrémédiablement perdue.

Le retour à la crique du phare s'imposait donc, et Kongre avait sagement fait de s'y résigner.

Pendant cette nuit, où l'on ne dormit guère à bord, les hommes durent faire le quart et s'astreindre à une surveillance de tous les instants. Savait-on si une nouvelle attaque ne se produirait pas?.. Savait-on si une troupe nombreuse, supérieure à la bande de Kongre, n'avait pas récemment débarqué sur quelque autre point de l'île?.. Savait-on si la présence de cette bande de pirates

n'était pas enfin connue à Buenos-Ayres, et si le Gouvernement argentin ne cherchait pas à la détruire?

Assis à l'arrière, Kongre et Carcante causaient de tout cela, ou plutôt le second parlait seul, car Kongre était trop absorbé pour lui répondre autrement que par de brèves paroles.

C'est Carcante qui avait d'abord émis cette hypothèse : la descente sur l'Ile des États de soldats envoyés à la poursuite de Kongre et de ses compagnons. Mais, en admettant qu'on n'eût pas eu connaissance de son débarquement, ce n'est pas ainsi qu'une troupe régulière eût procédé. Elle aurait attaqué franchement la place, ou bien, si le temps d'agir ainsi lui eût manqué, elle aurait eu à l'entrée de la baie plusieurs embarcations qui eussent cueilli la goélette et s'en fussent emparées le soir même, soit de vive force, à l'abordage, soit après l'avoir mise dans l'impossibilité de continuer sa route. En tous cas, elle ne se serait pas terrée après une unique escarmouche, comme le faisaient ces assaillants inconnus, dont la prudence démontrait la faiblesse.

Carcante abandonna donc cette hypothèse, et en revint à la supposition émise par Vargas :

« Oui... ceux qui ont fait le coup avaient uniquement pour but d'empêcher la goélette de quitter l'île, et, s'ils sont plusieurs, c'est que quelques hommes du *Century* ont survécu... Ils auront rencontré ce gardien, et appris de lui la prochaine arrivée de l'aviso... Ce canon, c'est une épave trouvée par eux!

— L'aviso n'est pas encore là, dit Kongre d'une voix que la colère faisait trembler. Avant son retour, la goélette sera loin. »

En effet, il était très improbable, en admettant que le gardien du phare eût rencontré des naufragés du *Century*, que ceux-ci fussent plus de deux ou trois au maximum. Comment admettre qu'une aussi violente tempête eût épargné plus d'existences? Que pourrait cette poignée d'hommes contre une troupe nombreuse et bien armée? La goélette, une fois réparée, remettrait à la voile et gagnerait le large en suivant, cette fois, le milieu de

la baie. Ce qui avait été fait une première fois ne saurait l'être une seconde.

Ce n'était donc plus qu'une question de temps : combien de jours durerait la réparation de la nouvelle avarie?

Il n'y eut aucune alerte cette nuit-là, et, le lendemain, l'équipage se mit à la besogne.

Le premier travail consista à déplacer la partie de la cargaison rangée dans la cale contre le flanc de bâbord. Il ne fallut pas moins d'une demi-journée pour remonter cette quantité d'objets sur le pont. D'ailleurs, il ne serait pas plus nécessaire de débarquer le chargement que de haler la goélette sur le banc de sable. Les trous de boulets se trouvant un peu au-dessus de la flottaison, on parviendrait, en accostant le canot près de la hanche, à les boucher sans trop de peine. L'essentiel était que la membrure n'eût pas été endommagée par les projectiles.

Kongre et le charpentier descendirent alors dans la cale, et voici quel fut le résultat de leur examen :

Les deux boulets n'avaient atteint que le bordage, qu'ils avaient traversé à peu près à la même hauteur, et on les retrouva en déplaçant la cargaison. Ils n'avaient fait qu'effleurer les couples dont la solidité n'était point compromise. Les trous, placés à deux ou trois pieds l'un de l'autre, étaient tous deux à bords francs, comme découpés à la scie. Ils pourraient être fermés hermétiquement avec des tapes maintenues par des pièces de bois intercalées entre les membrures, et par-dessus lesquelles on appliquerait une feuille de doublage.

En somme, ce n'étaient pas là de grosses avaries. Elles ne compromettaient point le bon état de la coque, et elles allaient être promptement réparées.

« Quand? demanda Kongre.

— Je vais préparer les traverses intérieures, et elles seront posées ce soir, répondit Vargas.

— Et les tapes?



PRÊTS A TIRER QUAND LA GOÉLETTE PASSERAIT PAR LE TRAVERS. (Page 167.)

— Les tapes seront faites demain dans la matinée, et mises en place le soir.

— Ainsi nous pourrions arrimer la cargaison dans la soirée et appareiller après-demain matin ?

— Assurément », déclara le charpentier.

Soixante heures auraient donc suffi à ces réparations, et le départ du *Carcante* ne serait en somme retardé que de deux jours.

Carcante demanda alors à Kongre si, dans la matinée ou dans l'après-midi, il ne se proposait pas de se rendre au cap San Juan.

« Pour voir un peu ce qui s'y passe, dit-il.

— A quoi bon? répondit Kongre. Nous ne savons pas à qui nous avons affaire. Il faudrait être en troupe, à dix ou douze, et, par conséquent, ne laisser que deux ou trois hommes à la garde de la goélette. Et qui sait ce qui arriverait pendant notre absence?..

— C'est juste, convint Carcante, et puis, qu'est-ce que nous y gagnerions? Que ceux qui ont tiré sur nous aillent se faire pendre ailleurs! L'important, c'est de quitter l'île, et le plus vite possible.

— Après-demain matin, nous serons en mer, » déclara Kongre nettement.

Il y avait donc toutes chances pour que l'aviso, qui ne devait arriver que dans quelques jours, ne fût pas signalé avant le départ.

Du reste, si Kongre et ses compagnons se fussent transportés au cap San Juan, ils n'auraient pas trouvé trace de Vasquez et de John Davis.

Voici ce qui s'était passé :

Pendant l'après-midi de la veille, la proposition faite par John Davis les occupa tous les deux jusqu'au soir. L'endroit choisi pour y placer la caronade fut l'angle même de la falaise. Entre les roches qui encombraient ce tournant, John Davis et Vasquez purent aisément établir l'affût, besogne facile en somme. Mais

ils eurent grand'peine à traîner le canon jusque-là. Il fallut le tirer sur le sable de la grève, et puis traverser un espace hérissé de têtes de rocs, où le trainage n'était plus possible. D'où nécessité de soulever la pièce avec des leviers, ce qui exigea du temps et de la fatigue.

Il était près de six heures, lorsque la caronade fut placée sur son affût de manière à pouvoir être pointée sur l'entrée de la baie.

John Davis procéda alors au chargement et introduisit une forte gargousse, qui fut enfoncée avec une bourre de varechs secs, par-dessus laquelle fut placé le boulet. La lumière de la pièce fut ensuite amorcée. Il n'y avait plus qu'à y mettre le feu au moment voulu.

John Davis dit alors à Vasquez :

« J'ai bien réfléchi à ce qu'il convient de faire. Ce qu'il faut, ce n'est point couler la goélette. Tous ces coquins gagneraient la rive, et nous ne pourrions peut-être pas leur échapper. L'essentiel, c'est que leur goélette soit forcée de retourner au mouillage, et d'y rester quelque temps pour réparer ses avaries.

— Sans doute, fit observer Vasquez, mais un trou de boulet peut être bouché en une matinée.

— Non, répondit John Davis, puisqu'ils seront obligés de déplacer la cargaison. J'estime que cela durera quarante-huit heures, au moins, et nous sommes déjà au 28 février.

— Et si l'aviso n'arrive que dans une semaine, objecta Vasquez. Ne vaudrait-il pas mieux tirer sur la mâture que sur la coque?

— Évidemment, Vasquez, une fois désemparée de son mât de misaine ou de son grand mât — et je ne vois guère comment on pourrait les remplacer — la goélette serait retenue pour longtemps. Mais atteindre un mât est plus difficile que d'atteindre une coque, et il faut que nos projectiles portent à coup sûr.

— Oui, répondit Vasquez, d'autant plus que, si ces misérables

ne sortent qu'à la marée du soir, ce qui est probable, il fera déjà peu clair. Faites donc pour le mieux, Davis. »

Tout étant préparé, Vasquez et son compagnon n'eurent plus qu'à attendre, et ils se postèrent à côté de la pièce, prêts à tirer, dès que la goélette passerait par le travers.

On sait quel fut le résultat de cette canonnade et dans quelles conditions le *Carcante* dut regagner son mouillage. John Davis et Vasquez ne quittèrent point la place avant de l'avoir vu regagner le fond de la baie.

Et maintenant, ce que leur commandait la prudence, c'était de chercher un refuge sur quelque autre point de l'île.

En effet, ainsi que le dit Vasquez, peut-être le lendemain Kongre et une partie de ses hommes viendraient-ils au cap San Juan. Peut-être voudraient-ils se mettre à leur poursuite ?..

Leur parti fut rapidement pris. Quitter la grotte, chercher à un ou deux milles de là un nouvel abri situé de telle manière qu'ils puissent voir tout navire qui arriverait par le nord. Si le *Santa-Fé* apparaissait, ils lui feraient des signaux, après avoir regagné le cap San Juan. Le commandant Lafayate enverrait un canot, les recueillerait à bord et il serait informé de la situation — situation qui serait enfin dénouée, soit que la goélette fût encore retenue dans la crique, soit, — ce qui était malheureusement possible, — qu'elle eût repris la mer.

« Fasse Dieu que cela n'arrive pas ! » se répétaient John Davis et Vasquez.

Au milieu de la nuit, tous deux se mirent en route, en emportant des provisions, leurs armes, et leur réserve de poudre. Ils suivirent le rivage de la mer pendant six milles environ, en contournant le havre Saint-Jean. Après quelques recherches, ils finirent par découvrir, de l'autre côté de ce golfe, une cavité qui suffirait à les abriter jusqu'à l'arrivée de l'aviso.

D'ailleurs, si la goélette venait à sortir, il leur serait loisible de revenir à la grotte.

Pendant toute cette journée, Vasquez et John Davis restèrent en observation. Tout le temps que montait la marée, ils savaient que la goélette ne pouvait appareiller, et ils ne s'inquiétaient pas. Mais, avec le jusant, la crainte les reprenait que les réparations eussent été achevées dans la nuit. Kongre ne retarderait assurément pas son départ, fût-ce d'une heure, dès que le départ serait possible. Ne devait-il pas redouter de voir apparaître le *Santa-Fé*, autant que John Davis et Vasquez l'appelaient de tous leurs vœux?

En même temps, ceux-ci surveillaient le littoral. Mais ni Kongre, ni aucun de ses compagnons ne s'y montrèrent.

En effet, on le sait, Kongre avait décidé de ne point perdre son temps à des recherches qui eussent été vraisemblablement inutiles. Activer le travail, terminer les réparations dans le plus bref délai, c'était ce qu'il avait de mieux à faire et c'est ce qu'il faisait. Ainsi que l'avait dit le charpentier Vargas, la pièce de bois fut posée dans l'après-midi entre les membrures. Le lendemain, les tapes seraient préparées et ajustées ainsi qu'il l'avait promis.

Vasquez et John Davis n'eurent donc aucune alerte pendant cette journée du 1er mars. Mais combien elle leur parut longue!

Le soir, après avoir guetté la sortie de la goélette, et quand ils eurent la certitude qu'elle n'avait point abandonné son mouillage, ils vinrent se blottir dans la cavité, où le sommeil leur procura un repos dont ils avaient grand besoin.

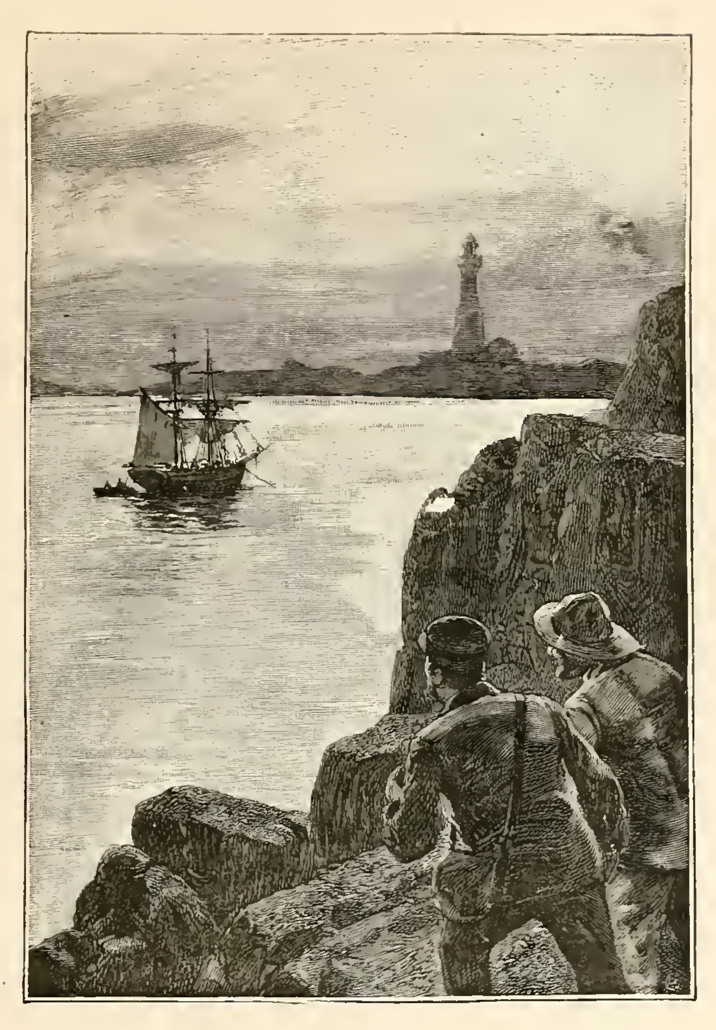
Le lendemain, ils étaient sur pied dès l'aube.

Leurs premiers regards furent dirigés vers la mer.

Aucun navire en vue. Le *Santa-Fé* ne paraissait pas et nulle fumée ne se montrait à l'horizon.

La goélette allait-elle prendre le large avec la marée du matin? Le jusant venait de s'établir. Si elle en profitait, elle aurait doublé le cap San Juan dans une heure...

Quant à recommencer la tentative de la veille, John Davis n'y



La goélette était là, flottant dans la crique. (Page 173.)

pouvait songer. Kongre serait sur ses gardes. Il passerait hors de portée, et les boulets n'atteindraient pas la goélette.

On comprend à quelles impatiences, à quelles inquiétudes furent en proie John Davis et Vasquez jusqu'à la fin de cette marée. Enfin, vers sept heures, le flot se fit sentir. Désormais, Kongre ne pourrait plus appareiller qu'à la prochaine marée du soir.

Le temps était beau, le vent, remonté, se maintenait dans la partie du nord-est. La mer ne se ressentait plus de la dernière tempête. Le soleil brillait entre de légers nuages très élevés que n'atteignait pas la brise.

Encore une interminable journée pour Vasquez et John Davis. Pas plus que la veille ils n'eurent d'alerte. La bande n'avait pas quitté la crique. Que l'un des pirates s'en éloignât dans la matinée ou dans l'après-midi paraissait très improbable.

« Cela prouve que ces coquins sont tout à leur besogne, dit Vasquez.

— Oui! ils se hâtent, répondit John Davis. Bientôt, ces trous de boulets seront bouchés. Rien ne les retiendra plus.

— Et peut-être... ce soir... quoique la marée soit tard, ajouta Vasquez. Il est vrai, cette baie, ils la connaissent! Ils n'ont pas besoin d'un feu pour l'éclairer. Ils l'ont remontée la nuit dernière... S'ils la descendent la nuit prochaine, leur goélette les emportera... Quel malheur, conclut-il avec désespoir, que vous ne l'ayez pas démâtée!

— Que voulez-vous, Vasquez, répondit Davis, nous avons fait tout ce que nous pouvions!.. A Dieu de faire le reste! »

— Nous l'aiderons », dit entre ses dents Vasquez, qui parut prendre tout à coup une énergique résolution.

John Davis demeurait pensif, allait et venait sur la grève, les yeux tournés vers le nord. Rien à l'horizon... rien!

Soudain, il s'arrêta. Il revint près de son compagnon, et il lui dit :

« Vasquez... si nous allions voir ce qu'ils font là-bas?

— Au fond de la baie, Davis?

— Oui... nous reconnaitrions si la goélette est en état... si elle s'apprête à partir...

— Et cela nous servira?..

— A savoir, Vasquez, s'écria John Davis. Je bous d'impatience. Je ne peux plus y tenir... C'est plus fort que moi!

Et, véritablement, le second du *Century* n'était plus maître de lui.

« Vasquez, reprit-il, combien y a-t-il d'ici au phare?

— Trois milles tout au plus, en passant par-dessus les collines et en allant en droite ligne jusqu'au fond de la baie.

— Eh bien, j'irai, Vasquez... je partirai vers quatre heures... j'arriverai avant six heures... je me glisserai aussi loin que cela me sera possible. Il fera grand jour encore... mais on ne me verra pas... et moi... je verrai! »

Il eût été inutile de chercher à dissuader John Davis. Vasquez d'ailleurs ne l'essaya pas, et, lorsque son compagnon lui dit :

« Vous resterez ici. Vous surveillerez la mer... Je serai revenu dans la soirée... J'irai seul... »

Il répondit, en homme qui a son plan :

« Je vous accompagnerai, Davis. Je ne serais pas fâché, moi non plus, d'aller faire un tour du côté du phare. »

C'était décidé, ce serait fait.

Pendant les quelques heures qui devaient s'écouler avant le moment du départ, Vasquez, laissant son compagnon seul sur la grève, s'isola dans la cavité qui leur avait servi de refuge et se livra à des besognes mystérieuses. Le second du *Century* le surprit une fois en train d'affûter soigneusement son large couteau sur un éclat de rocher, une autre fois, comme il déchirait une chemise en lanières qu'il tressait ensuite en manière de corde lâche.

Aux questions qui lui furent faites, Vasquez répondit évasivement, assurant qu'il s'expliquerait plus clairement le soir venu. John Davis n'insista pas.

A quatre heures, après avoir mangé un biscuit et un morceau de corn-beef, tous deux, armés de leurs revolvers, se mirent en route.

Un étroit ravin leur facilita la montée des collines dont ils atteignirent la crête sans trop de peine.

Devant eux s'étendait un large plateau aride, où poussaient

seulement quelques touffes d'épines-vinettes. Pas un seul arbre aussi loin que pouvait se porter la vue. Quelques oiseaux de mer criards et assourdissants volaient par bandes, en fuyant vers le sud.

Quant à la direction à suivre pour gagner le fond de la baie d'Elgor, elle était tout indiquée.

« Là », dit Vasquez.

Et, de la main, il montrait le phare qui se dressait à moins de deux milles.

« Marchons ! » répondit John Davis.

Tous deux allaient d'un pas rapide. S'ils avaient à prendre quelques précautions, ce serait aux approches de la crique. Ce ne fut qu'après une demi-heure de marche qu'ils s'arrêtèrent, haletants. Mais ils ne sentaient pas leur fatigue.

Il restait encore un demi-mille à franchir. La prudence devenait nécessaire, en cas que Kongre ou un de ses hommes eût été en observation dans la galerie du phare. A cette distance, ils pouvaient être aperçus.

Par ce temps très clair, la galerie était parfaitement visible. Personne ne s'y trouvait en ce moment, mais peut-être Carcante ou tout autre se tenait-il alors dans la chambre de quart, d'où, par les étroites fenêtres orientées à tous les points cardinaux, le regard embrassait l'île sur une vaste étendue.

John Davis et Vasquez se glissèrent entre les roches, éparses çà et là dans un désordre chaotique. Ils passaient de l'une à l'autre, se défilant, rampant parfois pour traverser un espace découvert. Leur marche fut considérablement retardée pendant cette dernière partie de la route.

Il était près de six heures lorsqu'ils atteignirent l'ultime ressaut des collines qui encadraient la crique. Ils plongèrent leurs regards au-dessous d'eux.

Qu'ils pussent être aperçus, ce n'était pas possible, à moins qu'un des hommes de la bande ne vint à gravir la colline. Même

du haut du phare, ils n'auraient pas été visibles, au milieu des roches avec lesquelles ils se confondaient.

La goélette était là, flottant dans la crique, ses mâts et ses vergues parés, ses agrès en bon état. L'équipage était occupé à remettre dans la cale la partie de la cargaison qui avait dû être déposée sur le pont pendant les réparations. Le canot traînait au bout de sa bosse à l'arrière, et, puisqu'il n'était plus contre le flanc de bâbord, c'est que le travail avait pris fin, c'est que les trous de boulets étaient bouchés.

« Ils sont prêts, murmura John Davis, en comprimant sa colère sur le point d'éclater.

— Qui sait s'ils ne vont pas appareiller avant la marée, dans deux ou trois heures d'ici?

— Et ne pouvoir rien... rien! » répétait John Davis.

En effet, le charpentier Vargas avait tenu parole. La besogne avait été rapidement et convenablement exécutée. Il ne restait plus trace de l'avarie. Ces deux jours avaient suffi. La cargaison remise en place, les panneaux fermés, le *Carcante* allait être en état de repartir.

Cependant, le temps s'écoula ; le soleil s'abaissa, disparut ; la nuit se fit, sans que rien permît de croire à un prochain appareillage de la goélette. De leur abri, Vasquez et John Davis écoutaient les bruits qui montaient jusqu'à eux de la baie. C'étaient des rires, des cris, des jurons, le grincement des colis traînés sur le pont. Vers dix heures, ils entendirent nettement le bruit d'un panneau qu'on fermait. Puis, ce fut le silence.

Davis et Vasquez attendirent, le cœur serré. Sans doute, le travail terminé, c'était le moment du départ... Non, la goélette se balançait toujours au fond de la crique, l'ancre toujours au fond, les voiles toujours sur leurs cargues.

Une heure passa. Le second du *Century* saisit la main de Vasquez :

« La marée renverse, dit-il. Voici le flot.

— Ils ne partiront pas !

— Aujourd'hui. Mais demain ?...

— Ni demain, ni jamais », affirma Vasquez. « Venez », ajouta-t-il, en sortant de l'anfractuosité où ils étaient restés en embuscade.

Davis, très intrigué, suivit Vasquez, qui s'avançait prudemment vers le phare. En peu d'instants, ils furent au pied du tertre servant de piédestal à la tour. Arrivé là, Vasquez, après une courte recherche, déplaça une roche qu'il fit pivoter sans trop d'effort.

« Glissez-vous là-dedans, dit-il à Davis, en lui désignant de la main le dessous du rocher. Voici une cachette que j'ai découverte par hasard pendant que j'étais au phare. Je ne me doutais pas alors qu'elle me servirait un jour. Ce n'est pas une caverne. C'est un simple trou, dans lequel nous aurons peine à tenir tous les deux. Mais on pourrait passer mille fois devant notre porte sans deviner que la maison est habitée.

Davis, obéissant à l'invitation, se laissa glisser dans la cavité, où le rejoignit immédiatement Vasquez. Serrés l'un contre l'autre au point de ne pouvoir bouger, ils se parlaient bouche à bouche, à mi-voix.

« Voici mon plan, dit Vasquez. Vous allez m'attendre ici.

— Vous attendre ? répéta Davis.

— Oui ; moi, je vais à la goélette.

— A la goélette, répéta encore Davis stupéfait.

— J'ai résolu que les gueux ne partiraient pas », déclara fermement Vasquez.

Il tira de sa vareuse deux paquets et un couteau.

« Voici une cartouche que j'ai faite avec notre poudre et un morceau de chemise. Avec un autre morceau de chemise et le reste de poudre, j'ai fabriqué une mèche, que voilà. Je mets le tout sur ma tête et je vais jusqu'à la goélette à la nage. Je me hisse le long du gouvernail, et, avec ce couteau, je creuse un trou sous la voûte, entre le gouvernail et l'étambot. Dans ce

trou, je place ma cartouche, j'allume la mèche et je reviens. Tel est mon projet, que rien au monde ne m'empêchera d'accomplir.

— Il est merveilleux ! s'écria John Davis enthousiasmé. Mais je ne vous laisserai pas courir seul un tel danger. Je vous accompagnerai.

— A quoi bon ? répliqua Vasquez. Un homme passe mieux, quand il est seul, et un homme suffit pour ce que je veux faire. »

Davis eut beau insister, Vasquez demeura inflexible. L'idée était à lui, et il entendait la mettre seul à exécution. De guerre lasse, Davis dut s'incliner.

Au moment le plus sombre de la nuit, Vasquez, après s'être dépouillé de ses vêtements, rampa hors du trou et commença à descendre la pente de la colline. Arrivé à la mer, il se mit à l'eau et nagea d'un bras vigoureux vers la goélette, qui se balançait mollement à une encablure du rivage.

A mesure qu'il s'en rapprochait, la masse du bâtiment se faisait plus noire et plus imposante. Rien ne bougeait à bord. On y veillait pourtant. Bientôt, le nageur aperçut nettement la silhouette de l'homme de garde. Assis sur le gaillard d'avant, les jambes pendantes au-dessus de l'eau, le matelot sifflotait une chanson marine dont les notes s'égrenaient, claires dans le silence de la nuit.

Vasquez décrivit une courbe, et, s'approchant du navire par l'arrière, devint invisible dans l'ombre plus opaque projetée par la voûte. Le gouvernail s'arrondissait au-dessus de lui. Il en saisit à pleines mains la surface gluante, et, au prix d'efforts surhumains, réussit à s'élever, en s'agrippant aux ferrures. Parvenu à se mettre à califourchon sur le sommet du safran, il le serra entre ses genoux, comme un cavalier eût serré sa monture. Ses mains ainsi devenues libres, il put prendre le sac fixé sur le sommet de sa tête, et, le retenant entre les dents, en explorer le contenu. Le couteau qu'il en sortit commença aussitôt son œuvre.

Peu à peu, le trou qu'il creusait entre le safran et l'étambot devint plus large et plus profond. Après une heure de travail, la lame du couteau sortit de l'autre côté. Dans ce trou devenu assez grand, Vasquez glissa la cartouche préparée, y adapta la mèche, puis chercha son briquet au fond du sac.

A ce moment, ses genoux lassés desserrèrent un quart de seconde leur étreinte. Il se sentit glisser, et, glisser, c'était l'irrémédiable échec de sa tentative. Son briquet, une fois mouillé, ne lui donnerait plus de feu. Dans le mouvement involontaire qu'il fit pour reprendre son équilibre, le sac oscilla, et son couteau, que, l'œuvre accomplie, il y avait remis, s'en échappa et tomba, en faisant rejaillir l'eau en bruyantes gouttelettes.

La chanson de l'homme de veille avait brusquement cessé. Vasquez l'entendit descendre le gaillard, marcher sur le pont, monter sur la dunette. Il vit son ombre se dessiner à la surface de la mer. Le matelot; penché sur le couronnement, cherchait sans doute à discerner la cause du bruit insolite qui avait attiré son attention. Longtemps, il resta ainsi, tandis que Vasquez, les jambes raidies, les ongles crispés sur le bois gluant, sentait peu à peu la force lui manquer.

Enfin, rassuré par le silence, le matelot s'éloigna, et, retournant à l'avant, reprit sa chanson.

Vasquez retira le briquet du sac et battit le silex à petits coups. Quelques étincelles jaillirent. La mèche, allumée, commença à crépiter sournoisement.

Rapidement, Vasquez, se laissant glisser le long du gouvernail, entra de nouveau dans l'eau, et, à longues brasses silencieuses, s'enfuit vers la terre.

Dans la cachette, où il était demeuré seul, le temps paraissait interminable à John Davis. Une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure s'écoulèrent. Davis, n'y pouvant tenir, sortit du trou en rampant et regarda anxieusement vers la mer. Que pouvait-il être arrivé à Vasquez ? Sa tentative avait-elle échoué ? En tout

cas, il ne devait pas avoir été découvert, puisqu'on n'entendait aucun bruit.

Tout à coup, répercutée par l'écho de la colline, une explosion sourde éclata dans le calme de la nuit, explosion immédiatement suivie d'un assourdissant concert de piétinements et de cris. Quelques instants plus tard, un homme, tout souillé d'eau et de vase, arrivait en courant, repoussait Davis, se glissait près de lui au fond de la cachette, et faisait retomber le bloc qui en dissimulait l'entrée.

Presque aussitôt une troupe d'hommes passa en criant. Les gros souliers frappant à grand bruit les rochers ne parvenaient pas à couvrir leurs voix.

« Hardi ! disait l'un. Nous le tenons.

— Je l'ai vu comme je te vois, disait un autre. Il est seul.

— Il n'a pas cent mètres d'avance.

— Ah ! la canaille ! Nous l'aurons. »

Le bruit décrut, s'éteignit.

« C'est fait ? demanda Davis à voix basse.

— Oui, dit Vasquez.

— Et vous pensez avoir réussi ?

— Je l'espère », répondit Vasquez.

A l'aube, un vacarme de marteaux fit disparaître toute incertitude. Puisque l'on travaillait ainsi à bord de la goélette, c'est qu'elle avait des avaries, et que la tentative de Vasquez avait réussi. Mais, quelle était l'importance de ces avaries, voilà ce que ni l'un, ni l'autre ne pouvait savoir.

« Puissent-elles être assez graves pour les retenir un mois dans la baie ! s'écria Davis, oubliant que, dans ce cas, son compagnon et lui seraient morts de faim au fond de leur retraite.

— Silence ! » murmura Vasquez, en lui saisissant la main.

Une nouvelle troupe s'approchait, silencieuse celle-ci. Peut-être la même revenant de sa chasse infructueuse. En tout cas, les hommes qui la composaient ne prononçaient pas une parole.

On ne percevait que le bruit des talons martelant le sol.

Toute la matinée, Vasquez et Davis entendirent ainsi piétiner autour d'eux. Des bandes passaient, lancées à la poursuite de l'insaisissable assaillant. Cependant, à mesure que les heures s'écoulèrent, cette poursuite parut se ralentir. Depuis longtemps déjà, rien n'avait plus troublé le silence environnant, quand, vers midi, trois ou quatre hommes s'arrêtèrent à deux pas du trou dans lequel Davis et Vasquez étaient blottis.

« Décidément, il est introuvable ! dit l'un d'eux, en s'asseyant sur le roc même qui en obstruait l'orifice.

— Mieux vaut y renoncer, affirma un autre. Les camarades sont déjà rentrés à bord.

— Et nous allons faire comme eux. D'autant plus que, après tout, le gredin a manqué son coup. »

Invisibles, Vasquez et Davis tressaillirent et prêtèrent l'oreille avec plus d'attention encore.

« Oui, approuva un quatrième interlocuteur. Voyez-vous ça, qu'il voulait faire sauter le gouvernail !

— L'âme et le cœur d'un bâtiment, quoi !

— Une belle jambe, comme dit l'autre, que ça nous aurait fait !

— Heureux que sa cartouche ait fusé à bâbord et à tribord. Le mal se réduit à un trou dans la voûte et à une ferrure arrachée. Quant à la mèche du gouvernail, c'est à peine si le bois a été roussi.

— Tout sera réparé aujourd'hui, reprit le premier qui avait parlé. Et ce soir, avant le flot, vire au guindeau, les garçons ! Après ça, que l'autre crève de faim, si ça lui chante !

— Eh bien, Lopez ! es-tu assez reposé, interrompit brutalement une voix rude. A quoi bon tant bavarder ? Rentrons.

— Rentrons ! » dirent les trois autres, en se remettant en marche.

Dans la cachette où ils étaient terrés, Vasquez et Davis, écrasés par ce qu'ils venaient d'entendre, se regardaient en silence.

Deux grosses larmes gonflèrent les yeux de Vasquez, glissèrent de ses cils, sans que le rude marin s'inquiétât de cacher ce témoignage de son impuissant désespoir. Voilà donc à quel résultat dérisoire avait abouti son héroïque tentative. Douze heures de retard supplémentaire, à cela se réduisait le dommage subi par la bande de pirates. Le soir même, ses avaries réparées, la goélette s'éloignerait sur la vaste mer et disparaîtrait à l'horizon!

Le bruit des marteaux qui montait du rivage prouvait que Kongre faisait travailler avec ardeur à remettre le *Carcante* en état. Vers cinq heures un quart, au grand désespoir de Vasquez et de Davis, ce bruit cessa brusquement. Ils comprirent que le dernier coup de marteau avait achevé le travail. Quelques minutes plus tard, le grincement de la chaîne raclant l'écubier confirma cette hypothèse. Kongre mettait l'ancre à pic. L'instant de l'appareillage approchait.

Vasquez n'y put tenir. Faisant pivoter le rocher, il risqua prudemment un regard au dehors.

Vers l'ouest, le soleil déclinant atteignait le sommet des montagnes qui limitaient la vue de ce côté. A cette date, proche de l'équinoxe d'automne, une heure ne s'écoulerait pas avant qu'il fût couché.

A l'opposé, la goélette était toujours à l'ancre au fond de la crique. Il n'existait aucune trace visible de ses récentes avaries. Tout paraissait en règle à bord. La chaîne, verticale comme l'avait supposé Vasquez, montrait qu'un dernier effort suffirait à faire déraper l'ancre au moment voulu.

Celui-ci, oubliant toute prudence, avait sorti la moitié du corps hors du trou. Davis, derrière lui, se pressait contre son épaule. Tous deux, haletants, regardaient.

La plupart des pirates avaient déjà regagné le bord. Quelques-uns, cependant, étaient encore à terre. Parmi ceux-ci, Vasquez reconnut parfaitement Kongre, qui, dans l'enceinte du phare, faisait les cent pas avec Carcante.

Cinq minutes plus tard, ils se séparèrent, et Carcante se dirigea vers la porte de l'annexe.

« Prenons garde, dit Vasquez à voix basse. Il va sans doute monter au phare. »

Tous deux se laissèrent glisser au fond de leur cachette.

En effet, Carcante faisait une dernière fois l'ascension du phare. La goélette allait partir dans un instant. Il voulait encore observer l'horizon, et voir si quelque bâtiment ne paraissait pas en vue de l'île.

D'ailleurs, la nuit serait calme, le vent avait molli avec le soir, et cela promettait un beau temps au lever du soleil.

Lorsque Carcante eut atteint la galerie, John Davis et Vasquez le virent très distinctement. Il en faisait le tour, en promenant sa longue-vue vers tous les points de l'horizon.

Soudain, un véritable hurlement s'échappa de sa bouche. Kongre et les autres avaient levé la tête vers lui. D'une voix qui fut entendue de tous, Carcante criait :

« L'aviso... l'aviso! »

XIV

L'AVISO « SANTA-FÉ ».

Comment peindre l'agitation dont ce fond de la baie fut alors le théâtre?.. Ce cri : « l'aviso... l'aviso! » était tombé comme un coup de foudre, comme un arrêt de mort sur la tête de ces misérables. Le *Santa-Fé,* c'était la justice qui arrivait sur l'île, c'était le châtiment de tant de crimes, auxquels ils ne pourraient plus échapper!

Mais Carcante n'avait-il pas fait erreur? Ce navire qui s'approchait était-il bien l'aviso de la marine argentine? Ce bâtiment était-il à destination de la baie d'Elgor? Ne se dirigeait-il pas tout simplement vers le détroit de Lemaire ou vers la pointe Several pour passer au sud de l'île?

Dès que Kongre eut entendu le cri de Carcante, il remonta en courant sur le sommet du tertre, se précipita dans l'escalier du phare, atteignit la galerie en moins de cinq minutes.

« Où est ce navire? demanda-t-il.

— Là... dans le nord-nord-est.

— A quelle distance encore?

— Dix mille à peu près.

— Il ne peut donc pas être à l'entrée de la baie avant la nuit?

— Non. »

Kongre avait pris la longue-vue. Il observa le bâtiment avec une extrême attention, sans prononcer une parole.

Il était certain qu'on avait affaire à un steamer. On distinguait

sa fumée s'échappant en volutes épaisses, ce qui montrait qu'il poussait activement ses feux.

Et, que ce steamer fût précisément l'aviso, ni Kongre ni Carcante n'en pouvaient douter. Maintes fois ils avaient vu le navire argentin pendant les travaux de construction, alors qu'il ralliait ou qu'il quittait l'Ile des États. D'ailleurs, ce steamer portait directement sur la baie. Si l'intention de son capitaine eût été de donner dans le détroit de Lemaire, il aurait eu le cap plus à l'ouest, et plus au sud s'il avait voulu passer au large de la pointe Several.

« Oui, dit enfin Kongre, c'est bien l'aviso!

— Maudite malechance, qui nous a retenus jusqu'ici! s'écria Carcante. Sans ces coquins, qui nous ont arrêtés par deux fois, nous serions déjà en plein Pacifique.

— Tout cela, il ne sert à rien de le dire, répliqua Kongre. Il faut prendre un parti.

— Lequel?

— Appareiller.

— Quand?

— Immédiatement.

— Mais, avant que nous soyons loin, l'aviso sera par le travers de la baie...

— Oui... mais il restera dehors.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il ne pourra pas relever le feu du phare, et qu'il ne se risquera pas à remonter vers la crique au milieu de l'obscurité. »

Ce raisonnement très juste que faisait Kongre, John Davis et Vasquez le faisaient aussi. Ils ne voulaient point quitter la place tant qu'ils pourraient être vus du haut de la galerie. Dans leur étroite cachette, ils exprimaient précisément la même pensée que le chef des pirates. Le phare aurait dû déjà être allumé, puisque le soleil venait de disparaître. En n'apercevant pas son

feu, bien qu'il eût très probablement connaissance de l'île, le commandant Lafayate n'hésiterait-il pas à continuer sa route?.. Ne pouvant s'expliquer cette extinction, ne resterait-il pas toute la nuit à croiser au large?.. Dix fois déjà, à vrai dire, il était entré dans la baie d'Elgor, mais de jour seulement, et, n'ayant plus le phare pour lui donner la route, il ne se hasarderait certainement pas à travers cette sombre baie. D'ailleurs, il devrait penser que l'île avait été le théâtre d'événements graves, puisque les gardiens n'étaient pas à leur poste.

« Mais, dit alors Vasquez, si le commandant n'a pas vu la terre, et s'il continue à marcher dans l'espérance d'apercevoir le feu, ne peut-il lui arriver ce qui est arrivé au *Century ?* Ne peut-il venir se perdre sur les récifs du cap San Juan ? »

John Davis ne répondit que par un geste évasif. Il n'était que trop vrai, l'éventualité dont parlait Vasquez pouvait se produire. Sans doute le vent ne soufflait pas en tempête et le *Santa-Fé* ne se trouvait pas dans la situation du *Century*. Mais, enfin, une catastrophe était possible, à la rigueur.

« Courons au littoral, reprit Vasquez. En deux heures, nous atteindrons le cap. Peut-être sera-t-il temps encore d'allumer un feu pour signaler la terre.

— Non, répondit John Davis, il serait trop tard. Avant une heure peut-être l'aviso se montrera à l'ouvert de la baie.

— Que faire alors ?

— Attendre ! » répondit John Davis.

Il était plus de six heures, et le crépuscule commençait à envelopper l'île.

Cependant les préparatifs de départ étaient conduits avec la plus grande activité à bord du *Carcante*. Kongre voulait appareiller à tout prix. Dévoré d'inquiétude, il avait résolu de quitter immédiatement son mouillage. S'il ne le faisait qu'à la marée du matin, il s'exposait à rencontrer l'aviso. En voyant sortir ce navire, le commandant Lafayate ne le laisserait pas passer.

Il lui donnerait ordre de mettre en panne, il interrogerait son capitaine. Assurément, il voudrait savoir pourquoi le phare n'avait pas été allumé. La présence du *Carcante* lui paraîtrait à bon droit suspecte. Lorsque la goélette serait arrêtée, il irait à bord, il ferait venir Kongre, il inspecterait son équipage, et, rien que sur la mine de ces hommes, il concevrait les plus légitimes soupçons. Il obligerait le bâtiment à virer de bord, à le suivre et le retiendrait dans la crique jusqu'à plus ample information.

Alors, quand le commandant du *Santa-Fé* ne retrouverait plus les trois gardiens du phare, il ne pourrait expliquer leur absence que par un attentat dont ils auraient été victimes. Et, ne serait-il pas porté à croire que les auteurs de cet attentat devaient être les gens de ce navire qui cherchaient à s'échapper ?

Enfin, une autre complication se produirait peut-être.

Puisque Kongre et sa bande avaient aperçu le *Santa-Fé* au large de l'île, n'était-il pas probable, certain même, qu'ils l'avaient aperçu aussi, ceux qui, par deux fois, venaient d'attaquer le *Carcante* au moment où il allait sortir de la baie ? Ces ennemis inconnus auraient suivi tous les mouvements de l'aviso, ils seraient là à son arrivée dans la crique, et, si, parmi eux, comme il y avait lieu de le penser, se trouvait le troisième gardien, Kongre et les siens ne pourraient plus échapper au châtiment de leurs crimes.

Kongre avait entrevu toutes ces éventualités et leurs conséquences. De là le parti, le seul à prendre, auquel il s'était arrêté : appareiller sur-le-champ, et, puisque le vent, qui soufflait du nord, était favorable, profiter de la nuit pour gagner le large, en forçant de toile. Alors la goélette aurait l'Océan devant elle. Il se pouvait que l'aviso, dans l'impossibilité de relever le phare, et ne voulant pas s'approcher de la terre au milieu des ténèbres, fût, à ce moment, assez éloigné de l'Ile des États. S'il le fallait, pour plus de prudence encore, au lieu de se diriger vers le



Ils se cramponnèrent aux montants... (Page 191.)

(Page 191.)

détroit de Lemaire, Kongre piquerait au sud, irait doubler la pointe Several, et se déroberait derrière la côte méridionale. Aussi pressait-il l'appareillage.

John Davis et Vasquez, comprenant le plan des pirates, se demandaient comment ils pourraient l'empêcher de réussir, et, désespérés, ils sentaient toute leur impuissance!

Vers sept heures et demie, Carcante rappela les quelques

hommes encore à terre. Dès que l'équipage fut au complet à bord, on hissa le canot, et Kongre ordonna de lever l'ancre.

John Davis et Vasquez entendirent le bruit régulier du linguet, tandis que la chaîne rentrait sous l'action du guindeau.

Au bout de cinq minutes, l'ancre était ramenée au bossoir. Aussitôt la goélette commença son évolution. Elle avait tout dessus, basses et hautes voiles, de manière à ne rien perdre de la brise qui faiblissait. Lentement, elle sortit de la crique, et, pour mieux recevoir le vent, se maintint au milieu de la baie.

Mais, bientôt, la navigation devint très difficile. La mer étant à peu près basse, la goélette n'était pas servie par le courant, et, sous cette allure, avec trois quarts de largue, elle ne gagnait guère. Elle ne gagnerait plus du tout, et peut-être même perdrait-elle, lorsque, dans deux heures, le flot s'établirait. En mettant les choses au mieux, elle ne serait pas avant minuit à la hauteur du cap San Juan.

Peu importait d'ailleurs. Du moment que le *Santa-Fé* n'entrait pas dans la baie, Kongre ne risquait point d'être rencontré. Dût-il espérer la marée suivante, nul doute qu'il serait dehors au lever du jour.

L'équipage ne négligeait rien pour hâter la marche du *Carcante*, mais il était désarmé contre le danger très réel qui venait de la dérive. Peu à peu, le vent repoussait le navire vers le rivage sud de la baie d'Elgor. Cette rive, que Kongre connaissait mal, il la savait pourtant très dangereuse avec le long semis de roches qui la débordaient. Une heure après le départ, il s'en crut même si rapproché qu'il lui parut prudent de virer de bord afin de s'en écarter.

Ce ne serait pas sans peine que ce changement d'amures pourrait s'exécuter, par cette brise qui tombait de plus en plus avec la nuit.

Cependant, la manœuvre était urgente. La barre dessous, les écoutes furent raidies à l'arrière, alors qu'on larguait celles de

l'avant. Mais, faute de vitesse, la goélette ne parvint pas à lofer, et continua à dériver vers la côte.

Kongre comprit le danger. Un seul moyen lui restait. Il l'employa. Le canot fut amené, six hommes y descendirent avec une aussière, et, à force d'avirons, ils parvinrent à faire évoluer la goélette, qui prit les amures à tribord. Un quart d'heure après, elle put reprendre sa direction première sans crainte d'être jetée sur les récifs du sud.

Malheureusement, on ne sentait plus un souffle de vent; les voiles battaient contre les mâts. Le canot aurait en vain essayé de remorquer le *Carcante* jusqu'à l'entrée de la baie. Tout ce qu'il aurait pu faire, c'eût été d'étaler le flot, qui commençait à se faire sentir. Quant à le remonter, il n'y fallait pas songer. Kongre allait-il être obligé de mouiller à cette place, à moins de deux milles de la crique?

Après l'appareillage, John Davis et Vasquez s'étaient relevés, et, descendus presque jusqu'à la mer, ils avaient suivi les mouvements de la goélette. La brise étant complètement tombée, ils comprirent que Kongre serait forcé de s'arrêter et d'attendre le prochain jusant. Mais il aurait toujours le temps, avant le retour de l'aube, d'atteindre l'entrée de la baie, et il lui restait de grandes chances de partir sans être aperçu.

« Non! nous le tenons! s'écria tout à coup Vasquez.

— Et comment? demanda John Davis.

— Venez... Venez! »

Vasquez entraîna rapidement son compagnon dans la direction du phare.

A son avis, le *Santa-Fé* devait croiser devant l'île. Il pouvait même en être très rapproché, ce qui, après tout, ne présentait pas un bien grand danger avec cette mer calme. Nul doute que le commandant Lafayate, très surpris de l'extinction du phare, ne fût là sous petite vapeur, en attendant le lever du soleil.

C'est bien aussi ce que pensait Kongre; mais celui-ci se disait

également qu'il avait les plus grandes chances de dépister l'aviso. Dès que le jusant ramènerait les eaux de la baie vers la mer, même sans avoir besoin du vent, le *Carcante* reprendrait sa marche, et, en moins d'une heure, il aurait gagné la pleine mer.

Une fois dehors, Kongre ne s'éloignerait pas vers le large. Il lui suffirait d'une de ces faibles risées, qui ne peuvent manquer de se lever de temps à autre, même par les nuits les plus tranquilles, et du courant portant au sud, pour longer impunément la côte, au milieu de cette nuit très noire. Dès qu'elle aurait doublé la pointe Several, distante au plus de sept à huit milles, la goélette serait abritée par les falaises, et elle n'aurait plus rien à craindre. Le seul danger était d'être aperçu des vigies du *Santa-Fé*, s'il se tenait au-dessous de la baie, et non à la hauteur du cap San Juan. Assurément, le commandant Lafayate, si le *Carcante* était signalé à sa sortie de la baie, ne le laisserait pas s'éloigner, ne fût-ce que pour interroger son capitaine au sujet du phare. La vapeur aidant, il aurait rejoint le bâtiment fugitif avant que celui-ci n'eût disparu derrière les hauteurs du sud.

Il était alors plus de neuf heures. Kongre dut se résigner à mouiller pour étaler la marée, en attendant le moment où le jusant se ferait sentir. Mais il s'en fallait de près de six heures. Ce n'est pas avant trois heures du matin que le courant lui redeviendrait favorable. La goélette évita au flot, son étrave tournée vers le large. Le canot avait été rehissé. Kongre, le moment venu, ne perdrait pas une minute pour se remettre en marche.

Soudain l'équipage poussa un cri qu'on eût pu entendre des deux rivages de la baie.

Un long trait de lumière venait de percer les ténèbres. Le feu du phare brillait dans tout son éclat, illuminant la mer au large de l'île.

« Ah! les coquins! Ils sont là! s'écria Carcante.

— A terre! » ordonna Kongre.



LE FEU DU PHARE BRILLAIT DE TOUT SON ÉCLAT. (Page 188.)

En effet, pour échapper au pressant danger qui le menaçait, il n'avait plus que ce parti à prendre : débarquer, en ne laissant qu'un petit nombre d'hommes à bord de la goélette, courir vers l'enceinte, pénétrer dans l'annexe, gravir l'escalier de la tour, atteindre la chambre de quart, se jeter sur ce gardien, sur ses compagnons, s'il en avait, se débarrasser d'eux et éteindre le phare. Si l'aviso s'était mis en marche pour donner dans la baie, il s'arrêterait assurément... S'il s'y trouvait déjà, il essaierait d'en sortir, n'ayant plus de feu pour le guider jusqu'à la crique. Au pis aller, il mouillerait en attendant le jour.

Kongre fit amener le canot. Carcante et douze des hommes y prirent place avec lui, armés de fusils, de revolvers, de coutelas. En une minute ils eurent accosté la rive, et se précipitèrent vers l'enceinte, dont ils n'étaient éloignés que d'un mille et demi.

Ce trajet fut fait en un quart d'heure. Ils ne s'étaient point séparés les uns des autres. Toute la bande, moins les deux hommes laissés à bord, se trouvait réunie au pied du terre-plein.

Oui... John Davis et Vasquez étaient là. Au pas de course, sans prendre aucune précaution, puisqu'ils savaient bien qu'ils ne pourraient rencontrer personne, ils avaient gravi le tertre et pénétré dans l'enceinte. Ce que voulait Vasquez, c'était rallumer le phare, afin que l'aviso pût gagner la crique sans attendre le jour. Ce qu'il craignait, — et quelles craintes le dévoraient! — c'était que Kongre eût détruit des lentilles, brisé les lampes et que l'appareil ne fût plus en état de fonctionner. Alors la goélette, selon toute probabilité, s'enfuirait sans avoir été aperçue du *Santa-Fé*.

Tous deux s'élancèrent vers le logement, s'introduisirent dans le couloir, poussèrent la porte de l'escalier qu'ils refermèrent derrière eux et dont ils assujettirent tous les verrous, gravirent les marches, et atteignirent la chambre de quart...

La lanterne était en bon état, les lampes à leur place, encore munies de mèches et pourvues d'huile depuis le jour où on les

avait éteintes. Non! Kongre n'avait point détruit l'appareil dioptrique de la lanterne, il n'avait pensé qu'à empêcher le fonctionnement du phare pendant tout le temps de son séjour au fond de la baie d'Elgor. Et comment aurait-il pu prévoir les circonstances dans lesquelles il serait forcé de la quitter?

Mais voici que le phare brillait de nouveau! L'aviso pouvait sans peine reprendre son ancien mouillage.

Des coups violents retentirent au pied de la tour. La bande entière se ruait contre la porte pour monter à la galerie et éteindre le feu. Tous risqueraient leur vie pour retarder l'arrivée du *Santa-Fé*. Ils n'avaient trouvé personne sur le terre-plein ni dans le logement. Ceux qui étaient dans la chambre de quart ne pouvaient être nombreux. Ils en auraient facilement raison. Ils les tueraient, et le phare ne projetterait plus dans la nuit ses redoutables rayons.

On le sait, la porte qui s'ouvrait au fond du couloir était faite d'une épaisse plaque de fer. Forcer les verrous qui la fermaient sur l'escalier serait impossible. Impossible également de la faire sauter à coups d'anspects ou de haches. Carcante, qui l'essaya, le comprit bien vite. Après quelques efforts inutiles, il vint rejoindre Kongre et les autres dans l'enceinte.

Que faire? Y avait-il un moyen de s'élever par l'extérieur jusqu'à la lanterne du phare? Si ce moyen n'existait pas, la bande n'avait plus qu'à s'enfuir à l'intérieur de l'ile pour éviter de tomber entre les mains du commandant Lafayate et de son équipage. Quant à retourner à bord de la goélette, à quoi bon? D'ailleurs, le temps manquerait. Nul doute que l'aviso ne fût maintenant dans la baie et ne fît route vers la crique.

Si, au contraire, dans quelques minutes, le phare était éteint, le *Santé-Fé*, non seulement ne pourrait pas continuer sa marche, mais il serait forcé de revenir en arrière, et peut-être la goélette réussirait-elle à passer?

Or, il existait, ce moyen d'atteindre la galerie.

« La chaîne du paratonnerre! » s'écria Kongre.

En effet, le long de la tour se tendait une chaîne métallique, maintenue, de trois en trois pieds, par des crampons de fer. En s'élevant de l'un à l'autre à la force des poignets, il était certainement possible de gagner la galerie et peut-être de surprendre ceux qui occupaient la chambre de quart.

Kongre allait tenter ce dernier moyen de salut. Carcante et Vargas le précédèrent. Tous deux se hissèrent sur l'annexe, saisirent la chaîne et commencèrent à grimper l'un après l'autre, espérant ne pas être aperçus au milieu de l'obscurité.

Ils arrivèrent enfin au garde-fou, se cramponnèrent aux montants... Ils n'avaient plus qu'à l'escalader...

A cet instant, des coups de revolver retentirent.

John Davis et Vasquez étaient là, sur la défensive.

Les deux bandits, frappés à la tête, lâchèrent prise et vinrent s'écraser sur le toit de l'annexe.

Alors des sifflets se firent entendre au pied du phare. L'aviso arrivait dans la crique, et la sirène jetait ses sons aigus à travers l'espace...

Il n'était que temps de fuir. Dans quelques minutes, le *Santa-Fé* serait à son ancien mouillage.

Kongre et ses compagnons, comprenant qu'il n'y avait plus rien à tenter, se précipitèrent en bas du terre-plein, et se sauvèrent à l'intérieur de l'île.

Un quart d'heure plus tard, au moment où le commandant Lafayate envoyait son ancre par le fond, la chaloupe des gardiens reconquise accostait le navire de guerre en quelques coups d'aviron.

John Davis et Vasquez étaient à bord de l'aviso.

XV

DÉNOUEMENT.

L'aviso *Santa-Fé,* ayant à bord la relève de l'Ile des États, avait quitté Buenos-Ayres le 19 février. Favorisée par le vent et la mer, sa traversée fut très rapide. La grande tempête qui dura près de huit jours ne s'était pas étendue au delà du détroit de Magellan. Le commandant Lafayate n'en avait donc point ressenti les effets, et il arrivait à destination avec une avance de plusieurs jours.

Douze heures plus tard, la goélette eût été loin déjà, et il aurait fallu renoncer à poursuivre la bande Kongre et son chef.

Le commandant Lafayate ne laissa pas s'écouler cette nuit sans avoir été mis au courant de ce qui s'était passé depuis trois mois à la baie d'Elgor.

Si Vasquez était à bord, ses camarades Felipe et Moriz n'étaient pas avec lui. Son compagnon, personne ne le connaissait et ne savait son nom.

Le commandant Lafayate les fit venir tous deux dans le carré, et sa première parole fut :

« Le phare a été allumé tardivement, Vasquez.

— Il y a neuf semaines qu'il ne fonctionnait plus... répondit Vasquez.

— Neuf semaines !.. Que signifie cela ?.. Vos deux camarades ?..

— Felipe et Moriz sont morts !.. Vingt et un jours après le départ du *Santa-Fé* le phare n'avait plus qu'un seul gardien, mon commandant ! »



Il était bien en dedans de la portée du phare. (Page 196.)

Vasquez fit le récit des événements dont l'Ile des États venait d'être le théâtre. Une bande de pirates, sous les ordres d'un chef nommé Kongre, était depuis plusieurs années installée à la baie d'Elgor, attirant les navires sur les écueils du cap San Juan, recueillant les épaves, massacrant les survivants du naufrage. Personne ne soupçonna sa présence pendant toute la durée des travaux du phare, car elle s'était réfugiée au cap Saint-Barthé-

lemy, à l'extrémité occidentale de l'ile. Le *Santa-Fé* reparti, les gardiens restés seuls au service du phare, la bande Kongre remonta la baie d'Elgor sur une goélette tombée par hasard en sa possession. Quelques minutes après son entrée dans la crique, Moriz et Felipe étaient frappés et tués à son bord. Et, si Vasquez put échapper, c'est qu'il se trouvait à ce moment dans la chambre de quart. Après l'avoir quittée, il s'était réfugié sur le littoral du cap San Juan. Là, il put se nourrir des provisions découvertes dans une caverne où ces pirates emmagasinaient leurs réserves.

Puis Vasquez dit comment, après le naufrage du *Century*, il fut assez heureux pour sauver le second de ce bâtiment, et comment tous deux vécurent en attendant l'arrivée du *Santa-Fé*. Leur plus vif espoir fut alors que la goélette, retardée par des réparations importantes, ne pût prendre la mer pour gagner les parages du Pacifique, avant le retour de l'aviso dans les premiers jours de mars.

Mais elle eût pourtant quitté l'ile si les deux boulets que John Davis envoya dans sa coque ne l'eussent retenue quelques jours encore.

Vasquez arrêtait là son récit, faisant le silence sur ce qui était plus spécialement à son honneur. John Davis intervint :

« Ce que Vasquez oublie de vous dire, mon commandant, ajouta-t-il, c'est que nos deux boulets se sont trouvés tout à fait insuffisants. Malgré les trous que nous lui avions faits dans la coque, la *Maule* eût repris la mer ce matin même si, la nuit dernière, Vasquez, au péril de sa vie, ne l'avait rejointe à la nage et n'avait fait éclater une cartouche entre le gouvernail et l'étambot du bâtiment. A vrai dire, il n'obtint pas tout le résultat qu'il espérait. Les avaries furent légères et purent être réparées en douze heures. Mais ce sont ces douze heures-là qui vous ont permis de trouver la goélette dans la baie. C'est à Vasquez seul que cela est dû, comme c'est encore lui qui, ayant reconnu l'a-

viso, a eu l'idée de courir au phare et de rallumer ce soir le feu éteint depuis si longtemps. »

Le commandant Lafayate serra chaleureusement la main à John Davis et à Vasquez, qui, par leur audacieuse intervention, avaient permis au *Santa-Fé* de devancer le départ de la goélette, puis il raconta dans quelles conditions, une heure avant le coucher du soleil, l'aviso avait eu connaissance de l'Ile des États.

Le commandant Lafayate, ayant fait le point dans la matinée, était sûr de sa position. L'aviso n'avait qu'à prendre direction sur le cap San Juan, qu'il devait apercevoir avant la nuit.

En effet, à l'heure où le crépuscule commençait à obscurcir le ciel, le commandant Lafayate distingua très nettement sinon la côte est de l'île, du moins les hauts pics qui se dressent en arrière-plan. Il s'en trouvait alors à une dizaine de milles, et il comptait bien être au mouillage deux heures plus tard.

C'est à ce moment même que le *Santa-Fé* avait été aperçu par John Davis et Vasquez. C'est alors aussi que Carcante, du haut du phare, le signala à Kongre, lequel prit ses dispositions pour appareiller en toute hâte, afin de sortir de la baie avant que le *Santa-Fé* n'y fût entré.

Pendant ce temps, le *Santa-Fé* continuait à courir vers le cap San Juan... La mer était calme et sentait à peine les derniers souffles de la brise du large.

Assurément, avant que le Phare du bout du Monde n'eût été établi sur l'Ile des États, le commandant Lafayate n'eût pas commis l'imprudence de s'approcher si près de terre pendant la nuit, encore moins de donner dans la baie d'Elgor pour gagner la crique.

Mais la côte et la baie étaient éclairées maintenant, et il ne lui parut pas nécessaire d'attendre au lendemain.

L'aviso continua donc sa route vers le sud-ouest, et, quand la nuit fut tout à fait sombre, il était parvenu à moins d'un mille de l'entrée de la baie d'Elgor.

L'aviso se tenait là sous petite vapeur, attendant que le phare voulût bien s'allumer.

Une heure s'écoula. Aucun feu ne parut sur l'île. Le commandant Lafayate ne pouvait se tromper sur sa position... La baie d'Elgor s'ouvrait bien devant lui... Il était bien en dedans de la portée du phare... Et le phare ne s'allumait pas!..

Que dut-on penser à bord de l'aviso, si ce n'est qu'un accident était arrivé à l'appareil? Peut-être, pendant la dernière tempête qui fut si violente, la lanterne avait-elle été brisée, les lentilles endommagées, les lampes mises hors de service. Jamais, non, jamais, il ne serait venu à l'idée de personne que les trois gardiens eussent été attaqués par une bande de pirates, que deux d'entre eux fussent tombés sous les coups de ces assassins, et que le troisième eût été obligé de s'enfuir pour éviter leur sort.

« Je ne savais que faire, dit alors le commandant Lafayate. La nuit était profonde. Je ne pouvais me hasarder à donner dans la baie. Il me faudrait donc rester au large jusqu'à l'aube. Mes officiers, mon équipage, nous étions dans une mortelle inquiétude, et nous pressentions quelque malheur. Enfin, après neuf heures, le phare brilla... Ce retard ne devait être dû qu'à un accident... Je fis monter la pression, le cap fut mis sur l'entrée de la baie. Une heure plus tard, le *Santa-Fé* y pénétra. A un mille et demi de la crique, je rencontrai une goélette à l'ancre, qui paraissait abandonnée... J'allais envoyer quelques hommes à bord, lorsque des coups de feu éclatèrent, et ces coups de feu étaient tirés de la galerie du phare!.. Nous comprîmes que nos gardiens étaient attaqués, qu'ils se défendaient, et, probablement, contre l'équipage de cette goélette... Je fis mugir la sirène, pour effrayer les agresseurs... et, un quart d'heure après, le *Santa-Fé* était au mouillage.

— A temps, mon commandant, dit Vasquez.

— Ce qu'il n'aurait pu faire, répondit le commandant Lafayate,



UNE DÉTONATION RETENTIT. (Page 202.)

si vous n'aviez pas risqué votre vie pour rallumer le phare. Maintenant, la goélette serait en mer. Nous ne l'aurions sans doute pas aperçue au sortir de la baie, et cette bande de pirates nous eût échappé ! »

Toute cette histoire en un instant connue à bord de l'aviso, les félicitations les plus chaudes ne furent épargnées ni à Vasquez, ni à John Davis.

La nuit se passa tranquillement, et, le lendemain, Vasquez fit connaissance avec les trois gardiens de la relève que le *Santa-Fé* amenait à l'Ile des États.

Il va sans dire que, pendant la nuit, un fort détachement de matelots avait été envoyé à la goélette pour en prendre possession. Kongre, sans cela, eût certainement cherché à s'y rembarquer, et, avec le jusant, il aurait rapidement gagné le large.

Le commandant Lafayate, pour assurer la sécurité des nouveaux gardiens, ne devait donc plus avoir qu'un objectif : purger l'île des bandits qui l'infestaient, et qui, après la mort de Carcante et de Vargas, étaient encore au nombre de treize, compris un chef réduit au désespoir.

Étant donné l'étendue de l'île, les poursuites risquaient d'être longues et même de ne point aboutir. Comment l'équipage du *Santa-Fé* parviendrait-il à la fouiller tout entière? Assurément Kongre et ses compagnons ne commettraient pas l'imprudence de retourner au cap Saint-Barthélemy, le secret de cette retraite pouvant avoir été surpris. Mais ils disposaient du reste de l'île, et des semaines, des mois s'écouleraient peut-être avant que la bande n'eût été capturée jusqu'au dernier homme. Et pourtant le commandant Lafayate n'aurait point consenti à quitter l'Ile des États, avant d'avoir mis les gardiens à l'abri de toute agression, et d'avoir assuré le fonctionnement régulier du phare.

Ce qui pouvait, il est vrai, amener un plus prompt résultat, c'était le dénuement dans lequel Kongre et les siens allaient se

trouver. De provisions, il ne leur en restait plus ni dans la caverne du cap Saint-Barthélemy, ni dans celle de la baie d'Elgor. Le commandant Lafayate, guidé par Vasquez et John Davis, constata le lendemain dès l'aube que cette dernière, tout au moins, ne contenait aucune réserve, ni en biscuit, ni en salaisons, ni en conserves d'aucune sorte. Tout ce qui restait de vivres avait été transporté à bord de la goélette, qui fut reconduite à la crique par les marins de l'aviso. La caverne ne renfermait plus que des épaves sans grande valeur, literie, vêtements, ustensiles qui furent déposés dans le logement du phare. En admettant que Kongre fût revenu dans la nuit à l'ancien entrepôt de son butin, il n'y aurait rien trouvé de ce qui aurait pu servir à la nourriture de sa bande. Il ne devait même pas avoir d'armes de chasse à sa disposition, étant donné la quantité de fusils et de munitions de ce genre que l'on découvrit à bord du *Carcante*. Il en serait réduit au seul produit de la pêche. Dans de telles conditions, ou ses compagnons et lui se verraient forcés de se rendre, ou ils ne tarderaient pas à mourir de faim.

Cependant les recherches furent aussitôt commencées. Des détachements de matelots, sous les ordres d'un officier ou d'un maître, se dirigèrent, les uns vers l'intérieur de l'île, les autres vers le littoral. Le commandant Lafayate se transporta même au cap Saint-Barthélemy, où on ne reconnut aucune trace de la bande.

Plusieurs jours se passèrent, et pas un des pirates n'avait été signalé, lorsque, dans la matinée du 10 mars, arrivèrent à l'enceinte sept misérables Pècherais, hâves, amaigris, épuisés, que la faim torturait. Recueillis à bord du *Santa-Fé*, où on les réconforta, ils furent mis dans l'impossibilité de fuir.

Quatre jours plus tard, le second Riegal, qui visitait la côte méridionale dans les environs du cap Webster, y découvrit cinq cadavres, parmi lesquels Vasquez put encore reconnaître deux des Chiliens de la bande. Les débris trouvés sur le sol autour

d'eux permirent de constater qu'ils avaient essayé de se nourrir de poissons et de crustacés; mais nulle part ni trace de foyer, ni charbons éteints, ni cendre. Ils n'avaient plus évidemment aucun moyen de se procurer du feu.

Enfin, dans la soirée du lendemain, un peu avant le coucher du soleil, un homme apparut au milieu des rochers bordant la crique, à moins de cinq cents mètres du phare.

C'était presque à la place d'où John Davis et Vasquez, redoutant le départ de la goélette, l'avaient observée la veille de l'arrivée de l'aviso, dans cette soirée au cours de laquelle ce dernier s'était résolu à tenter un suprême effort.

Cet homme c'était Kongre.

Vasquez, qui se promenait dans l'enceinte avec les nouveaux gardiens, le reconnut aussitôt, et s'écria :

« Le voilà!.. le voilà!.. »

A ce cri, le commandant Lafayate, qui arpentait la grève avec le second, se hâta d'accourir.

John Davis et quelques matelots s'étaient élancés à sa suite, et tous, réunis sur le terre-plein, purent voir ce chef survivant seul de la bande qu'il commandait.

Que venait-il faire en cet endroit? Pourquoi se montrait-il? Son intention était-elle de se rendre? Il ne devait cependant point se méprendre sur le sort qui l'attendait. Il serait emmené à Buenos-Ayres et paierait de sa tête toute une existence de vols et de meurtres.

Kongre demeurait immobile sur un rocher plus élevé que les autres et contre lequel la mer venait doucement se briser. Ses regards parcouraient la crique. Près de l'aviso, il pouvait apercevoir cette goélette que la chance lui avait si opportunément envoyée au cap Saint-Barthélemy, et qu'une chance contraire lui avait reprise. Que de pensées devaient se presser dans son cerveau! Que de regrets! Sans l'arrivée de l'aviso, il eût été depuis longtemps dans les mers du Pacifique, où il lui eût été si

facile de se soustraire à toutes poursuites et de s'assurer l'impunité...

On le comprendra, le commandant Lafayate tenait à s'emparer de Kongre.

Il donna des ordres, et le second Riegal, suivi d'une demi-douzaine de matelots, se glissa hors de l'enceinte, afin de gagner le bois de hêtres, d'où, en remontant la barrière rocheuse, il leur serait facile d'atteindre le bandit.

Vasquez guidait cette petite troupe par le plus court.

Ils n'avaient pas fait cent pas au delà du terre-plein, qu'une détonation retentit et qu'un corps, projeté dans le vide, venait s'abîmer dans la mer au milieu d'un rejaillissement d'écume.

Kongre avait tiré un revolver de sa ceinture, il l'avait appuyé à son front...

Le misérable s'était fait justice, et maintenant la marée descendante entraînait son cadavre vers le large.

Tel fut le dénouement de ce drame de l'Ile des États.

Il va sans dire que, depuis la nuit du 3 mars, le phare n'avait pas cessé de fonctionner. Les nouveaux gardiens avaient été mis au courant du service par Vasquez.

A présent, il ne restait plus un seul homme de la bande des pirates.

John Davis et Vasquez allaient tous deux embarquer sur l'aviso qui retournait à Buenos-Ayres; de là, le premier serait rapatrié à Mobile, où il ne tarderait sans doute pas à obtenir un commandement, que lui méritaient son énergie, son courage et sa valeur personnelle.

Quant à Vasquez, il irait dans sa ville natale se reposer de tant d'épreuves si résolument supportées... Mais il y reviendrait seul, ses pauvres camarades n'y rentreraient pas avec lui!

Ce fut dans l'après-midi du 18 mars que le commandant Lafayate, certain désormais de la sécurité des nouveaux gardiens, donna le signal du départ.

Le soleil se couchait comme il sortait de la baie.

Aussitôt, là-bas, sur le rivage, une lumière jaillit, dont le reflet dansa dans le sillage. Et l'aviso, s'éloignant sur la mer assombrie, semblait emporter avec lui quelques-uns des rayons innombrables que projetait de nouveau le Phare du bout du Monde.

FIN.

TABLE

Chapitres.		Pages.
I.	— Inauguration	1
II.	— L'Ile des États	12
III.	— Les trois gardiens	25
IV.	— La bande Kongre	43
V.	— La goélette *Maule*	57
VI.	— A la baie d'Elgor	69
VII.	— La caverne	80
VIII.	— La *Maule* en réparation	93
IX.	— Vasquez	104
X.	— Après le naufrage	106
XI.	— Les pilleurs d'épaves	117
XII.	— Au sortir de la baie	129
XIII.	— Pendant trois jours	143
XIV.	— L'aviso *Santa-Fé*	154
XV.	— Dénouement	169

37063. — Paris, Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

Chapitres.

I. — Inaugurat
II. — L'Ile des
III. — Les trois g
IV. — La bande
V. — La goélett
VI. — A la baie
VII. — La caverne
VIII. — La *Maule*
IX. — Vasquez .
X. — Après le n
XI. — Les pilleur
XII. — Au sortir c
XIII. — Pendant tr
XIV. — L'aviso *Sa*
XV. — Dénouemer

37063. — Pari

